

HISTOIRE UNIVERSELLE

Inde védique (de 1800 à 800 av. J.-C.)

Par Marius Fontane

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

CHAPITRE PREMIER

Aryas du nord-ouest de l'Inde. - Inauguration du cycle indo-européen. - La péninsule indoustanique. - Europe et Asie. - Monts Ourals et Indus. - L'Indoustan ; ses limites anciennes et modernes. - Indes cisgangaétique et transgangaétique. - Les monts Vindhya. - Aryavarta et Dekhan. - L'Indien

CHAPITRE II

Les déformations de la péninsule indoustanique. - Embouchures du Gange et de l'Indus. - Ossature. - Climats. - Les ghattas. - Moussons, ouragans, cyclones, poussières enflammées. - Le Dekhan. - Pluies sanglantes. - Saisons. - Les monts Vindhya. - Le soleil indien. - Coups de lune. - Le désert. - Le Pendjab. - Unité géographique. - Vie intense de l'Indoustan. - Le Bengale. - Les marais puants

CHAPITRE III

Les Himalayas : neiges, zones, passes. - Le Gange : débordements, inondations. - Le Brahmapoutre. - Les cyclones. - L'Indus : ses affluents. - Attock. - Le grand fleuve aryen, frontière occidentale de l'Aryavarta. - *Paroles védiques*

CHAPITRE IV

Plantes. - Plainnes et forêts. - Le Mhowah, arbre-providence. - Importance de l'eau. - Les jungles. - Démocratie végétale. - Bêtes : pachydermes, carnassiers, mammifères, ruminants. - Poissons. - Les tortues molles. - Le lézard ailé. - Le gavial. - Les serpents. - Les rongeurs. - Les singes. - Les oiseaux. - La vie animale. - Minéraux. - Pierres précieuses ; perles

CHAPITRE V

Le Sapta-Sindhou. - Les sept rivières : le Sindh, la Vitasta, l'Asikni, le Parouschni, la Vipaça, la Çoutoudri et la Sarasvati. - Limites du Sapta-Sindhou. - Le Cachemire. - La Samoudra. - Le territoire védique. - L'Aryavarta. - Développement national des Aryas. - Les rivières du Pendjab : le Djelum, le Tchinnab, le Ravi, l'Hyphase et le Sutledj

CHAPITRE VI

Le Rig-Vêda. - Les hymnes et leurs auteurs. - Les poètes. - La langue védique. - Sanscrit : alphabet ; grammaire ; vocables ; racines ; formation des mots. - Période védique. - Age des hymnes. - Originalité du Rig-Vêda. - Ordre historique des hymnes recueillis

CHAPITRE VII

Unités aryennes : la famille ; la race. - L'Arya. - L'homme et la femme. - La fille. - Les amours aryennes : l'amante ; la fiancée ; la mère. - Les coupables. - Égalité dans la maison et devant l'autel. - La veuve. - Les traditions ; l'héritage. - Le fils et le père. - Les enfants. - La nation. - La première société védique

CHAPITRE VIII

Culte primitif. - La nature en Sapta-Sindhou. - Naturalisme védique. - Le feu universel. - La chaleur. - Agni. - Premier hymne. - Naissance et développement d'Agni. - Agni incendiaire. - Premier autel. - Les libations. - Le soma. - Le mortier sacré. - Représentations publiques

CHAPITRE IX

La vie védique. - Communes. - Hospitalité. - L'ami. - Chars. - Ménages. - Nourriture. - Troupeaux. - Chevaux.- Bœufs. - Charrue.- Irrigation. - Cueillette des fruits. - Bergers. - La journée de l'Arya. - Artisans. - Mines. - Parures. - Échanges. - Navires. - Chasse et pêche. - Premières inégalités

CHAPITRE X

La littérature védique. - La manie des bijoux. - Musique, danses, luttes. - Cosmographie védique : les trois mondes - Points cardinaux. - Méridien. - Le soleil. - La lune. - L'année védique. - Le caractère de l'Arya ; ses vœux ; désir d'une vie durable en Sapta-Sindhou. - Origine des Aryas. - Les ancêtres

CHAPITRE XI

Les premiers dieux védiques. - La terre. - Les saisons. - Les eaux. - Hymnes pour la délivrance des ondes. - Agni, feu terrestre ; Indra, feu céleste. - Les Marouts, vents divinisés. - Culte. - Religion,- Soma, liqueur divine, feu bu. - Trinité védique. - Divinités secondaires. - Rites. - Clergé

CHAPITRE XII

Premiers désirs d'extension. - La frontière orientale, seule ouverte. - Ennemis. - Guerriers, armes. - Inégalités sociales. - Premiers seigneurs. - Sortie vers l'est. - Les cinq classes : serviteurs, maîtres, guerriers, prêtres, seigneurs. - Aryas contre Dasyous. - Châtiment. - Solitaires. - Destinée nouvelle

CHAPITRE XIII

Le Dasyou : brigand, pillard, malfaisant. - Les Dasyous montagnards. - Le vol des eaux terrestres et célestes. - Les Dasyous des plaines. - Les Djâts. - Dasyous jaunes et Dasyous noirs. - Nichadas, Barmans, Todawars, Parias, Varalis, Euroulars, Karoumbars. - Le Dasyou est l'ennemi de l'Arya. - Influence des latitudes sur l'unité indoue

CHAPITRE XIV

Aryas et Dasyous.- Retraite au désert. - Roudra. - Indra-taureau, Ménâ-vache. - Retour des Aryas en Sapta-Sindhou. - Nouveau besoin d'extension. - Préparatifs de guerre. - Deuxième exode. - Rivières franchies. - Conquêtes sans combat. - Agni. - Commerce des Aryas. - Marées. - Aurores divinisées. - Docilité des prêtres. - Troisième exode. -Défaite des Dasyous.- Confédération guerrière des Aryas. - *Délivrance d'une tribu prisonnière*

CHAPITRE XV

Indra, dieu principal. - L'autel védique réédifié. - Agni, petit-fils des eaux. - Enceinte sacrée. - Dieux secondaires. - Les devâs, prêtres-dieux. - Trinités védiques. - Culte, rites. - Offrandes. - Bûcher monumental. - Disputes sacerdotales. - Le prêtre s'empare du feu. - Sacrifices sanglants. - Banquet

CHAPITRE XVI

Nombres sacrés. - Miracles. - Pèlerinages. - Peuple, chefs de famille et prêtres. - La prière monopolisée. - Prêtres victorieux et corrompus. - Le seigneur, maître du peuple et esclave du prêtre. - Féodalité. - Dernières œuvres de pure poésie. - Premières pensées philosophiques. - Essais scientifiques

CHAPITRE XVII

Nouvelles batailles. - Les guerriers admis au sacrifice. - Armées aryennes. - Victoires successives. - Conquêtes. - Intervention directe du dieu. - Les offrandes évaluées en or. - La terre au vainqueur. - Légendes : Le cheval-cygne. - Butins. - Conflit entre les prêtres et les guerriers. - Retour à la poésie naturaliste. - Attaque soudaine des Dasyous. - Terres promises

CHAPITRE XVIII

Entre le Gange et l'Indus. - Indra, maître des ondes, fondeur des neiges. - Indra et Agni ; dieu des guerriers et dieu des prêtres. - Brahmanes et Kchatriyas. - Corruption sociale, par les Dasyous prisonniers. - Fortifications. - Prouesses et miracles d'Indra. - Le soleil arrêté. - Rivalités brahmaniques. - Réconciliation

CHAPITRE XIX

L'Aryavarta. - Triple alliance : prêtres, guerriers, Aryas enrichis. - Nouveaux émigrants. - Extension vers l'est, jusqu'à la Djumna. - Orages et vents divinisés : Pardjania et les Marouts. - Idoles ébauchées. - Agitation védique. - Guerre soudaine. - Appel à Indra. - Divisions intestines. - Les prêtres veulent un roi

CHAPITRE XX

La grande guerre. - Mélange des races. - Les armées. - Les droits de la conquête. - La lutte suprême : Aryas et Dasyous. - Victoire infructueuse des Aryas. - Représailles. - Retraite. - Les fièvres du Térai. - Guerriers indépendants. - Le héros Soudâs. - Le barde Vasishta : - Les dix tribus. - Le maître. - Soudâs, roi

CHAPITRE XXI

Partage du territoire envahi. - Désagrégation de la confédération aryenne. - Bassin du Gange. - Roudra, maître des vents purificateurs et terribles. - L'orage-combat. - Œuvres positives du soleil. - Assemblées. - Premier temple clos. - Influence des noirs Dasyous. - Nouvelle marche vers l'est, - La Djumna franchie. - Les Aryas assaillis et vaincus. - Retraite jusqu'en Sapta-Sindhou. - La Sarasvati et Sarasvan

CHAPITRE XXII

Aux bords de la Sarasvati. - Épuisement, hallucinations, alcoolisme. - L'Indra aux deux ventres. - Les prêtres-grenouilles. - Les brahmanes. - Agitations pour un nouvel exode. - Résistances. - Le devoir. - Les prêtres, les guerriers, le peuple. - Indra et Agni. - Les Aryas en marche

CHAPITRE XXIII

Cinquième exode. - En Cachemire. - Les vallées heureuses. - Renaissance scientifique. - Œuvres de civilisation. - Échanges. - Navigation fluviale. - Soma, dieu national. - Agitation belliqueuse à l'est du Sapta-Sindhou. - Projets de guerre décisive. - Appel à Indra. - Despotisme sacerdotal : l'Indra nié a été vu. - Les Brahmanes demandent un roi

CHAPITRE XXIV

La paix en Sapta-Sindhou. - Hymnes divers. - Princes et prêtres. - Bardes malheureux, persécutés. - Le ciel promis aux fidèles. - Soma, dieu principal. - Banquets religieux, prière commune. - Les cinq classes d'êtres. - Principe d'égalité. - Coquetterie des prêtres. - La femme védique. - Yami et Yamâ. - Œuvres de paix, philosophiques, suspendues

CHAPITRE XXV

Luttes sacerdotales. - Les brahmanes emportent les dieux. - Soumission des seigneurs. - Le Ciel, séjour des élus. - Le corps et l'âme. - La mort, délivrance. - L'âme immortelle. - Les générations humaines. - Destinées diverses de l'âme. - Funérailles d'un guerrier. - La vie céleste. - Les sept péchés. - Premier code. - Incursions de Dasyous. - Combats pour la gloire

CHAPITRE XXVI

Invasion des Dasyous. - Châtiment. - Expiation. - Luttes en Sapta-Sindhou. - Aryas contre Aryas. - Soulèvement patriotique. - Deux Indra. - Les Aryas franchissent la Sarasvati et marchent jusqu'au Gange. - Reconnaissance aux rivières. - La colère déifiée. - Grande lassitude. - Les prêtres cherchent un roi. - Indra monstrueux. - Le peuple préfère Agni

CHAPITRE XXVII

Les dieux, œuvres humaines. - Les prêtres sans foi. - La parole du chantre divinisée. - Mythologie fantastique. - Décadence sociale et religieuse. - Féodalité. - Grands rois. - Pourouravas et Ourvasî. - Le jeu. - Influence des Dasyous jaunes et noirs. - Mariages. - Epidémies. - Plantes divinisées. - La création. - L'œuf

CHAPITRE XXVIII

Batailles imminentes. - Ivresse énorme d'Indra. - Agni, dieu de la paix. - Sécheresse et cyclones à l'est. - Ouragans purificateurs. - Fleuves sacrés. - Importance des prêtres. - La libéralité. - Politique nouvelle du corps sacerdotal. - L'Esprit-saint. - Médecine. - La bienfaisance

CHAPITRE XXIX

Monarchie. - Pacte entre les prêtres et le roi. - Science progressive et foi immuable. - Triomphe de la foi. - Hiérarchie cléricale. - Vicvâmitra, prince-prêtre. - Premier concile. - Limites de l'Aryavarta. - Fin de l'Inde védique. - L'Inde brahmanique

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

J'entreprends la publication de cette *Histoire Universelle*, parce qu'elle répond exactement à un besoin actuel.

Un vif désir d'instruction s'étant manifesté en France, des hommes de Savoir se sont mis à l'œuvre, et chaque jour a vu paraître, depuis lors, des livres initiant le lecteur à quelque connaissance nouvelle. Ce sont de précieux manuels, consciencieusement écrits, de très complètes études, ou d'excellents résumés, certes, et nombreux, mais ce ne sont que des monographies très savantes en même temps que très spéciales.

On peut dire qu'il ne reste presque plus de sujet, historique, littéraire, artistique ou scientifique, qui n'ait été suffisamment exposé. Une collection de monographies pourrait être faite qui serait la Somme des connaissances nécessaires.

Il manquerait d cette bibliothèque, cependant, une œuvre d'ensemble donnant au lecteur studieux le moyen d'embrasser l'indispensable plan de ses études, d'en coordonner ensuite logiquement, — c'est-à-dire historiquement, — les parties diverses, d'en appliquer enfin avec fruit les résultats.

Une *Histoire Universelle* remplirait ce but ; et c'est pourquoi j'ai accueilli avec empressement le projet d'une telle publication.

Le projet étant accepté en principe, je devais en étudier les conditions. Il me fallait savoir si la méthode adoptée par l'auteur répondait aux exigences de l'entreprise, si cette entreprise n'était pas téméraire, si l'ouvrage terminé serait complet.

Une *Histoire Universelle*, suivant moi, devait être :

Écrite simplement et clairement, afin gaie tout lecteur quelconque la pût lire ;

Dégagée de tous termes techniques ou obscurs, un tel récit devant être surtout instructif ;

Conçue de telle sorte, qu'elle fût assurée de conserver toujours sa place dans une bibliothèque. Combien de récits historiques ne se sont-ils pas trouvés, au moment même de leur publication, comme frappés de caducité par l'inévitable effet de découvertes récentes ? Combien d'ouvrages volumineux, à peine achevés, n'ont-ils pas réclamé, aussitôt, la révision absolue des premières énonciations ? Il y avait d craindre qu'une *Histoire Universelle* ne fût fatalement condamnée d un perpétuel recommencement ;

Appuyée enfin sur des autorités que ne pussent atteindre, dans l'avenir, ni les arrêts de la critique, ni les conquêtes de l'érudition.

Si l'auteur m'apportait une œuvre remplissant ces quatre conditions cardinales : style, clarté, méthode définitive et bases solides, j'étais décidé d'en entreprendre la publication.

Je crois que l'*Histoire Universelle* de M. Marius Fontane répond à mes *desiderata* :

Le style en est toujours clair, rapide, animé.

Il n'est pas un lecteur, cela est évident, qui ne soit capable de s'intéresser d'une grande histoire ainsi dite, d'en tout saisir, d'en tout comprendre. L'auteur laisse la parole, toutes les fois que cela est possible, aux hommes contemporains de l'époque qu'il décrit ; il en résulte que le récit historique des temps les plus lointains livre au lecteur les œuvres mêmes de ce temps. Par exemple, après avoir lu le premier volume consacré à l'Inde védique, le lecteur, non seulement saura la vie des Aryas, mais encore, et j'ajouterais volontiers sans qu'il s'en soit douté, aura-t-il lu, du Rig-Véda, tout ce qu'il en faut connaître.

Cette *Histoire Universelle* ne vieillira pas. On pourra la continuer, plus tard ; il ne sera pas nécessaire de la recommencer. L'œuvre achevée, telle qu'elle sera, aura le caractère d'un ouvrage définitif. L'auteur, en effet, aborde l'histoire au moment où elle se présente à lui toute vraie, certaine, palpable, incontestable, incontestée. Il signale les mystères demeurés impénétrables et il constate, alors, les diverses hypothèses que discute le monde savant. On voit, dans ce premier volume, comment le peuple védique se forma au nord-ouest de la péninsule Indoustannique, et l'on suit les développements progressifs de cette très vivante nationalité jusques au moment où le Védisme s'absorbe dans le Brahmanisme triomphant. Ceci est une certitude. Mais voici le problème : d'où venaient ces Aryas ? Qui a raison, de ceux qui les font naître et croître sur le propre sol védique, ou de ceux qui les supposent venus de l'ouest, en émigrants ? L'auteur pose loyalement les termes du problème, et il indique les diverses solutions entrevues. Sera-t-il résolu, ce problème ? La science démontrera-t-elle, un jour, que l'humanité, une dans sa race et dans sa langue, fut créée ou se manifesta, positivement, sur un point quelconque du globe terrestre ? Ce jour-là, ne faudra-t-il pas rééditer, en le corrigeant, le premier volume de cette *Histoire Universelle* ? L'auteur répond : *La démonstration faite de la création de l'homme ne changerait rien à l'histoire des Aryas védiques, et elle n'infirmait pas un mot du récit que j'en ai donné. Une telle démonstration ne serait qu'un événement de premier ordre à inscrire dans les annales du siècle très scientifique auquel la solution appartiendrait, comme la découverte de l'Amérique appartient historiquement au siècle de Christophe Colomb. Il faudrait ajouter un chapitre au dernier volume de mon ouvrage, rien de plus*¹.

C'est la qualité maîtresse de l'œuvre de M. Marius Fontane que cette classification rigoureuse des découvertes scientifiques et géographiques, des manifestations littéraires et artistiques, des explosions religieuses et sociales, des apparitions de peuples et de hordes à la date où elles se produisent, l'auteur ne cherchant qu'alors à les expliquer. Une histoire ainsi tramée ne peut pas vieillir, puisqu'elle n'est faite qu'avec du définitif ; elle sera donc complétée et définitive. C'était l'important.

N'y avait-il pas à craindre qu'après avoir invoqué telle ou telle opinion, une juste critique ébranlant cette autorité l'œuvre de M. Marius Fontane n'en fût atteinte ? L'auteur s'est affranchi de ce danger, en ne s'appuyant que sur les monuments bâtis ou écrits, c'est-à-dire réels, positifs, visibles, venus jusqu'à nous ; et ne demandant ensuite aux travaux intermédiaires que des éclaircissements

¹ Voici, toutes réserves faites quant aux modifications partielles qui pourraient s'imposer, les titres des volumes qui formeront l'*Histoire Universelle* : — L'Inde Védique, les Iraniens, les Égyptes, les Asiatiques, la Grèce, Rome, le Christianisme, les Barbares, Mahomet, la Papauté, l'Europe, les Croisades, la Renaissance, la Réforme, la Révolution, le Dix-neuvième siècle, Tables analytique, bibliographique, etc.

personnels, il marche avec la science la plus moderne. C'est ainsi, qu'ayant à choisir entre Eugène et Émile Burnouf, pour l'énoncé d'une opinion, l'éclaircissement d'un fait ou la solution d'un problème, il interroge Émile¹, parce que l'ouvrage d'Eugène appartenant au passé, déjà, ne venant qu'à son heure, aura sa large place dans l'étude historique dit commencement de notre siècle.

Ce système a cet avantage, qu'en évoquant continuellement le passé, par la description des découvertes qui s'y rapportent, il ravive les lueurs des premières lectures à chaque instant.

Entre les diverses traductions des monuments écrits, l'auteur choisit de préférence les traductions en langue française, pour que le lecteur français, s'il le désire, et quel qu'il soit, puisse approfondir sa propre étude.

L'ouvrage comprendra seize volumes. Chaque volume devant embrasser un sujet historique spécial, indiqué d'ailleurs par le titre, on peut dire que chaque tome sera comme une étude complétée et séparée. C'est la collection de ces études, indépendantes les unes des autres, qui constituera l'*Histoire Universelle*, sans lacune.

A. LEMERRE

¹ Avec B. Saint-Hilaire, F. Lenormant, A. Maury, F. Baudry, Vivien de Saint-Martin, J. Soury, Bergaigne, L. de Longchamps, Girard de Rialle, F. Gaffarel, E. du Mesnil, Ph. Soupé. Max Muller, W. Jones, Collebroke, Roth, Graumann, etc., etc.

CHAPITRE PREMIER

Aryas du nord-ouest de l'Inde. - Inauguration du cycle indo-européen. - La péninsule indoustanique. - Europe et Asie. - Monts Ourals et Indus. - L'Indoustan ; ses limites anciennes et modernes. - Indes cispangétique et transpangétique. - Les monts Vindhya. - Aryavarta et Dekhan. - L'Indien.

IL est certain, qu'il existait au nord-ouest de la péninsule indoustanique, quinze cents ans avant notre ère, une agglomération d'hommes très importante, de race distincte, formant un peuple parvenu à un remarquable degré de civilisation. Si d'autres groupes humains s'offrent à l'historien avec un passé plus lointain que ne l'est celui des Aryas ; s'il faut croire qu'à l'époque où les Aryas en étaient encore à l'état de société progressive, déjà les Égyptiens et les Chinois vivaient en nations vieilles, peut-être pourrait-on dire que le groupe Aryen seul inaugure véritablement, dans l'ancienne histoire, le cycle auquel nous appartenons, et qu'en conséquence c'est bien par la vie des Aryas qu'il faut commencer la vaste étude de notre propre vie historique.

Sans rechercher encore si les Aryas du nord-ouest de l'Inde sont les ancêtres positifs des Européens actuels, sans essayer même de définir ici ce grand problème qui est la noble passion de nos savants, au moins doit-on constater que l'Européen comprend très vite l'Arya, parce qu'il croit sérieusement se reconnaître dans le tableau des premiers temps védiques, et qu'il écoute comme un doux souvenir d'enfance tout ce que l'on dit de ce grand passé.

La péninsule indoustanique appartient à l'Asie. Les géographes modernes séparent le continent européen du continent asiatique par une ligne qui, venant du nord, descend vers la mer Caspienne, contourne les rives ouest de ce grand lac salé et, formant tout à coup un brutal angle droit, court jusqu'à la mer Noire. Les côtes de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Arabie sont la limite occidentale de cette Asie conventionnelle que l'Océan ferme au sud et à l'est.

Les Monts Ourals qui se dressent, en haute barrière, du golfe de Kars, dans la mer du Nord, jusqu'aux approches de la mer d'Aral, sont une démarcation nette, visible, caractérisée. Ce mur isolé est comme une séparation naturelle, unique, entre l'Europe et l'Asie. On chercherait en vain, dans cette partie du monde, en excluant les monts Ourals, une montagne séparative nord-sud : L'Altaï, le Thian-Chan, le Kuen-Lun et l'Himalaya ont, comme le Caucase, le Taurus, les Carpates, les Alpes et les Pyrénées, des directions est-ouest, transversales. L'identité de direction des montagnes de l'Asie et de l'Europe a fait penser que ces parties du monde pourraient n'en constituer, au fond, qu'une seule ; l'Europe et l'Asie ne seraient, alors, que les deux subdivisions d'une grande unité continentale.

La limite séparative de ces deux subdivisions — Europe et Asie — est clairement indiquée par le cours inférieur du Don, par le Volga, l'Oural et la chaîne des Monts-Ourals : à l'occident de cette ligne, un sol fertile et favorable aux agglomérations urbaines ; à l'orient, des steppes et des lacs salés.

Le cours des fleuves est variable, la fertilité des territoires, comme leur stérilité, dépend de l'homme, presque toujours ; faut-il donc livrer les limites géographiques aux caprices des eaux, à l'inconstance des humains ? Combien de déserts très vastes ne sont-ils pas, en réalité, les cendres à peine refroidies d'un foyer de civilisation que l'ignorance ou la paresse ont laissé s'éteindre ? Ce qui se modifie le moins, c'est le climat, c'est le cadre matériel d'un territoire, c'est la faculté déterminée de production du sol, c'est l'alternance et la durée des jours, des nuits, et surtout des saisons ; c'est le froid et le chaud, la pesanteur et la légèreté de l'air, faits absolus qui imposent à tout ce qui vit, comme à tout ce qui végète, des précautions, des habitudes, des meurs fatales. Les vues larges ou étroites, les spectacles doux ou terribles, les tableaux gracieux ou laids que l'œil humain a sans cesse devant lui, font l'homme grand ou petit, — dans sa taille comme dans sa pensée, — doux ou terrible, bon ou méchant. Quoi que l'homme veuille, et quoi qu'il fasse, le milieu dans lequel il est jeté détient une somme de forces productives au-delà de laquelle il lui est impossible de rien obtenir en plus. Les lignes séparatives de milieux différents donnent seules, en fait, des divisions géographiques positives, et cela, indépendamment des limites qui frappent les yeux, fleuves, montagnes ou déserts.

Le fleuve Indus coule précisément là où il existe, et où il existerait peut-être sans lui, une séparation évidente entre deux parties du monde très dissemblables, entre deux milieux très différents. Les monts Ourals et le fleuve Indus, ayant le Sir-Daria pour trait d'union, et ainsi rapprochés, noués à l'étonnant plateau de Pamire, seraient, ensemble, une séparation géographique suffisamment correcte à l'orient de laquelle s'étendrait l'Asie, ayant l'Europe à l'occident. Les jardins de Caboul, de Kandahar et d'Hérat ressemblent, en effet, aux jardins de l'Europe ; les forêts de la Perse diffèrent peu des occidentales forêts. Le platane, qui croît en Afghanistan, peut encore vivre en Cachemire, mais non au-delà. A la droite de l'Indus, le chameau : à la gauche du fleuve, l'éléphant. Le dattier, encore visible à l'ouest de l'Indus, sur la déclivité des monts Soliman, disparaît à l'est du grand fleuve. La péninsule indoustannique commence l'Asie.

Dans l'ensemble de l'Asie, l'Inde cisgangaïque, — ou péninsule indoustannique, — est un fait géographique particulier. C'est en même temps une forteresse, un camp retranché, quelque chose comme le fief spécial d'un groupe humain ; une propriété bien close, très défendue. La péninsule a la forme d'un triangle dont la pointe s'avance hardiment dans la mer. La base du triangle, au nord, c'est les Himalayas, la chaîne Indo-Persique et, par un infléchissement au sud-ouest, la triple muraille des monts Soliman. La mer bat violemment les deux autres côtés du triangle.

L'Inde continentale des anciens comprenant, au nord, toute la masse des Himalayas, s'étendait, à l'ouest, jusques au-delà de Caboul et prenait le Brahmapoutre comme limite orientale. Pour notre Anquetil du Perron, l'Inde allait du cap Comorin, pointe sud extrême de la péninsule, jusques au petit Tibet, au nord, ayant ensuite pour *bornes* les montagnes de Candahar, les royaumes d'Assam, d'Ava et d'Aracan. L'Indoustan actuel, ou, suivant le ternie géographique admis, l'*Inde*, fait du golfe du Bengale comme une sorte de mer ouverte au sud, mais à l'est, au nord et à l'ouest de laquelle se développent des territoires indiens. Les Indes orientales désignent alors l'ensemble des deux grandes péninsules de l'Asie méridionale séparées par le Gange, que tout le golfe du Bengale semble continuer. Dans ce système, la péninsule indoustannique, à l'ouest, jusqu'à l'Indus, est dite *cisgangaïque* ; l'autre, à l'est, *transgangaïque*.

Deux fleuves descendent des Himalayas vers la péninsule indoustanique : le Gange, se dirigeant vers l'est-sud, portant ses eaux à la mer du Bengale ; l'Indus, qui va vers le golfe d'Oman, droit au sud.

Les monts Vindhya coupent la péninsule triangulaire à son milieu ; le Gange et l'Indus, arrêtés par cet infranchissable obstacle, vont se répandre, à droite et à gauche, à l'est et à l'ouest, s'épanouissant en énormes deltas, et se perdant, plutôt qu'ils ne se jettent, chacun dans un grand golfe indien. Cet exhaussement brutal des monts Vindhya est une ligne de démarcation géographique : Au nord de cette barrière, et jusqu'aux monts Himalayas, les bassins du Gange et de l'Indus forment ensemble l'Indoustan proprement dit : c'est l'Aryavarta, ou *district des Aryas*, ou, autrement, l'Aryabhomi, *terre des Aryas*, ou encore l'Aryadêca, *pays des Aryas*. — Au sud des monts Vindhya, et jusqu'à la mer, de toutes parts, c'est le Dekhan, l'antique Dakchinapatha, triangle réduit dont *la pointe* est dirigée *vers la droite* pour ceux qui prient le soleil levant, debout, et le regardant en face. C'est le Dachinabades des Hellènes.

L'île de Ceylan, l'antique Lankâ, l'île du Lion, la Sinhaladvipa des Aryens, la Taprobane des Grecs, appartient, au moins historiquement, au Dekhan.

On pourrait dire que l'Aryavarta est en pleine Asie et que le Dekhan est en pleine mer océane. L'Indus est la frontière ouest de l'Aryavarta, limite précise séparant deux terres et deux peuples : Les Afghans, à l'ouest de l'Indus, remuants, nomades, animés d'une turbulence curieuse, descendront souvent jusques aux bords du grand fleuve, mais ils ne le franchiront pas ; ils suivront sa rive droite, allant au sud, ne s'arrêtant qu'à l'extrémité des bouches déversantes. A l'orient du fleuve, les Indiens demeureront comme cantonnés, ignorant les jardins de Caboul. Le Gange est, à l'ouest, une frontière vraie au delà de laquelle, pour l'Indien, c'est l'expatriation. Le nord est littéralement fermé par l'Himalaya. Par delà cette barrière énorme pourront se mouvoir les hordes jaunes venues de Chine ; l'Indien ne verra pas le fléau passer, il n'entendra pas ses retentissantes clameurs ; saura-t-il même s'il existe un champ de terre solide de l'autre côté de ces montagnes entassées dont les sommets neigeux touchent le ciel. Lorsque Siva sera devenu le dieu redouté réclamant une demeure, c'est sur les glaciers éternels de Keila que l'imagination indienne édifiera son inaccessible palais.

Ayant les Himalayas au nord, l'Indus à l'ouest, le Gange à l'est et la mer des cyclones au sud, l'Indien est le prisonnier de la nature ; une nature riche et généreuse, mais redoutable dans ses fureurs. La mer qui frappe l'Inde peut-être plus qu'elle ne la défend, est encore un monstre indompté. La puissance britannique, malgré sa patiente audace, ne sait pas encore jeter par le travers des fleuves indiens des ponts capables de résister aux flots torrentueux ; — et si l'ennemi pénètre de force dans ce territoire vraiment sacré, il y rencontre les marais pestilentiels, les forêts pleines de fauves, les infranchissables déserts.

Cependant, malgré la mer, malgré les fleuves, malgré les brouillards humides, la magnifique péninsule tentera les conquérants infatués et les marchands avides : Sésostris, Darius, Alexandre, Tchinguiz-Khan, Timour, Baber, Nadir-Shah, Napoléon et les Anglais. L'indien, lui, ne franchira jamais ses frontières ; il demeurera fidèle à son propre territoire, après avoir donné au monde le spectacle complet d'un peuple né de lui-même, s'étant fait sa propre civilisation.

Ce furent les Perses qui appelèrent *Hendou* l'Aryavarta. Les Assyriens et les Hellènes adoptèrent cette désignation. Les Aryas nommaient leur pays

Djamboudvipa, c'est-à-dire *île de Djambou*, arbre sacré, ou Soudarçana, *belle à voir*, ou Bharatavarscha, *contrée fertile*.

CHAPITRE II

Les déformations de la péninsule indoustannique. - Embouchures du Gange et de l'Indus. - Ossature. - Climats. - Les ghattas. - Moussons, ouragans, cyclones, poussières enflammées. - Le Dekhan. - Pluies sanglantes. - Saisons. - Les monts Vindhya. - Le soleil indien. - Coups de lune. - Le désert, - Le Pendjab. - Unité géographique. - Vie intense de l'Indoustan. - Le Bengale. - Les marais puants.

LA péninsule indoustannique est encore généralement intacte ; des modifications de forme ne sont visibles qu'aux bouches du Gange et de l'Indus, autour de l'île de Ceylan et sur la longueur de la côte orientale, qui s'affaisse. A l'extrémité sud de la côte occidentale, de nouvelles terres émergeraient plutôt. Là où le Gange et l'Indus déversent leurs eaux, des alluvions de l'âge tertiaire ont certainement comblé deux golfes profonds. L'ossature de la terre indienne est de granit. La chaîne centrale des Himalayas et les roches de Ceylan sont des couches de gneiss rouge-gris.

Le climat de Ceylan est souvent meurtrier. Les Cinghalais actuels, instruits par la tradition, se refusent encore à s'adonner continuellement aux travaux des champs.

Le climat de la côte occidentale, ou de Malabar, très variable, n'a de fixité relative que dans l'implacable chaleur d'un été de six mois. Cependant, en Malabar, le Concan, le Canara et le Travancore doivent un climat plus modéré aux pluies torrentielles de l'hivernage et à la végétation qui en résulte.

Les ghattas, ou *quais*, suivant le mot propre, sortes de falaises prolongées à l'est et à l'ouest de la péninsule, et qui vont se réunir au cap Comorin, soutiennent les plateaux du Dekhan. Les eaux s'écoulant des ghattas sont fertilisantes et tièdes ; leur degré de chaleur est rarement inférieur au degré normal de la chaleur humaine. Les torrents du versant ouest, vite absorbés, vont peu jusqu'à la mer, et c'est à peine si, sur un développement de côtes de cinq cents lieues, quatre échancrures — Quilon, Cochin, Goa et Bombay, — peuvent être nommées *ports*, en tant que ce mot veut dire « abri ». De mai à novembre la côte est inabordable. La belle saison, sur les rivages du Malabar, serait une perpétuelle tourmente pour les pêcheurs d'Europe. Les mariniers indous y sont patients et sobres, et très prudents. Pendant la saison des pluies, de juin à septembre, toute locomotion est suspendue.

La mousson sud-ouest arrive en mai sur la côte de Malabar, avec une violence extrême ; elle passe dans le Mysore, ravage le nord au commencement de juin, éclate à Delhi en août et s'étend ensuite sur le Pendjab, inondant tout le haut bassin de l'Indus. Ces tempêtes, cause de perpétuel effroi et de luttes incessantes contre les vagues de la mer, ou contre les vagues non moins furieuses du ciel, ce climat torride qui ne permet que très difficilement l'acclimatement des chevaux, valent à cette partie de l'Inde des hommes actifs, vigoureux, énergiques.

Bombay est le havre principal de cette côte difficile. Ce port est l'œuvre d'un cataclysme. Là où se terminent les ghattas, en s'abaissant, et dans des terrains disloqués, une rivière a troué sa sortie. Des pics hérissés témoignent de la brutale formation du port ; des récifs madréporiques, innombrables, des îles

basses accumulées et visibles à peine, semblent protester encore contre cette erreur.

La côte orientale, ou de Coromandel, est meilleure. Les environs de Karikal et de Pondichéry sont salubres. La mousson y vient du nord-est, de novembre à mars ; du sud-ouest, d'avril à octobre. Pendant la saison des vents du nord, le thermomètre donne de 25 à 28 degrés centigrades ; il donne de 31 à 34 degrés pendant la *saison chaude*, ce qui est peu comme différence, et encore cette différence ne se produit-elle qu'avec lenteur. La nuit, en Coromandel, n'impose au mercure que 2 ou 3 degrés de plus que le jour. Mais au moment où la mousson *saute* du nord-est au sud-ouest, ou du sud-ouest au nord-est, des ouragans, des cyclones, des tempêtes effroyables soulèvent la mer, se déchaînent sur la côte, se précipitent dans l'intérieur des terres, détruisant tout en quelques heures.

Le sud de la côte, boisé, est doux à voir jusqu'à Pondichéry ; ensuite, et en remontant vers le nord, ce sont de longues plaines monotones ne finissant qu'aux approches du Godavery. Ces plaines ont leur mirage spécial. La poussière des routes, d'une finesse extrême, d'un ton de cuivre franc, soulevée par la, plus légère des brises, devient flamme ardente devant le soleil. Avec le Carnatic devrait cesser la côte triste : l'ancien royaume d'Orissa, que les jungles ont envahi et que la fièvre maîtrise, ne fut-il pas un éden ? L'Orissa apparaissait aux anciens comme un jardin *fait pour les dieux*.

La côte de Coromandel et la côte de Malabar ne sont, en réalité, et relativement à la vaste étendue de la péninsule indoustannique, que deux bandes de terrain, deux rivages étroits pris entre la mer et les ghattas prolongeant sans interruption, du nord au sud, leurs grandes falaises, assises de l'immense plateau qui est le Dekhan. Les ghattas de l'ouest, ou de Malabar, sont continuellement près de la mer, comme des quais gigantesques ; les ghattas de l'est, ou de Coromandel, sont assez loin des eaux. Moins élevés que les ghattas de l'ouest, les ghattas de l'est sont plus larges. Les plaines qui s'étendent entre la mer et les ghattas du Coromandel, plages très légèrement inclinées, arides, brillantes, balayées par les flots amers, que les cyclones fouettent périodiquement, donnent à l'Inde une population découragée, lasse, aussi molle que se montrent vigoureusement énergiques les pêcheurs robustes du Malabar. A l'extrême nord de la côte de Coromandel, la mer ne permet pas à l'homme de se construire un abri sûr ; quelles digues pourraient résister à un coup de mousson ?

Les ghattas, qui sont les deux côtés du triangle à pointe sud que forme le Dekhan, partent de la base, c'est-à-dire des monts Vindhya. Inséré dans ce triangle parfaitement dessiné, le Dekhan, succession de terres largement ondulées, de plateaux à hauteurs diverses donnant de sensibles et fréquentes différences de température, est fait pour un peuple de pasteurs. Le sud-ouest du Dekhan est montagneux, haché de vallées profondes ; l'extrême sud est un mélange de forêts impénétrables, de sables stériles, de prairies vertes, de jungles rousses, où le pittoresque le dispute à l'horrible, où se heurtent toutes les variétés possibles de climats. La région centrale, où furent les royaumes de Golconde et de Bidjapore, est une suite de plaines étendues, fertiles, relativement fraîches, mais d'une désolante uniformité.

Les orages qui ébranlent les ghattas viennent parfois se résoudre sur les plateaux du centre, et ce sont alors des phénomènes terrifiants : les noirs nuages sont à peine signalés à l'horizon, que déjà le firmament bleu en est

envahi. Aussitôt tout revêt une teinte d'un beau jaune d'ambre ; la pluie tombe en grêle lourde, couleur d'or ; et si l'orage vient de l'est, en opposition au soleil couchant, la pluie est rouge : c'est *la pluie sanglante*.

Le Dekhan, ou Dakchinapata, *Inde méridionale*, commence donc aux monts Vindhya pour ne finir qu'à l'extrémité sud de la péninsule, au cap Koumari, ou Comorin. Les gathhas occidentaux et les gathhas orientaux — ces derniers dits aussi monts Nila Malaya, — se dressent parallèlement aux rivages ; ils sont réunis, au sud, par la courte chaîne des monts Aligiri. Tous les fleuves importants de l'Inde méridionale, ou Dekhan, vont à la mer du Bengale, en s'infléchissant vers le sud-est : le Godavery ou Pourvaganza, *fleuve sacré* ; le Krischnareni, dont les sables roulent des pierres précieuses ; le Kaveri, ou Arddhaganza, *fleuve vénéré*.

Deux saisons en Indoustan, la saison sèche et la saison humide ; variables suivant les régions. Théoriquement, et à un point de vue général, la saison sèche va d'octobre à juillet, et la saison pluvieuse de juillet à octobre. Les moussons amènent, ou suppriment, le froid, le chaud, la sécheresse, l'humidité, avec une grande précision, dans le nord de l'Inde et le long du littoral ; le plateau central, au contraire, le Dekhan, est le jouet d'un climat incertain.

Les monts Vindhya, qui séparent nettement le Dekhan indoustanique de l'Aryavarta, ou Indoustan proprement dit, sont une large excroissance, très tourmentée, et rasée au sommet en plateaux ondulés, successifs. Un fleuve important, la Nerbudda, l'antique Narmada, la Barigaza des Grecs, descend le versant sud des monts et va jusqu'au port de Varikatchha, dans le golfe d'Oman.

Le climat des monts Vindhya est considéré comme salubre. Ces montagnes, ayant des hauteurs inaccessibles et des gorges impénétrables, demeureront comme un asile sûr au centre de la péninsule ; venus de toutes parts, à toutes les époques les indiens traqués s'y réfugieront. De terribles coups de vent, irrésistibles trombes venant des monts Kyrmores, passent sur les Vindhya en mars et en avril. Alors, des forêts entières sont renversées, hachées, détruites, et de larges vallées se trouvent comblées instantanément. Les fauves y mêlent leurs voix aux éclats des tempêtes.

Dans presque toute la péninsule, le soleil est un ennemi d'autant plus redoutable que sa chaleur, — les Indiens savent cela, — semble douce d'abord. Le soleil indien charme, endort et tue ; l'effet de ses rayons est aussi funeste sur les hauteurs que sur les terres basses ; au milieu des neiges de l'Himalaya, comme au centre des plaines du Bengale et du Dekhan, le soleil indien est redoutable. La lune elle-même est perfide dans le ciel restreint des monts Vindhya ; on peut mourir d'un *coup de lune*, dans cette partie de l'Indoustan. Aux pieds de ces montagnes centrales l'air, alourdi, tassé comme une ouate, chaud, est irrespirable parfois.

Les moussons des monts Vindhya tourbillonnent comme des typhons ; elles passent, terribles, rapides, assourdissantes, venant du Gange dont-elles ont dévasté les bords. En novembre, une période d'accalmie commente dans le nord de l'Indoustan ; c'est le « doux hiver » indien. En se prolongeant à l'est, les monts Vindhya perdent leur nom : ils deviennent monts Kirmores, et de là, dominant le Goundwana couvert de forêts empestées, ils vont, s'abaissant de plus en plus, jusques au Gange, à Moucherabad, nœud du grand delta.

Le bassin de l'Indus, à l'ouest de l'Aryavarta, est séparé des monts Vindhya et du bassin gangétique par un vaste désert. Entre ce désert et le Cachemire les

affluents de l'Indus se ramifient ainsi que les nervures d'une feuille d'arbre ; c'est le Pendjab moderne, ou terre des *cinq rivières*.

La péninsule indoustannique est un tout géographique spécial, radicalement limité, et suffisamment doté pour que l'Indien, isolé du reste du monde, y puisse croître de toutes manières sans avoir rien à emprunter au-dehors. Tout ce que la nature peut donner, l'Inde, l'a eu, et ce sont parfois de grands contrastes : au nord du Pendjab, les douces vallées de Cachemire où s'épanouit un printemps perpétuel ; au sud, un désert africain ; — l'Himalaya aux sommets éternellement glacés ; les Vindhya, les Kyrmores, les Ghattas, dont les gorges sont d'inextinguibles fournaies ; — des fleuves puissants comme le Gange et l'Indus ; des torrents indomptés, des marais pestilentiels et des lacs charmants, innombrables ; — des forêts d'une vigueur invraisemblable, défiant la cognée, qu'habitent les fauves et que défendent puissamment d'atroces fièvres, à côté de vastes plaines dont la fertilité persévérante confond ; — partout de l'exubérance ; une générosité de sève, une force d'extension, une intensité de vie que rien n'égale, sinon la puissance destructive des orages, des cyclones et des ouragans.

Le Bengale, à l'est de l'Aryavarta, formé par le bassin du Gange, a de grands horizons. Les terres que le fleuve inonde, plates et molles, étendues sous un soleil ardent, donnent une surprenante végétation. En revenant à l'ouest, le Bahar, qui succède au Bengale, montre déjà quelques ondulations. En Allahabad, les plaines sont hautes, dures, surchauffées. En Oude s'accusent les premières pentes des Himalayas ; le climat, adouci, y est presque sain, et si la terre indienne, là, cesse d'offrir de vigoureuses et continuelles œuvres, du moins permet-elle à l'homme de vivre en douce et suffisante vie. A la vallée du Gange succède la vallée de la Yamouna, la Djumna moderne, qui porte ses eaux au grand fleuve. Entre le Gange et la Yamouna, entre le fleuve et la rivière qui veulent se joindre, et descendent au sud, se dessine, en pointe, le Douab rebelle à la culture, avec un hiver favorable au froment, un été assez chaud pour faire mûrir le riz, un terrain difficile, ombré, çà et là, de forêts épaisses et dangereuses. La Yamouna reçoit les eaux du Chambal, qui vient, par l'ouest, d'un entassement de collines, au versant nord des monts Vindhya ; rocs rudes, droits, roides, aux sommets cependant arasés, bastions naturels, redoutables, dressés en avant des monts, et qui seront l'objet de grandes disputes, de longues guerres. Le désert vient presque toucher Delhi et confine au Pendjab, cette terre de prédilection, fertile, profonde ; plaines admirablement arrosées, air qu'adoucisent de légers brouillards, ciel aux soleils superbes.

Au pied de l'Himalaya qui clôt le nord de l'Indoustan sur toute sa longueur, une zone de sept à huit lieues de largeur moyenne, où viennent s'étaler en marais verdâtres les eaux bondissantes des torrents : c'est le Tarryani ou Terai puant. Les tigres hantent ces immenses cloaques.

Pour sortir de l'Indoustan merveilleux, cruel parfois, prodigue toujours, rendant au centuple ce qu'en un instant de colère le vent peut détruire, l'Indien doit, à l'est, franchir la Yamouna, traverser le Douab et passer le Gange ; à l'ouest, affronter le désert et l'Indus ; au nord, braver les Himalayas ; au sud, risquer le passage des Vindhya. Ces quatre obstacles naturels, se rejoignant, se soudant, pourrait-on dire, emprisonnent l'indien védique dans l'Aryavarta.

CHAPITRE III

Les Himalayas : neiges, zones, passes. - Le Gange : débordements, inondations. - Le Brahmapoutre. - Les cyclones. - L'Indus : ses affluents. - Attock. - Le grand fleuve aryen, frontière occidentale de l'Aryavarta. - Paroles védiques.

LES Himalayas, se développant sur une longueur de quatre cents lieues, frappent le Bengali d'une terrifiante admiration. Himalaya veut dire *palais de neige* ; les diverses désignations sanscrites ne s'écartent pas de cette expression imagée Himatchala, Himadri *montagne de neiges*, Himavat, Haimavata *riche en neiges*. En septembre, au plus tard, toutes les passes sont obstruées.

Les Himalayas se divisent transversalement en trois zones distinctes. La première, qui ne va pas au-delà de 8.000 pieds, faisant face au sud, nourrit des plantes tropicales, bien qu'en réalité la température moyenne y soit inférieure à celle des plaines où ces mêmes végétaux souffriraient ; l'été y fait mûrir le riz pleinement, l'hiver y laisse croître le blé ; cependant, au Népal, la fraîcheur des nuits s'oppose à la maturité des ananas. La deuxième zone, de 8.000 à 9.000 pieds, reçoit à chaque retour de l'hiver, invariablement, une neige épaisse, mais que boivent avec avidité les premières heures du printemps. Quelques vallées insérées dans cette zone, et dont la coupure est heureusement orientée, abritent encore des fleurs tropicales, protègent avec succès des plants de riz. La troisième zone, gravie de bas en haut, laisse d'abord se fondre en mai une grande partie des neiges tombées, puis, de plus en plus rigoureuse, résiste aux soleils de juin, de juillet et d'août pour devenir, enfin, éternellement ensevelie.

Ces grandes assises, que des lois fatales étreignent, ont des caprices étonnants. Cet enchevêtrement de vallées étroites et profondes, ou larges et doucement évasées ; de pics audacieux et de puits noirs ; de coteaux lisses et de pentes abruptes ; de torrents infatigables et de gais ruisseaux ; de falaises blanches brutalement taillées, droites comme des murs, brillantes comme des miroirs, et de gorges en forme de baies aériennes admirablement placées, où nulle brise ne pénètre ; de roches nues et de mamelons chaudement couverts de taillis ; de glaciers implacables et de fours surchauffés, permet aux Himalayas d'offrir les productions les plus diverses. L'orge et le blé croissent à 12.000 pieds au-dessus des vagues de l'Océan. De magnifiques chênes, des fraises et des raisins en fleurs sont à 11.600 pieds ; l'orge verte croît à 14.900 pieds. De l'ouest à l'est, de l'Indus au Brahmapoutre, comme de leur base à leurs sommets, les Himalayas ne sont que contrastes. Au pied même du versant méridional, à côté des longs marais du Terai toujours couverts de brouillards jaunes, se dresse tout à coup et s'étend la forêt sèche, la *Saul forêt*, four végétal dont les émanations de serre active sont perpétuelles.

Les passes principales, de l'Indoustan au Tibet, à travers les Himalayas, sont celles de Niti et de Mana, vers les sources du Gange ; celles de Djaouar, de Darma et de Byansi, vers les sources du Gogra. Ces voies sont difficiles ; l'air qu'on y respire, rêche, malsain, mortel quelquefois, est un poison, le *bis*, que l'imagination indienne fait distiller à certaines fleurs de la montagne.

Le Gange, Ganga ou Boura-Ganga, né dans les Himalayas, à 13.000 pieds, verse à la mer, par le réseau changeant de son delta, 80.000 pieds cubes anglais d'eau par seconde. A l'époque des crues, le Gange donne au golfe, et par seconde,

400.000 pieds d'eau. Les débordements commencent à la fin d'avril ; en juillet ; ordinairement, les eaux débordées couvrent le pays jusqu'à trente lieues du lit fluvial, la crue cesse en août ; le fleuve est revenu dans ses limites en octobre, laissant les plaines délivrées couvertes d'un riche limon. Les bouches du Gange, ainsi que son cours inférieur, se modifient continuellement.

Le cours supérieur du Gange, inconnu ou mal suivi, fut l'objet de persistantes erreurs, de vives discussions. On crut d'abord voir le fleuve à l'ouest de la péninsule, à Goa. Au dix-huitième siècle, les bouches furent exactement déterminées, mais la désignation des sources vraies resta comme un problème difficile ; on les supposa en Tartarie, au pied du mont Patambak ; on s'imagina ensuite que le Gange et le Brahmapoutre, indépendants, mais donnés par la même montagne, et s'éloignant l'un de l'autre, se réunissaient près de la mer. On prenait le Gogra pour le Gange. Et pendant longtemps les sources du Gogra, du Brahmapoutre et du Sutledj furent confondues.

Le refoulement des eaux du Gange, par la marée montante, imprime aux flots du bras occidental du grand delta, à l'Hoogly, un recul dont la vitesse atteint jusqu'à vingt milles à l'heure. A chaque fin de marée, le courant très rapide apporte des quantités considérables de terres qui, formant des bancs continuellement déplacés, rendent la navigation du Bas-Gange difficile, incertaine, dangereuse.

Le Brahmapoutre vient du versant septentrional des Himalayas ; il marche vers l'est, contourne hardiment l'immense chaîne, descend au sud-ouest et va se jeter dans le golfe du Bengale, à la gauche immédiate du Gange. Le Brahmapoutre, qui roule autant d'eau que le Gange, et davantage pendant la saison sèche, a de prodigieuses inondations. De juin à septembre, il couvre tout le Haut-Assam ; et dans le Bengale, ses ondes se réunissant à celles du Gange, envahissent tout le bas pays. Les eaux du Brahmapoutre et les eaux du Gange, dans leur cours inférieur et sur tout le développement de leurs deltas confondus, ont des reflets d'ors bruns au soleil. Au-dessus d'Allahabad, c'est-à-dire avant d'avoir reçu les eaux franchement vertes de la Djumna, le Gange n'est encore qu'un fleuve troublé, jaunâtre.

Les cyclones dévastateurs sont ceux qui se précipitent dans l'Indoustan par le delta du Gange. L'ouragan terrible rie fait que passer, stupéfiant l'homme et lui arrachant un cri de désolante admiration. Par sa forme et par ses œuvres, le cyclone indien est spécial. Il vient lentement, comme une muraille noire, grandissante. Derrière ce rempart, impénétrable à l'éclair, l'homme entend les rugissements prolongés du tonnerre. Tout d'un coup la muraille semble s'écrouler sous la pression d'un fleuve invraisemblable venu du ciel, la dévastation court, rapide, violente, effroyable, et, l'ouragan passé, la plaine est verte comme si, des crevasses profondes, le cataclysme avait fait surgir, de force, des prairies et des oasis. En effet, les premières pluies, dans le Bengale, chaudes, pénétrantes, stimulant les germes, excitant les sèves, hâtent le renouveau ; mais le soleil vient qui sèche vite la terre mouillée, qui la met en cendres, et permet ainsi au plus léger vent de répandre sur la verdure naissante une couche uniforme de sable gris. Les eaux brutales du cyclone fouettant cette poussière, délivrent une végétation qui existait, mais qui demeurait invisible sous ce terne linceul. Ce brutal phénomène a toujours frappé l'esprit de l'Indien, que l'approche de l'ouragan énerve, d'ailleurs, et que le déchaînement de la tempête affole. Le vent qui précède l'orage est une flamme ; l'homme qui s'y expose se sent brûler ; les bois craquent, se tordent et éclatent ; les animaux, épouvantés, se pelotonnent et s'abritent. Sous ce vent, les eaux du Gange et de l'Hoogly,

refoulées, se précipitent en vagues bruyantes hors de leur lit fluvial, jetant des flottes au milieu des terres, ensevelissant des cités, détruisant des masses d'hommes. En quelques minutes, l'ouragan qui venait d'apparaître à l'horizon noir a envahi le firmament ; il gronde, il passe, et disparaît laissant le ciel pur, d'un bleu intense, l'air calme et rafraîchi, la nature quiète et souriante ; de telle sorte qu'après avoir subi vingt cyclones, l'Indien, émerveillé, n'ose pas encore affirmer ce qu'il a vu. Cela est mystérieux comme un rêve, étonnant comme un prodige, insaisissable comme une hallucination. L'homme, terrifié, humble, courbe la tête et ne se plaint pas, tant de grandeur dans le mal témoignant d'une puissance inconcevable, mais à laquelle il n'oserait pas, certes, refuser une intelligente volonté.

Le bassin du Gange, comme prolongé vers le nord-est par le bassin de la Djumna, dépasse Delhi. Là commence le bassin de l'Indus.

L'Indus se donne au golfe d'Oman par un delta moins capricieux que celui du Gange, bien que se modifiant chaque année sous la nappe lourde d'une vaste inondation. La crue débordante, visible dès avril, atteint son complet développement en juillet pour décroître, aussitôt, sous l'influence des vents du nord, et se terminer en septembre. Les bras du fleuve occupent actuellement le huitième de la superficie totale du delta. La végétation qui couvre en grande partie les terres hors de l'eau, se caractérise par une vigueur de sève contre les exubérances de laquelle lutterait un air pesant : des arbres nains, aux branches robustes, mais tordues, vigoureusement ramifiés, s'étendent, s'enlacent, s'entrecroisent, formant d'inextricables fourrés.

L'Indus, ou *fleuve bleu*, vient des Himalayas. Le plateau d'où jaillit sa source est à quatorze mille pieds au-dessus de l'Océan. Après Karabagh, le *grand fleuve* se divise en bras divers, qui vont capricieusement se rejoindre, pour se séparer encore, et se diviser de nouveau, créant ainsi des îles, ou des lacs, qui disparaîtront suivant l'inégalité des crues, les complaisances ou les entêtements des terrains. Vers Mitthun-Kote, le Tchinnab, qui a reçu les eaux de cinq rivières, suit l'Indus, mêlant ses ondes au fleuve principal à l'époque des inondations, comme pour les accroître.

Le Sindh sanscrit, le *fleuve* par excellence, l'Hendou des Perses, est devenu l'Indus des Grecs ; on l'a nommé aussi Nilâb, pour dire en un mot la couleur bleue de ses ondes. Les indiens actuels l'appellent Sindh.

L'Indus, ou Sindh, n'est en réalité qu'un immense torrent, souvent impraticable, toujours difficile à franchir. Augmenté des eaux de la rivière de Caboul, forçant l'étroite vallée qu'enserrent les contreforts des monts Soliman, tourmenté, impatient, il se tord, se presse et gémit. Vient la crue, par la fonte des neiges himalayennes, et l'Indus grondera plus qu'une mer furieuse. Le point où la rivière de Caboul vient à l'Indus, se nomme Attock, c'est-à-dire empêchement, obstacle, arrêt. Il est religieusement interdit aux hindous de toucher *aux eaux impures du Caramnassa*, rivière qui sépare la province de Benarès de la province de Behar ; de se baigner dans les *mauvaises eaux du Caratoya*, petite rivière du Bengale ; de *nager dans le perfide Gondah*, l'un des affluents du Gange, et de *passer au-delà d'Attock*.

A l'est du bas Indus ondulent quelques rares collines, et s'étend ensuite le vaste désert qui sépare la province du Sindh du reste de l'Indoustan.

A l'ouest du fleuve, c'est d'abord une grande plaine, monotone, infertile, plate, sous les monts Hala, frontière du Bélouchistan ; puis, du côté de la mer, une

longue succession de roches nues. Le cours de l'Indus dessine la limite ouest de l'Indoustan.

L'Indus est le grand fleuve aryen. Les poètes ne cessent de le chanter : il est bon, il est fier, il est robuste, beau et majestueux. L'Arya l'aime et il aime l'Arya.

Ô Sindhou, dit un hymne, les autres rivières viennent à toi et t'apportent leur tribut, comme les vaches apportent leur lait à leurs nourrissons. Quand tu marches à la tête de tes ondes impétueuses, tu ressembles à un roi belliqueux qui étend ses ailes de bataille. Brillant, impétueux, le Sindhou développe ses ailes avec majesté. Doué de mille beautés variées, il charme les yeux ; il s'emporte comme une cavale ardente jeune et magnifique, superbe et fécond, paré de ses rives fertiles, il roule des flots d'or ; il voit sur ses bords des coursiers excellents, des chars rapides, des troupeaux à la laine soyeuse ; et il répand avec lui un miel abondant.

CHAPITRE IV

Plantes. - Plaines et forêts. - Le Mhowah, arbre-providence. - Importance de l'eau. - Les jungles. - Démocratie végétale. - Bêtes : pachydermes, carnassiers, mammifères, ruminants. - Poissons. - Les tortues molles. - Le lézard ailé. - Le gavial. - Les serpents. - Les rongeurs. - Les singes. - Les oiseaux. - La vie animale. - Minéraux. - Pierres précieuses ; perles.

EN Indoustan, les plaines arrosées donnent deux moissons successives : il suffit de remuer le sol avec un soc à main, de bois dégrossi, et de traîner ensuite sur la terre une houe rapide pour obtenir cette double récolte. Les efflorescences givrées du natron fertilisant couvrent de grands espaces ; les lacs du Berar en sont saturés. Les essences forestières de la péninsule sont impérieuses et despotiques : le shorea robuste forme presque à lui seul tout le saul-forest ; les gigantesques surgeons du palétuvier ont envahi les côtes ; les forêts du sud sont de tecks. Dans les vallées du Goundvana, les figuiers, les manguiers, les jujubiers et les pruniers donnent des fruits innombrables ; et de très abondantes racines comestibles, venant au hasard, exonèrent les habitants de ce district de tout labeur. Les Gounds veulent-ils cultiver un coteau boisé ? ils l'incendient, remuent et étalent les cendres, jettent le grain et attendent la pluie.

L'Inde centrale possède le merveilleux Mhowah, ou Maowah, au tronc droit, de grand diamètre, portant haut et noblement ses branches rudes, vigoureuses, arquées vers le ciel, et dont le feuillage, d'un vert profond, est une voûte. En février, comme pris d'une résolution subite, l'arbre se dépouille de ses feuilles, brutalement, en quelques heures, et l'on voit, alors, aux branches, des fleurs ressemblant des fruits, disposées en grappes et couvrant la relative nudité du mhowah. La baie, charnue, de la grosseur d'une cerise, est comme sertie dans un chaton d'or, d'un jaune gai. Chaque arbre donne une lourde récolte de cette fleur fructifiée qui tombe d'elle-même, mûre, un matin. L'odeur musquée de cette manne est pénétrante ; la chair en est délicieusement fraîche. Desséché simplement, tassé en gâteau, mis en pâte, ou réduit en farine, le fruit du mhowah constitue l'approvisionnement principal du Gound. La fermentation de cette baie livre une sorte de vin clair, agréable, que la distillation transforme en alcool puissant. A peine la fleur du mhowah est-elle tombée, un feuillage nouveau couvre les branches ; en avril, les fleurs restées sont devenues comme des nœuds d'un brun sourd, à carapace de bois dur et poli. L'amande, d'une blancheur de lait, pressée, donne de l'huile. L'écorce du mhowah, filée et tordue, est un excellent cordage. Le bois, facile à fendre, n'est pas attaqué par les vers. Œuvre spontanée des montagnes, l'arbre merveilleux est l'objet d'une culture spéciale dans les plaines de l'Indoustan. Dans les Vindhya, aussi bien que dans les Aravalis, le mhowah généreux est adoré. *Dans les Vindhya et les Aravalis, dit Rousselet, le mhowah est considéré par les habitants à l'égal de la divinité. C'est à lui que Gounds, Bhils, Mhairs et Minas doivent leur existence ; c'est sous ses ombrages qu'ils tiennent leurs assemblées et célèbrent les grandes époques de leur vie ; c'est à ses branches qu'ils suspendent leurs grossiers ex-voto : fers de lance et socs de charrue ; c'est entre ses racines qu'ils étalent ces mystérieux cercles de cailloux qui leur tiennent lieu d'idoles. Aussi combattent-ils en désespérés pour la défense de leurs mhowahs. Les Hindous ne sachant quelles repréailles exercer contre ces insaisissables sauvages, s'en prennent à leurs*

arbres et les abattent. Là où le mhowah disparaît, disparaît aussi le Bhil et le Gound.

La terre des environs de Madras, prodigieuse d'ardeur, ne se lasse jamais. On y voit verdoyer les rizières deux jours après le jet de la semence. L'eau permet le renouvellement continu. Pour assurer aux champs de périodiques et artificielles inondations, et pour alimenter constamment le réseau compliqué d'une canalisation savante, les Indiens ont su fermer des vallées et recueillir, dans ces réservoirs, toutes les eaux apportées par les moussons. Jusqu'à l'extrême sud de la péninsule de tels travaux furent exécutés.

Dans l'intérieur, c'est-à-dire là où les brises marines ne fouettent plus l'air et où, par conséquent, planent constamment de chaudes vapeurs, la végétation naturelle se développe étonnamment, avec une ampleur et une vigueur de jets qui sont un défi. Ainsi se forment les forêts profondes capables d'arrêter une armée, ainsi s'étendent les jungles fiévreuses. En quelques mois, les bambous y mesurent de soixante à quatre-vingts pieds.

Les végétaux géants de la péninsule indoustannique sont localisés ; une grande forêt y est généralement formée d'arbres d'une même essence. Le gigantesque se veut despotique. Au contraire, les arbustes et les végétaux nains, partout répandus, et semblables, se rencontrent sur des terrains opposés, sous des climats différents. Dans l'Inde, la démocratie végétale est envahissante et ingénieuse ; elle accepte les nécessités de tous les sols et les rigueurs de tous les ciels, faisant partout sa place, ce qui est bien, et la conservant, ce qui est mieux, avec une indomptable et tranquille ténacité.

Le pachyderme est l'animal indien par excellence, et parmi les pachydermes de la péninsule l'éléphant est le type principal : on le rencontre de Ceylan aux Himalayas, changeant de pelure suivant les régions. Il n'existe en Indoustan qu'une seule espèce de rhinocéros. Le buffle sauvage est la plus redoutable des bêtes indiennes, parce qu'elle est la plus ouvertement courageuse. Au centre pullule le gaur à tête courte, carrée, au poil roussâtre et long, aux oreilles petites et intelligentes, aux cornes élégantes se courbant vers les reins pour se redresser ensuite et porter haut leurs pointes luisantes ; le cou de ce taureau est trapu et la gibbosité que ses épaules supportent n'est pas sans grâce, assurément, lorsque l'œil a accepté cette bizarrerie. Le gaur, en pleine croissance, a presque trois mètres de la queue au mufler. Sa vie est celle du sanglier ; il va, attroupe ou solitaire, voyant peu ou anal, doué d'un flair extraordinairement subtil, et percevant les moindres bruits à d'énormes distances. A le voir dans les gorges fraîches de l'Inde centrale, on le croirait lâche tant il met de hâte à s'éloigner dès qu'il se sent découvert ; mais attaqué ou mécontent, il devient terrible ; rien, dans le monde des fauves, ne peut se comparer à la rage du bison indien. Les tigres et les éléphants sont, après le gaur, les animaux dont l'aire est la plus étendue dans la péninsule, avec cette différence très remarquable, toutefois, que l'éléphant se rapproche toujours de l'homme, tandis que le tigre s'en éloigne.

Les carnassiers sont nombreux en Indoustan ; on a classé six espèces d'ours, neuf espèces de chiens, trois espèces de renards, quatorze espèces de chats, des lions, des panthères, des léopards, des loups de grande audace.

Les mammifères semblent former un monde complet en Indoustan. L'Inde est le pays des mammifères. En ruminants, on connaît quatorze espèces de cerfs, quatre espèces d'antilopes, le zébu, le bubale et la brebis sauvage spéciale au

Pendjab. Toutes ces bêtes sont relativement petites, lentes à s'émouvoir, mais résolues et acharnées lorsque la colère les tient.

Les poissons des rivières indiennes sont analogues aux espèces chinoises, sans jamais, toutefois, leur être identiques. Quelques types spéciaux caractérisent le milieu : c'est l'anabas qui grimpe aux arbres ; c'est l'archer qui lance des gouttes d'eau contre l'insecte dont il veut faire sa proie ; c'est la perche émigrante qui va, par troupes, d'un lac à un autre, à travers champ.

Les tortues molles, sans écaille, voraces, insatiables, s'entretenant pour se nourrir, grouillent dans les étangs ; leur peau, noire au sud, tourne graduellement au jaune très pâle à mesure que l'on monte vers le nord. Le lézard indien est ailé : c'est le dragon. Le crocodile du Gange, ou gavial, au museau grêle, allongé, se mouvant non sans élégance, a jusqu'à dix mètres de longueur. De petits gavials, de trois à quatre mètres, hantent les marais.

Les serpents sont redoutés dans l'Inde, bien que, proportionnellement à leur nombre, les espèces venimeuses y soient moindres qu'en Afrique. L'Hindou, que la mer épouvante, et qui a institué la *fête des flots* pour apaiser les vagues, a également voulu qu'une *fête des serpents* se célébrât en juillet et août, à l'époque où les cobras-capello font le plus de victimes.

Les rongeurs sont peut-être le plus grand fléau de la péninsule ; la quantité des espèces s'y multiplie à l'infini. Les sauterelles, charmantes à voir, avec leur corsage jaune ou rose et leurs ailes de gaze piquées de brun, ravagent les plaines du Gange et de la Djumna. Le bourdonnement des insectes, pendant la nuit, a parfois l'intensité d'un vent d'orage. L'insecte géant, l'enoptocère épineux, est indien.

Les singes de la péninsule ont une grande importance. Ceux de Delhi sont petits, larges, couverts d'un poil jaune-brun, avec la face et la poitrine lisses, nues, étrangement bariolées de rouge. Aux bords du Gange est le Bandar, dont les bras sont très longs, et dont le visage, presque humain, est zébré de profondes rides ; son poil est d'un ton noir-roux particulier. Le langour, ou hunouman d'Amber, l'hôte des forêts indiennes, grand, bien proportionné, très souple, fourré d'un poil soyeux, gris au dos, blanc au ventre, porte haut un visage franc qu'animent des yeux très vifs ; les langours sont sociables à ce point, qu'ils font, comme bêtes sacrées, partie vivante de la population hindoue actuelle, et que l'histoire de l'Inde, leur accordant un rôle positif, leur attribue la conquête préméditée de Ceylan. Ces singes, doux à l'homme qui ne les irrite point, mais que leurs ennemis doivent redouter, vivent groupés en tribus, se donnant des chefs obéis, connaissant les limites de leur territoire, qu'ils gardent parfaitement.

Dans la quantité des animaux indiens, l'homme n'est qu'une insignifiante minorité. Autour de lui, et insaisissables, grouillent des hordes d'infiniment petits dont la masse est un tout visible, mais invulnérable. Au moindre geste d'impatience, l'Indien serait perdu ; il doit vivre dans ce tourbillon de bêtes, indifférent, presque immobile, mesurant ses pas comme le fermier qui va, sans émotion apparente, prendre, le miel de ses abeilles. Comment poursuivre et comment frapper le tigre dans la forêt où nul chasseur n'a pu pénétrer encore ? Comment disperser ce nuage vivant d'insectes que la main ne peut pas saisir ? Et ces rongeurs qui ont miné le sol ? Et cette vermine toujours montante ? Et les singes ! qui donc oserait lever un doigt contre eux ? De là cette crainte et ce renoncement à la lutte ; de là cette patience et ce respect de la bête qu'a l'Indien. Ce respect touche parfois à la folie : certaines personnalités hindoues,

appartenant à des castes particulières, ne vivent qu'avec un bandeau de toile sur la bouche, pour que le jeu de l'aspiration pulmonaire ne puisse nuire à aucun insecte passant ; de là ces hôpitaux, ces pinjrapôles, où la vermine est pieusement recueillie, protégée et servie. La mort, continuellement décrétée par les fauves et par les serpents, entretient la terreur, et l'inévitable grouillement des bestioles fait la patience.

Les oiseaux de l'Inde sont magnifiques ; le monde des airs y est très beau. A l'originalité gracieuse des formes s'ajoute la splendeur du coloris. Des genres entiers sont exclusivement indiens. Les perroquets multicolores illuminent les bords du Gange. L'admirable lori est partout. Le boulboul, ce *rossignol* dont le plumage est doucement moucheté, porte bien sa queue d'un rouge vif, roidit gentiment sa jolie tête que couronne une huppe. Quoi de plus doucement gracieux que la perruche verte livrée à l'Europe par les soldats d'Alexandre ? Et quel animal plus bizarre que le kakatoès ? Le pigeon, ordinairement si lourd, est d'une élégance rare en Indoustan : c'est le pigeon de Nicobar, c'est l'*irène magnifique* ; c'est le calyptomène et le pincrocote. Sont purement indiens, le paon, le lophophore resplendissant, caparaçonné d'or, le francolin ensanglanté et le trapogan rouge. Le paon, vénéré, attribut de la richesse et de la beauté divines, cède sa gloire au faisan merveilleux dans les Himalayas. Le plus haut des oiseaux aquatiques, c'est la grue antigone ou saris, dont le plumage est d'un gris si doux et qui porte droit son col. L'Indien dit, et croit, que la saris poursuit le chasseur qui, par la mort, vient de la séparer de son compagnon ou de sa compagne.

Aussi importants que les singes sont les arghilahs. L'arghilah ou *cigogne-à-sac* de Calcutta, est l'inséparable ami du Bengali. L'arghilah, que l'on nomme aussi « adjudant », de haute taille, roidissant de longues jambes jaunes, croisant l'une sur l'autre, sur son dos, ses ailes noires, voûté au repos, et laissant, alors, comme s'asseoir entre ses épaules rondes sa tête chauve, rugueuse, armée d'un bec énorme et percée vivement de deux petits yeux ronds et rouges, l'arghilah se charge de maintenir les villes de l'est indien en toute propreté, acceptant toutefois l'aide des vautours, des buses, des milans et des corbeaux. De telle sorte que, terrifié par les animaux qui rampent, qui tiennent au sol ou s'élèvent peu vers le ciel, l'Indien admire et peut aimer le monde ailé des airs. Les bêtes d'en bas sont dures à l'homme, stupides, brutales, ternes, laides ; les bêtes qui vont et viennent dans l'espace, librement, qui émigrent et qui retournent, belles à voir et bonnes à vivre, sont pour l'Indien une joie ou un secours perpétuels.

Malgré la diversité des climats et la divergence des productions, on peut dire que la péninsule indoustannique constitue véritablement une unité zoologique spéciale. On trouve, à l'ouest, quelques tendances persanes, et l'on rencontre, à l'est, quelques types commençant la Chine et la Malaisie, mais ce sont là des exceptions : l'impression unitaire persiste, et elle s'affirme lorsque l'esprit, généralisant, résume dans un tout la nature indienne, inerte ou vivante. Plus d'ampleur que de grandeur en Indoustan, plus de colère que de méchanceté ; de la splendeur, de la magnificence, mais rarement le beau : la force animale y résulte surtout des coalitions ; les plus petites bêtes y sont par cela les plus redoutables. On pourrait détruire le tigre, on a pu dompter l'éléphant et civiliser le singe, le lion a été repoussé, l'ours n'est pas invincible, on se garde des loups, mais il n'est pas possible de vaincre le serpent aux milliards de têtes, et quel cerveau concevrait un moyen de saisir, d'étreindre, de tenir en piège les incommensurables légions des vermines pullulantes ?

La richesse de la nature inerte est surprenante. Le Bengale est presque en entier de marbre blanc. Aux monts Vindhya, le marbre s'associe à des schistes calcaires pour former comme des entassements de belles architectures. Le feldspath orthose met des reflets nacrés et chatoyants sur tous les versants cingalais. Le jade blanc, les agates rouges, brunes, jaunâtres, claires (cornalines) abondent dans le Guzarate. Les agates d'un jaune fauve et les sardoines d'un rouge orangé roulent en quantité au fond des rivières. Des onyx à bandes légères et des jaspes multicolores sont fréquents. — Sur les bords de la Djumna, un carbonate (kanker) mélangé avec de l'eau forme un ciment marmoréen.

La péninsule a de riches filons de fer ; on voit, en Carnatic, des pics d'aimant de cent et cent vingt mètres. On trouve le plomb en Bengale et l'or dans les Himalayas ; les eaux qui viennent de ces monts géants, comme les terres d'alluvion, maintenant étalées, que ces eaux transportèrent, contiennent de l'or. Il y a de l'argent pur dans tout le Carnatic.

En pierres précieuses, on trouve la topaze dans l'Himalaya occidental, l'émeraude en Malabar, le saphir, le rubis et l'améthyste à Ceylan, dans le sable des rivières. Les turquoises sont abondantes au nord de Nichâpour. Les diamants gisent au confluent du Gange et de la Djumna, et dans les sables en repos des anciens royaumes de Vizapour et de Golconde.

Dans le golfe de Manaar, reposant sur des sables ou des coraux, s'étalent les bancs d'huîtres perlières que les pêcheurs de Ceylan exploitent chaque année, en mars, et qui semblent inépuisables.

Cette richesse est un don fatal : au seuil même de l'histoire, l'Inde apparaît comme un joyau resplendissant, qui attire le regard, fascine l'attention, embrase l'envie mercantile.

CHAPITRE V

Le Sapta-Sindhou. - Les sept rivières : le Sindh, la Vitasta, l'Asikni, le Parouschni, la Vipaça, la Çoutoudri et la Sarasvati. - Limites du Sapta-Sindhou. - Le Cachemire. - La Samoudra. - Le territoire védique. - L'Aryavarta. - Développement national des Aryas. - Les rivières du Pendjab : le Djelum, le Tchinnab, le Ravi, l'Hyphase et le Sutledj.

LA vallée de la Nerbudda, qui est au sud immédiat des monts Vindhya, sépare le Dekhan de l'Indoustan proprement dit, auquel les monts Vindhya appartiennent, au double point de vue de l'histoire et de la géographie. Pour les Indous, le Dekhan est une *terre civilisée* ; mais l'Indoustan, limité par les Himalayas, le Gange, l'Indus et la vallée de la Nerbudda, est une terre deux fois qualifiée : elle est dite *civilisée et sacrée*.

Dans le bassin de l'Indus, exclusivement, s'inaugure la période historique purement aryenne. C'est entre l'Indus et le Gange que se développe et s'achève la période védique. Lorsque les Aryas, sortis du Sapta-Sindhou, s'étendant vers l'est, toucheront au Gange, l'Inde védique sera finie, l'Inde brahmanique commencera.

L'aire géographique purement aryenne, ne saurait encore être tracée définitivement, c'est-à-dire scientifiquement. Le seul témoin qu'il nous soit permis d'interroger sur les actes de la civilisation aryenne, le recueil des hymnes védiques, — les Védas, — ne donne, relativement à cette question spéciale, que de vagues indications : il ne s'y trouve pas un mot de montagne, sauf celui de Mûnjavat, et encore cette désignation n'est-elle pas certaine. Les rivières et la *Samoudra* y sont seules indiquées comme des routes ou des limites.

Si les Védas ne permettent pas de tracer avec une netteté définitive le contour des frontières aryennes, ils éclairent suffisamment le théâtre géographique des premiers Aryas, pour que l'on puisse reconnaître et déterminer des lignes au-delà desquelles l'Arya n'a certainement pas été. L'aire aryenne par excellence, c'est le Sapta-Sindhou ou *pays des sept rivières*.

Les *sept rivières*, par lesquelles se justifiait la dénomination du Sapta-Sindhou, étaient, — en allant du nord-ouest vers le sud-est : — le Sindh, la Vitasta, l'Asikni, le Parouschni, la Vipaça, la Çoutoudri et la Sarasvati.

Le Sindh, c'est le Hendou, ou Sindhou, le fleuve Indus, venant de l'Himalaya, original, unique, n'ayant encore reçu les eaux d'aucune rivière affluente. Si le voyageur moderne ne compte plus, à l'est de l'Indus, les *sept* grandes rivières du Sapta-Sindhou, c'est que le réseau fluvial s'y modifie continuellement. L'Indus, après avoir franchi en torrent résolu les passes himalayennes, après avoir coulé largement dans un pays relativement plat, se creuse un lit étroit entre les monts Soliman et le Brand désert. La lutte constante entre les sables de ce sahara indien et les eaux vives qui courent, de l'est à l'ouest, vers le fleuve, brutalise, tourmente, modifie sans cesse le cours des rivières : l'une se divise en plusieurs canaux qui finiront par se rejoindre ; une autre, qui n'existait pas, se forme de plusieurs canaux innommés soudainement réunis ; celle-ci, recevant tout d'un coup le surplus imprévu d'une source jaillissante, grossit étonnamment ; celle-là, détournée, va se perdre dans les sables qui l'absorbent, et disparaît. L'antique

Sapta-Sindhou, le pays des *sept rivières* est ainsi devenu le *pays des cinq rivières*, le Pendjab.

La Vitasta védique, c'est le Djelum moderne, ou Djelam, l'Hydaspe des Grecs. — L'Asikni, c'est le Tchinab moderne, ou Tchenab, l'Acésinès ou Sandurophagus classique ; on l'a également nommé Tchandrabhaga. — Le Parouschni, ou Iravati, c'est le Ravi moderne, l'Hyarotis ou Hydraotès des Grecs. — La Vipasa, ou Viasa, ou Bias, ou Beiah, l'ancien Hyphase, a livré ses eaux à la sixième rivière du Sapta-Sindhou, à la Çoutoudri, le Sutledj ou Satledje moderne, l'Hesydrus des Grecs, dont le cours inférieur fut le Sarajou. — La septième et dernière rivière, la Sarasvati, ou Sarsouti, n'est plus ou presque plus visible ; elle a été bue par les sables, ou prise par la Çoutoudri.

A l'exception du Djelum ou Vitasta, aucune des sept rivières du Sapta-Sindhou, remontée, ne pouvait ouvrir à l'Arya un territoire nouveau, désirable.

Le Djelum vient du Cachemire. Une légende bouddhique attribue cette rivière aux effets d'une violente convulsion. Il y avait, dit la légende, un très grand lac aux pieds de l'Himalaya. Le pèlerin Madhyantiko qui contemplait un jour ce lac, assis sur un rocher, fit céder la terre *sous le poids de ses méditations* ; le sol s'entrouvrit, une *faille de quatre-vingts lieues de long* se produisit, à travers laquelle les eaux du lac se précipitèrent en se dirigeant volontairement vers l'Indus. Un fleuve nouveau venait de naître, et les vallées merveilleuses du Cachemire ne sont que le fond du lac mis à sec. La légende bouddhique laisse voir un fait vrai : la route à suivre, sur ce point, pour sortir du Cachemire, surplombe de cent cinquante pieds la *faille* légendaire au fond de laquelle gronde l'Indus.

Les hymnes védiques parlent de la Samoudra comme d'une *mer où va se perdre l'Indus*. C'est une question en plein débat que celle de décider si la Samoudra védique désigne la mer d'Oman, ou simplement le delta du fleuve, remonté jusqu'au point où les débordements annuels couvrent tout le bas pays.

S'il est permis d'émettre quelques doutes sur l'occupation réelle du Cachemire par les premiers Aryas, il est au moins certain qu'ils ne furent pas plus au nord. Bien que l'on puisse constater, en outre, la présence de quelques types aryens à l'ouest de l'Indus, on peut cependant affirmer que, durant toute la période védique, le fleuve demeura comme une frontière, à l'est de laquelle le gros des Aryas resta résolument cantonné. S'il est enfin difficile de préciser exactement la limite méridionale du territoire primitif des Aryas de l'Inde, on peut sans hésitation refuser de descendre jusqu'au sud des sables du grand désert, qui ne fut pas franchi. Quant à l'accroissement du territoire védique vers l'est et à sa limite extrême, l'histoire des Aryas védiques est close lorsque le Gange est atteint par eux. Les Védas ne citent le Gange qu'une fois, et l'on peut dire que les héros de la période védique ne virent pas les affluents méridionaux du grand fleuve. Le théâtre védique serait donc limité à l'ouest par l'Indus, à l'est par la Djumna, — deux cents lieues environ, — au nord par les Himalayas, au sud par le désert, — cinquante lieues environ.

La terre védique, c'est le Sapta-Sindhou, avec la Sarasvati comme frontière orientale, durant toute la période de formation de la nationalité aryenne. La nationalité aryenne étant formée, l'extension des Aryas vers l'est étant devenue nécessaire, la victoire ayant donné aux conquérants la terre indoustannique qui va de l'Indus à la Djumna, il faut franchir la Sarasvati, il faut aller jusqu'au grand

affluent du Gange, jusqu'à la Djumna, si l'on veut parcourir en entier, de l'ouest à l'est, la grande terre védique, l'Aryavarta.

A la vue des Aryas, la Terre était fermée au nord, à l'ouest et au sud par les Himalayas, l'Indus et le désert ; un seul horizon leur paraissait ouvert, du côté de l'orient. Les trois limites du nord, de l'ouest et du sud étaient à ce point acceptées par l'Arya, que voyant le soleil *tomber* au couchant, le soir, son esprit ne concevant pas la possibilité d'autres terres au-delà de l'Indus, il s'imaginait que l'astre, simplement éteint, sombre, voilé, revenait à l'est du Sapta-Sindhou chaque nuit, traversant une seconde fois, obscur, invisible, le firmament noir.

Sur les cartes modernes, l'antique Sapta-Sindhou, ou Heptapotamie, pays *des sept rivières*, est devenu Pentapotzmo, Pancapa, Pendjab, pays *des cinq rivières* : deux des anciens et principaux affluents de l'Indus se sont taris ou se sont mêlés à d'autres eaux.

Les cinq rivières du Pendjab actuel sont : le Djelum, le Tchinar, le Ravi, l'Hyphase et le Sutledj, qui se réunissent toutes dans le *canal du Pantchanada* se donnant à l'Indus.

CHAPITRE VI

Le Rig-Vêda. - Les hymnes et leurs auteurs. - Les poètes. - La langue védique. - Sanscrit : alphabet ; grammaire ; vocables ; racines ; formation des mots. - Période védique. - Age des hymnes. - Originalité du Rig-Vêda. - Ordre historique des hymnes recueillis.

LES Aryas des temps védiques nous ne possédons encore qu'un livre, le Rig-Vêda, qui est un recueil de traditions, rythmées en hymnes, conservées d'abord par de constants récits, et transcrites, un jour, sur des feuilles de palmier, vers le douzième siècle de notre ère, probablement.

Le premier traducteur français des œuvres védiques, A. Langlois, dit que les Aryas *chantaient* ces hymnes trois fois par jour ; que les chanteurs, n'ayant ni temples, ni sanctuaires, se tenaient debout devant un tertre, sous le ciel bleu.

Un certain nombre des hymnes védiques appartiennent à la période première, qui fut celle de l'organisation nationale des Aryas ; d'autres célèbrent les conquêtes successives du groupe aryen marchant vers l'est, ou stimulent les conquérants ; les derniers disent l'arrivée triomphante des Aryas sur les bords du Gange. La plus grande partie de ces chants sacrés, œuvre incohérente et très vivace d'un peuple en fermentation, furent composés en Sapta-Sindhou, après que le groupe aryen se fut organisé, mais avant qu'il n'eût entrepris l'envahissement de l'Indoustan gangétique. Dans leurs improvisations imagées, les poètes désignent longtemps les rivières comme *coulant à droite* ; or les Aryas nommant les quatre points cardinaux la face tournée vers l'est, il fallait que les poètes fussent en Sapta-Sindhou pour qu'ils vissent couler à leur droite les rivières qui descendent en réalité vers le sud.

Les premiers hymnes du recueil sont courts, et c'est un témoignage : — ces poésies étaient déclamées ponctuellement le matin, à midi et le soir ; surtout le matin. La cérémonie commençait dès l'aube, au moment où les étoiles pâlissaient dans le four venant, et elle devait être terminée lorsque le disque du soleil était visible à l'horizon. Précisément, en Sapta-Sindhou les aurores sont courtes, rapides, presque surprenantes.

Les auteurs des premiers hymnes ne se préoccupent nullement des conséquences de leurs improvisations ; ce sont des poètes donnant leurs œuvres, simplement ; ou des chefs de famille formulant des vœux, interprétant la pensée védique, modulant cette interprétation avec goût, au gré d'un caprice poétique inconscient. Chaque famille aryenne a son rite spécial, chaque poète dit son cantique.

On distingue assez facilement, dans le Rig-Vêda, les œuvres d'au moins trois cents poètes. Les uns se nomment, les autres sont cités ; il en est qui se cachent sous un nom fictif. L'hymne védique est avant tout une œuvre de style, et cela dès les commencements. La tendance aryenne est descriptive, utilitaire, franche ; le poète dit ce qu'il voit et ce qu'il veut ; il donne fièrement son impression, il étale sincèrement ses désirs ; sa parole est concise, puissante, vraie : la nature y est sainement résumée dans ses caractères essentiels, rapidement, d'un trait vigoureux mais exact et qui frappe une grande image sur l'esprit. Le poète aryen n'a pas de dédain, il ne sait rien qui ne puisse être chanté ; si quelque chose de

bas attire son attention et stimule sa pensée, il se baisse, il prend son sujet, il l'élève, le poétise, l'ennoblit ; la misère lâche et l'envie banale deviennent elles-mêmes, pour de tels artistes, de supportables faiblesses. On trouvera çà et là, dans le recueil des hymnes, quelques élans épiques, certaines aspirations vers une universelle générosité, mais ce seront des œuvres exceptionnelles ; l'individualisme est le ressort principal, presque unique, des actes aryens.

Bien que récités ou chantés à des instants du jour exactement déterminés et comme formant une partie nécessaire d'une cérémonie sacrée, ou plutôt consacrée, les hymnes ne sont pas religieux. Le poète védique ne semble pas pouvoir résister au besoin de réduire en vers purs toutes ses pensées : à la guerre, à la paix, aux labours, aux soins que réclament les troupeaux, aux voyages, aux hymens, à la mort, à tout le poète est capable de dédier un hymne. C'est joie réelle pour l'Arya de chanter et c'est plaisir pour l'Arya d'entendre le poète, soit que la poésie dise un symbole, soit qu'elle raconte un fait, soit qu'elle célèbre, en strophes habiles, la gloire généreuse d'une famille ou la libéralité d'un ami. Le Rig-Vêda est la compilation d'une série de poèmes très vivants. Le chantre ne fait pas œuvre voulue d'historien, mais son œuvre est de l'histoire ; histoire d'une société nouvelle en qui, toute bouillonnante, d'une vitalité extraordinaire, la première sève donne des fruits immédiats. '

Les Aryas parlaient le prâkrit, ou *langage naturel*, idiome banal auquel les poètes opposèrent le Sanscrit, qui fut *la langue sacrée, juridique et littéraire*. L'alphabet sanscrit est dit admirable ; ses cinquante lettres, distribuées en un bon ordre, répondent aux plus délicates nuances du son ; les voyelles, assonances sifflantes ou nasales, les effets d'articulations diverses, — gutturales, palatales, cérébrales, dentales et labiales, — tout y est prévu et noté. L'euphonie y est des plus compliquée : on y a reconnu des règles sévères, déduites d'une observation soutenue, reposant sur des principes d'acoustique, et si délicates que nos oreilles blasées ne peuvent en saisir les nuances variées que très difficilement.

La grammaire sanscrite a trois genres, trois nombres et huit cas ; les verbes s'y conjuguent par trois personnes, six modes et six temps. Elle est considérée comme l'une des plus riches grammaires. Cette richesse grammaticale est déjà toute formée dans le Rig-Vêda.

Le langage sanscrit est simple, régulier, clair et plein ; chaque mot original est un fait positif. Trois mille racines monosyllabiques, chacune avec sa signification déterminée et presque toujours physique, constituent le fond de la langue et conservent leur caractère positif alors même qu'elles subissent un tour nouveau, figuré, sous la volonté capricieuse et tourmentante de l'orateur ou de l'écrivain. La formation des mots est d'une liberté absolue ; on en sait qui ont cent cinquante syllabes. On a dit de cette langue qu'elle était *riche et flexible comme la langue de Platon, inspirée et magique comme le persan et l'allemand, rigoureusement précise comme le latin primitif*. En sanscrit, l'échelle des sons parlés a la régularité d'une gamme musicale ; c'est un instrument merveilleux pour le poète ; le mot même y fait image. Il n'est pas de langue capable de peindre mieux les magnificences de la nature.

Une grande harmonie de sons ; la faculté de créer continuellement des mots nouveaux ; des racines conservant leur fermeté et leur précision, quel que soit la ciselure ou le martelage du mot créé, tels sont les éléments dont le poète védique dispose. Le sanscrit, délicat, sonore, d'un grand effet musical, synthétique, assoupli par la volonté des poètes, est dit *Surabâni langage des*

dieux et *Devanâgari écriture divine*. Il est le type parfait des langues à flexions. Sanscrit veut dire : *Ce qui est achevé en soi-même*.

Historiquement, la période védique commence à la formation nationale du groupe aryen en Sapta-Sindhou et elle finit au moment où la nation, formée, victorieuse, s'est répandue jusques aux bords de la Djumna, devant le Gange. Les hymnes de cette période forment exclusivement le Rig-Vêda. Quelle a été la durée, dans le temps, de cette période ? On peut affirmer que le séjour des Aryas dans le Pendjab fut de plusieurs siècles. Un temps considérable a dû se passer entre les hymnes les plus anciens et les derniers recueillis, car la société védique s'y montre progressive en esprit et en idées, entreprenante, révolutionnaire parfois dans son organisation et dans son langage.

Placer la fin de la période védique vers le quatorzième siècle avant notre ère, c'est rendre trop hâtive l'évolution qui transforma la religion du Vêda en culte brahmanique. Le premier groupement des hymnes védiques appartiendrait à la fin du treizième siècle avant Jésus-Christ. Jusqu'alors, les hymnes avaient été seulement récités, appris, conservés dans les mémoires, ou peut-être vaguement écrits sur des feuilles d'arbre. La création des Çakhas, ou *écoles*, coïncide avec la première collection sérieuse des poésies védiques. Dans ces écoles, on notait la récitation parlée et chantée des œuvres poétiques devenues œuvres sacrées, on constatait et on inscrivait les noms des auteurs humains des hymnes, on interprétait savamment les anciens textes ; les interprétations différentes se heurtant, des discussions et des disputes en résultaient. Les travaux des écoles diverses formèrent plus tard une bibliothèque spéciale dite Pratiçakhyasoutrami, ou *aphorismes des diverses Çakhas*.

Vêda veut dire *sagesse*. Sous le titre popularisé de *Vêdas*, les brahmanes collectionneront un grand nombre de livres, avec des subdivisions très habilement indiquées en sous-titres spéciaux : Le Rig, le Sâma, le Yadjour, en vers ; l'Atharva-Vêda, en prose et en vers. — Le Sâma et le Yadjour contiendront le rituel du culte ; l'Atharva-Vêda sera le recueil confus des objurgations, des superstitions, des colères et des haines du corps sacerdotal. — Cette collection des Vêdas elle-même deviendra, plus tard encore, le *livre premier en plusieurs parties* d'une œuvre beaucoup plus importante, accrue des travaux brahmaniques. Les Vêdas réunis seront le *premier des six Sastras*, cette encyclopédie indoue.

Mais durant de longues années, le Rig-Vêda fut le livre unique, l'œuvre par excellence, l'écriture sainte. Le Rig-Vêda, seul, appartient à la période védique ; nul autre recueil, jusqu'ici, n'a pu même prétendre à partager cette noblesse. Le livre des hymnes dit toute l'histoire des Aryas, leur langue, leur religion, leur société, leur philosophie, leur littérature, œuvres purement originales s'il en fut. Aucune civilisation antérieure, aucun peuple étranger ne semblent avoir concouru à la formation du peuple aryen.

Une opinion très arrêtée est légitime lorsqu'elle s'appuie sur le Rig-Vêda bien compris, car la sincérité des chantres védiques est éclatante. Les poètes disent tout, sans hésitation, animant et colorant l'expression vraie de leur pensée. Si le poète admire un phénomène naturel, il le défie sans le dénaturer ; a-t-il un ennemi ? il demande hautement sa mort ; formule-t-il un vœu ? sa parole pleine est aussi ardente que son ambition ; et s'il offre un sacrifice aux dieux, c'est à la condition bien expresse que la divinité qu'il a invoquée lui rendra son offrande au centuple, en lignée valeureuse et productive, en vaches, en chevaux, même en

or. Le Rig-Vêda, recueil d'antiques poésies, est incontestablement un livre original.

L'ordre dans lequel se trouvent les hymnes formant le Rig-Vêda est remarquable. On s'accorde à reconnaître dans cet ordre une suite historique suffisamment respectée : Les premiers hymnes auraient été improvisés en Sapta-Sindhou, près de l'Indus ; les derniers auraient été composés près de la Djumna ou près du Gange ; entre ces deux parties extrêmes du Rig-Vêda se trouveraient, exactement placées, et dans l'ordre historique voulu, les œuvres des Aryas en marche vers leurs conquêtes orientales.

Cet exode ne s'accomplira pas sans batailles, sans arrêts, sans défaites, surtout sans hésitations ; l'union des Aryas ne sera pas toujours complète à l'époque de la grande expatriation, et des poètes resteront quelquefois en arrière, avec les mécontents ou les pusillanimes, pendant que le gros de la nation s'avancera vers l'est, y occupant des territoires nouveaux.

Et c'est ainsi que certains hymnes, composés en Sapta-Sindhou par tel poète craintif ou tel chanteur « opposant », suivent, dans le recueil sacré, et quelquefois immédiatement, l'œuvre plus récente d'un Arya que les guerriers ont mené jusques à l'extrémité de la conquête. Les derniers hymnes du recueil, improvisés sur les bords de la Yamounâ, de la Gangha et de la Sarayû, sont joints à d'autres œuvres que des poètes récitaient à l'ouest de l'Aryavarta, en plein Sapta-Sindhou, au même moment. L'ordre chronologique des hymnes n'est donc pas rigoureux ; il est suffisant.

CHAPITRE VII

Unités aryennes : la famille ; la race. - L'Arya. - L'homme et la femme. - La fille. - Les amours aryennes : l'amante ; la fiancée ; la mère. - Les coupables. - Égalité dans la maison et devant l'autel. - La veuve. - Les traditions ; l'héritage. - Le fils et le père. - Les enfants. - La nation. - La première société védique.

DÈS le premier hymne du Rig-Véda, dès les commencements de la vie nationale des Aryas du nord-ouest de l'Inde, deux unités puissantes existent : unité de famille, unité de race. Les familles aryennes, complètes, sont absolument indépendantes les unes des autres, aucun lien politique ne les unissant ; mais toutes les familles sont identiques, et les hommes qui les composent appartiennent tous à un groupe spécial, déterminé, à une race — la race aryenne, — qui se distingue nettement des autres races, et par le type et par les mœurs.

Les Aryas se reconnaissent principalement à la couleur de la peau qui est presque blanche, au fin duvet qui recouvre cette peau, à la régularité des traits de leur visage, au nez surtout qui est fort et droit, à la taille qui est flexible, à la vive expression du regard. Le nez et la chevelure caractérisent plus particulièrement le type aryen : le dieu principal de l'olympé védique, Indra, est souvent qualifié de *Sousipra, au beau nez*. — La chevelure aryenne, longue, se prêtait à l'ornementation. L'Arya rasait sa barbe.

On croit retrouver le type aryen encore suffisamment pur chez les brahmanes actuels du Cachemire : ils ont la peau blanche, les cheveux clairs, souvent blonds, quelquefois roux. Les femmes du Cachemire ressemblent à des Européennes. S'il est vrai que l'Arya possédait des organes d'une admirable subtilité, on retrouverait des Aryens non seulement en Cachemire, mais encore dans le Béloutchistan : l'acuité de l'ouïe des Beloutchis nomades est extraordinaire. L'œil des Cachemiriens est étonnant : leurs teinturiers ne divisent-ils pas chaque couleur en plus de soixante nuances.

Les Indous qui vivent dans les jungles de l'Indus, aux environs de Mitthun-Kote, sont-ils des Aryas ? Ils portent de longues chevelures, bouclées, d'un noir pur et brillant ; leurs traits ont la régularité des lignes européennes ; leur teint n'est pas plus brun que celui des provençaux, des siciliens et des andalous.

La famille aryenne résulte de l'union de l'homme et de la femme, qui sont *mari et épouse*, pour devenir *père et mère*. Le *fils* et la *fille* seront *frère* et *sœur*. Chaque hymen crée donc une famille nouvelle, tout à fait indépendante de la famille à laquelle appartenait l'épouse ou le mari. L'époux est nommé *pati, maître*, mais rien ne permet de donner à ce mot la valeur d'un sens absolu général, et surtout s'appliquant à l'épouse : le mari n'est *maître* que comme chef de famille, et on le nomme aussi *pitri*, de *pâ, nourrir* ; il est le nourrisseur de la femme et des enfants. La mère est *mâtri*, de *mâ* qui veut dire mesurer, partager, distribuer ; c'est la mère qui fait la part de chacun. Le fils est en même temps *suta* et *sunu*, l'*engendré* et le *disciple* du père. C'est par le mâle, en conséquence, que la tradition aryenne se transmet et se perpétue.

L'idée de famille donne à l'esprit de l'Arya l'impression du bonheur parfait : Les dieux ne sont pas plus heureux que ne peut l'être le père de famille dans sa

maison. Le père et la mère sont respectés ; le fils est aimé. L'amour de la famille est souvent exclusif : un grand nombre d'hymnes aux dieux protecteurs ne leur recommandent que *le vieillard et l'enfant*, le père et le fils, celui et celle *qui ont donné le jour* et les *membres de la famille*. Les mâles, — le père et le fils, — sont d'abord cités, la mère vient ensuite ; la fille semble oubliée. De cet ordre hiérarchique aboutissant à une exclusion, il ne faudrait pas conclure que la *filles* n'était chez les Aryas, comme chez les Arabes, qu'une charge ou un ennui : la jeune fille, au contraire, est très importante dans le groupe aryen ; elle est la grâce, l'amabilité vivante, la gaïté nécessaire ; c'est au milieu des jeunes filles que la joie aryenne est la plus vive : Le *dieu*, dit un hymne, *se livre à ses transports de joie, tel qu'un Arya au milieu de jeunes filles aimables*.

La jeune aryenne n'est ni cloîtrée, ni voilée, et la vue de son visage provoque l'admiration. L'aurore, dorée des splendeurs du soleil, n'est pas plus belle à voir qu'une jeune fille. La virginité est une noblesse et la pureté du corps est un culte : *l'aurore blanche est comme une vierge aux formes légères, jeune et riante, au sein brillant, au corps éclatant de beauté, que sa mère vient de purifier*. Cette purification du corps est un hommage. L'hymne qui célèbre la belle nudité de la vierge sortant du bain est respectueux ; pas une syllabe n'y trahit la moindre pensée licencieuse.

Les amours naissantes des jeunes hommes, les premiers désirs de l'Arya védique sont d'une admirable discrétion. Voir les jeunes filles, entendre leurs voix, est un vif plaisir : *les jeunes gens aiment la voix des jeunes filles autant que les dieux aiment les louanges des hommes*. L'admirateur devient amant, puis fiancé et ensuite époux ; le désir est noblement soumis à cette initiation graduelle. Le dieu invoqué ne descend pas à la coupe des libations avec moins d'ardeur que l'amant n'accourt à la voix de la femme ; la prière de l'Arya fervent est non moins ardente que celle d'un fiancé. *On plaît aux dieux comme on plaît à sa bien-aimée, en se faisant aimable*. Quelle force donne à la jeune fille cette soumission haletante du fiancé, ce culte amoureux dont elle est l'idole, ce stage respectueux et inquiet de l'amant ! La jeune fille touchée par l'amour, et qui a choisi son futur époux, fait sa puissance agréable : *Dieu n'est pas meilleur à l'homme qu'une femme ne l'est pour son amant*. Parmi les premiers hymnes du Rig-Vêda il en est un qui dit la supplication d'un amoureux : Le chantre, Syavaswa, invoque la nuit pour qu'elle porte son hymne au père de Darbha, au moment où il versera la libation, afin qu'il sache que l'amour du poète *n'est pas éteint*. Le père, Rathaviti, qui demeure aux pieds des montagnes, au bord des rivières, est riche en troupeaux.

La lune est l'astre des amants ; sous ses blancs rayons naît la douce rêverie, exclusive des ardeurs animales, des avilissantes amours. Pour l'Arya, le bien suprême c'est le baiser doucement posé sur la joue, timide, l'amante ayant l'attitude de l'amie *qui parle doucement à l'oreille de son bien-aimé*. L'amour, après le baiser des fiançailles, et couronné, devient irrésistible et définitif. L'homme est à jamais uni à la femme ; il lui devient indispensable *comme la corde est nécessaire à l'arc*, et les douceurs de cette union sont égales *aux joies de la mère qui tient son enfant dans ses bras*. L'union de l'homme et de la femme, saintement comparée aux *transports de la mère heureuse*, est chose touchante.

La vierge amoureuse dit son amour, et elle nomme son amant : Dans un hymne, le dieu Soma se manifeste *comme une femme applaudissant à un amant chéri*. Amant ou fiancé, le jeune Arya est admis dans la maison de la *bien-aimée* et les

deux familles sont déjà en agréables relations. Le fiancé est presque un époux la bonté d'Agni, le dieu favorable, n'est comparable qu'à *la bonté du fiancé ou de l'époux*.

Pour que le mariage soit une véritable fête, pour que les Sages, *s'agitant avec des cris de joie, forment la longue chaîne de leurs cérémonies*, il faut que le fiancé soit jeune et que la fiancée soit belle. La laideur est *comme une cuirasse lourde qui frappe d'impuissance les humains*. Le mariage d'un vieillard et d'une jeune fille répugne à l'Arya ; c'est que l'amour n'est pas un plaisir, mais une joie, et que la jeunesse seule, très sincère, très gaie, peut, sans impudeur, dans un éclat de rire, s'abandonner : *l'épouse amoureuse qui étale en riant, aux regards de son époux, les trésors de sa beauté, est aussi pure que la nudité de l'aube*. Le jeune époux suit sa jeune épouse *comme le soleil suit la divine et brillante aurore*, c'est-à-dire inévitablement. Aussi, de quels soins la femme entoure son corps glorieux ! *Apâlâ s'est purifiée trois fois, ô Indra, et tu lui as donné une peau plus brillante que le soleil*.

L'épouse ne se veut pas seulement belle ; compagne de l'homme, mère des *filis de la maison*, elle sera constamment attentive aux désirs de l'époux et, *jusque dans sa maternité féconde elle demeurera fière de son corps*. L'épouse n'a pas moins que les dieux des trésors d'amour pour son époux ; *elle est comme la divinité, pour l'Arya pieux ; complaisante, empressée à combler les désirs de l'homme*. Un hymne donne la magistrale esquisse de la matrone aryenne, digne d'un héros : elle est *douée de grands bras, de beaux doigts, d'une longue chevelure et d'un large sein*.

La femme aryenne est fidèle et c'est ainsi qu'elle reste dans la maison, *semblable aux dieux, embellissant tout par sa présence* ; elle est laborieuse et féconde comme *l'orage qui vient avec rapidité, déploie sa chevelure d'or, agite le nuage et donne la pluie bienfaisante*. Elle est enfin un excellent conseiller, *un don divin*. C'est Agni qui accorde l'épouse *sage et féconde*.

A la puissance incontestable de la jeune fille, amante ou fiancée, succèdent les droits positifs de l'épouse ; droits qui la font d'abord l'égale de l'homme et qui lui vaudront peut-être une supériorité lorsqu'elle sera devenue mère. Les paroles qui s'adressent à la femme mariée doivent *revêtir des formes respectueuses*. La femme *épousée* a des droits certains ; son privilège est de partager avec son mari les honneurs du sacrifice, cela *parce que la mère d'un fils mérite les hommages*. En Sapta-Sindhou, la *mère*, par le respect qu'elle inspirait, était une protection sûre.

Il ne manque rien aux femmes védiques de ce qui élève, de ce qui ennoblit ; elles ont un pouvoir naturel, elles jouissent de droits incontestés et elles souffrent. Elles connaissent les tortures de la jalousie, ce qui témoigne de la légitimité de leur pouvoir. Rien de poignant comme la douleur que provoquent ces jalousies.

Il y a des femmes abandonnées et répudiées : *les femmes privées de la tutelle de leurs frères, comme les épouses séparées de leurs maris, dit un hymne, sont semblables à des Aryas injustes et impies qui vivent sans sacrifier aux dieux ; elles ne peuvent enfanter que les ténèbres*.

L'amour et la beauté qui valent à la femme aryenne sa première puissance, deviennent, parfois, la cause de coupables passions ou de vaniteux excès. Alors, le mâle s'empare de l'autorité dans la famille. Si, jeune fille, l'aryenne s'est trop affranchie de la loi paternelle, un mari lui sera donné qui *la dominera pour son*

bonheur ; mais les meilleurs vœux accompagnent la femme mise sous la dépendance de ce mari : on la désire heureuse, *par la richesse de nombreux enfants*. Il ne faut voir dans cette autorité du père à laquelle se substitue l'autorité du mari, qu'une supériorité relative, résultant de l'infériorité exceptionnelle d'une femme déçue. Hors de cette exception, en effet, l'épouse partage absolument avec l'époux l'exercice du pouvoir dans la famille : on la nomme *dam*, et ce mot signifie commandement ; mais ce mot ne saurait indiquer une domination de la femme sur l'époux : elle est *dam* pour ses enfants et pour ses serviteurs. L'époux est *ghihapati*, c'est-à-dire *maître de la maison* ; l'épouse est *grihapatni*, *maîtresse de la maison*. Sous le toit, donc, égalité absolue.

Devant l'autel, officiant, parlant aux dieux, prêtre en un mot, le père de famille, l'époux, a nom *deva*, de *div*, briller, les reflets de l'éclatant bûcher revêtant le prêtre de lumière ; — l'épouse qui assiste au sacrifice, à côté de l'époux, a nom *dêvî*. L'égalité entre l'homme et la femme devant l'autel ne résulte pas seulement de leur attitude ; elle est effective, matérielle, démontrée par un partage d'attributions : L'époux officie ; il jette sur le bûcher flambant, ou boit, selon le rite, la liqueur sacrée extraite de plantes ; et c'est l'épouse qui a cueilli sur la montagne les herbes nécessaires aux pieuses libations, qui a préparé la boisson sacrée, labeur minutieux, long, fatigant.

En réalité, dans la société védique, l'homme, défenseur naturel des faibles, est le maître, le *chef* aux jours de désordre, devant le danger ; mais dans la vie normale de la nation, ni cette force ni cette autorité n'apparaissent. La femme, quelquefois traitée en mineure, et dans son intérêt, n'est jamais la servante de son mari, encore moins son esclave ; elle l'aime et elle le sert sans rien abdiquer de ses droits, sans rien perdre de sa dignité. Dans les solennités religieuses, uniques manifestations publiques des premiers temps, la femme remplit toutes les fonctions qui lui ont été attribuées comme n'exigeant aucune force musculaire : elle cueille les plantes, elle en exprime le jus dont elle surveille la fermentation, elle a la charge honorable du matériel saint — vases sacrés, mortier, pilon, coupes..., — et elle compose des hymnes.

La veuve védique est une affligée. La femme qui a perdu son époux est comparée à la *pauvre terre tourmentée par le vent*. Le frère de l'Arya mort devient le protecteur de la veuve, et celle-ci lui doit un témoignage de reconnaissance. Il ne s'agit là que d'une protection, non d'une tutelle ; l'orphelin seul est entièrement soumis à cette spéciale autorité.

La fille est nommée *b'ratri*, de la racine *b'ri* qui signifie soutien, appui ; on la dit généralement *duhitri*, désignation usuelle qui constate sa principale occupation *duhitri* veut dire *celle qui trait les vaches*.

Telle est la famille aryenne primitive, excessivement simplifiée, puisqu'elle commence au père pour finir aux enfants, mais très forte dans sa simplicité. Le père n'est *chef* que par la supériorité naturelle du sexe et par son double rôle de pourvoyeur à la maison, de premier officiant à l'autel. Le caractère sacré du chef de famille ressort de trois principales dénominations védiques : le père est *hôtri*, *sacrificateur* ; *kavi*, *chantre* ; *guru*, *maître spirituel* ; c'est-à-dire qu'il dirige les cérémonies religieuses, qu'il compose les hymnes et qu'il a le dépôt des traditions. Il connaît les règles de la poésie védique, le détail des rites, les invocations consacrées, et il transmettra cette science à son fils comme un héritage dû. Et c'est ainsi que *le dieu fort, qui, de son antique et céleste séjour*

vient visiter les hommes, est et sera toujours le même qu'autrefois les aïeux invoquaient.

L'Arya, très attaché aux traditions de sa race, entend rester dans la voie que ses pères ont suivie et demande aux dieux d'être constamment éclairé dans ce but. Fils et disciple, héritier certain du savoir paternel, l'enfant aime et respecte son père ; les témoignages d'un amour filial très profond abondent dans le Rig-Véda. La vieillesse du père de famille est douce, facile, heureuse, et c'est ainsi que durant la période védique, vivre le plus longtemps possible est un vœu continuellement formulé. Vivre *cent années* est un désir constant : *Lorsque l'âge a courbé le corps sous le poids de la vieillesse, quand les fils sont devenus les soutiens de leurs pères, la mort, si elle est ordonnée par un dieu cruel, ravit à l'homme presque la moitié de son existence.*

Le fils n'aborde son père qu'en témoignant, par une attitude spéciale, ou par un geste consacré, de son respect filial ; le salut à la divinité devant l'autel est le même que celui d'un fils approchant de son père, et la parole de l'enfant respectueux a le ton d'une prière, toujours.

Le père et la mère, vieillis, doivent être soutenus par les enfants ; dieu leur donne un exemple en *soutenant le ciel et la terre de qui toutes choses sont venues.*

Les enfants héritent des biens laissés par leur père et mère. Cependant le droit des fils aux biens des parents n'est pas absolu ; le père peut déshériter son fils ou, encore, ne lui laisser qu'une partie de sa fortune. Le droit du père, en cela, est semblable à celui du dieu *qui dispense, à sa volonté, des biens dont il est le maître, mais qui ne saurait toutefois abandonner l'homme complètement.*

Dans la maison védique, l'enfant est une joie ; dans une demeure, *la présence d'un enfant nouveau-né est aussi agréable que la présence du dieu.* Le fils illégitime, cependant, preuve vivante de la faute commise, est polir la mère une désolation.

Le groupement libre des familles aryennes, toutes de même race, prépare un peuple. Les usages régulièrement perpétués, les traditions religieusement respectées, aimées, sont un bien qui s'accroît sans cesse et que chaque génération est jalouse de transmettre à la génération nouvelle qui vient. Il y a là un progrès probable, en même temps qu'une sécurité. La famille aryenne étant assez restreinte pour n'avoir pas à s'inquiéter de l'avenir des siens, nul besoin, et par conséquent nul désir de conquête ne trouble la vie des premiers Aryas ; nulle autre ambition n'existe que celle d'une existence paisible et prolongée en Sapta-Sindhou.

Il n'y a pas de conflits, puisqu'il n'y a pas d'organisation politique ou administrative en dehors de la famille très simplifiée, et que la constitution de la famille aryenne elle-même exclut toute possibilité d'abus : Le père doit à son sexe, à sa force et à son rôle antique une certaine autorité, mais nul législateur ne l'a affirmée, cette autorité. La femme est l'égale de l'homme, incontestablement ; fiancée puissante par ses attraits, épouse bien-aimée, maîtresse au logis, mère entourée de vénération, veuve spécialement plainte et protégée, elle est et demeure libre ; les enfants, héritiers naturels de la science paternelle, aussi bien que des biens temporels acquis, dociles, obéissants, soumis, sont de fières œuvres.

Les hommes sont énergiques, patients, laborieux, et leurs passions semblent vives ; mais une grande intelligence modère leurs ardeurs ; ils savent ce que coûte un plaisir brutal. Respectant déjà la mère dans la vierge, ils ne manifestent ou ne déclarent leurs désirs que dans la forme d'un espoir attendri. Ils voient le fruit dans la fleur et ne sacrifient pas les pleines et fécondes joies de l'avenir à la satisfaction d'un caprice. Les femmes aryennes peuvent être belles impunément, l'Arya ne séparant pas le beau plastique du beau moral. Les pensées aryennes sont pures ; les amours aryennes sont chastes ; et c'est pourquoi dès les premières heures védiques, les Aryas, race humaine privilégiée, improviseront des hymnes que nulle poésie ne surpassera, créeront un type de famille supérieur, formeront un groupe national dont l'organisation, d'une admirable simplicité, pourrait être le système social préférable.

CHAPITRE VIII

Culte primitif. - La nature en Sapta-Sindhou. - Naturalisme védique. - Le feu universel.
- La chaleur. - Agni, - Premier hymne. - Naissance et développement d'Agni. - Agni
incendiaire. - Premier autel. - Les libations. - Le soma, - Le mortier sacré. -
Représentations publiques.

IL faut se cantonner en Sapta-Sindhou, oublier le reste de la péninsule indoustanique, si l'on veut entrer en pleine communion de sentiments avec l'Arya primitif. *Environnés de toutes les forces de la nature et témoins de l'expansion de ses forces, expansion qui tient du prodige, les indigènes de la péninsule lui ont voué un culte... Cette admiration de la vie, cette idolâtrie de ce qui est, cette adoration ineffable n'ont rien qui doive étonner dans un pays où le spectacle de la vie est à lui seul une merveille qui confond.* L'auteur de ces lignes frappe d'un seul jugement les Indous de toutes les époques et il oblige la péninsule indoustanique tout entière à se résumer dans le très étroit miroir d'un œil humain. Comment distinguer, dans ce cadre restreint, le Dekhan, l'Indoustan, le Gange, l'Indus, les Himalayas, les Vindhya, les Ghattas, et la mer indienne, ces choses différentes et qui ne sauraient se comparer.

Au nord, les neiges éternelles ; au sud, les plaines brûlantes ; à l'est et à l'ouest, des rivages continuellement dévastés ; au centre, des gorges qui sont perpétuellement étouffantes, des forêts moites, d'impraticables marais. Il y a l'Indou farouche des terres plates, l'Indou sauvage des vallons obstrués, l'Indou superstitieux des côtes et aussi l'Indou métissé, dans les veines duquel circule le sang du Chinois, ou du Tartare, ou de l'Arabe, ou de l'Égyptien, ou même du Grec. Le culte de ces Indiens n'est que la confusion de cent cultes divers.

En Sapta-Sindhou, cette terre védique par excellence, la nature est clémente et le sol n'est pas ingrat. Les saisons, bonnes ou mauvaises, s'y succèdent avec régularité ; les orages redoutables y sont connus, et chacun, pouvant ainsi prévoir l'heure fatale, est capable de se garantir. La peur étant nulle en Sapta-Sindhou, les dieux monstrueux n'y naîtront pas.

L'imagination très féconde de l'Arya l'incite à parler haut, à dire ses pensées, à les rythmer pour les faire durables, à les chanter pour en mieux jouir. Et comme il y a dans le cerveau indien en travail, un grand besoin d'ordre, de logique, en même temps qu'une extrême sensibilité, le poète perçoit sainement les choses, les réfléchit avec sincérité, ne décrit que ce qu'il voit, ne dit que ce qu'il pense, ne voit que ce qui est et n'imagine pas l'au-delà du vrai. Il chante les spectacles de la nature et ne s'applique ni à comprendre que le naturel. Ses descriptions sont brutales ; ses théories ne se manifesteront que peu à peu, et non sans peine. Ce que le poète dit spontanément, c'est la fraîcheur des aurores, la splendeur des soleils, la richesse des pluies, le courroux des vents, la magnificence des orages, et ses esquisses sont rapides, énergiques, vraies ; mais si le chantre védique veut indiquer les lois par lesquelles s'accomplissent les choses, sa parole devient hésitante, incomplète, pénible souvent.

Dès l'origine, une grande préoccupation hante l'esprit des poètes ; cette formidable question est posée : Comment ou par qui fut, existe et se conserve tout ce qui est ? Par l'observation, l'Arya s'empare vite d'un fait satisfaisant : Ce qui est le plus répandu dans la nature, ce par quoi tout semble exister, vivre, se

mouvoir, ce sans quoi tout meurt, c'est le feu. Le feu est partout, visible ou invisible. En faisant se heurter deux cailloux, en frottant deux pièces de bois, un enfant peut faire jaillir le feu. Quelle que soit la pierre ramassée, de quelque essence que vienne le bois coupé et séché, le feu s'y trouve ; le feu est donc partout ; il est répandu dans tous les arbres, dans toutes les plantes, dans tous les végétaux. Il est aussi dans l'animal vivant, le feu ; la vie n'est que de la chaleur, et lorsque, la chaleur manquant, le corps se refroidit, la vie cesse, *la mort commence*. Le feu est donc le principe de la vie. La flamme, manifestation visible du feu, est mobile ; le vent l'agite, mais elle monte toujours vers le ciel ; et c'est encore le feu qui, stimulant les nuages, les met en mouvement, les fait s'entre-heurter, se déchirer, *se fendre*, livrer à la terre les eaux fécondantes qu'ils détenaient. Le feu est donc aussi le maître des choses célestes.

L'eau, c'est encore du feu : Le soleil, échauffant les eaux terrestres, ne les transforme-t-il pas en buées qui s'élèvent le long des collines, formant des nuages qui sont comme des réservoirs aériens voulus par la chaleur, et menés, et tenus par elle dans l'espace ? Ces réservoirs se heurtant, *crevant comme des outres*, perdant le feu qui les tenait, et qui s'échappe en éclairs retentissants, l'eau retombe en pluie, et avec lourdeur. Il y a donc du feu dans l'eau.

Tel est le feu universel, principe de vie, principe igné — Agni ! — que l'Arya salue, qu'il célèbre, qu'il loue et auquel il adresse le premier hymne. La louange exige des qualificatifs qui deviendront des attributs : Agni sera *Hari*, le jaune ; *Rita*, le brillant ; *Samidda*, l'enflammé ; *Tapurmûrddan*, à la face brûlante ; *Hiranyahasta*, au bras d'or ; *Tanunapât*, fils de son corps ; *Vâjin*, plein de substance ; *Cyâva*, le noir ; *Tiwastri*, principe formateur des êtres ; *Vavri*, vétisseur ; *Dâtri*, fondateur ; *Dravinodas*, auteur de tous les biens..., tous attributs positifs du feu.

Le premier verset du premier hymne védique célèbre donc Agni, *le Dieu prêtre et pontife*, le *magnifique héraut du sacrifice*. Au début, Agni est tout ; Agni est seul. Il se manifeste, à la volonté de l'homme, par le frottement de deux pièces de bois sec, et le poète décrit cette merveille : L'étincelle jaillit ; un immédiat aliment de feuilles sèches et d'écorces lui étant donné, l'étincelle devient flamme. Pour conserver, haute et vivante, cette flamme obtenue, l'Arya l'entretient en jetant des grains à poignées ou répandant des graisses sur le foyer. Les deux pièces frottées, desquelles a jailli l'étincelant Agni, constituent l'*Arani*, l'ensemble des *deux mères* de bois que le chantre, ou *père*, a fécondées de ses mains.

Le poète qui a dit la naissance du dieu-feu, célèbre son développement par une description, et sans obscurités aucunes. De même qu'il a versifié ce qu'il a fait, il va chanter ce qu'il a vu : Les deux pièces de bois *marquées de teintes noires*, ayant été vivement frottées, ces deux mères ont produit Agni, lequel tourne aussitôt vers l'orient *sa langue de flamme*, tremblante, rapide, tortueuse, réclamant de grands soins pour persister, nécessitant des libations de graisse. Le *père*, c'est-à-dire le chantre védique, sait arracher l'étincelle au bois sec, communiquer cette étincelle au bûcher, entretenir la flamme obtenue. Lorsque le bûcher est énorme, Agni, fouetté par le vent, s'écarte du foyer, *étend ses langues ardentes* et porte l'incendie hors de l'enceinte : *Alors*, dit le poète, *arrivent les flammes vives et légères, traçant un noir sillon, s'avançant d'un pas inégal et pressé, poussées par le vent et précipitant leur course fougueuse* ; mais bientôt Agni prend une forme noire et large ; ses flammes, en tremblant, courent çà et là ; de proche en proche il gagne du terrain ; soufflant, frémissant, il s'avance avec bruit ; il s'attache aux branches *comme la parure au bras* ; il vient

en mugissant *tel que le taureau qui court vers ses amantes* ; il soumet à sa force tous les corps, *ayant l'air d'agiter ses cornes menaçantes*, et c'est l'incendie ! Se concentrant ou se divisant, il embrase les branches, qu'il ne quitte plus. Les flammes s'augmentent, s'élèvent et se courbent, *formant autour d'Agni une espèce de chevelure*. Tantôt elles semblent se dresser, tantôt tomber et mourir. Meurent-elles ! le dieu revient, faisant entendre *son grand souffle* et les rappelant à la vie : Dévorant les libations que répand sur lui le maître du sacrifice, Agni reprend une vigueur nouvelle et poursuit son triomphe. Le sacrificateur augmente la nourriture du dieu qui marche toujours ; *le dieu la consume et ne laisse après lui qu'un noir sentier*. Tel est Agni, le bûcher du sacrifice, *bienfaisant et dévastateur*.

Agni n'est pas encore Dieu, au sens moderne du mot ; il est le Feu, serviteur de l'homme, étincelle venue à l'appel de l'Arya, flamme alimentée par le père de famille et utilisée. C'est Agni l'incendiaire qui détruit les forêts et met à nu, ainsi, de grands espaces dont la charrue s'emparera. Quelquefois l'Agni, *fils de l'homme*, œuvre des mains aryennes ayant frotté l'arani, devenu violent, excité par son propre zèle, déchaîné, cessant d'obéir, détruit trop.

La naissance d'Agni fut un acte purement humain le dieu est né du *souffle du prêtre* ; sans l'homme, son œuvre resplendissante ne se serait pas accomplie. Bien plus, Agni cesserait de briller si l'Arya n'alimentait pas le foyer. Agni, certainement, est désiré par les *fils de Manou*, par les fils de l'homme ; mais l'homme doit le contenir, modérer ses ardeurs, empêcher ses ravages, limiter sa *vie divine*. L'Arya trace donc sur le sol, et tout autour du point où le bûcher se dresse ordinairement, un cercle qui ne doit pas être franchi. Le centre de l'enceinte, ce sera, de préférence, un tertre dominé par une roche plate et nue, ou simplement une éminence naturelle sur laquelle l'Arya fait, avec des pierres, une sorte de table solide. Sur cet autel, roche tenant au sol ou table bâtie, on étend un lit de gazon vert, afin que les flammes du bûcher, ne trouvant pas d'herbes sèches *sous leurs langues*, ne puissent porter l'incendie au loin. La durée du feu est calculée à l'avance ; l'Arya sait combien de temps le bûcher brûlera. Voilà le commencement d'une architecture religieuse : l'enceinte sacrée existe, l'autel est dressé, le culte se forme, les fonctions du prêtre sont préparées, le dieu seul n'est pas encore absolument dieu : Agni n'est encore qu'un Arya égal à tout autre, soumis à la volonté des hommes, environné de splendeurs, pur, magnifique et brillant.

Œuvre de l'Arya, appartenant à la nation aryenne, Agni est un sage ; mais les pères de famille, aussi sages que lui, ont sur le dieu un droit de commandement ; ils lui assignent ses demeures et limitent ses œuvres avec fermeté.

Agni, c'est la manifestation matérielle du principe igné découvert par l'Arya, c'est la *chose universelle* par excellence, le phénomène perpétuel, le secret de la vie arraché à la nature et qu'il importe de conserver. Il n'y a pas de dieu ; il n'y a pas de prêtre : Agni est un fait, et le chantre qui dresse le bûcher, qui y met le feu en disant un hymne, qui alimente les flammes, qui *officie* devant l'autel, c'est un Arya nouveau, mis en fonctions spéciales par des circonstances qui peuvent ne pas se reproduire. Pas de clergé, pas de sacerdoce, pas d'église en un mot. Les sacrificateurs volontaires sont indépendants les uns des autres, comme l'est individuellement chaque Arya.

Y a-t-il réellement office divin ? Le poète védique, inspiré, a vu le feu, il l'a compris, il l'a chanté, il le produit et il le dirige. L'acte principal, c'est l'hymne ; le reste n'est encore que l'accessoire, le décor. Les Aryas se réunissent-ils le matin,

à midi et le soir, pour assister à l'embrasement du bûcher sur la pierre couverte de gazon ? Non certes ; ils viennent surtout pour entendre un chant inédit et pour applaudir le poète ; c'est leur passion. De là cette importance extrême de la poésie védique, cette influence prépondérante du poète, ce fait certain que le chantré védique fut, à l'origine, l'unique lien national.

On voit deux classes d'hommes très distinctes dans le groupe aryen primitif : d'un côté, les poètes, fils de poètes, descendants des Richis ou anciens sages, les bardes, *bharata* ; de l'autre, le peuple tout entier, les Aryas, pasteurs, agriculteurs ou artisans. Les chantres ne sont pas seulement des artistes qui, trois fois par jour, charment le peuple assemblé ; ils sont en outre de très habiles directeurs : Le dépôt des traditions nationales leur est confié ; ils savent, seuls, comment les *ancêtres* agissaient, et c'est pourquoi le peuple les écoute. Ils parlent une langue très pure et ils expriment leurs pensées avec un grand charme ; ils séduisent leurs auditeurs par la majestueuse simplicité de leurs compositions poétiques. Il suffit au dernier des Aryas d'entendre les poètes pour les comprendre, et c'est une immense satisfaction. Les hymnes sont ornés de nombreuses images toutes empruntées à des faits naturels, simples, communs même, mais relevés par le choix de l'expression. De telle sorte qu'il y a plaisir et fierté pour tous à venir écouter le poète, et qu'ainsi l'orateur, maître de son auditoire, le dirige à son caprice parce qu'il l'impressionne à son gré.

Pour dominer son auditoire exigeant, pour conserver toute son influence, le poète ne doit jamais faillir ; il importe qu'il chante à l'heure voulue et que ses œuvres se soutiennent. Une surexcitation cérébrale factice étant devenue nécessaire, on prit, sur les collines, une plante dont les tiges pressées donnaient un jus enivrant. Ce *feu liquide*, qui brûlait intérieurement, et qui stimulait avec tant d'énergie la pensée du poète, que pouvait-ce être sinon Agni sous une forme nouvelle, *extrait des plantes*, Agni Soma, *liqueur génératrice*, de *sû*, engendrer ? Soma eut ses chantres, comme *dieu enfant, de la colline*, plante *généreuse* que les femmes aryennes apportaient.

Boire le Soma devint le premier acte de la cérémonie védique. Au Soma enivrant, préparé par la femme, le prêtre ajoutait l'harmonie de ses hymnes, et c'est ainsi que la libation fut l'âme du sacrifice, et que *venant avec promptitude répondre au vœu des fidèles*, Soma se plut *au milieu des chants antiques*.

Les poètes étaient charmants et le culte védique était gai. Le chantré improvisait un hymne *comme la femme se prend à aimer*. Le prêtre désirait l'heure de la prière, *comme l'époux désire l'heure de l'amour*. La liqueur chaude, le Soma, se préparait dans un mortier, et la forme de ce mortier était un naïf symbole, hommage pieux rendu à la femme dans sa plus délicate et mystérieuse beauté.

Une pierre, recouverte de mousse fraîche, et sur laquelle un bûcher est dressé le matin, à midi et le soir ; devant le feu flambant, un poète disant des vers, chantant des hymnes, improvisations de pur style n'ayant le caractère ni de prière suppliante, ni de parole révélée, ni de prophétie menaçante ; œuvres de simple inspiration, descriptives, sincères, d'une admirable clarté ; — un jus d'herbes, une liqueur fermentée que le chantré boit pour fouetter sa verve ; — des auditeurs empressés, écoutant le poète et l'aimant, tel est ce qu'il faut bien appeler le *culte primitif des Aryas* puisque ces mots, suffisamment vagues, sont ceux qui semblent définir le mieux ce qui était. Le chantré védique, *buvant et chantant* est-il un prêtre déjà ? Non, puisqu'il n'existe aucun lien hiérarchique groupant un clergé, puisque nulle consécration personnelle n'intervient, puisque

enfin tout Arya peut devenir chantre et *officier*, comme il lui plaît et quand il lui plaît, modifiant ou supprimant telle partie de la cérémonie ordinaire.

Agni et Soma ne sont pas des dieux non plus, mais de simples personnifications, ou même des dénominations indicatives de faits expérimentés : Agni, c'est le feu général ; Soma, c'est la chaleur qui gît dans la liqueur fermentée. De religion, cet *ensemble de doctrines et de pratiques qui constitue le rapport de l'homme avec la puissance divine*, comment en existerait-il au commencement des temps védiques, lorsque l'absence absolue de doctrines y est manifeste et que la *puissance* divine y est encore à inventer.

CHAPITRE IX

La vie védique. - Communes. - Hospitalité. - L'ami. - Chars. - Ménages. -Nourriture. - Troupeaux. - Chevaux. - Bœufs. Charrue. - Irrigation. - Cueillette des fruits. - Bergers. - La journée de l'Arya. - Artisans. - Mines. - Parures. - Echanges. - Navires. - Chasse et pêche. - Premières inégalités.

LE Rig-Véda, qui ne cite aucun nom de ville, ni ne décrit aucune agglomération urbaine, parle cependant de fêtes communales. Il n'est question de *villes*, pour la première fois, dans des livres indous, que dans les Pouranas, et encore est-il permis d'y trouver le mot excessif. La famille aryenne était à ce point réduite, qu'un degré de moins n'eût laissé que l'individualisme pur. Faire une ville par l'agglomération d'un très grand nombre de familles devait révolter le goût particulièrement simplificateur des Aryas. Ils n'y songèrent certainement pas. D'ailleurs, la vie aryenne, surtout agricole et pastorale, exigeant la dispersion des hommes et des troupeaux, des groupements ne pouvaient se former qu'au centre d'un cercle territorial suffisamment restreint pour que, deux fois par jour, les troupeaux pussent aller au pacage et en revenir, sans fatigue pour les conducteurs.

Les Aryas étaient comme divisés en tribus innombrables, indépendantes, mais localisées. C'étaient des communes. Aucune autorité supérieure, nul pouvoir dominant ; en conséquence, pas d'administration générale, pas de trésor public, pas de prince. Le mot *citoyen* échappe à la langue védique. La nation est morcelée, aucun lien politique ne réunit les tribus éparses ; telle est l'impression que donne la lecture des hymnes.

Sans prêtres et sans princes, les Aryas se montrent pleinement heureux en Sapta-Sindhou ; et il est permis de considérer l'état social qui était le leur, comme un état achevé, complet en soi. Dès sa formation, le groupe indo-aryen aurait donc été majeur ? Pourquoi non ? L'œuvre purement humaine de la civilisation des hommes groupés en peuple s'accomplit graduellement, par une série de faits progressifs ; mais l'Homme, œuvre naturelle, vient au monde parfait, lui. Une lande rebelle, inculte, mais violentée par la charrue, nourrie par le semeur, verdit lentement, réclame des soins accumulés, une surveillance incessante, un traitement traditionnel pour devenir forêt ; tandis qu'il ne faut à la terre fertile que le jet hasardeux de glands mûrs pour que la forêt naisse, croisse, et soit un jour profonde, robuste, parfaite, c'est-à-dire achevée. Les premiers hymnes védiques ne sont-ils pas tels que, dans la suite des siècles, aucune autre manifestation poétique n'en surpassera la grandeur ? Le premier état social des Aryas n'apparaît-il pas tel, qu'après eux nul rêve d'indépendance nationale n'ira au delà de ce qui fut en Sapta-Sindhou ? Ce fractionnement des tribus védiques en communes innombrables serait-il un témoignage de barbarie ? et faut-il dire que plus les populations sont barbares, plus leur fractionnement est multiple ? La nation védique, remarquablement fractionnée, aurait donc été barbare ? Barbares, les auteurs des hymnes védiques ! La famille aryenne existait, la commune aryenne existait, la nation védique existait, que faut-il de plus ? Que manquait-il aux Aryas ? Il ne leur manquait que l'ambition d'un homme leur suscitant des ennemis pour les grouper et s'en saisir mieux, ainsi, d'un coup de main. L'Arya est parfaitement heureux dans sa régulière anarchie.

Il a l'esprit communal, qui est l'esprit de famille élargi ; et cet esprit communal, très vivace, est encore le trait distinctif des Indous actuels.

La commune indienne actuelle, sorte de petite république indépendante, fière de ses droits, est la maîtresse de son gouvernement particulier. De bons esprits font de cette tradition conservée la base et l'avenir de l'Inde. Il est certain que l'on ne vit jamais, dans l'Inde, ni grande capitale, ni pouvoir central, ni administration régulière ; ce ne furent que de petits Etats, très nombreux, aussi indépendants les uns des autres qu'il est possible de l'être, mais se réunissant avec facilité et se prêtant de mutuels secours à l'occasion. On a pu dire avec exactitude de l'Inde, qu'elle représentait un *corps immense, formé de petites républiques*. Chaque commune indienne a encore son *patel*, maire ; son *kurnoun*, comptable ; son *taliri*, *chef de la police et de l'hospitalité* ; son *garde et jaugeur des moissons*, son chef du cadastre, son commissaire des eaux, son brahmane, son astronome, son maître d'école, son forgeron, son charpentier, son potier, son barbier, son porteur d'eau, son berger, son médecin, sa danseuse, son musicien et son poète.

La commune védique, très hospitalière, était ouverte à tous. La générosité des dieux accordant de riches moissons à l'homme fidèle est comparée à *l'amabilité de l'hôte admis au foyer de l'Arya*. La solidarité communale se manifeste dans le plaisir comme dans le travail ; on doit se partager la joie et la peine. On voit, en Sapta-Sindhou, les convives d'un même festin se réunir pour exécuter un labeur pénible, pour porter un fardeau trop lourd. Si le poète veut donner la mesure de la solidité de son hymne, il comparera son œuvre *au poteau qui soutient la porte d'une maison hospitalière*.

Les champs exploités se trouvant parfois assez loin du centre habité, l'on attelait des bêtes à des chars pour assurer le transport rapide des moissons. Des chiens gardaient le foyer et le troupeau.

La famille védique était excessivement limitée, mais *l'esprit de famille*, très large, s'étendait au delà du foyer ; l'ami était comme un parent. La faute commise envers un ami n'était que d'un degré inférieure à la faute commise envers les dieux. Les devoirs de l'ami devenaient, en cela, égaux aux devoirs de l'homme envers la divinité, envers ses enfants, envers son père.

Les serviteurs et les animaux domestiques étaient, à leur tour, traités comme des amis : Le maître de la maison, s'enorgueillissant en public de ce qui est son *opulence*, cite ses enfants, ses serviteurs, ses vaches et ses chevaux. L'Arya invoque souvent le ciel pour les *quadrapèdes utiles à l'homme* ; il est excessivement bon aux animaux. Les voyageurs qui ont visité l'Inde, et cela à toutes les époques, ont remarqué la grande et constante sympathie des hommes pour les bêtes, et aussi des bêtes pour les hommes. L'animal domestique résiste peu à la volonté du maître, et le maître ne brutalise jamais son docile serviteur. L'Arya des premiers temps védiques tenait à l'état de pure domesticité, des chevaux, des taureaux, des vaches, des bœufs, des béliers et des chiens.

Dans des écuelles de bois taillé ou tourné, les Aryas primitifs prenaient leurs repas. Les vases de cuisine étaient en métal. Le lait caillé semble avoir été l'aliment principal des familles aryennes. On ajoutait du lait au « soma pétillant », devant le bûcher d'Agni, pour que l'ivresse du prêtre fût douce et aimable. Avant la libation, le chantre prenait, sur l'autel, des gâteaux faits de fleurs de farine et de lait caillé, ou encore des dhânas, sorte de beignets d'orge. Les Aryas, ordinairement, s'alimentaient de farine, de lait, de fruits et de miel.

Des troupeaux paissaient de grands pâturages, mais l'Arya n'utilisait vraisemblablement que le lait et les toisons des animaux. Le laboureur védique agrandissait son champ par l'incendie : la flamme de l'autel d'Agni, que la libation grasse de soma surexcitait, se répandait et créait le champ nouveau, le *large emplacement* à cultiver. C'est encore par le feu que les Indous actuels approprient de nouvelles terres.

Les bêtes appartenant à un seul Arya étaient assez nombreuses, parfois, pour nécessiter un contrôle quotidien. Ce contrôle se faisait à la clarté blanche du soleil levant, non sans une sorte de respect religieux, de solennité particulière.

On utilisait largement la force des chevaux attelés à des chars à roues ; le conducteur maîtrisait la bête au moyen d'un mors. Le premier poète qui chante le soleil traversant l'espace, le voit comme un char *qu'emportent des chevaux lumineux, dont l'ardeur est retenue par le joug*. A ce mors, à ce *frein*, qui prenait le cheval aux naseaux, le conducteur joignait le fouet. Le poète, qui a comparé les vents impétueux au cavalier tenant dans sa main ferme le frein qui serre les naseaux et secouant le cheval, donne l'impression du repos de la nature *secouée* en montrant les cavales *ayant sur leur croupe le frein et le fouet*.

On attelait des bœufs aux charrues : Les vents purificateurs sont souvent comparés à l'Arya jeune, bienfaisant et pur, qui presse les bœufs sur son champ. La terre, labourée, ensemencée, recevait l'eau des rivières par de nombreux canaux d'irrigation. L'Arya sait les moissons merveilleuses que l'eau et le soleil font mûrir en Sapta-Sindhou : Si l'eau donne aux hommes leur nourriture, c'est par le soleil que la fécondité du sol terrestre s'accomplit ; aussi les louanges s'adressent à Celui qui donne les aliments, au Soleil qui, dans la tige humectée, puis grossie, *fait naître le grain*.

La cueillette des fruits se faisait brutalement. Un poète déclare qu'Indra secoue ses trésors sur les hommes *de même que le croc agite l'arbre pour en faire tomber le fruit mûr*.

Surtout pasteurs, les Aryas observaient et méditaient ; ils disaient ensuite leurs impressions en un langage simple, riche, fortement harmonieux, parce que tout ce qui favorisait leur rêverie, tout ce qui frappait leurs yeux, tout ce qui bruissait à leurs oreilles était harmonie, richesse et grandiose simplicité. Qui mesurera la longue pensée du berger védique gardant le troupeau ? Les œuvres purement pastorales abondent dans le Rig-Vêda ; innombrables y sont les traits vigoureux d'une observation affinée, depuis la tendresse des vaches suivant des yeux leurs nourrissons, jusqu'à l'avarice et la goinfrerie des chiens avides. Le berger n'est pas seulement poète ; il sait également les bienfaits secrets des simples ; il connaît les fleurs et les plantes qui peuvent guérir.

Dès l'aube, l'Arya s'éveillait. Il quittait aussitôt sa maison ; il allait entendre l'hymne nouveau, et, gaiement, ensuite, il se dirigeait vers sa terre. Le soleil levant devait entendre les chants de l'homme et des oiseaux. La ténacité de l'Indien au travail, son courage aimable, sa patience merveilleuse et gaie ne sont plus à dire. Quel voyageur n'a pas été frappé de la bonne humeur de l'Indien ? Son contentement est presque un défi. Rien ne l'émeut, rien ne l'inquiète ; la péninsule indoustannique n'est-elle pas couverte, d'ailleurs, de monuments qui témoignent de l'effroyable et calme patience de l'Indou ?

Des artisans nombreux travaillaient dans les villages, et la médecine s'y exerçait. La femme pouvait adopter un métier ou diriger une industrie. Tandis que le père, ou le mari, bûcheron, armé de sa hache, allait abattre des arbres dans la forêt, la

mère, ou la femme, meunière, allait moudre le grain. L'emploi de la hache n'est pas douteux : le poète dit qu'Indra a frappé *le plus nébuleux de ses ennemis*, gisant tel que *l'arbre attaqué par la hache étendu sur la terre*. Le forgeron forgeait le fer et le façonnait. Le charron, pour faire une roue, ne taillait pas des sections à plein bois ; il tordait une branche et l'assujettissait ensuite : L'homme pieux s'inclinant devant Indra est comparé au bois que le charron « courbe » pour en faire une roue. Au contraire, on taillait les pièces d'un char à coup de haches, dans des blocs.

La hache, outil principal, s'aiguisait sur la pierre. Le fer, dont les outils tranchants étaient faits, pris souvent à fleur du sol, devait être, parfois, cherché dans les entrailles de la terre ; et il en était de même de l'or qui enrichissait les vêtements de l'Arya : La modestie d'un héros est comparée à celle de l'or *fait pour briller* et qui *demeure enfoui dans la terre si nul ne vient à le découvrir*.

Les chaussures de l'Arya étaient retenues par des liens : Un chantre voulant affirmer que les œuvres d'Indra sont perpétuelles, que le dieu ne se repose jamais, déclare simplement que *la chaussure de ce dieu pur n'a jamais été déliée*. Les vêtements, coupés et cousus, étaient de forme et d'ornementation différentes. D'habiles praticiens faisaient et ajustaient de beaux et riches costumes. L'or se mêlait aux étoffes, et c'est par le tissage que le précieux métal, effilé, venait enrichir la toile. Le tisserand védique se servait de la navette : Une imprécation contre les mauvais versificateurs, les dit *insensés comme le tisserand qui voudrait faire sa toile avec un soc de charrue*. Les femmes aryennes filaient la laine et le lin. Le lin filé, tordu, triplé, servait à faire des cordages : La force d'Indra est comparée à celle d'une *corde triplée*. Avec la laine, on feutraient des tapis d'une douceur vantée.

Des ornements paraient les chars, les chevaux et les hommes ; c'étaient des pendeloques, des bracelets, des plaques, des colliers, des guirlandes, des aigrettes et de menus bijoux que les orfèvres façonnaient à la flamme du chalumeau. Les hommes, autant que les femmes, portaient des bracelets ; des colliers d'or tombaient sur leur poitrine, des *guirlandes* d'orfèvrerie ornaient leurs épaules ; les guerriers, par des gestes saccadés, tenant dans leur main un glaive, aimaient à faire résonner les bracelets ceignant leurs bras ; des aigrettes éclatantes, souvent comparées aux rayons d'un soleil resplendissant, paraient leurs fronts.

L'Arya chassait avec l'arc et avec le filet. Il faisait choir les fauves dans des pièges : L'aurore, aimée de l'Arya, saluée et priée chaque matin, sera qualifiée de *meurtrière* par ce qu'elle est pour l'homme la preuve certaine d'un jour fini, d'un jour perdu, d'un jour *tué* ; et c'est pourquoi le poète la compare à une antique chasseresse, *constamment brillante, parée des mêmes couleurs, qui vient chaque jour frapper et abattre quelque habitant de l'air*.

La société védique, telle que le Rig-Vêda nous la montre à l'origine, se développe en elle-même, et par elle-même, sans nécessité d'intervention extérieure, sans besoin comme sans désir d'extension. La grande unité c'est la famille, réduite à quelques personnes, et qu'abrite une maison close, confortable, suffisamment approvisionnée. Quelques familles, librement groupées, forment une commune de fait, sans chef, sans réglementation, sans obligation d'aucune sorte. Dans ce groupe, chaque Arya remplit volontairement sa fonction spéciale ; pas un n'a aliéné la moindre parcelle de son indépendante individualité. Une solidarité quasi-fraternelle lie les divers habitants du cercle communal fermé.

Mais, fatalement, le plaisir du gain, autant que la préoccupation de l'avenir, fit songer aux bénéfices qui résulteraient d'une vente, d'une cession, d'un échange des produits de l'artisan inutiles à sa famille, contre une bête, un engin de chasse ou de pêche, un bijou, un ornement qu'une autre commune, voisine ou lointaine, possédait également en trop. Ces échanges s'étant développés, les Aryas adonnés à ce trafic nouveau jetèrent des espèces de barques sur les rivières ; une navigation fluviale se produisit.

Ces premiers essais d'un commerce extérieur froissèrent positivement l'Arya : le « marchand » fut, à ses yeux, une individualité fâcheuse, presque méprisable. Certains passages d'hymnes laissent voir ce mépris : Lorsque les dieux n'accordent pas toutes les grâces qui leur ont été demandées, le poète les accuse d'agir *comme le ferait un marchand* ; de donner moins que ne valait la prière faite ; de rester, en quelque sorte, le débiteur de l'Arya pieux, quasi dupé. Trafiquer fut une œuvre basse en Sapta-Sindhou, parce que cela distendait le cercle communal et menaçait de le rompre.

Dans la commune védique, la terre, soigneusement cultivée à la surface, produisait des grains ; creusée, livrait du fer et de l'or ; les troupeaux donnaient leur laine et leur lait, les poètes charmaient le peuple et les médecins tâchaient de rendre aux malades la santé ; mais le Tabouretir, le mineur, le berger, l'artisan, le poète et le médecin étaient parfaitement égaux entre eux ; des services mutuels cimentaient continuellement leurs amitiés, et l'inutilité d'une production supérieure aux besoins de la commune, habituaient les *amis* du même cercle aux contentements d'un travail restreint. Il n'en fut, certes, plus de même lorsque des artisans aryens imaginèrent d'aller bénéficier au loin du surplus de leurs travaux : Ils partirent, et ils revinrent sinon enrichis, du moins supérieurs à ceux qui étaient restés, pouvant vivre mieux, étalant peut-être le résultat de leur trafic, créant dans tous les cas, au sein de la commune, et par leur seule présence, une flagrante inégalité.

CHAPITRE X

La littérature védique. - La manie des bijoux. - Musique, danses, - luttes. -
Cosmographie védique : les trois mondes. - Points cardinaux. - Méridien. - Le soleil. -
La lune. - L'année védique. - Le caractère de l'Arya ; ses vœux ; désir d'une vie
durable en Sapta-Sindhou. - Origine des Aryas. - Les ancêtres.

L'ARYA est intelligent et méthodique ; l'amour, en toutes choses, du développement progressif et régulier le caractérise excellemment. D'un goût très vif pour l'ordre et le vrai naît la littérature védique. Les compositions de la race aryenne, vulgaires ou sublimes, légères ou graves, sont toujours littéraires. Il y a un grand calme dans le cerveau de l'Arya, alors même que de rudes pensées s'y manifestent. Le désordre et la confusion sont encore de réels tourments pour l'Indou moderne, propre et gai.

Le goût des bijoux, toujours très prononcé, n'est pas chez l'Indien, comme chez le nègre par exemple, l'excès démonstratif d'une puérile vanité ; on ne voit chez l'Indou qu'un but absolu d'ornementation. Les nègres ne quittent jamais les bijoux dont ils se parent ; au contraire, les femmes des environs de Madras, qui portent au nez et aux oreilles des roues d'or serties de perles, ne s'ornent pas de ces parures aux jours de travail ; elles leur substituent de simples rouleaux de bois ou de feuilles séchées.

La *manie des bijoux* est générale dans la péninsule indoustannique ; elle serait cependant plus prononcée sur la côte de Malabar que sur la côte de Coromandel, à Bombay qu'à Madras. A Bombay, les enfants, dès leur sevrage, sont couverts de bijoux si la récolte a été bonne ; et si elle a été bien vendue, les bijoutiers de l'Indoustan ne suffisent pas à convertir en ornements les pièces d'or et d'argent qu'on leur apporte. Cette passion, exclusive de tout sentiment d'avarice, n'est pas sans témoigner en faveur de l'Indien qui, certainement, veut en parant son corps rendre un hommage à la dignité humaine.

L'Arya distinguait la musique, cette parole chantée, du simple discours ; il semble qu'il possédât quelques instruments. Les hymnes se disaient sur deux tons, l'Arya croyant avoir remarqué dans le chant des oiseaux deux cris dominants.

La danse était un art développé. La danseuse, rejetant ses voiles, et sans impudeur, laissait voir son corps comme une œuvre admirable. Il y avait des danseurs et des lutteurs de profession, et des acrobates qui se présentaient la poitrine couverte d'ornements dorés. L'Arya aimait les fêtes et les jeux, naïvement, sincèrement.

L'impressionnabilité de l'Arya védique, très vibrante, le livre à de continuelles distractions ; son imagination, toujours en alerte, s'empare du moindre incident, et c'est pourquoi sa patience merveilleuse, appliquée à tant de travaux matériels, contraste si singulièrement avec son incapacité de réflexion lente. Il perçoit rapidement les choses, il les voit sainement, telles qu'elles sont, mais il ne consent guère à chercher longtemps les causes vraies des effets certains qu'il constate. Une formule suffit alors à l'Arya pour expliquer un phénomène.

Un entassement de définitions subtiles, ingénieuses, littéraires, telle sera l'œuvre scientifique des Aryas primitifs. C'est ainsi qu'en astronomie, ils ne furent jamais véritablement observateurs.

Leur cosmographie est embryonnaire. Ils voient trois mondes : le ciel, l'air et la terre, mondes spéciaux, placés les uns au-dessus des autres, deux invisibles, un seul apparent. Le monde visible, c'est la terre ; le ciel azuré et l'air incolore ne sont que des mondes insaisissables à la vue. La terre est pour l'Arya tout ce qui a l'apparence de la solidité, mais rien que ce qui se voit ; l'horizon est plus qu'une limite, c'est une fin : La terre est ronde et plate comme un disque ; une flèche lancée des cieux et décrivant un cercle en peut faire le tour. Le firmament védique, concave, vient se souder à la terre, circulairement, à l'horizon. Le creux entre la terre plate et la *voûte céleste*, rempli d'air, et dans lequel les astres se meuvent, constitue le troisième monde. Cependant l'Arya a l'impression du mouvement terrestre, de la translation des mondes dans l'espace : Il dit que le ciel et la terre ont des frontières communes, et qu'ils *roulent ensemble*.

La constatation nécessaire des points de l'horizon où se *lèvent* et se *couchent* les astres, la périodicité et la direction régulières des vents apportant les pluies fécondantes, et dont il importait de déterminer les époques ; enfin l'obligation de limiter exactement les propriétés de la commune ou de l'individu par des lignes réelles, firent adopter, sur le grand cercle horizontal immuable, des points de repère, ou *points cardinaux*, au nombre de quatre.

Le soleil, pleinement lumineux, va de l'orient à l'occident, et c'est le jour. Le même soleil, éteint, sans rayons, noir, revient de l'occident à l'orient, et c'est la nuit. L'itinéraire de ce double voyage, vaguement dessiné sous la voûte céleste, trace le méridien védique.

Les aurores, qui précèdent l'apparition du jour et dont la clarté blanche est indépendante de la lumière rousse du soleil, naissent dans la nuit et meurent dans le jour. Quelle est cette lueur des aurores, sans foyer central ? et d'où vient-elle ? L'Arya ne peut pas répondre à ces questions, et il demande aux aurores elles-mêmes où elles vont, où elles sont pendant le jour, où est leur demeure, en quel lieu on serait certain de les voir, pour les saluer.

Le retour du soleil sombre vers l'orient, chaque nuit, est pour l'Arya un fait positif. Le soleil du jour, flamboyant, a nom Savitri ; Varouna, c'est le soleil noir. Savitri, le soleil brillant, suit deux routes, l'une ascendante, l'autre descendante, *resplendissant de lumière, sur un char d'or mené par des coursiers que pique un aiguillon d'or*. Varouna, le soleil sombre, passe dans l'obscurité, *à travers les voies heureuses de l'air*, retourne à l'endroit où il doit renaître, *pendant que les oiseaux et les animaux, dans leurs retraites, sont tous endormis et comme aveuglés*.

Cette explication de la nuit succédant au jour ne satisfait cependant pas le poète ; des doutes hantent son esprit, et il en fait l'aveu, docilement. Il demande où va le soleil pendant la nuit, et quelle région du monde il éclaire. Le problème, on le voit, est vigoureusement posé ; mais ce ne sont pas les Aryas védiques qui s'astreindront à le résoudre.

Le Rig-Véda est plein de tels aperçus, on pourrait dire de telles visions ; à chaque instant, les poètes montrent du doigt, à l'horizon, une lueur de vérité certaine, ils indiquent parfaitement la voie qu'il faudrait suivre pour arriver au vrai, mais la route reste déserte et la lueur intellectuelle s'éteint dans la nuit.

Les phases de la lune sont bien observées. Les Aryas admettent deux manifestations principales : la pleine lune, *rata*, et la nouvelle lune, *coukou*. Le jour qui précède la nouvelle lune se nomme *sinivâli*. Les divisions de l'année védique sont : *ayana*, le semestre ; *ritou*, la saison ; *mâsa*, le mois ; *pakchas*, le demi-mois ; *divasa*, le jour ; *ratu*, la nuit, et *moukoûrtta*, l'heure. L'obligation de mesurer les temps agricoles et la nécessité de régler les cérémonies publiques, dictèrent ces formules. Il importait aux agriculteurs, comme aux chantres, de connaître exactement la périodicité des lunes nouvelles, le retour annuel des saisons, la marche des astres et la durée des jours et des nuits. Ce furent les œuvres de patientes observations et non les résultats de travaux astronomiques raisonnés. Nulle ambition scientifique ne semble animer l'Arya primitif ; il n'a que le désir de *vivre bien* et de *vivre longtemps*, à l'abri de toute misère ; il serait complètement satisfait si la quiétude absolue, venue en lui, le dispensait de toute préoccupation, et matérielle et morale.

Fidèle, reconnaissant, très bon, l'Arya se pare volontiers de sa docilité, de sa gratitude et de sa bonté. Il ne pardonne pas le mal qui lui a été fait ; mais, reconnaissant autant que vindicatif, il n'oubliera pas le service que lui aura rendu son ami ou son dieu : L'impuissance d'oublier est presque sa caractéristique. L'Arya ment avec facilité ; il est souvent timide ; il est toujours très humble sous la main qui l'a frappé. Tout le bonheur humain se résumant dans l'affirmation d'une longue paix, il achètera volontiers ce repos au prix de sa liberté même. N'être point inquiet, vivre doucement, est sa félicité suprême. De nos jours encore, les femmes de Baroda, une fois par an, nettoyant leurs maisons avec minutie, recueillent précieusement les poussières sur un van d'osier, placent au milieu des détritrus recueillis une lampe allumée et jettent ensuite le tout sur la voie publique, disant, avec foi, que les chagrins et la misère quitteront ainsi leur demeure et que l'ère de la prospérité commencera.

Longs jours vécus dans une profonde paix, travail facile, vieillesse exempte de maux, richesse garantissant l'avenir, tels sont les vœux continuels de l'Arya védique. Il croit que la libation de soma, descendue jusqu'à son cœur, vivifiante, sera pour lui *comme un bon père est pour son enfant, comme un véritable ami est pour son ami* et que cette chaleur prolongera son existence. Il espère que ces liqueurs *glorieuses et libératrices* le préserveront des atteintes de la vieillesse, des *morsures de la fatigue*. Une pleine vie aryenne doit compter cent hivers. L'idéal de l'Arya serait d'obtenir des dieux, pour prix des hommages qu'il leur adresse, que ses oreilles n'entendent et que ses yeux ne voient que des choses heureuses ; que ses membres soient pleins de force ; qu'il jouisse de toute la somme de vie que le ciel peut accorder aux humains.

Vivre cent ans, sinon dans l'abondance, au moins dans la prospérité ; avoir de nombreux enfants qui seront une joie, une défense et un soutien ; entendre de belles poésies, et ne connaître que des jours sereins, quelle ample formule de prière ! — *Indra, ô dieu ! donne-nous les biens les plus précieux ; accumule sur nous l'abondance, la prospérité, l'ornement des richesses, l'accroissement de la famille, la douceur des chants sacrés et la sérénité des jours*. Tel fut l'idéal du groupe aryen cantonné en Sapta-Sindhou, satisfait, heureux, se suffisant à lui-même et qu'aucun sentiment de convoitise basse n'avilit. Maîtres de leur pays, ne recevant du dehors aucun secours, aucune tradition contraire à la leur, les Aryas avaient une civilisation qui se développait régulièrement.

Le mot Arya, par lequel se nomme le groupe védique en Sapta-Sindhou, ne porte en lui aucun éclaircissement d'origine nationale : il qualifie la race, simplement ;

il n'est que relatif, signifie *noble*, et désigne *celui qui est supérieur*. Or, le peuple aryen ne se peut qualifier de *supérieur*, que s'il se compare à un autre peuple ; il ne peut se dire *noble* qu'en présence d'un autre groupe humain dont il dénonce ainsi l'infériorité. Les Aryas n'étaient donc pas seuls en Indoustan. — Mais, et c'est une question : Les Aryas qui vivaient en Sapta-Sindhou, à l'époque des hymnes, étaient-ils tout à fait chez eux ? ou bien, y vinrent-ils du dehors ? Et dans ce dernier cas, d'où vinrent-ils ? quel sol fut leur première patrie ?

Rien, dans le Rig-Vêda, ne dit positivement que les Aryas émigrèrent : Les hymnes védiques ne contiennent le souvenir d'aucun fait antérieur à la présence des tribus aryennes en Sapta-Sindhou. On peut remarquer, çà et là, quelques indications suffisamment claires de points géographiques situés à l'occident de l'Indus ; il est parlé notamment, des vallées où *passé* la rivière de Caboul ; mais cela peut suffisamment s'expliquer par les rapports contemporains que les auteurs des hymnes eurent avec les peuplades de leur voisinage, à l'ouest de l'Indus.

Cependant, plusieurs chantres védiques célébrant leurs aïeux, semblent les désigner comme ayant vécu au nord-ouest du Pendjab. Cette constatation porte le regard vers les pays qui sont *hors du bassin de l'Indus*, au delà du Caucase indien, — l'Hindou-Kousch, — et jusques sur les plateaux d'où l'Oxus descend en fleuve. Du choc de ces deux opinions différentes a jailli cette pensée, que les Aryas du Sapta-Sindhou pourraient être autochtones, purement et exclusivement, tandis que les auteurs des hymnes, eux, seraient venus des bords de l'Oxus ? Cette émigration particulière se serait accomplie bien antérieurement à la période védique. Les poètes, les bardes seraient ainsi venus en Sapta-Sindhou avec un espoir spécial, approvisionnés de traditions déjà solides, apportant à la terre aryenne des germes nouveaux qui devaient largement y fructifier. Une série de générations successives aurait mélangé le sang des bardes *d'au delà de l'Indus* au sang des Aryas de la péninsule indoustanique, et le groupe aryen, national, se serait formé de l'union totale, définitive, des chantres venus du dehors et des auditeurs les ayant accueillis.

Une puissante théorie moderne veut qu'à une époque préhistorique, les Aryas, — race-mère occupant tout le Haut-Oxus, — se soient partagés en deux grandes masses humaines, dont l'une se dirigea vers l'Europe, tandis que l'autre descendit vers l'Iran. Les Aryas de cette dernière « masse » se seraient divisés de nouveau. Les Perses, l'aristocratie des Mèdes, les Bactriens et les castes supérieures de l'Inde, réunis sous le nom d'Aryas, auraient vécu longtemps dans les contrées qu'arrosent l'Oxus et l'Iaxarte, c'est-à-dire dans la Bactriane et la Sogdiane. De là, un groupe assez important s'étant détaché, se dirigeant vers le midi, aurait franchi l'Hindou-Kousch, pénétré dans l'Inde, en détruisant ou subjuguant les populations antérieures de souche chamitique et dravidienne qui tenaient le nord-ouest de la péninsule indoustanique. L'autre se serait établi dans le pays qui s'étend entre la mer Caspienne et le Tigre, et dans les montagnes de la Médie et de la Perse. Cet exode se serait accompli vingt-cinq siècles environ avant notre ère ; et il faudrait expliquer par de grandes querelles religieuses la scission des Aryas du Haut-Oxus.

Le parti d'Aryas qui se dirigea vers l'Indoustan, aurait suivi la *longue vallée* qui suit la Koukha des livres sanscrits, le Cophès des grecs, la rivière de Caboul. Arrivés devant l'Indus, les émigrants auraient franchi le fleuve. Ceux qui acceptent ce système historique, l'appuient de cet argument, que les auteurs des hymnes védiques demandant une longue vie comptent les années par hivers, et

que cette expression dénonce l'origine septentrionale des poètes. D'autres, sans se prononcer définitivement, accueillent volontiers la théorie du grand exode et retrouvent des Aryas relativement purs au nord de la rivière de Caboul, chez les Kafirs ou Siahpochs, qui ont les yeux bleus ou noirs, les cheveux variant du noir au châtain, le front large et développé, la taille bien prise : Ce peuple, d'abord cantonné en Afghanistan, chassé par la conquête musulmane, ayant ou non adopté l'islamisme, conserverait encore le naturalisme védique et parlerait un idiome aryen. Il en est, enfin, qui pensent que la chaîne séparant les vallées de l'Indus de celles de l'ancienne Arie, et les montagnes s'élevant entre le Pendjab et le bassin de l'Oxus, isolaient absolument les Aryas du Sapta-Sindhou.

Il est certain que les auteurs des hymnes védiques ignoraient le cours inférieur de l'Indus et qu'ils ne parlent pas des pays qui sont à l'ouest du fleuve. Cette abstention des poètes serait-elle l'effet de leur indifférence ? Volontairement, de parti-pris, les chantres se seraient-ils abstenus de parler du passé ? Il suffit de lire les premiers hymnes, pour y voir la preuve du respect que les Aryas avaient pour leurs aïeux, pour leurs ancêtres, ces *enfants de Manou*, qui s'étaient *assis autour d'un foyer semblable au leur* ; qui leur avaient *révélé la lumière* ; qui, par leurs prières, avaient organisé le sacrifice, inventé les premières formules d'adoration, imaginé *les vingt-et-une mesures par lesquelles le sacrificateur plaît à la mère du sacrifice*. Ces ancêtres, sont-ce les aïeux des chantres, ou bien les premiers Aryas ? Le problème n'est pas encore résolu au moment même où, debout sur le seuil de l'histoire, nous interrogeons ses profondeurs.

Nous voyons les Aryas groupés en Sapta-Sindhou, nous entendons distinctement leurs poètes chanter des hymnes, nous lisons le texte de ces chants sacrés à la lueur du bûcher d'Agni ; au delà, la nuit historique commence, l'ombre s'épaissit. La solution de ce problème, la découverte des véritables origines aryennes, labeur tout à fait contemporain, appartient aux pures et hautes sciences historiques dont le dix-neuvième siècle, et avec raison, s'enorgueillira.

CHAPITRE XI

Les premiers dieux védiques. - La terre. - Les saisons. - Les eaux. - Hymnes pour la délivrance des ondes. - Agni, feu terrestre ; Indra, feu céleste. - Les Marouts, vents divinisés. - Culte. - Religion. - Soma, liqueur divine, feu bu. - Trinité védique. - Divinités secondaires. - Rites. - Clergé.

L'ARYA, qui aime à vivre, n'entend pas qu'un homme quelconque nuise à son corps ; il veut le respect et la liberté de la chair. La quiétude est son rêve constant. Mourir est sa désolation principale. Mais bientôt la vie heureuse de l'Arya se compliquera de besoins nouveaux, à mesure que grandira sa fortune. Ses premiers biens lui viennent de la terre, exclusivement ; elle n'est, suivant les paroles mêmes des poètes, large, grande, solide, que parce qu'elle est *fondée sur l'abondance des récoltes et le nombre des troupeaux* ; elle ne se manifeste que par *la quantité des chariots chargés d'abondantes provisions*, la *fécondité des vaches robustes donnant leur lait*, et ne se prépare que par le labeur des bœufs traçant les sillons *où germera l'orge*. Aussi, quelle ardente prière l'Indou n'adresse-t-il pas aux dieux, pour en obtenir la régularité des six saisons que l'agriculteur aryen a cru reconnaître, qu'il a dénommées auxquelles il dédie des hymnes ! — Les six saisons védiques étant accouplées, l'année, en réalité, ne comportait que trois divisions.

Les travaux agricoles s'étaient rapidement développés. Les terres basses, envahies chaque année par les eaux des rivières débordantes, s'exploitaient à l'abri de digues solidement construites ; des canaux d'irrigation portaient l'eau fertilisante aux terres sèches. Il n'y avait d'angoisses que lorsque les Himalayas cessaient d'alimenter les rivières : alors, la peur s'emparait des Aryas, et les poètes chantaient volontiers leurs œuvres sur un ton violent. L'Arya voyant le fond des rivières à sec, s'imaginait qu'une volonté malfaisante retenait les *ondes* aux sources : les hymnes à Agni et à Soma demandaient la liberté *pour ces eaux prisonnières*.

A la période annuelle, inévitable, et plus ou moins prolongée des sécheresses, succédait la période des inondations plus ou moins étendues, suivant la quantité des neiges tombées sur les Himalayas et la rapidité de la fonte. Lorsque les eaux revenaient en Sapta-Sindhou, la joie des Aryas dépassait toutes bornes, et ils remerciaient Agni et Soma, le bûcher et la libation, auxquels ils attribuaient la délivrance des fleuves enchaînés.

L'extension des cultures était devenue telle, que les travaux d'irrigation ne suffisaient plus. Des puits étaient creusés partout. Les pluies, ardemment désirées, œuvres divines, étaient la récompense inévitable des sacrifices offerts. Les orages eux-mêmes, si terribles, étaient un bienfait ; c'est Agni qui, d'un nuage, était capable de faire un torrent couvrant la terre de flots limpides, pleins des *germes* que les plantes nouvelles attendaient.

De ces continuels arrosements, des eaux largement répandues et stagnantes, s'exhalaient des fièvres mortelles : l'Arya, jauni, grelottant, se réchauffait au soleil, invoquait Indra pour que le dieu détruisît le mal qui lui rongait le cœur et pâlisait son visage, s'imaginant que le dieu, en le délivrant, répandrait la couleur jaune dont le corps du malade était saturé, sur certains animaux, tels que les perroquets, ou sur certaines plantes à fleurs d'or.

L'exploitation des propriétés agrandies nécessite un personnel important, au double point de vue du travail et de la défense ; l'accroissement de la richesse aryenne provoque des convoitises contre lesquelles il importe de se bien garder : une famille nombreuse est donc indispensable ; aussi l'Arya demande-t-il aux dieux une fortune toujours croissante, glorieuse, *soutenue, et garantie par une nombreuse lignée*.

Agni, le feu bienfaisant, docile, aimable, que l'homme fait jaillir à sa volonté et qu'il peut renvoyer à son inaction en laissant le bûcher s'éteindre ; Agni, feu terrestre, n'inspire qu'une confiance limitée à l'Arya ; — le feu céleste au contraire, l'Agni *d'en haut*, qui se manifeste de lui-même au sein de l'orage, éclair, foudre, tonnerre, est presque une vaillante personnalité. Cet Agni bruyant, fort et généreux, a nom Indra. C'est le même principe igné, mais c'est une autre manifestation.

Lorsque la paix et la quiétude sont au foyer de l'Arya, Agni est le dieu charmant auquel les poètes s'adressent ; mais si des ennemis ont été signalés en Sapta-Sindhou, si des hordes envahissantes ont été vues, si les orages passent sous le ciel sans se résoudre en pluie, et si le génie du mal qui retient les eaux des rivières à leur source, attire également à lui les ondes célestes, laissant ainsi la sécheresse brûler le territoire aryen, alors les hymnes chantent Indra, Indra-terrible, Indra-foudre, Indra servi par les Marouts, ces *vents impétueux et dévastateurs*.

La religion védique est inaugurée le jour où la peur fait concevoir Indra, le premier dieu se manifestant de lui-même. Ce jour-là, le poète affirme qu'il a seul le pouvoir de se faire entendre du dieu ; et, maître d'une influence acquise, qu'il veut conserver, s'emparant du peuple, faisant, dans ce but, à son gré, des divinités mystérieuses avec les idées et les symboles que son imagination de poète a conçus, il devient prêtre.

Agni, qui était en tout et partout, qualifié de *vigilant et d'irrépréhensible*, se manifestait en étincelle, puis en flamme, à la volonté de l'Arya. Il était le dieu sacrificateur, gardien du foyer domestique et source de joie. Seul, il inspirait les poètes et réduisait en cendres les mauvais génies doués d'une force funeste, ennemis du bonheur des Aryas. L'autel d'Agni, le tertre couvert de gazon, orné du bûcher, était l'unique autel. Toutes les offrandes allaient à Agni, *comme les sept fleuves vont à la mer*.

Agni, chaleur vivifiante, était le principe même de la vie, puisque le froid suit la mort. Les eaux tièdes des rivières décelaient sa présence. L'ardeur du soleil n'était qu'une œuvre d'Agni. La foudre, cet éclat, c'était Agni encore, Agni grand et sage, honoré par les libations, *engendrant l'onde du nuage et renaissant de lui-même au sein de l'onde, par l'éclair*. C'est, en effet, par la chaleur aspirante du soleil que les eaux terrestres sont vaporisées, que les nuages se forment, que la pluie se suspend dans les airs, et c'est par un coup de foudre que les eaux dérobées sont restituées à la terre. Ces manifestations diverses du principe igné, c'est la vie divine d'Agni, c'est le règne du premier dieu des temps védiques.

L'Arya est cependant impressionné par un phénomène aussi puissant que le phénomène du feu : Qu'est-ce que cette forme invisible, impalpable, ces souffles, ces *vents*, en un mot, qui se précipitent dans les airs, qui traquent les nuages, les poussent, les chassent, les mettent en grand désordre et les jettent enfin dans cette perturbation d'où la bienfaisante foudre jaillit ? Ces vents sont sans chaleur ; ils jouissent donc d'une existence qui leur est propre,

complètement en dehors d'Agni ? et il semble que leur intervention soit indispensable à la retentissante manifestation de la foudre, à la *naissance du tonnerre*, cet Agni céleste ! Constaté cette force spéciale, la reconnaître indépendante et la nommer, c'était la personnifier ; car l'Arya ne conçoit pas encore l'impersonnel. Ces souffles divers, venus de régions différentes, on les nomme Marouts. Ce sont les Marouts qui amènent les orages dont les eaux rendront la vie à l'Arya, enrichiront ses pâturages ; c'est par ces Marouts que l'homme devient riche *en famille et en chevaux*. Pour qui viendraient-ils de si loin, ces vents, ces Marouts, avec leurs *coursiers jaunes et rougeâtres* attelés à leur char *brillant comme l'or*, retentissant *comme le bruit des armes* et dont le fracas des roues *fait frémir la terre*, s'ils ne venaient pour l'Arya ?

La formation du nuage par l'aspiration de la chaleur est toujours attribuée à Agni, mais ce n'est plus seulement vers Agni que l'Arya dirige sa reconnaissance, lorsque l'eau du ciel, tombant en pluie, vient désaltérer la terre agonisante. Il est très évident que le déchaînement des orages est dû aux Marouts, puisque les nuages, sans l'action despotique des vents, resteraient au-delà de l'horizon : On entend, on voit les Marouts pousser les orages, les acculer pour ainsi dire en Sapta-Sindhou, sous les Himalayas, les presser et leur arracher l'eau qu'ils détiennent. En réalité, ce sont les Marouts, *très riches*, qui, bien plus qu'Agni, autant que lui du moins, répandent la pluie, ce *lait céleste*. De même *que l'écurier dresse le cheval, dit un poète, les Marouts, eux, apprennent au nuage à pleuvoir*. Le nuage est *une nourrice intarissable que les Marouts ont l'art de traire au milieu des mugissements de la foudre*.

La sécheresse ruine l'Arya, la pluie d'orage fait sa fortune, tant le sol, arrosé, devient fécond en Sapta-Sindhou. Il n'est donc pas surprenant d'entendre les Aryas chanter les Marouts comme les dispensateurs de la richesse. Le mortel que les Marouts protègent surpasse bientôt tous les autres en puissance ; ses coursiers ont de gras pâturages, ses gens ont de la richesse ; il voit croître son opulence, et ses *sacrifices heureux* sont renommés. Les Marouts sont déjà presque des dieux vers lesquels montent les vœux védiques : on leur demande la *fortune stable* dont ils sont les distributeurs. Les poètes célèbrent magnifiquement les Marouts rapides, bruyants, impétueux, invulnérables. Leurs clameurs s'expliquent dans les hymnes, par les innombrables coups de fouet qu'ils donnent aux nuages en les pourchassant devant eux : ce bruit a *l'importance du bruit des batailles*. Lorsque les Marouts infatigables ont poussé les nuages vers les plaines du Sapta-Sindhou, ils les traitent comme des vaches auxquelles *on arracherait les mamelles*, et la pluie tombe, ainsi qu'un lait bienfaisant.

Contre la marche des Marouts l'homme ne peut rien, puisque ni les collines, ni les montagnes ne leur résistent, et que sous leurs pas la terre tremble de crainte *ainsi qu'un chef que l'âge a accablé*. Ils renversent tout ce qui est solide, ils soulèvent tout ce qui est lourd, et c'est ainsi qu'ils arrachent les arbres des forêts et déchirent les flancs des montagnes, les Marouts bruyants, violents, *ivres*.

Les Marouts ne sont pas toujours terribles ; ils viennent, parfois, vents adoucis et bons, attiser complaisamment les flammes du bûcher d'Agni ; ils s'unissent, alors, au dieu-feu, produisent avec lui une épaisse fumée interceptant les ardents rayons du soleil : le sacrifice est préparé avec soin lorsque les Marouts viennent ainsi visiter Agni, s'unir à lui. Mais quelle puissance est la leur ! Alors même qu'ils sont venus avec complaisance, *menaçants, doués d'une force invincible*, ils obscurcissent la lumière du jour.

Les Marouts, en réalité, par la pluie qu'ils amènent, ou par les ravages qu'ils font sur leur route, *resplendissants ou terribles*, peuvent à leur volonté donner la richesse à l'Arya ou détruire ses biens. Les Aryas placent donc sur le même autel Agni et les Marouts, et c'est en l'honneur des Marouts, aussi bien qu'en l'honneur d'Agni, que les libations seront versées. De quelles merveilles ne seront-ils pas capables, ces *dieux généreux et bruyants*, si l'ivresse des libations pieuses, du soma, augmente leurs habituelles ardeurs ? L'imagination du poète, surexcitée, emploiera, pour célébrer la force des Marouts emportant les nuages vers le Sapta-Sindhou et leur arrachant leurs eaux, des expressions imagées dont l'interprétation positive, plus tard, fera un miracle : on dira que les Marouts *supprimaient une source* ou *fendaient une montagne du haut en bas*.

La troupe des vents a bientôt un chef, Roudra, personnification de l'*air violent*. C'est à Roudra que les Aryas s'adresseront, autant pour obtenir de lui d'amples richesses, que pour se garantir de ses excès. Les bénédictions de Roudra sont appelées sur les chevaux, sur les brebis, sur les béliers, sur les vaches, sur les hommes et sur les femmes.

La déification des Marouts n'est pas générale en Sapta-Sindhou. Un grand nombre d'Aryas se refusent à dépouiller Agni de ses mérites. Pour eux, c'est Agni-Soleil qui forme les nuages, et c'est Agni-Foudre qui, détruisant son œuvre, rend à la terre l'eau dérobée ; Agni-Soleil, Agni-Tonnerre, c'est Indra, nom générique de toutes les manifestations du feu céleste.

Il existe une puissance malfaisante, Vritra, qui s'empare des nuages accumulés et qui les emporte au delà du Sapta-Sindhou ; un *chef des nuages*, Ahi, ennemi des Aryas, préside au vol. C'est pourquoi Indra est obligé de s'armer de la foudre, de combattre Vritra, de vaincre Ahi. Le chantre védique attribue ainsi à Indra les pluies violentes qui assainissent les marais stagnants, qui fécondent la terre, qui rendent l'eau aux rivières. Lorsque Indra veut détruire les eaux stagnantes des marais, assainir l'air puant, *furieux, ivre*, il frappe Vritra avec courage et *ouvre l'océan des pluies* : aussitôt, le poète de célébrer les antiques exploits par lesquels s'est distingué le dieu foudroyant : il a frappé Ahi ; il a répandu les ondes sur la terre ; il a déchaîné les torrents des montagnes célestes ; et les eaux, *telles que les vaches qui courent vers leur étable*, se sont précipitées vers la mer ; et l'ennemi d'Indra, vaincu, *a grossi les rivières comme d'une poussière céleste*.

Indra est le maître de la foudre, qu'il prend et qu'il lance sur son ennemi ; il ne personnifie pas le tonnerre qui n'est qu'une arme dans sa main. Il est Soleil et il reste Soleil, avant, pendant et après la bataille. Ce dieu flamboyant et victorieux, *à la main d'or*, est aussi nommé *Papi*, c'est-à-dire *buveur*, parce qu'il aspire l'eau terrestre, vaporisée, se condensant en nuages et roulant sous le ciel. Les attributs d'Indra sont nombreux : il est *Sourya*, le resplendissant ; *Savitri*, le créateur ; *Mitra*, l'ami de tous ; *Bhaga*, le fortuné ; *Aryaman*, le puissant ; et il sera un jour *Vichnou*, le voyageur. Alors les Indous se figureront le soleil comme un nain, dont la tête énorme vient de paraître à l'horizon, qui croît avec une rapidité vertigineuse, réchauffe tout de sa chaleur, envahit tout de sa lumière, s'empare du ciel, et le traverse en trois pas : le lever, le zénith et le coucher.

Le feu arraché *du sein de l'arani*, par le frottement de deux pièces de bois, œuvre purement humaine, naît sous les yeux des Aryas, vient de la terre, et il pourrait y rester éternellement si le prêtre védique ne l'obligeait pas à se manifester. Le *feu d'en haut*, au contraire, foudre ou soleil, se manifeste sans aucun ordre, sans aucun secours humain ; il est, par lui-même, *superbe*,

despotique et capricieux. Le feu terrestre et le feu céleste diffèrent autrement : Il n'est pas nécessaire que l'étincelle d'Agni jaillisse, que le bûcher soit allumé, que la flamme sainte crépite pour que la nature continue sa vie régulière ; mais pour que les choses vivantes deviennent visibles, pour que la vie se perçoive, pour que la vie *soit*, la clarté est indispensable : or, le jour, c'est le soleil, c'est Indra. Indra est nécessaire à l'air, au ciel et à la terre, car dans l'obscurité les trois inondes se confondraient. Agni est le principe conservateur ; Indra est le principe manifestant.

Sans effort d'imagination, l'Arya voit dans le feu céleste le créateur des matières auxquelles Agni a donné la vie qu'il entretient. L'un des premiers hymnes du Rig-Vêda attribue à Indra la création de la terre, qu'il a faite à l'image de sa grandeur. L'immensité d'Indra absorbe l'espace ; le ciel et la terre ne peuvent le contenir, et *les vagues de l'air* ne peuvent aller jusqu'à sa fin. Indra, seul, a fait tout ce qui existe. L'attribut essentiel de la divinité est donc acquis à Indra : Il est et sera le Créateur. Le dieu védique est fait. L'Arya pourra diviser sa conception en une série de phénomènes naturels spéciaux ; mû par sa fantaisie, il dirigera ses sincères adorations tantôt vers un dieu, tantôt vers un autre ; il créera, par caprice ou par peur, de nouvelles divinités, mais Indra, le dieu-soleil, resplendissant et mystérieux, demeurera comme le type le plus complet de l'Olympe védique, et tous les dieux célébreront ses louanges. S'il n'est pas Tout, ainsi qu'Agni, il embrasse et inscrit toutes choses en lui *comme le cercle d'une roue en embrasse les rayons.*

Le père de famille, fidèle aux traditions, prêtre et chantre, dit l'hymne sacré devant l'autel, pendant qu'une *agile main* prépare la libation dans le mortier : c'est la cérémonie principale, c'est le culte d'Agni dans sa primitive pureté. Mais Agni est bientôt dépossédé de son propre bien ; la libation, devenue une invocation, un appel à Indra, va d'un autel à l'autre, indifféremment. Lorsque, ayant à formuler un vœu, le chef de famille fait préparer un pur breuvage, ou bien lorsqu'il a chargé le prêtre de chanter un hymne devant l'autel ; lorsque la pierre du mortier, où la libation se prépare, résonne, pendant que la voix du poète dit le chant sacré, c'est alors qu'Indra *se plaît à venir parmi les hommes comme à une fête.*

C'est à Indra que s'adressent les vœux les plus ardents Il est la sauvegarde des humains ; *lorsqu'il a bu, lorsqu'il a mangé*, en faveur des offrandes qui lui ont été faites, il exauce volontiers le vœu de celui qui lui a présenté des mets exquis. A la boisson fermentée s'ajoutent maintenant des grains d'orge bien préparés, dorés au feu, arrosés de beurre. La cérémonie védique, où l'on mange et où l'on boit, est devenue solennelle ; la splendeur du dieu nouveau s'accommoderait peu d'un culte banal. Le poète, le barde, dirigeant les rites, officiant, est un prêtre ; les auditeurs sont des assistants, des fidèles déjà. La religion est née en Sapta-Sindhou. Aussi, le chantre, fier de ses œuvres, influent, enorgueilli, vante-t-il ses hymnes *brillants et forts, aux larges et harmonieuses mesures !*

La direction du prêtre, simplement théâtrale, prend chaque jour une importance plus grande ; l'ordonnateur des rites rêve de domination ; le poète infatué a des désirs de commandement. On peut dire que le second dieu védique, le magnifique Indra, est l'œuvre personnelle des prêtres, tandis que le premier dieu, le doux Agni découvert dans la nature, y existait de toute éternité. Les chantres, détrônant Agni au profit d'Indra, laissent leur enthousiasme déborder.

Cependant les Aryas demeurés fidèles au flamboyant Agni, alors que les poètes défiaient les Marouts, résistèrent une seconde fois à la révolution. Il y eut des

chantres courageux qui affirmèrent leur fidélité. Il y en eut d'autres qui, tout en reconnaissant Indra et servant son culte, maintinrent Agni au-dessus du dieu nouveau, déclarant, non sans émotion, que, *quel que soit le dieu qu'ils devront honorer de leur sacrifice perpétuel, c'est toujours à Agni que s'adressera l'holocauste.*

Agni et Indra se trouvant en face l'un de l'autre, les hymnes semblent plaider. Chacun fait valoir son dieu préféré : Agni, dieu opulent, est dit plus grand que le vaste ciel ; il est le roi des êtres humains : n'a-t-il pas combattu lui-même en faveur des dieux et défendu leurs biens ? Indra est donc l'obligé d'Agni. Le dieu-soleil, cela est incontestable, éclaire les mondes, il peut avoir créé les matières dont la terre est formée, mais ce n'est pas lui qui a fait les belles nuits : c'est Agni, le dieu *trionphant de tout*, qui a décoré d'étoiles la voûte céleste. Cet argument est habile ; car si l'Arya admet qu'Agni a créé les étoiles, il devra croire un jour, logiquement, qu'Agni a créé le soleil. La force d'Indra n'est que relative, puisqu'elle peut s'accroître.

Indra, jouissant des hymnes chantant des libations qui lui sont offertes, boit *tel qu'un cerf altéré*, et cela augmente sa force. Les libations constituent l'acte principal des cérémonies védiques ayant pris un tour religieux. La préparation de la liqueur sainte, du soma fermenté, devient comme la base du culte nouveau. Tout est réglé minutieusement : on broie d'abord l'herbe dans un mortier qui *résonne comme le tambour des vainqueurs*. Le mortier et le pilon étaient de bois. Le jus extrait des herbes était recueilli dans un bassin et passé, ensuite, à travers un crible fait de peau de vache. Jadis, répandue sur le bûcher d'Agni, la libation attisait la flamme, nourrissait le dieu, entretenait le feu du bûcher ; Indra, lui, boit le soma par les lèvres du chantre : *Ce que l'appât de la nourriture est pour le coursier, dit un hymne, la coupe du sacrifice l'est pour le poète qui va composer un chant nouveau, célébrer Indra avec plus d'ardeur.*

Officier, c'est boire ; la prière, c'est la libation : les vœux sont *dans la coupe du sacrifice*. Le prêtre verse les vœux en même temps que le breuvage sacré. La liqueur est vite personnifiée, le Soma est un ami, un ami généreux qui réchauffe, surexcite l'imagination et fouette la pensée ; qui favorise d'ardentes improvisations poétiques et *prépare la fortune et la gloire du poète*. Le prêtre, reconnaissant, dédie quelques hymnes à Soma, lui parle dans le ton réservé aux dieux, lui adresse des prières directes, pour qu'il accroisse sa richesse, pour qu'il détourne du chantre la maladie, agrandisse ses trésors, double son opulence, pour qu'il se manifeste enfin *comme un véritable ami*.

Indra, Agni et Soma forment la première trinité védique ; trois manifestations différentes du même principe : le feu, la chaleur. Indra, c'est le feu du ciel dans toute sa mystérieuse munificence, dans l'éclat de sa force et de ses ardeurs ; Agni, c'est le feu terrestre, docile, obéissant, aimable ou terrible à la volonté des hommes, réchauffant doucement les corps enfiévrés ou se propageant en incendies ; Soma, c'est le feu qui se boit, la flamme invisible mais certaine, qui brûle la poitrine et embrase le cerveau. Personnalités distinctes, Indra, Agni et Soma reçoivent chacun des hommages particuliers ; mais le culte n'est entier, la cérémonie religieuse n'est vraiment complète que lorsque le grand principe du feu, — nœud de la trinité védique, — est honoré dans ses trois manifestations.

Il n'est pas de sacrifice possible sans le Soma, sans la libation ; — le sacrifice serait sans but si la libation ne contenait pas des vœux adressés à Indra, puissance suprême, organisateur et conservateur des choses, dispensateur des biens ; — la prière exige une cérémonie, et la base de toute cérémonie, c'est

Agni, le bûcher, le feu terrestre manifesté, le culte. Et, considéré comme base nécessaire de la religion védique, Agni reçoit un nom nouveau : on le dit Brahmanaspati, c'est-à-dire *maître de la chose sacrée*. La seule prière efficace, la seule correcte, est celle qui s'adresse à chacune des trois personnalités de la trinité védique et à toutes ensemble en même temps. — *Le mortel que conservent Indra, Brahmanaspati et Soma, ne saurait périr.*

Des milliers de divinités différentes surgiront des cerveaux indous ; l'exaltation, la peur, la joie, le caprice, l'intérêt, la folie même peupleront jusqu'à l'infini l'Olympe indien ; mais la grande idée divine est pleinement formée ; le dieu primordial, le dieu type, le dieu védique par excellence, largement conçu, est achevé. Il surviendra de nouvelles théories, d'autres spéculations religieuses s'imposeront, de grotesques bizarreries seront produites et défendues avec ténacité, avec foi, avec succès ; le Feu demeurera comme le grand principe indien, et les trois manifestations principales de la chaleur, — Indra, Agni, Sonna, — resteront comme le triangle absolu dans lequel tout est et tout tient.

Chaque phénomène naturel, déplorable ou bienfaisant, sera déifié à son tour par les Aryas : Ils chanteront la douceur des aurores blanches, la terre fertile et féconde, le ciel généreux ; mais le grand principe igné restera dominant. Il y aura, il y a déjà, une foule de dieux grands et petits, vieux et jeunes ; et il dépend des dieux eux-mêmes, ainsi adorés, de conserver leur culte en exauçant les vœux qui leur sont adressés : qu'ils soient perpétuellement bons, et les *hommages dus à leurs bontés ne seront jamais interrompus.*

Comme pour alimenter son adoration perpétuelle, l'Arya multiplie les dieux proportionnellement à ses propres besoins, les rapprochant de lui le plus possible, les intéressant aux moindres actes de sa vie privée, cherchant à stimuler leur zèle, à engager leur responsabilité : Les dénominations des divinités ne sont que des mots ordinaires, des qualificatifs s'appliquant, avec une exacte concision, avec brutalité parfois, à la caractéristique du dieu.

Si les dieux védiques n'étaient pas immortels, peut-être ne seraient-ils, en réalité, que des personnalités peu supérieures à certains hommes ; mais leur immortalité est admise, dès les premiers temps, en opposition à la caducité fatale des Aryas. La séparation entre le divin et l'humain est radicale. Hors de ce fait d'immortalité, les dieux védiques sont des *êtres* jouant dans la nature un rôle déterminé. Ils sont compris dans le cercle de la vie ; ils vivent, ils ont une mission à remplir, ils sont soumis à un labeur, et leurs travaux sont souvent matériels.

Il y a solidarité étroite entre l'Immortel et le Mortel, entre l'homme et le dieu : celui-ci existe pour celui-là. Il est de l'intérêt du dieu de servir l'homme, puisque le bien que la divinité procure à son serviteur tourne à l'avantage du dieu. Lorsque les vœux de l'Arya ne s'accomplissent point, l'Arya se fâche : il reprochera à tel dieu de l'avoir invoqué inutilement *quatre fois*, et dénoncera son illibéralité. Indra est magnifique, grand, riche, vrai et fort ; mais il n'est fort, il n'est puissant et lumineux, il n'est Indra, en un mot, que pour soutenir son adorateur, *comme le cheval n'existe que pour porter l'homme*. Indra, en effet, est l'œuvre volontaire des chantres ; s'il s'agite, s'il se bat, s'il est vainqueur perpétuel et acclamé, si les Aryas adorent spécialement le dieu-foudre qui n'est, en somme, que l'une des diverses manifestations du feu, c'est que le poète a voulu que cela fût ainsi. Il ne faut pas qu'Indra oublie son origine, lui qui sait que le chantre védique l'a conçu.

Le prêtre, qui a fait Indra, qui l'a armé, peut le désarmer ; il a donc le droit de parler hautement au dieu, de le rappeler à son devoir. Ce pouvoir du prêtre est terrifiant ; il est aussi haut et aussi large que possible ; il embrasse tout le ciel, il s'élève au-dessus des dieux. Cela ne suffit pas au chantre, qui voudrait étendre sa puissance sur le peuple védique tout entier.

Chaque père de famille, qu'il soit poète ou non, peut former une assemblée, dresser un autel, édifier un bûcher, froter l'arani, communiquer l'étincelle aux branchages, faire flamber Agni, l'invoquer, le prier, boire, consommer le sacrifice en un mot. Comment le prêtre parviendra-t-il à s'approprier le monopole exclusif de ce culte ? Exclure le père de famille, ce serait tenter une dangereuse révolution ; il importe de procéder avec mesure, avec lenteur, habilement. D'abord, le prêtre ne réclamera qu'une association ; et pourvu que l'on admette comme *meilleure* la prière dite par *le père de famille et le prêtre réunis devant le même autel*, il sera satisfait : *Le père de famille qui se présente à l'autel avec les prêtres, dit un hymne, voit sa maison riche et son intérieur fortuné.*

Cette participation nécessaire, ou du moins utile, du prêtre au sacrifice quotidien étant admise, il suffira de compliquer les rites, de leur donner une grande importance, de les surcharger de détails, pour que le *père de famille*, distrait par ses travaux, cesse peu à peu d'exercer une part d'un sacerdoce devenu très exigeant.

Le culte primitif perdra donc sa simplicité : Il faudra bâtir l'autel d'une certaine manière et se mouvoir dans l'enceinte sacrée d'une certaine façon ; on allumera plusieurs bûchers, orientés suivant une règle précise ; l'hymne ne sera dit qu'à un moment déterminé ; les officiants combineront, enfin, des cérémonies minutieuses, lentes, rigoureusement observées, dont ils auront la science et le monopole.

Cette constitution des poètes-prêtres en classe spéciale, jouissant d'une influence très consolidée, inaugure un nouvel état social en Sapta-Sindhou. Les dieux étant faits, les prêtres vont agir.

CHAPITRE XII

Premiers désirs d'extension. - La frontière orientale, seule ouverte. - Ennemis. - Guerriers, armes. - Inégalités sociales. - Premiers seigneurs. - Sortie vers l'est. - Les cinq classes : serviteurs, maîtres, guerriers, prêtres, seigneurs. - Aryas contre Dasyous. - Châtiment. - Solitaires. - Destinée nouvelle.

LES Aryas des premiers temps védiques étaient heureux en Sapta-Sindhou : nulle ambition ne les remuant, leurs défauts naturels reposaient au fond d'eux-mêmes, comme les vases lourdes d'un lac tranquille. Pas de religion terrifiante, pas d'organisation politique imposant d'abusives hiérarchies, pas de lois : une vie large, libre, naturelle. Il n'était pas de joies que l'Arya ne pût trouver en lui, par la culture de ses propres facultés. Une parfaite égalité existait entre tous. Une seule supériorité, celle de la pensée ; une seule autorité, celle de la parole. Les chantres primitifs n'étaient qu'une élite : pour devenir des prêtres, ils durent imaginer des dieux.

Pendant que les poètes s'organisent en aristocratie dominante, le peuple se livre au travail, s'enrichit, thésaurise un peu, étend ses cultures, et finit par exploiter le sol tout entier du Sapta-Sindhou. Ces richesses visibles, qui couvrent la terre aryenne, excitent l'envie des peuplades qui sont aux frontières, groupes humains moins laborieux peut-être que ne l'étaient les Aryas, mais certainement moins favorisés. Des incursions de *brigands*, de plus en plus fréquentes sur le sol aryen cultivé, avaient déjà nécessité quelques entreprises guerrières, purement locales, mais difficiles ; s'unir pour refouler ou détruire ces insupportables voisins et s'emparer ainsi, en même temps, de nouveaux champs de culture, fut une grande tentation. — Un vif désir d'extension s'est bientôt généralisé : On demande aux dieux de nouveaux pâturages.

Alors même que la situation géographique du pays des sept rivières n'eût pas imposé aux Aryas l'unique voie d'exode possible vers l'orient, la simple curiosité aryenne eût dicté ce choix : Toutes les jouissances de l'Arya lui viennent du soleil qu'il voit naître chaque matin, et des aurores dont il admire les splendeurs. Comment se forme le soleil ? Quel est ce feu, intense et pur, dont les aurores blanches ne sont évidemment que le reflet ? Quelle est la source de cette éclatante lumière ? Il semble qu'en marchant vers ce point de l'horizon où le soleil se lève, où se manifestent les premières lueurs du jour, on doive surprendre le secret de ces mystères merveilleux. Un poète, plus tard, dira de ceux qui sortirent du Sapta-Sindhou, qu'ils *allaient à la recherche de la lumière cachée*.

La frontière orientale du Sapta-Sindhou est la seule qui soit ouverte : A l'ouest coule le large et violent Indus ; au sud, s'étale le désert, large et nu ; au nord, se dressent les infranchissables Himalayas. Les Aryas voulaient de nouvelles terres à cultiver, et il n'y avait, pour eux, de nouvelles terres qu'à l'est du Sapta-Sindhou. Continuellement, l'Arya regardait l'horizon oriental : Dans toutes leurs œuvres descriptives, les poètes placent le sud à leur droite. Les brahmanes appellent *dakchina*, c'est-à-dire *pays situé à droite* la partie méridionale de la péninsule indoustannique.

L'extension des Aryas vers l'est était donc inévitable. Ils ne se dissimulaient pas les difficultés de l'entreprise ; ils savaient qu'ils se heurteraient à des peuplades

ennemies, de race différente ; qu'ils devraient combattre et vaincre pour conquérir. Ils s'organisent, s'arment, pèsent les conseils des sages et ne doutent pas qu'Agni, qui voit tout, n'accorde *la victoire aux cavaliers et la richesse aux vainqueurs*.

Il existait, à ce moment, chez les Aryas, une certaine classe de guerriers, soit qu'un goût naturel eût formé le type de l'Arya guerroyant, soit que la nécessité de se défendre contre les pillards eût fait armer spécialement quelques personnes dans chaque commune védique. Il n'est pas douteux qu'à la veille du premier exode, les éléments d'une armée aryenne se distinguent déjà : Il y a des archers, héros armés de traits, qui, avec l'aide d'Indra *résisteront certainement à la foule des ennemis*. Ces archers avaient donc eu, jusque-là, un rôle de résistance ; quelques-uns d'entre eux s'étaient signalés par leur bravoure.

Il y a cohésion, attroupement, mais pas encore armée proprement dite. A côté des archers, marchent des porte-glaives, très forts, et capables de grandes œuvres. Il est probable que le bronze entrait dans la composition des armes védiques. Les flèches de bois s'épointaient en métal. Il est certain que les Aryas portaient des cuirasses : La protection des dieux est comparée à une armure de métal. Les guerriers, enfin, se rendaient *en chars* sur le terrain du combat.

La société védique est vivement tourmentée. Les champs du Sapta-Sindhou sont devenus d'une insuffisance manifeste. De grandes inégalités se sont produites, l'enrichissement outré de quelques-uns ayant nui à la vie des autres. Les propriétés luttent entre elles. On voit les plaies sociales se former et s'agrandir : l'usure, le vol, la paresse et la misère deviennent choses ordinaires ; l'usurier avide est dénoncé comme redoutable

Quand l'ombre est partout, dit un poète, les voleurs abondent ; ils ne disparaissent qu'avec la nuit ; devant le soleil, œil du monde, de même que s'éteignent les étoiles disparaissent les voleurs. Indra est invoqué avec ferveur pour qu'il délivre l'Arya *des angoisses de l'indigence et qu'il satisfasse largement à la faim et à la soif de ceux qui l'ont célébré.*

Les changements accomplis sont profonds. Le caractère de l'Arya s'est modifié : lui qui renonçait volontiers à la richesse, si elle devait lui susciter des ennuis ; lui qui ne voulait qu'une fortune *stable*, et qui, redoutant les effets d'un enrichissement rapide, suppliait les dieux de ne lui envoyer que *doucement* la richesse si belle et si désirée, le voici, maintenant, ce malheureux Arya, lancé dans les aventures, rêvant de conquêtes, renonçant aux droits d'indépendance personnelle dont il était si fier et si jaloux.

Il importe, en effet, que les armées en marche soient placées sous l'autorité d'un chef, et que l'unité du commandement s'établisse. Ce chef sera choisi parmi les *héros*. Il faut à l'armée védique des armes, des chars, des chevaux et des vivres : chaque village donnera sa part. Le plus riche centralisera les offrandes, stimulera le zèle des avarés, imposera au besoin l'exercice de cet impôt national ; et le peuple donnera main-forte à cet Arya généreux : c'est le Seigneur, dont l'autorité procède à la fois de la puissance qu'il s'arroge sur les grands et de la protection qu'il accorde aux petits.

Les guerriers aryas ont franchi les limites du Sapta-Sindhou, du côté de l'est. Ils marcheront droit devant eux jusqu'à ce qu'ils rencontrent le *brigand*, le Dasyou, qu'ils vaincront avec le secours d'Indra : *Le dieu que les libations ont charmé, délivrant les Aryas de leurs ennemis, ouvrira de nouveaux champs d'abondance.*

Le peuple védique, à ce moment, est comme divisé en cinq classes distinctes, en *cinq classes d'êtres*. Ces cinq classes, qui, réunies, forment le *pantcha Manouchâh*, la *collection des enfants de Manou*, des *filis de l'homme par excellence*, distinguent les serviteurs, les maîtres, les guerriers, les prêtres et les seigneurs. Il ne s'agit ici que d'une constatation ; aucune idée de démarcations sociales, pas de répartition de droits et de devoirs. Nulle classe spéciale n'est signalée dans le Rig-Vêda comme fatalement supérieure et dominatrice.

De grandes inégalités sociales se sont accentuées, qui mettent une longue distance entre le serviteur et le seigneur ; mais ce n'est qu'un fait, et non pas une condamnation : Les hasards de la guerre, comme ceux du jeu, peuvent faire un maître de l'Arya serviteur, subitement enrichi ; et s'il sait improviser une œuvre poétique, il est chanteur instantanément, c'est-à-dire prêtre. C'est donc un grand espoir pour l'Arya misérable, qu'une entreprise guerrière ! *Dans ces rencontres où le combat s'engage, où le guerrier va recueillir un heureux butin, Agni, dit un hymne, peut favoriser tel Arya obscur et pauvre, et le faire triompher*. Ce désir d'enrichissement rapide ne fut pas sans stimuler l'ardeur des premiers combattants : Des poignées d'Aryas, au commencement, eurent raison de nombreux ennemis.

Celui qui sait soumettre sa parole aux dures lois de la poésie, témoigne d'un goût d'obéissance, d'un esprit d'ordre très favorables au développement utile des qualités guerrières. La discipline sévère de la versification aryenne est si respectée dès les premiers hymnes védiques, qu'il est permis de croire que l'armée aryenne fut parfaite dans sa première expédition. Les Aryas durent aborder les Dasyous innombrables, non pas comme l'aurait fait une horde envahissante se ruant sur sa proie, mais avec calme, après réflexion, et d'une certaine manière, arrêtée à l'avance. C'est ainsi que *quelques hommes*, suivant les expressions du poète contemporain, triomphèrent de la *multitude des ennemis*.

Cette première victoire ne livra pas définitivement aux Aryas le territoire qu'ils avaient envahi. Les Dasyous vaincus firent retraite simplement, avec l'évidente intention de revenir sus aux vainqueurs. Il n'était pas possible aux Aryas d'ensemencer les terres prises, dont la conquête n'était pas consommée ; eussent-ils voulu, d'ailleurs, risquer une récolte, que d'importants travaux de labour, d'ensemencement et d'irrigation se fussent d'abord imposés. Ce n'est certes pas en peu de jours qu'un campement militaire se peut transformer en colonie agricole.

Les guerriers, alléchés par de nouveaux butins possibles, dédaignant la terre, ne rêvaient que fructueuses batailles, tandis que les Aryas restés en Sapta-Sindhou, désenchantés, ne comprenaient pas une victoire sans résultats. Que rapportaient tant de sacrifices ? N'y avait-il pas des abus ? Les terres conquises, on ne les distribuait donc pas au peuple malheureux ? A qui se plaindre ? Où est le maître ? Qui commande ? Les républiques aryennes s'agitaient, et leur indépendance faisait de l'anarchie. Alors, comme un fruit mûr, comme un germe qu'un ferment de misère a pleinement fructifié, apparut l'idée d'un chef, d'un maître, d'un pourvoyeur, d'un souverain qui imposerait son autorité, qui commanderait, qui poursuivrait les abus, qui répondrait aux besoins du peuple, qui gouvernerait, qui règnerait. Et les pères de famille talonnés par l'indigence, demandent à Agni *d'engendrer et de sacrer un prince, fort, irréprochable et généreux*.

Une administration devenait nécessaire : des hommes armés, réunis sous les ordres d'un chef, étaient partis vaillamment pour frayer une route libre aux

Aryas. Les armures qui les couvraient, les flèches qu'ils avaient en nombre, empennées et acérées, les chars qui les emportaient et les chevaux que les cavaliers maîtrisaient, tout cela avait été trouvé en Sapta-Sindhou, facilement, chacun ayant donné sa part. Après quelques rencontres sanglantes, au delà des frontières du Sapta-Sindhou, il fallut renouveler les traits perdus des archers, les lames brisées des porte-glaives, les chars détruits, les chevaux tués. Comment, en grande hâte, se procurer des arcs, des flèches, des glaives, des chars et des chevaux ? Réquisitionner les Aryas, t'eût été perdre trop de temps ; on fit appel au travail, et les ouvriers dirent leurs prix. De telle sorte que les prêtres ayant, jusqu'alors, demandé aux dieux des guerriers robustes, des chars solides et des flèches aiguës, se contentèrent de souhaiter de l'or pour payer les charrons, les armuriers, les maquignons.

On demandait à Indra, comme un secours suffisant, *l'or qui procure l'opulence, la victoire, la force constante et durable*. Avec de l'or, et protégés par Indra, les chantres se disent capables de *repousser les ennemis, soit qu'ils combattent à pied, soit qu'ils s'organisent en cavalerie redoutable*. Ces derniers mots sont à remarquer, en ce qu'ils témoignent de l'attitude défensive des Aryas immédiatement après leur première victoire. Les Dasyous semblent les harceler : *Comment les dieux permettent-ils, dit un poète, que les impies tourmentent ainsi les guerriers fidèles au culte védique ? Quand donc Indra voudra-t-il briser l'impie, comme on brise du pied une plante épineuse ? Quand voudra-t-il écouter les prières des chantres et des guerriers ?*

Les Dasyous ne sont pas un ennemi à dédaigner. Ils ont des villes pleines de trésors. Indra doit leur enlever cette richesse et la répartir libéralement. Il sait bien, le dieu, qui n'est en somme qu'un Arya ennobli, ce qu'est la richesse des hommes qui ne le servent pas. Qu'il donne donc cette richesse à ses adorateurs. Ne peut-il pas, *par sa seule présence, détruire les villes des Dasyous ? Maître sage et armé de la foudre, il n'a qu'à lancer un trait sur le Dasyou pour augmenter la force et la gloire de l'Arya.*

Les Dasyous vaincus reviennent, massés, proférant des cris de vengeance, furieux, terribles ; et ils refoulent les Aryas, les dispersent, les rejettent en Sapta-Sindhou. La veille du combat suprême, — car ce furent, semble-t-il, des échecs successifs, — les lamentations d'un chantre s'étaient fait entendre : prenant le ciel et la terre pour témoins de son humiliation, il demande ce qu'est devenu le fruit de ses sacrifices passés ? où est la justice ? où est l'injustice ? qui payera le prix de l'ancienne piété ? Et s'il en est ainsi, si c'est là toute la récompense de tant de fidélité, comment les Aryas pourront-ils triompher de leurs ennemis ? Et c'est précisément *celui qui, plus d'une fois, a versé le Soma et chanté des hymnes en l'honneur d'Indra, c'est celui-là que surprend le malheur, ainsi que le loup surprend la biche altérée !* L'ennemi, le Dasyou au poil rougeâtre, *a vu l'Arya sur la route, et l'Arya aussitôt s'est levé, comme l'ouvrier dont on frappe le dos... Il est vraiment désirable, pour l'honneur des dieux ; que les guerriers aryas ressaisissent la victoire.*

La défaite des Aryas a compromis l'influence du prêtre : Eh quoi ! tant d'invocations, tant de prières, tant de sacrifices, pour être battus par des impies ? Où étaient-ils donc les dieux protecteurs, le jour du combat ? Que font-ils, les dieux *secourables*, lorsque les Aryas souffrent de tant de misères ? Certes les guerriers se sont vaillamment conduits ; pourquoi la victoire leur a-t-elle été refusée ? Le prêtre, incapable de se défendre, accuse qui le questionne, effrontément : si les Aryas ont été vaincus ; si, malgré leur bravoure éclatante,

les guerriers ont été battus ; si le peuple de noble race est frappé, c'est qu'il a mérité ce châtement. L'Arya a péché !

Alors qu'il faudrait relever le courage, remettre l'espoir au cœur du guerrier, afin que, ne doutant plus de sa force, il soit fort, les chantres, désespérant d'expliquer la conduite des dieux, énervent les vaincus, les humilient, les exhortent à se purifier. Ils supplient Agni d'effacer la faute commise : *Les eaux purifiantes, seules, laveront l'Arya, effaceront la trace des crimes qu'il a dû commettre, par imprécation, par violence, ou par injustice.*

Il y eut de longues émotions et de profonds découragements. Ce que pensèrent les guerriers, ce qu'ils dirent, aucun d'eux ne l'a écrit ; ce qu'osèrent les prêtres, leurs propres œuvres nous le racontent. Les temps sont loin dans le passé où, devant le simple autel de mousse, debout, le matin, à midi et le soir, improvisant un hymne, le poète en ciselait les strophes amoureusement, mettant dans chaque vers une image hardie, un mot charmant, un effet de style imprévu : Les pensées libres et brillantes se succédaient et *formaient une longue chaîne harmonieuse*. Maintenant, le poète se tait, l'artiste est las, c'est le prêtre qui parle, qui prie, qui chante, et cela par devoir, par nécessité. Son cœur est plein d'inquiétudes, sa tête est lourde de craintes, son imagination essoufflée ne lui dicte plus rien. Une seule strophe constitue un hymne : on demande rapidement au dieu, et sans style, en buvant, *de consumer la richesse de l'ennemi, d'arracher l'Arya à tous les dangers, de lui faire traverser le malheur, impunément.*

Les invocations désespérées, et de peu de foi sans doute, vont à tous les dieux : à Agni, à Indra, aux Marouts on ne demande plus la victoire, mais seulement, par haine, la destruction des richesses de l'ennemi.

Parmi les prêtres, les uns acceptent le rôle humiliant que les événements leur imposent ; d'autres, pris de peur, se retirent à l'ombre épaisse des forêts tranquilles, loin du Dasyou, sanctifiant leur lâcheté : *Indra, accompagné des vents impétueux, des Marouts, viendra au secours du peuple aryen ; il abattra la colère des ennemis, et il se contentera de l'hymne que lui adresseront les pieux solitaires de la forêt .*

Dans l'ivresse de sa fortune naissante, égaré par ses prêtres, aveuglé par d'obscures ambitions, le peuple aryen a changé ses destinées. En acceptant la création des dieux, en laissant ses poètes aimés se faire prêtres, en devenant agressifs, les Aryas du Sapta-Sindhou ont perdu la paix qui avait été comme leur unique passion ; désormais la guerre sera pour eux une inéluctable nécessité. De même que, par ses vapeurs malsaines, le soma divinisé a mis en fermentation le cerveau des poètes védiques, et donné la vie, ainsi, au prêtre autoritaire et exclusif, de même le sang versé hors du Sapta-Sindhou donnera des *chefs* impérieux, forts, hérissés d'exigences, inhabiles au repos, faits pour guerroyer continuellement. Il n'y a plus qu'un but, qu'un vertige : vaincre le Dasyou, s'emparer des territoires qu'il détient et des trésors qu'il possède ; marcher en avant, vers l'est, toujours, jusqu'à ce que les Aryas, disséminés sur le terrain conquis, ne soient plus qu'une poussière humaine désagrégée, insaisissable, à peine visible sur le vaste Indoustan.

Le malheur a imprimé sa marque sur le front des Aryas ; leurs pensées naissent attristées. A la naïveté des premiers hymnes a succédé l'habileté du versificateur, dont le scepticisme pointe, çà et là, comme un bourgeon maladif.

Quel accent d'ironie jalouse dans cette définition de la richesse, *recherchée, estimée, qu'on blâme quand on ne l'a pas, et qu'on cesse de haïr quand on la possède !* et quelle lumière projetée sur l'état social des Aryas, que cette image négligemment écrite dans un hymne à Agni l'incendiaire : *Agni est pour les ondes comme un frère pour sa sœur ; mais de même qu'un prince dévore les riches, de même il dévore les bois.*

CHAPITRE XIII

Le Dasyou : brigand, pillard, malfaisant. - Les Dasyous montagnards. Le vol des eaux terrestres et célestes. - Les Dasyous des plaines. Les Djâts. - Dasyous jaunes et Dasyous noirs. - Hichadas, Barmans, Todawars, Parias, Varalis, Euroulars, Karoumbars. - Le Dasyou est l'ennemi de l'Arya. - Influence des latitudes sur l'unité indoue.

AU nord, à l'est et au sud du Sapta-Sindhou, c'est-à-dire dans les premières vallées himalayennes, sur les plaines de l'Indoustan central et dans les monts Vindhya, vivaient des groupes humains n'appartenant pas à la race aryenne. Ces peuplades, celles du nord et du sud particulièrement, très malheureuses, presque sauvages, ne se montrèrent aux habitants fortunés du pays des sept rivières, que lorsque ces derniers eurent étendu jusqu'à leurs frontières extrêmes les témoignages visibles de leur fructueuse civilisation.

Ces voisins déshérités, affamés pourrait-on dire, attirés vers les pâturages gras où paissaient de nombreux troupeaux, ou vers les champs d'orge, immenses, se signalèrent par de rapides incursions, commirent d'abord des vols hâtifs et finirent par s'organiser en bandes pillardes, desquelles il fallut se garder. Les victimes nommèrent ces pillards Dasyous, c'est-à-dire *brigands*, comme le groupe védique s'était lui-même dit Arya, c'est-à-dire pur, noble, respectable. Plus tard, le mot *mletchha* — barbare — remplacera le mot trivial et bas de dasyou qui ne désignera plus que le voleur vulgaire. A Ceylan, le mot *dâsayo* est encore la dénomination qualificative des esclaves. En fait, l'Arya exprime son mépris en traitant un homme de Dasyou. Dans les récits historiques des brahmanes, tout ce qui n'est pas Arya est Dasyou, inévitablement.

L'imagination craintive des Aryas n'ayant conçu, à l'origine, que des dieux bons et généreux, attribue volontiers à l'intervention malfaisante de mauvais génies, les maux réels dont souffre la nation : les maladies, les sécheresses, les injustices : ce sont des Asouras, des Piçatchas, des Rakchhasas, lutins, vampires, légions mystérieuses, qui tourmentent les hommes et leur prennent jusqu'à la vie.

Ces ennemis invisibles, qui trompent la surveillance des dieux, les Aryas les nomment aussi voleurs, brigands, dasyous ; mais le premier, le véritable Dasyou, c'est bien l'homme de race abjecte qui hante les frontières du Sapta-Sindhou, qui convoite les richesses aryennes ; ce *barbare* qui vit en groupes importants à l'est des sept rivières, et qui détient un territoire envié.

L'Arya qui se voit supérieur au Dasyou, moralement et physiquement, le méprise avant de le haïr. La peau du Dasyou est d'un jaune brûlé, presque noir ; sa chevelure est souvent rousse ; son nez est épaté, et c'est le trait distinctif de sa physionomie repoussante.

Les premiers Dasyous clairement désignés dans le Rig-Vêda, étaient répandus dans les montagnes qui commencent les Himalayas au nord-est du Sapta-Sindhou, et détenaient les plaines qui séparent le bassin du Gange du bassin de l'Indus. Ces premiers ennemis étaient d'autant plus redoutables que, refoulés, vaincus, ils évitaient facilement les conséquences de leur défaite : Surpris par les Aryas, ou repoussés, les Dasyous opéraient une courte retraite vers leurs montagnes inaccessibles, asiles profonds et sûrs, et disparaissaient. La rage des

Aryas était violente, lorsque les Dasyous poursuivis, gravissant les premières pentes des Himalayas, et s'enfonçant dans les vallées sombres, échappaient aux vainqueurs. Ceux-ci, stupéfaits, s'arrêtaient devant cette masse imposante, ce mur infranchissable, et cela troublait leur raison.

Ces montagnes inexplorées, effrayantes à voir, recélaient donc ces brigands hideux, ces Dasyous fantastiques, ces monstres, terreur perpétuelle des Aryas. De ces mêmes montagnes descendaient, lentes ou impétueuses, ces rivières dont les eaux étaient la richesse du Sapta-Sindhou, et vers elles se dirigeaient invariablement les nuages chargés de pluie, ce lait céleste. Or, à certaines époques, et comme par caprice, les eaux ne venaient plus dans les lits des rivières, les torrents cessaient de mugir, les ruisseaux s'effaçaient, et les nuages noirs se précipitant vers les Himalayas, y disparaissant sans avoir laissé tomber une seule goutte d'eau, d'épouvantables sécheresses brûlaient la terre du Sapta-Sindhou. Qui donc retenait ainsi les eaux des rivières ? Qui donc attirait et dérobait les nuages noirs, ces *mamelles énormes et pleines de bienfaits* ? qui, sinon les Dasyous ?

Il n'est pas permis d'affirmer que les Aryas attribuaient positivement aux hommes jaunes, *à poils roux*, qui venaient voler leurs récoltes, le pouvoir de retenir les eaux des rivières à leurs sources, et d'attirer à eux les eaux des nuages pour les dérober ; ils constataient simplement que les Himalayas protégeaient les voleurs, les Dasyous terrestres, et ils pensaient que ces mêmes montagnes devaient être le séjour habituel des génies malfaisants, des Dasyous célestes. Si les Aryas avaient osé croire à ce pouvoir des Dasyous-hommes, eussent-ils jamais voulu s'armer contre eux, eussent-ils cru possible l'invasion des territoires qu'ils occupaient ? Les Aryas désignaient leurs ennemis, visibles ou invisibles, d'un mot unique : brigand, Dasyou ; tout ennemi de l'Arya était Dasyou, connu ou inconnu, terrestre ou céleste, homme ou esprit malfaisant.

Les indianistes qui font venir les Aryas de l'ouest, et qui les voient, passant l'Indus, se répandre en Sapta-Sindhou, supposent que ces émigrants en exode expulsèrent du pays des sept rivières le groupe humain qui l'occupait. Ces expulsés, réfugiés dans les montagnes, seraient les Dasyous du Rig-Véda, ainsi nommés du mot zend *daqyou*, qui signifie terre, pays. Les hymnes védiques sont muets sur ce point d'histoire. Le problème n'est que posé.

Si l'origine des Dasyous est obscure, si leurs ancêtres sont encore inconnus, au moins est-il possible de retrouver et de reconnaître leurs descendants parmi les Indous actuels :

Les premiers Dasyous furent ceux qui, descendus des montagnes, venaient piller les Aryas ; ces brigands se montraient de tous côtés, par bandes peu nombreuses, et par conséquent insaisissables. Il y eut ensuite ce que l'on pourrait appeler *les grands Dasyous*, ceux qui détenaient une large partie du plat Indoustan, et contre lesquels les Aryas se heurtèrent lorsqu'ils voulurent s'étendre à l'est du territoire védique. Les Dasyous montagnards et les Dasyous des plaines pouvaient être de même race, mais leurs existences étaient différentes, et aussi leurs procédés, leurs usages, leurs mœurs.

Ces *grands Dasyous* ce serait les Djâts, dont la dénomination caractérise spécialement leur goût pour l'agriculture : Djât veut dire laboureur, paysan, habitant de la campagne. Le mot Djât, plus tard, s'adoucirait en celui de Yâdava. Les Yâdavas jouent un rôle important dans les traditions historiques du nord-

ouest. Cette race a la peau jaunâtre, mais tournant au noir facilement. Le Djât a la figure plate, le nez très peu saillant, les yeux petits et fendus à la mongole, quoique sans être toujours relevés à l'angle extérieur.

L'Arya originaire des pays qui sont au delà de l'Hindou-Kouch, serait un parti de race blanche, ayant ex-pulsé du Sapta-Sindhou un parti de race jaune venu, jadis, lui, des pays qui sont à l'est du Gange et du Brahmapoutre ; ces masses envahissantes auraient occupé tout l'Indoustan, ne laissant que le Dekhan aux véritables Indous. Le Djât jaune, laboureur, serait, alors, ce Mongol, *ce loup au poil rougeâtre*, qui se lève devant l'Arya sur le chemin de l'exode, hors du Sapta-Sindhou, qui est d'abord refoulé et qui revient ensuite en vainqueur.

Le Dasyou pillard des premières heures védiques, qui descend des monts Vindhya autant que des Himalayas, qui fond comme un oiseau de proie sur les richesses aryennes et les emporte, ce Dasyou-ci est souvent noir, complètement noir : Les impies qu'Indra soumet à l'obéissance, qu'il massacre pour le repos de l'Arya sont *un ennemi qui a la peau noire*, et dont les champs conquis seront donnés *aux hommes blancs*.

Il y a deux sortes de Dasyous ; les Dasyous montagnards et les Dasyous des plaines centrales : les premiers, noirs ; les seconds, jaunes. Les Dasyous noirs, sauvages, presque féroces, cachés dans les replis des monts, plus singes qu'hommes, sont répandus dans tout le sud de la péninsule indoustanique, pullulant, grouillant par paquets dans les Vindhya ; les Dasyous jaunes, relativement organisés, adonnés aux travaux de l'agriculture, ayant construit des villes, sont de race mongole, tibétaine. Ainsi s'expliquent, en même temps, le Dasyou brigand, brutal, ignoble, des premiers hymnes, et le Dasyou *opulent et fier* que les Aryas rencontrent sur la route de l'exode, ennemi *couvert d'or et de pierreries, s'enorgueillissant de sa force*, défendant ses villes au moyen de forteresses bâties sur des hauteurs, *peuple riche en troupeaux, industrieux, habile à faire des chars et des vêtements, paré de bijoux*.

Les hymnes védiques contiennent une série de qualificatifs appliqués aux Dasyous : Ils sont dits *Vrischaçipra*, hommes à face de taureau ; *Anasa*, privés de nez, aux bras courts, à la peau luisante et lisse ; *Kravyad*, mangeurs de chair ; *Asoutripa*, carnivores, *aimant la vie d'autrui*, anthropophages peut-être. Ces qualificatifs font ressortir, par une brutale opposition, le type arya, blanc, à la face allongée, au nez proéminent et droit, aux bras bien proportionnés, à la peau velue, *mangeur d'herbes et buveur de lait*.

Entre ces deux types se classe une longue série de types divers : Les Nichadas du Népal, aux pommettes saillantes, au front bas, aux narines relevées, à la peau presque sans poils ; les Barmans ou Myammas, venus du nord-est, d'une complexion forte, d'une couleur jaune très foncée, au regard doux et timide ; les Todawars ou Todars, ou Todas, qui vivent dans les Nilgherries et représenteraient le type dravidien, à peau brune, cuivrée, ayant le nez aquilin, la barbe touffue, le front fuyant, la stature haute, les membres bien proportionnés ; les Parias, ou Paharias, petits, grêles, à la face plate, aux lèvres épaisses, type négro-indien, maigres, hideux, sans nez, couverts de poils roux, et dont les coins de la bouche sont violemment ridés, admis comme singes, et dénommés, comme tels : Varalis, Euroulars, Koroumbars, habitant le Téraï marécageux et les Nilgherries. — Voilà bien le *loup roux* des hymnes védiques, l'homme-singe des brahmanes, le dasyou sauvage que l'on retrouve encore à l'état de brute à Ceylan. Ces types divers se sont partagé la péninsule indoustanique, comme des animaux se localisant, c'est-à-dire par actes successifs, sans notion de droit,

sans idée d'union sociale, à l'exception des Dasyous de l'Indoustan central, des Djâts, qui, sans dieux, sans religion, sans culte connu, formaient cependant une société organisée.

Mais, quelles que soient les différences de types ou de mœurs, tout ennemi de l'Arya est, dans le langage védique, un Dasyou.

La zoologie indoustanique, vue dans son ensemble, constitue évidemment une unité ; les modifications de type n'en détruisent pas le caractère général. Ces modifications elles-mêmes semblent se manifester suivant un certain ordre. Entre deux types extrêmes, par exemple, et qui, placés l'un à côté de l'autre, accusent des caractères presque opposés, il est facile de mettre une série d'individus au moyen desquels les deux extrêmes se trouvent comme semblables, tant les modifications du type original sont lentes et diverses. C'est du sud au nord de la péninsule que la zoologie indoustanique gradue ses transformations. De la pointe du cap Comorin, de l'île de Ceylan surtout, aux Himalayas, on mesure toute la distance qui sépare l'équateur embrasé, de la zone où sont les neiges éternelles.

L'animal de l'Inde méridionale, lorsqu'il émigre vers le septentrion, doit nécessairement s'efforcer de modifier ses mœurs, subissant les influences du milieu nouveau qu'il a choisi. En remontant la péninsule indoustanique, du sud au nord, le poil des animaux fourrés passe graduellement du noir au gris ; dans certaines parties, favorisées d'un ciel clément, tout poil tombe. Le type humain accuse de pareilles modifications, également graduelles. L'homme-singe de Ceylan, que montrent les bas-reliefs historiques, et que l'on retrouve vivant, s'améliore le long de la côte orientale, se fortifie dans les montagnes qui séparent le Dekhan de l'Indoustan proprement dit, se perfectionne dans les plaines qui sont au nord des monts Vindhya et dans le pays des Sept-Rivières, à l'ouest de l'Indoustan, en Sapta-Sindhou. Au sud, l'homme est noir ; il est jaune à l'est, brun au centre, blanc au nord-ouest.

CHAPITRE XIV

Aryas et Dasyous. - Retraite au désert. - Roudra. - Indra-taureau, Ménâ-vache. - Retour des Aryas en Sapta-Sindhou. - Nouveau besoin d'extension. - Préparatifs de guerre. - Deuxième exode. - Rivières franchies. - Conquêtes sans combat. - Agni. - Commerce des Aryas. - Marées. - Aurores divinisées. - Docilité des prêtres. - Troisième exode. - Défaite des Dasyous. - Confédération guerrière des Aryas. - Délivrance d'une tribu prisonnière. - Prêtres et guerriers.

LES Aryas blancs du Sapta-Sindhou et les Dasyous jaunes, ou Djâts, qui ont les plaines s'étendant entre le Sapta-Sindhou et le Gange, vont se disputer la possession de l'Indoustan. Les premiers Dasyous, ces brigands qui venaient piller les champs aryens, continuent leurs incursions insupportables ; les montagnes qu'ils habitent, et surtout les marais pestilentiels qui croupissent aux pieds des Himalayas, les protègent admirablement.

Le parti d'Aryas que les Dasyous ont vaincu, parce qu'il s'est trop avancé vers l'est, n'ayant pas su couvrir sa retraite, est harcelé par l'ennemi haineux, enhardi, voulant l'extermination de l'envahisseur battu.

La tactique des Dasyous fut habile ; ils cernèrent les Aryas. Ceux-ci, redoutant la fureur des Dasyous *impies, méchants et enorgueillis*, tremblant d'épouvante, appellent les dieux adorables à leur secours. Les poètes chantent ce formidable épéurement. Ils se voient déjà *prisonniers, chargés de chaînes, conduits en esclavage par les vainqueurs*. Sans doute les Aryas sont bien coupables, les fautes qu'ils ont commises sont nombreuses, l'expiation qui leur est imposée est équitable ; cependant, *les dieux doivent aimer leurs serviteurs comme le père aime l'enfant qu'il vient de perdre*, et ils ne consentiront pas à voir les Aryas chargés de chaînes, accablés de maux ; ils ne voudront pas livrer le peuple aryen aux Dasyous, *comme le chasseur fait de l'oiseau qu'il a blessé, et qu'il livre à la cruauté d'un enfant*.

La retraite des Aryas vaincus, quasi cernés, était une manœuvre difficile, car les guerriers allant à la bataille avaient été suivis de leurs familles, et peut-être d'une partie de la nation. Ces émigrants enthousiastes, pleins de confiance, dévots, certains de la protection des dieux, s'étaient installés sur la large voie d'exode que les hommes de guerre avaient tracée en s'avancant vers l'ennemi : Au moment où les Dasyous-Djâts infligeaient un échec décisif à l'armée aryenne, une série presque ininterrompue de campements agricoles reliait le champ de bataille au Sapta-Sindhou ; ces terres, partagées, nourrissaient déjà des troupeaux. La défaite des guerriers aryas vint surprendre ces colons hâtifs ; la colère des vainqueurs leur apparut soudain, et ils ne purent se réfugier que sous *l'aile des dieux*, les suppliant de les délivrer des *brigands sans conscience*, de ne pas souffrir que *leurs vaches nourricières, séparées de leurs veaux, fussent chassées de leurs demeures par les Dasyous aux clameurs retentissantes, aboyant comme des chiens, menaçant les Aryas d'une lourde oppression*.

Un certain nombre d'Aryas, pris, durent subir la domination immédiate des Dasyous-Djâts ; les autres, sous la conduite des prêtres, parvinrent à se dégager. Ces derniers n'osèrent cependant pas retourner directement au pays des Sept-Rivières : les Dasyous montagnards, sortis des vallées, tenaient la route, et, d'ailleurs, les prêtres redoutaient l'accueil de leurs concitoyens au

retour. Donc, arrêtés dans leur marche vers l'est par la force victorieuse des Djâts, ayant au nord-est les Himalayas infestés de Dasyous noirs, toutes les voies de retraite directe à l'ouest étant coupées, les fugitifs n'avaient qu'une issue possible, vers le sud-ouest. De ce côté, nul ennemi, nul obstacle ; rien que le désert, s'étendant jusques aux bouches de l'Indus.

Les prêtres exhortent le peuple à la patience, à la résignation, à la prière. La piété des Aryas est très refroidie, le découragement est en eux ; ils doutent de la puissance divine, ils croient peu à l'efficacité de la prière. Le chantre leur parle d'Agni ; il affirme que le dieu se laisse attendrir lorsque l'Arya ne se lasse pas de prier. Une première, une seconde prière peut être repoussée, mais l'homme qui persiste peut compter sur une intervention puissante. Et le prêtre, donnant l'exemple, montrant la foi qui l'anime, compose des œuvres nouvelles, malgré l'insuccès évident et avoué de ses dernières invocations : Le dieu ne sera pas insensible *à l'offrande d'un hymne nouveau*.

La misère des Aryas est accablante. Ils ont faim et ils ont soif. Ils courent vers le désert *comme un troupeau chassé de l'étable*, sans nourriture assurée, et presque nus sous le soleil ; quand donc, sains et bien portants, pourront-ils, comme jadis, offrir leurs holocaustes aux dieux, pour en obtenir *avec certitude, des aliments, des étoffes et des abris* ? Les maladies déciment les familles errantes. La mort n'épargne ni le vieillard, ni l'enfant ; ni l'aïeul, ni le père, ni le fils, ni le petit-fils ; ni la mère, ni le parent. C'est Roudra, cette personnification des souffles impurs, le maître des tempêtes, qui donne à l'homme le froid des fièvres. Épuisés, mêlés au reste du peuple, les guerriers succombent ; hommes et bêtes meurent en route, et de nombreux cadavres jonchent le pénible chemin parcouru. Mais, si les guerriers disparaissent, qui protégera les fuyards ? *Roudra frappe les fils et les petits-fils aptes à combattre ; il frappe les serviteurs, les vaches, les chevaux ; dans sa colère, qu'il épargne au moins les guerriers !* Si les dieux abandonnent ainsi les vaches et les hommes, la famine et la guerre achèveront l'œuvre terrible de la mort.

Arrivés enfin au désert, l'adoptant comme une patrie, les Aryas entreprennent courageusement de le féconder.

Les prêtres, revenant aux traditions aryennes, qu'ils essayent de plier aux dures nécessités des temps venus, tâchent, par un effort louable, de relever le courage de tous, de charmer les dieux en célébrant leurs antiques prouesses, en composant des hymnes nouveaux, des prières aimables, ne doutant pas que, *désarmées, les divinités n'aient de colère que pour chasser les mauvais jours, de force que pour fertiliser le désert*.

Sur cette terre aride, brûlée, sans eau, les désirs sont comme des mirages : avoir des routes faciles, que des pluies arroseraient, où la poussière serait inconnue, est le rêve principal.

Le bûcher d'Agni serait un monument dérisoire sur ce terrain calciné. Où sont les forêts à détruire ? D'où viendra la pluie ? Indra seul, ce destructeur de la sécheresse, le dieu porte-foudre, ennemi des nuages, *chasseur des troupeaux noirs courant dans le ciel et qui, résolument, crève les mamelles des vaches célestes pleines d'un lait fertilisant*, Indra seul, est capable d'agir avec utilité. L'orage qui gronde à l'horizon, n'est-ce pas le mugissement des vaches que Bala *le desséchant* emportait et qu'Indra délivre ?

Lorsque Bala, laissant les plantes se flétrir, retient les nuages, *comme des vaches prisonnières*, c'est qu'il redoute Indra, son ennemi. Alors Indra,

élargissant les voies, vient et rend la liberté aux vaches, et leurs mugissements s'élèvent avec bruit vers celui que le monde implore. Indra, certainement, rendra la vie aux Aryas en délivrant, pour eux, les eaux du ciel.

Au désert, Indra, dieu fort, dieu terrible, dieu bon, *maître des ondes*, devait nécessairement supplanter Agni. Cependant l'Arya craintif n'oserait pas provoquer la jalousie des autres dieux, en ne relevant que le trône d'Indra. Le dieu porte-foudre, cela est certain, est seul capable d'attaquer les nuages, de les transpercer, et de rendre ainsi les ondes à la terre ; mais ces nuages pleins de lait, qui les pousse ? Ce sont les vents, les Marouts, *conducteurs des pluies, doués d'une force prodigieuse, aussi redoutables que des lions, adorables par leur puissance, brillants de vives clartés, amis des libations, soufflant la tempête et poussant les vaches célestes*. Il semble, parfois, qu'Indra, jaloux des vents, leur dispute tout mérite, et ce sont alors dans le ciel des combats terribles, et sur la terre des ouragans destructeurs. Qu'Indra réfléchisse ! De sa lutte avec les Marouts résulterait la destruction des Aryas. Les Marouts ne sont-ils pas les frères d'Indra ? Et de cette lutte fratricide qui donc serait la victime, sinon l'Arya ?

Comment concevoir qu'Indra soit véritablement l'ennemi des Marouts ? Comment admettre que les Marouts, très puissants, dirigent les nuages vers Indra comme recherchant une humiliante défaite ? L'imagination aryenne ne reste pas longtemps hésitante. Devant cette céleste contradiction, l'eau qui tombe des nuages cessera d'être un lait violemment répandu ; la pluie devient une œuvre d'amour : Les Marouts sont les serviteurs zélés de l'Indra-tonnant ; c'est eux qui vont chercher au loin, pour le dieu, du côté de la mer, des vierges qui prennent la forme de nuages, et parmi lesquelles Indra va choisir une épouse, *qu'il fécondera instantanément et dont le lait s'épanchera vers les humains*.

Que les Marouts accourent donc vers les Aryas *avec leurs plus belles formes*, couvrant le ciel de leur large et mouvante magie ; et que leurs coursiers apportent les richesses amassées au bord de la mer. — Indra, rapide, lumineux, taureau resplendissant, pénétrera dans le troupeau des vaches célestes et fera l'orage désirable. A ces nuages se mêlera la lueur dorée de l'éclair, *pareille à un glaive acéré* ; et la terre, avide de la divine substance, s'ouvrira pour la recevoir, et elle en sera pénétrée comme l'épouse de l'époux.

La vision poétique se coagule, l'idée se solidifie, l'Indra-taureau prend une forme, et les Aryas le voient qui saisit un nuage, qui l'étreint, qui le féconde pour le bonheur de la terre, avec un bruit retentissant. Le nuage fécondé, *vache céleste*, a nom Ménâ ; c'est l'épouse du dieu.

Échappés aux Dasyous, mais aiguillonnés par la peur, les Aryas n'ont cessé de fuir que lorsque le désert s'est trouvé là, barrant leur route. Ils s'arrêtent, décidés à vivre où le malheur les a jetés, et ils n'ont que l'ambition, très modeste, de trouver le coin de sable le moins stérile, le moins rebelle, pour s'y installer peut-être définitivement. Ils tâtent, pour ainsi dire, avec anxiété, ce terrain vierge, cendres tassées qui brûleront la semence et qui boiraient les eaux de mille orages avidement. Se déplaçant chaque matin, mûs par l'espoir de découvrir une marge fertile au désert implacable, les Aryas suivirent, en montant vers le nord, les rives sinueuses de cette mer. Ils revinrent ainsi en Saptasindhou, et se disséminèrent. Un épisode de l'histoire védique s'achevait.

Lés Aryas restés en Sapta-Sindhou, qui n'avaient pris aucune part à l'imprudente expédition contre les Dasyous-Djâts, et qui ne distinguaient probablement pas ces ennemis *forts et riches* des Dasyous montagnards vivant de rapines, croient encore aux Dasyous célestes qui retiennent les eaux des rivières, qui dérobent *les nuages aux ventres noirs*. Pour eux, Indra ne s'est pas modifié ; c'est le même dieu porte-foudre, ami des Aryas, œuvre des chantres, et lié à ses divins devoirs : *Les chantres n'ont donné la force à Indra que pour qu'il envoie de l'eau ; si dans ses mains ils ont placé la foudre, c'est pour qu'il frappe les Dasyous*.

On dirait que les conséquences déplorables de la grande sortie des Aryas et de leur défaite par les Dasyous-Djâts, sont ignorées du reste de la nation. Les hymnes dénoncent encore de belliqueuses ardeurs. Le Sapta-Sindhou, évidemment, ne s'est pas élargi, et comme les Aryas perdus ont été remplacés largement, le territoire védique est toujours étroit. Les Aryas, en masse, pensent que, par le secours d'Indra, *dans un jour favorable*, ils attaqueront et vaincront les armées des impies.

Mais, la leçon a profité à quelques-uns. L'attaque ne saurait être immédiate ; il convient d'attendre le *jour favorable*, il importe de se préparer, de s'assurer une armée nombreuse. On demande donc à Agni *qu'il fasse la terre à jamais libérale et féconde en troupeaux ; qu'il donne au peuple de belles lignées d'enfants et de petits-enfants*. La destinée aryenne, fatale, s'accomplit : Les familles s'augmentent, les maisons s'emplissent, les villages se multiplient, la nation s'accroît, et la misère se développe ; chaque jour voit se former comme un contingent nouveau d'Aryas sans terre, malheureux, désespérés. Ces masses humaines, affolées, quitteront de nouveau le Sapta-Sindhou, nécessairement.

Un nouvel exode commence. C'est Agni, cette fois, qui dirigera ses serviteurs vers la bonne route et les *rendra possesseurs de tous les biens*. Pour prix de leurs sacrifices et de leurs abondantes offrandes, les Aryas obtiendront la victoire ; ils *subjuguèrent les armées des impies*. Les chants de guerre portent en eux leur justification. L'enthousiasme des Aryas les illusionne ; il semble que de merveilleux butins seront la proie facile et prochaine des combattants. Les dieux se coaliseront pour les servir : Par Agni, les Aryas obtiendront la renommée, le triomphe, le bonheur, la gloire, une grande richesse ; par le Ciel et par la Terre, acclamés, ils jouiront de biens convenables, de vastes domaines, et le peuple pourra s'étendre ; par les Aurores, célébrées, ils posséderont *ce par quoi se nourrissent les chevaux, les vaches engraisent, s'augmente la race aryenne, vaillante* ; — Indra lui-même, à la tête des héros du Sapta-Sindhou, accomplira les œuvres merveilleuses dont il est capable, et les Dasyous, ces ennemis *qu'éblouissent les feux de l'orgueil*, périront, et leurs dépouilles viendront aux Aryas. — Les Marouts enfin, ces vents propices, *développeront une fortune soutenue par une vigoureuse race de guerriers*.

Ce qui caractérise ce deuxième exode, c'est l'impression que semblent avoir les Aryas de la valeur des Dasyous : Le succès n'est pas douteux, mais il sera le prix de grands efforts, et il ne faudra commencer la bataille qu'après de sérieux préparatifs.

La première sortie avait été comme l'accomplissement d'un vœu général ; tous les Aryas étaient émus. Le deuxième exode n'a pas cet élan d'entreprise nationale. Une partie du Sapta-Sindhou seulement, s'intéresse au projet de ceux qui vont, pour la seconde fois, franchir les limites aryennes. Il s'est formé, sur le territoire védique, des centres sociaux vers lesquels convergent une certaine somme d'intérêts jadis indépendants ; ce ne sont pas encore des seigneuries,

mais ce ne sont plus des communes, et ces groupes tendent à s'agrandir, à s'isoler. De profondes différences séparent déjà ces groupes.

Les Aryas du nord-ouest jouissent d'une large vie, pendant que les Aryas du sud-est, malheureux, misérables, affamés, pourrait-on dire, n'ont plus d'espérance que dans l'issue d'un combat heureux. Le centre et le nord-ouest du Sapta-Sindhou ne prennent aucune part au deuxième exode, dont ils semblent ignorer les préparatifs. Certaines tribus belliqueuses ont inutilement demandé l'alliance de tribus voisines. Malgré l'insuccès de la démarche faite, les Aryas du sud-est sont partis, résolus, confiants, seuls.

Les invocations des bardes qui marchent avec l'armée d'exode, ne sont pas des œuvres nationales : les prêtres n'appellent la protection des dieux qu'en faveur de la tribu, à laquelle ils appartiennent. Chaque groupe, se désignant, invoque sa divinité, ne songeant qu'à ses propres besoins. La grande unité aryenne se dissout. L'exode s'accomplit vers l'est, fatalement. Il semble que les Dasyous se soient volontairement éloignés. Les hymnes du Rig-Vêda jettent une lueur sur ce long incident

Les Aryas ont franchi plusieurs rivières. D'où sont-ils partis ? Où sont-ils arrivés ? Où se trouvent-ils, lorsqu'ils rencontrent les Dasyous pour la première fois ? A quel moment, et en quel lieu, le premier hymne de bataille a-t-il été chanté devant l'ennemi, massé en obstacle sur la route ?

Un chantre, s'adressant aux rivières qui sont devant lui, à l'est, leur demande de calmer leur fougue, de livrer aux Aryas un passage facile, d'apaiser leurs flots soulevés, de laisser passer les chars des combattants. Et le poète, immédiatement après cette invocation générale, s'adresse, en les nommant, aux eaux qui doivent être franchies : Déjà le groupe de la tribu des Bharatas a passé la Çoutoudri, et les Bharatas se sont montrés reconnaissants. La tribu qui suit les Bharatas honorera à son tour *la bonne rivière, si les rênes des coursiers, qui vont la traverser, ni leurs jougs, ne sont pas maculés*, si les Aryas passent sans désastre, si la Çoutoudri leur est propice. — La Çoutoudri védique, sixième rivière du Sapta-Sindhou, c'est la Sutledj moderne, cinquième et dernière rivière, au sud, du Pendjab. La rive gauche de la Çoutoudri commence le grand désert indoustannique.

La tribu qui est devant la Çoutoudri, et qui hésite, et qui demande à la passer heureusement comme l'ont fait les Bharatas, a déjà franchi plusieurs rivières difficiles. Les eaux violentes rendent les gués dangereux : *Descendant des montagnes avec rapidité*, dit un hymne, *et s'emportant telles que des cavales impétueuses, pressant leurs rives comme deux vaches lèchent le petit dont elles ont été séparées, la Vipaça et la Çoutoudri roulent leurs flots*. — La Vipaça védique, cinquième rivière du Sapta-Sindhou, coulait, rapide, torrentueuse, entre la Çoutoudri (la Sutledj) au sud, et la Parouschni (le Ravi), au nord. — Cette importante rivière védique n'a plus qu'un lit effacé, à peine visible, ne se formant qu'à l'époque des pluies pour disparaître bientôt, ou s'unir au lit de la Sutledj. La Çoutoudri était plus large que la Vipaça : *la Çoutoudri aux vagues brillantes, enflées, grossies, dit le poète, est le plus grand des fleuves* ; c'est que le poète ne connaissait pas le bas Indus, dont les débordements annuels n'étaient, à ses yeux, qu'une mer vaste, la Samoudra, où la Çoutoudri et la Vipaça venaient se jeter.

Ces deux rivières sont franchies dans leur cours supérieur, au nord du désert, puisque les Aryas en exode ne voient pas les sables. Ils passent encore deux

rivières, et s'arrêtent devant une troisième, comme si leur but se trouvait atteint. Aux lieux où campent les Aryas, à ce moment, coulent la Drichadwati, l'Apayâ et la Sarasvati. — La Drichadwati, c'est la Caggar, ou Gogur moderne, qui vient du nord, et se perd dans les sables.

A la Sarasvati se terminait absolument le Sapta-Sindhou. C'est au delà de cette rivière, maintenant disparue, que commençait, pour l'Arya, ce territoire mystérieux, attirant, qu'occupaient les noirs Dasyous. Partis de la rive droite de la Vipaça, ayant franchi cette rivière, puis la Çoutoudri, puis l'Apayâ, les émigrants sont satisfaits. Ils peuplent simplement cette partie du Sapta-Sindhou, relativement ignorée jusqu'alors, qui se confondra bientôt dans le domaine védique exploité. Une ère de calme, de paix profonde, succède aux agitations fébriles.

L'exode, accompli sans combat, donne d'heureux fruits. Le passage des grandes rivières si redoutées, effectué courageusement, a enhardi les Aryas. Ils se familiarisent avec *ces eaux terribles* qui les épouvantaient, et ils entreprennent une navigation fluviale. Tandis que les uns descendent jusqu'au bas Indus, d'autres, ayant découvert des gués praticables, inaugurent des relations suivies entre les Aryas du nord et ceux du sud. Un véritable trafic se manifeste ; les échanges deviennent nombreux : les hymnes citent fréquemment des actes mercantiles.

Les marées sont parfaitement observées ; l'influence de la lune sur ce phénomène mystérieux est admise comme un fait. Le soleil et la lune, considérés comme les deux enfants des aurores, ont chacun sa mission : Le soleil, *du haut du ciel où il règne en vainqueur*, est *l'auteur de tout don précieux qui tombe* ; la lune, *déployant sa douce et agréable forme, influe sur le grossissement des eaux*.

La poésie védique, très imagée, reste sincère dans ses expressions, alors même qu'elle prétend expliquer un mythe ou chanter un miracle : — *Ô dieux, dit un hymne, au bout de trois jours et trois nuits... vous avez ramené Bhoudjyou de l'élément humide sur la terre ferme. Telle fut votre prouesse sur la mer immense, insaisissable, incertaine, et vous avez déposé, dans son palais, Bhoudjyou monté sur votre navire aux cent gouvernails*. L'image est positive. Les rayons du soleil levant sont les rames avec lesquelles l'aurore gouverne sa navigation dans l'océan céleste. La mer a donc été vue *immense, incertaine, insaisissable*, et sur cette mer voguaient des barques dirigées par des matelots manœuvrant un gouvernail.

De longues années s'écoulèrent ainsi pour les Aryas, ceux du sud s'étant faits agriculteurs, commerçants ou marins. S'il n'est pas encore permis d'affirmer que les Aryas védiques connaissaient la *grande mer*, la mer proprement dite, et que leurs navires fréquentaient un port, il n'est cependant pas douteux qu'ils trafiquaient maritimement et qu'ils descendaient, la rame à la main, au moins jusqu'à ce point du bas Indus où le fleuve, gros de tous ses affluents, extraordinairement étendu, commence la mer. Une allégorie poétique dit clairement que la richesse aryenne s'accroît par l'exploitation de la terre et de la mer : Lorsque les aurores invoquées ont visité la maison de l'Arya, le poète veut que la richesse *lui soit venue sur un char que traînaient un bœuf et un squalé, attelés ensemble*.

Dans le milieu nouveau où vivent maintenant les Aryas, — car l'activité du sud l'emporte sur la quiétude alourdie du nord, — la religion védique se modifie.

Indra et Agni demeurent comme les dieux traditionnels, et les hymnes conservent à ces dieux antiques les attributs qui leur ont été accordés ; le bienveillant Indra, fort, est tel que les mondes, *et les jours, et les mois, et les automnes ne sauraient user sa vigueur* ; Agni, dieu doux, est le dispensateur des générations heureuses, des enfants vigoureux et des chevaux excellents ; mais les vœux les plus ardents, les prières les mieux rythmées, s'adressent aux Aurores, aux Aswins. C'est que dans cette partie de l'Indoustan où se trouvent les Aryas, près du désert, loin des montagnes, l'Agni-feu est souvent insupportable, et l'Indra-soleil quelquefois malfaisant ; tandis que les aurores, *toujours fraîches et toujours renaissantes*, y sont une cause de perpétuelle joie. Les prêtres, dont l'influence est très diminuée depuis l'insuccès du premier exode, n'osant plus imposer leurs dieux personnels, acceptent et célèbrent les dieux populaires : Ils chantent donc la gloire des Aswins.

Cette période de paix qui permit aux Aryas du deuxième exode de s'organiser au sud-extrême du Sapta-Sindhou, d'aller découvrir la mer, d'inaugurer un trafic, de ranimer la race aryenne devenue somnolente, dût être longue. Plusieurs générations d'hommes semblent s'être succédées, depuis le jour que, marchant contre les Dasyous qu'ils ne rencontrèrent pas, les Aryas émigrants du deuxième exode s'étendirent sur une partie non peuplée du territoire védique, jusqu'au moment où, par des échanges répétés, par des extensions de culture, par un enchevêtrement d'intérêts divers, les Aryas du nord et les Aryas du sud se trouvèrent de nouveau réunis, ne formant qu'un peuple. Toutefois, dans cette unité nationale reconstituée, les Aryas du sud se distinguèrent des Aryas du nord par une remarquable intensité de vie. Tandis que les septentrionaux s'annulaient dans une profonde insouciance, les méridionaux s'agitaient, servant ainsi les fatales destinées de la race.

Les Dasyous montagnards, les brigands des premiers contreforts himalayens, et aussi ceux qui vivent dans les terrains marécageux, aux pieds des montagnes, continuent et étendent même leurs déprédations. Du nord-est et de l'est, surgissent constamment des bandes de pillards qui viennent et tracassent les Aryas. La colère et l'ambition s'allient pour maudire le Dasyou. Des pensées belliqueuses renaissent. Des poètes rappellent complaisamment les antiques imprécations proférées contre les impies, ennemis des Aryas. Nulle fortune stable ne sera possible, vraiment, tant que les frontières du Sapta-Sindhou seront ouvertes à ces pillards. Les dieux n'accorderont-ils pas aux Aryas *une fortune que ne puisse détruire ni de loin, ni de près, un mortel méchant et maudit* ? Des groupes de guerriers se forment, auxquels se joignent les appauvris. Quelques rencontres heureuses surexcitent l'ardeur des Aryas du nord-est, et les chantres favorisent ce mouvement. Une troisième sortie se prépare, s'organise promptement, et s'accomplit.

Cette fois, les Dasyous se montrent prêts à repousser les Aryas. Les ennemis, *atrabilaires, envieux et haineux, sont armés de flèches ; on entend leurs cris*. Il faut qu'Indra les frappe de sa foudre brûlante ; que, *surpris et défaits, les impies périssent sous le coup de cette arme rapide*. Les Aryas marchent résolument, invoquant les dieux. Ils s'avancent, intrépides, massés, voyant les ennemis fuir devant eux, et se disperser comme pour leur laisser une place libre.

Cette retraite imprévue n'est qu'une stratégie très savante, et qui dénonce un état de civilisation remarquable chez les Dasyous maudits. En effet, en troupes, les Aryas s'enfoncent vers l'est et leurs ennemis manœuvrent pour les cerner. Déjà les Dasyous ont contourné les Aryas, et, coupant leurs retraites, sont

devenus menaçants. La faute commise est irréparable ; la marche hardie des Dasyous est achevée ; les Aryas sont complètement entourés d'ennemis. Il faut se ruer sur ce rempart d'hommes, ébranler, rompre ce cercle, ou mourir. Le désespoir décuple la force des Aryas. Le combat suprême, terrible, se prolonge ; les Dasyous vaincus voient un bon nombre de leurs villes saccagées, une haute forteresse prise, d'importants butins saisis par les vainqueurs : *quatre-vingt-dix villes ont été détruites, dit un chantre ; un chef Dasyou qui, debout sur une hauteur, dominait la bataille, a été renversé.* Les triomphateurs se sont approprié des biens nombreux et divers. Récompensés par Indra, auxquels ils ont adressé des sacrifices, les Aryas *ont soumis les impies à l'obéissance* ; ils ont donné la mort *à l'ennemi qui a la peau noire* ; malgré son habileté, le Dasyou, *cet être cupide, a été consumé.*

Indra, sous la forme du disque solaire, a paru aux yeux des ennemis, et il a jeté le cri de mort. Ce magnifique succès enhardit les Aryas, qui s'enorgueillissent de leur force, et croient à l'intervention toute puissante des dieux. Ils continueront donc leur marche en avant. Les chants de victoire, les prières, les invocations qui suivirent la grande victoire, disent l'état de formation de l'armée aryenne. On y constate une série de tribus parfaitement distinctes, ayant chacune son barde et son chef-guerrier, confédération loyale, cimentée par un but unique : la conquête des territoires qui sont à l'orient du Sapta-Sindhou et que détient *l'impie à la peau noire.*

Quelques batailles suspendent la marche progressive des Aryas. Un hymne parle d'une tribu aryenne vaincue par les Dasyous et gardée au camp des vainqueurs ; mais la protection évidente d'Indra, quia valu à ses serviteurs zélés d'abondantes dépouilles, suffira pour *sauver les amis retenus.* En effet, bientôt, la tribu surprise est délivrée : *les Dasyous sont vaincus, la prison est ouverte.*

Les diverses tribus aryennes sont, à ce moment, désignées par le nom de leur chef. Le chef de tribu n'est pas encore, nécessairement, un guerrier ; c'est quelquefois le barde, le chantre, le prêtre. L'Arya tient en égale estime, la force, la sagesse et le talent.

L'expérience a démontré qu'il ne suffit pas de se précipiter en masse sur l'ennemi pour le vaincre ; qu'il importe, au contraire, avant tout, de prévoir les ruses des Dasyous pour les déjouer. Le Dasyou est un stratège habile ; il faut déployer contre lui autant de science que de vigueur. Le dieu invoqué doit d'abord *éclairer l'Arya*, et lui *prêter sa force ensuite* : Le magnanime Indra, pour affermir cette force *par laquelle les Aryas ont terrassé l'ennemi qui s'avavançait comme l'araignée tendant sa toile*, a, *de sa main droite, révélé la lumière à l'Arya, de sa main gauche, frappé le Dasyou.* — Le prêtre est la main droite du dieu ; le guerrier est sa main gauche.

CHAPITRE XV

Indra, dieu principal. - L'autel védique réédifié. - Agni, petit-fils des eaux. - Enceinte sacrée. - Dieux secondaires. - Les dévâs, prêtres-dieux. - Trinités védiques. - Culte, rites. - Offrandes. - Bûcher monumental. - Disputes sacerdotales. - Le prêtre s'empare du feu. - Sacrifices sanglants. - Banquet.

INDRA, dieu principal, grand, victorieux, règne absolument ; il est le briseur des villes, le destructeur de l'audace des Dasyous, le prince des nations humaines et des tribus divines ; il remplit le ciel et la terre ; il détruit la puissance malfaisante de l'impie terrestre, comme il délivre, au ciel, les nuages prisonniers du Dasyou nocturne ; il brise Bala qui faisait de la sécheresse ; il a ôté la voix aux ennemis des Arvas, il a dompté les forts. Tel est le pur Indra védique, adversaire acharné des Dasyous terrestres, visibles, harcelant les Aryas, et des Dasyous célestes, invisibles, retenant les eaux des rivières, ou dérochant les eaux des nuages. Cet Indra est grand et victorieux ; il se revêt pour le combat d'une force terrible ; il est capable de tout réduire en poussière. La terre ne saurait égaler *la grandeur de ce dieu traîné par des chevaux bleus, quand l'ivresse du soma l'anime.*

Indra a maintenant une forme déterminée, purement humaine ; les poètes l'ont sculpté à leur image, ils lui ont donné leurs propres passions : il boit, et lorsqu'il s'enivre, sa poitrine *est comme un lac plein de liqueur.* Quand il a consommé les premières offrandes, et qu'il se sent disposé à frapper Vritra, c'est le soma qu'il demande encore. Désaltéré, Indra distribue ses précieuses, ses innombrables richesses ; il accorde cent automnes d'existence aux humains, et leur donne une forte postérité. Les hauts faits d'Indra emplissent les hymnes.

Sous le nom de Maghavan, les prêtres l'implorent, pour que *le magicien impie et le ravisseur périssent sous ses coups* ; pour qu'il vienne dans les demeures avec *cette pensée qui tue le Dasyou.* Il a donné la mort aux misérables, et par milliers il a détruit les ennemis, et son disque lumineux s'élève librement : *Il a dompté les robustes, il a tué les cinquante mille compagnons du Dasyou noir.*

Tel qu'un éléphant sauvage, il pulvérise la plus forte puissance ; et tel qu'un lion terrible, il repousse toutes les armées. Intrépide, combattant, entraîné par ses coursiers azurés, il brille à la tête des guerriers, et personne ne peut le surpasser.

Seigneur suprême, avec ses vigoureux alliés, *les vents*, il étend ses conquêtes et s'empare des richesses. Fort sur le champ de bataille, et impétueux comme le coursier, il a *conquis le ciel et la terre...* Il est le gardien des prières, et du *trésor où l'Arya puise l'abondance.*

Indra est guerrier généreux, brillant, terrible, jeune, ferme, vainqueur immortel et glorieux ; il porte la foudre, il est grand par ses couvres, magnifique, libéral, redoutable ; seul roi au monde, sa splendeur est infinie. Dans sa main, *l'immensité du ciel et de la terre n'est jamais qu'une simple poignée.*

Il est rapide, impétueux, auxiliaire invincible dans les combats, formidable, maître opulent, riche, fort et aimable.

Ces cris d'enthousiasme éclatent de toutes parts, exclusivement, après les premières victoires, et c'est ainsi que naissent et s'accroissent les attributs de la

divinité préférée. Au dieu fort s'adressent tous les Aryas, vers lui montent toutes les paroles reconnaissantes, sincèrement pensées, enrichies d'images, comme des litanies. Il entend *la prière qui part du cœur et qu'embellit l'imagination*.

Le dieu étant ainsi fait, les prêtres songent à s'approprier ses œuvres. Certes, après tant de victoires dues évidemment à l'intervention d'Indra, le Jupiter védique a droit au premier rang. Il est, sans contestation possible, le dieu suprême ; mais les chantres qui, par leurs hymnes, ont ainsi préparé sa gloire, ne veulent rien perdre de leur autorité. La divinité d'Indra est conditionnelle ; les prêtres abandonneront le dieu, si le dieu les abandonne ; et ils ont le droit de parler ainsi, puisque les divinités *sont nées de l'imagination heureuse des chantres védiques*. Si le dieu frappe le criminel et conserve le sage, c'est que les chantres généreux ne l'ont engendré qu'à cette condition.

Indra est dominant ; devant lui s'inclinent le ciel divin et *la grande terre, avec ses dons brillants, où se déploie sa munificence*. Tous les dieux le reconnaissent pour leur chef. Il est prince des troupes divines, sage des sages, le dieu le plus chargé d'offrandes, le plus grand des rois, le maître des choses sacrées.

Indra a raffermi la terre qui soutient tout, et prévenu la chute du ciel ; il travaille constamment à la création du monde ; c'est lui qui, dans l'espace, a établi le vaste firmament ; qui, entre le ciel et la terre, a étendu l'air ; qui a consolidé la terre et lui a donné une large surface. La terre, d'après un autre hymne, existait à l'état de *masse confuse et mobile* avant Indra, et le dieu ne fit que donner une forme à cette masse, un mouvement à cette inertie. Indra ne saurait être, en effet, un dieu pleinement créateur, car il ne doit sa propre naissance qu'aux prêtres qui l'ont allaité de soma. A peine né, il a désiré le jus de la plante que produit la montagne, il a bu la liqueur sacrée ; grandi, adulte, sa soif est immense, et le soma *coule sur sa barbe*, tant il le boit avec une précipitante volupté.

L'incontestable supériorité d'Indra, fils du prêtre, sera celle d'être né le premier parmi tous les dieux, et, par ses œuvres, d'avoir orné les autres divinités ; par sa force et sa puissance, d'avoir fait trembler le ciel et la terre. Mais, souverain maître des choses, Indra doit aux hommes, *ses amis*, la pleine jouissance de tout ce qui est, de toute la nature, animée et inanimée.

Cette constitution théologique, très laborieuse, laisse voir suffisamment les hésitations de ses auteurs. Les prêtres ont cette préoccupation honorable, de ne point procéder par brutales affirmations, de présenter leurs propositions logiquement, d'offrir à l'adoration du peuple un dieu assez fort pour imposer le respect, mais vulnérable, afin que les chantres puissent ruiner son pouvoir. Indra doit être grand dans ses manifestations, mais demeurer petit dans son origine ; à cette condition seule les prêtres consentiront à en faire le dieu national :

Cependant le souvenir d'Agni est très vivant encore dans la mémoire des Aryas. A mesure que la conquête s'affermirait, que l'intervention du dieu des batailles devient moins nécessaire, que la paix se consolide, le véritable premier dieu védique voit son culte renaître doucement. Le grand principe igné — Feu, Chaleur, Vie, — a subsisté d'ailleurs. Indra, soleil ou foudre, n'est en réalité qu'une manifestation de ce principe. Pour celui qui pense et qui pèse ; le créateur par excellence, c'est Agni, puisque sans Agni, c'est-à-dire sans feu, sans chaleur, Indra n'existerait pas, Indra n'aurait pas pu naître, n'aurait pas pu vivre. Le peuple regrette Agni, si doux, si bon, si simple ; et les prêtres, qui connaissent ces regrets, songent à rétablir le culte du dieu populaire. Mais,

comment relever les autels d'Agni sans attenter à la gloire d'Indra ? Profondément, les prêtres réfléchissent, cherchant la solution de ce problème délicat. Quel est le Dieu créateur ? Est-ce Indra-soleil ? Est-ce Agni, principe igné, feu universel ? Sans le soleil, rien ne se voit, rien ne progresse, rien ne vit ; mais qu'est-ce que le soleil, sinon un feu, une manifestation partielle du grand principe igné ? — Tandis que la pensée aryenne scrute cette difficulté, le problème se complique. L'imagination des sages vient de découvrir un autre principe que le principe igné, comme lui nécessaire, indispensable : c'est le principe aqueux, l'Eau.

Lorsque le soleil disparaît, la nature cesse de progresser, suspend sa vie, devient invisible. Lorsque la chaleur abandonne la chair, la mort s'en empare. Cependant, privée de soleil, la terre subsiste ; le corps qui a cessé de vivre n'est pas immédiatement froid, et certains animaux vivent positivement sans chaleur. Au contraire, supprimez l'eau du ciel et l'eau de la terre, et la terre et le ciel ne seront plus. L'eau serait donc un principe supérieur au principe du feu ? Pris dans ce cercle, l'Arya tourne sur lui-même, inquiet, impatient, et ne se dégage qu'en adoptant cette théorie : que le principe aqueux dépend du principe igné ; que l'eau vient du feu. Il va démontrer cette vérité subtile.

L'évaporation des eaux terrestres formant les nuages transportés dans l'air par les vents, qu'est-ce, sinon une œuvre de chaleur, une œuvre d'Agni ? Agni, père des eaux, est donc le dieu créateur par excellence. C'est lui, c'est Agni, c'est le feu qui a créé et qui fait vivre les choses. Généreux et pur, *il a engendré et il conserve les deux grands époux, la terre et le ciel*. Agni est dans tout et il est tout ; c'est sa transformation perpétuelle, ses manifestations incessantes qui forment la nature aux aspects divers ; au fond de tout, il y a le feu, et rien que le feu. C'est pour n'avoir résolu le problème qu'à moitié, qu'un poète a dit d'Agni qu'il était le *petit-fils des eaux*. L'hymne de ce chantre est incomplet : L'eau du ciel fait naître et croître le bois, le bois donne la vie au feu, le feu paraît être ainsi le petit-fils des eaux ; mais si le bois vient de l'eau du ciel, l'eau du ciel vient de la chaleur solaire qui *pompe et amasse les ondes. Tout est donc par le feu*.

Ce fut, à ce moment de la période védique, un grand succès et probablement une grande satisfaction pour les prêtres, que cette démonstration de la supériorité du feu, de la chaleur. Expliquer comment tous les dieux procédaient du principe igné devint le sujet de toutes les méditations. Le culte primitif se rétablit promptement et joyeusement. Les prêtres bâtirent de nouveaux autels de pierre, couverts de mousse, et sur ces autels ils dressèrent l'antique bûcher reposant sur Lin lit de feuilles sèches. Trois fois par jour ; le matin, à midi et le soir, frottant l'une contre l'autre les deux pièces de bois, l'arani, comme aux premières heures védiques, les sages firent se manifester Agni, étincelle docile devenant le feu flamboyant.

Le dieu qui possède les biens est dans l'arani ; il y est comme *l'embryon au sein de sa mère*. Le prêtre intelligent *pousse la pièce supérieure de bois dans la pièce inférieure, et à l'instant, l'arani enfante le dieu*. Reçue sur une poignée de feuilles, l'étincelle obtenue, rougeâtre, brille, et le dieu paraît sur le foyer.

Une palissade de bois, traçant un cercle plus ou moins large autour de l'autel védique, limite l'enceinte sacrée. Et pour que le peuple respecte cette barrière de bois, le prêtre n'hésite pas à en faire comme une partie intégrante de l'autel lui-même. Les branches coupées et piquées en terre *prennent une nature divine, ornent le champ du sacrifice et concourent au bonheur de l'Arya*. Ces bois divins,

que les ministres du sacrifice ont plantés, et que la hache a taillés, *procurent une heureuse fortune, une nombreuse famille*. C'est le temple qui s'élève.

Les dieux secondaires ont conservé leurs privilèges ; l'Arya est trop prudent pour s'aliéner une divinité même douteuse. Les aurores, la libation, les vents, le jour, la nuit, reçoivent de poétiques hommages. Chaque phénomène naturel devient peu à peu comme la manifestation d'un dieu nouveau. On distinguait, dans les premiers hymnes du Rig-Vêda, trente-trois divinités différentes ; après la troisième sottie du Sapta-Sindhou, un poète compte *trois mille trois cent trente-neuf dévas honorant Agni, répandant pour lui le beurre consacré, étendant le gazon*. Sont-ce là, à proprement parler, des dieux nouveaux offrant un sacrifice idéal à Agni ? Il est probable que le poète a simplement voulu désigner le corps des prêtres védiques, les chantres revêtus d'un caractère sacré, prenant eux-mêmes, comme *pères des dieux*, la qualification presque divine de dévas.

Les petits dieux, innombrables, voyaient leur personnalité se caractériser de plus en plus. Les prêtres s'absorbaient dans de longues méditations, torturaient leur ingéniosité pour expliquer chaque dieu et le définir : La nuit, fille du jour, prépare le sein de l'aurore, qui doit être le berceau du soleil, et c'est ainsi qu'Indra-soleil devient *fils de l'aurore et petit-fils de la nuit, qui est fille du jour*. Les aurores, grâce à ce jeu d'esprit, deviennent supérieures à Indra ; elles président à la fécondation des mères, elles donnent aux plantes le moyen de guérir.

La liqueur brûlante, bue devant l'autel, est une bienfaisante divinité : Soma donne *aux hommes et aux animaux, bipèdes et quadrupèdes, l'abondance et la santé ; il prolonge la vie*. Les libations reconfortantes n'étaient plus seulement un acte religieux ; les hymnes parlent de marchands installés sous des tentes et qui vendaient des boissons.

Boire le soma fermenté est devenu comme une passion générale. Indra se transforme. Un hymne l'invoque à titre de *grand buveur faisant sa joie des libations enivrantes, emplissant, élargissant ses flancs*. Le triomphe d'Agni a permis aux prêtres de traiter en ivrogne le dieu porte-foudre.

Cependant, il est une manifestation d'Indra-soleil dont la grandeur ne saurait être niée, et qui frappe vigoureusement l'Arya : Indra-soleil naît de l'aurore, doit son feu à Agni, et, dès sa naissance, on le voit se dégager du sein de sa mère, grandir, éclairer les mondes, s'emparer de tout, franchir l'espace en trois bonds, de l'orient à l'occident. Ce mystère impénétrable, si merveilleux dans ses effets, étonne et surexcite l'imagination aryenne. On sépare d'abord l'Indra-naissant de l'Indragrandi ; et il y a quelque chose comme un Indra mineur et un Indra majeur. Ce dernier a nom Vichnou. C'est Vichnou-soleil qui accomplit chaque jour les trois grandes stations, -le lever, le midi et le coucher. — Vichnou est supérieur à Indra, puisqu'il est Indra accru, grandi, développé.

Cette subtilité théologique ne satisfait pas complètement le prêtre : Si l'Indra-soleil, après sa naissance, devient Vichnou, et s'il suffit d'un changement dans l'être, pour qu'il y ait changement de personnalité, il faut que le nom de Vichnou lui-même se modifie au moins trois fois ; en effet, à l'horizon oriental, le matin, avant sa croissance, il est encore soumis à Indra ; parvenu au zénith, au sommet du ciel voûté, il distribue librement sa chaleur fécondante, et il engendre la vie ; mais pendant qu'il accomplit sa course quotidienne, alors qu'il a quitté l'horizon, et avant qu'il ait obtenu son développement complet, son apothéose, Vichnou n'est qu'un fait lumineux. Le prêtre védique, embarrassé, conçoit l'idée

d'un dieu unique se manifestant sous trois formes différentes ; étant, par lui-même, en même temps et successivement, Père, Fils et Air. C'est une trinité. Alors, Vichnou a trois noms : l'un inférieur, celui de fils ; l'autre supérieur, celui de père ; et le troisième, qu'il possède dans la région lumineuse du ciel, air chaud, souffle, esprit.

Cette formule bizarre de dieux uniques formés de plusieurs personnes distinctes, s'applique bientôt à d'autres divinités. Roudra, le maître des vents, qualifié de *souffle impur* lorsqu'il vient des régions marécageuses qui sont aux pieds des Himalayas, et de *dieu purificateur* lorsqu'il chasse l'air empesté des bas fonds, est à lui seul deux personnalités absolument différentes. La nature, mère de toutes choses, grand tout, — Aditya, — est elle-même une déesse en trois personnes : ciel, terre et air.

Les dieux immortels, faits à l'image de l'homme, ont un corps sensible à la peine comme au plaisir ; ils subissent le mal et recherchent la joie. L'ardeur des prêtres devient une fièvre, et leurs yeux, hallucinés, finissent par voir les dieux qu'ils ont conçus.

L'importance du prêtre augmente continuellement ; les cérémonies qu'il compose plaisent au peuple. A la simplicité touchante du culte primitif a succédé la pompe théâtrale de rites minutieusement précisés ; le poète se passionne pour sa mise en scène. Chaque innovation, notée avec soin, s'impose à l'avenir. C'est un mérite pour le chantre que l'accomplissement d'une cérémonie nouvelle, que la multiplication des formules, des offrandes ingénieuses, et de toute espèce.

Le prêtre védique, maintenant, vit de l'autel. Le sacrifice réclame du miel et des offrandes ; les dieux reçoivent *des milliers de présents pieux*. Le soma des libations sacrées, ce n'est plus le seul jus de la plante cueillie par les femmes, le matin, sur la colline, et exprimé dans la coupe par les *dix doigts du chantre* ; la liqueur enivrante est une pure eau-de-vie, généreusement offerte, jus limpide, qui, dans le pressoir, a coulé des grains qui le contenaient et que la fermentation a mis en œuvre. L'ivresse des dieux les incite à répandre sur l'Arya les dons nobles, riches et variés. On dépose sur l'autel, avec le lait des vaches, des gâteaux d'orge, bien cuits. On apporte du beurre, et aussi des mets préparés, qu'accompagnent nécessairement *les doux breuvages, les liqueurs enivrantes, et la prière des sacrificateurs*.

Le prêtre ne boit plus seulement le soma en l'honneur des dieux ; d'autres libations ont été innovées. Le soma de grains étant sans doute âcre aux lèvres du chantre, on l'adoucit avec du beurre et de l'orge, dans le mortier. Indra préfère cette mixture. Enfin, sur l'autel, s'accumulent bientôt, trois fois par jour, des mets divers. Au banquet, sont admises quelques familles privilégiées. Dans l'enceinte sacrée, appropriée par des servants, ont lieu les agapes védiques. L'un apporte le riz, l'eau, les boissons, les graisses extraites du lait de la vache ; l'autre dispose les chairs qui sortent de la cuisine, tandis qu'un troisième a minutieusement fait propre le lieu de la réunion. Alors, *assistés de leurs enfants, le père et la mère de famille prennent leur place au banquet*.

Il existe plusieurs sortes de repas sacrés : D'abord la libation simple de soma, qui accroît les forces du dieu ; ensuite, la collation matinale, rapide, relativement légère, les beignets, le lait caillé, un gâteau et des hymnes ; enfin le banquet, copieux, que préside l'Indra grand buveur. Les offrandes, pour ce repas, doivent être capables de remplir la *vaste capacité du dieu* ; les holocaustes doivent satisfaire aux besoins de son large corps. Le ventre d'Indra est le -prétexte

servant les exigences du prêtre : les hymnes affirment qu'Indra ne sera vraiment fort, que si les Aryas le nourrissent largement, et les offrandes s'entassent dans l'enceinte sacrée. Il faut que la divinité puise, dans le sacrifice, la force nécessaire *à ses flancs, à sa tête, à ses bras*.

Agni lui-même, le dieu si doux, si bon, si modeste, qui ne mange ni ne boit, va se compliquer. Les libations faites en l'honneur du dieu-feu, et qui surexcitaient l'imagination des poètes, deviennent abondantes, parce que les prêtres assurent qu'Agni est parfois aussi altéré qu'Indra, et qu'il faut répandre de la liqueur sacrée sur le bûcher. Or, le bûcher d'Agni est maintenant énorme, monumental ; il exige un travail important. Par leurs pieds, par leurs mains, par leurs corps, les prêtres, ouvriers excellents, accomplissent leur tâche ; *de quelle protection le puissant Agni ne couvrira-t-il pas l'homme qui, pour apporter l'aliment de ses feux, ruisselle de sueur !* Les flammes du grand bûcher d'Agni, dès l'aube, tourbillonnent vers le ciel ; les libations donnent de la force aux grandes lumières ; Agni, flambant sur son trône, *étendant au loin ses membres brillants, s'unit au ciel et à la terre, comme l'épouse s'unit à son époux*.

Le culte védique a cessé d'être libre. Rien n'est plus livré aux caprices de l'improvisation ; les rites sont précisés, fixés, réglementés pourrait-on dire. La journée religieuse est coupée de trois sacrifices ; c'est la *trichanava*. Dans l'enceinte sacrée s'élèvent trois autels, c'est la *trivèdi*. Trois prêtres officient en même temps : le premier, *hotri*, offre l'holocauste ; le second, *potri*, est le purificateur ; le troisième, *nechtri*, dirige la cérémonie, veille au respect de la tradition qui se forme. Sur l'autel, quatre coupes ; une pour chacun des trois officiants, et la quatrième pour le dieu : *Le dieu s'est désaltéré à la coupe de l'hotri ; il s'est enivré à celle du potri ; il a savouré les offrandes à celle du nechtri ; riche et libéral, ami de ceux qui le traitent avec libéralité, il boira à la quatrième coupe, pure et immortelle*.

Des nombres sacrés limitaient tout, rigoureusement. Agni avait trois *mères*, c'est-à-dire trois aliments préférés : le beurre, *âdiya* ; les plantes, *ochadi* ; et le soma. Cette manie de réglementation mystérieuse s'attaque aux hymnes, qui devront être dits ou chantés d'une certaine façon, non autrement. L'improvisation du chantre est soumise à des règles ; sa voix doit moduler les strophes sur trois tons. La cérémonie religieuse s'augmente de gestes significatifs. Le prêtre s'humilie publiquement devant l'autel, en se prosternant, en posant ses genoux sur la terre sacrée.

Quels changements se sont accomplis depuis l'origine des temps védiques ! Au commencement, le père de famille, seul, ému, invoquant la nature, faisait le feu réjouissant. Le poète intervint, enthousiaste, disant ses œuvres, et un cercle d'hommes se forma autour de lui, pour l'écouter, pour l'applaudir ; ce poète exprimait simplement et magnifiquement les pensées aryennes. Le chantre, aimé, servi, buvant le soma fermenté pour fouetter ses esprits, lents parfois, se surexcite, s'enivre, s'enorgueillit, et il crée des dieux, afin que les représentant sur la terre, et parlant en leur nom, sa « parole » soit une autorité. L'influence du poète s'accroît visiblement, car sa présence produit de la crainte et de l'espoir ; ceux que tourmente un remords redoutent un blâme, ceux qui souffrent veulent croire à la bienfaisante intervention du ciel. Plusieurs poètes se réunissent, tracent un cercle dont ils occupent le centre, dessinent une enceinte qui sera le temple' du dieu, le domaine exclusif du prêtre. Là, par la combinaison savante d'un culte, se fonde le sacerdoce védique, hors et loin du peuple.

Cependant, les temples s'étant multipliés, des rivalités cléricales s'étant produites, les rites nouveaux ne s'imposent pas sans de vives discussions, sans luttes énergiques. Les hymnes de cette période livrent au lecteur attentif les témoignages de nombreuses disputes, de batailles oratoires très violentes, de colères excessives. On ira jusqu'à vouer à la mort ceux qui auront blâmé la forme de tel vase servant aux libations. Il s'agit ici de quatre coupes que des innovateurs plaçaient sur l'autel, et que leurs adversaires considéraient sans doute comme un rite inadmissible. Mais un seul argument suffira pour vaincre les prêtres opposants : Agni interviendra lui-même pour dicter sa volonté, ordonner de *faire quatre coupes de la coupe unique traditionnelle*.

Ces modifications rituelles ne soulevaient évidemment des objections que parmi les prêtres. Le peuple, docile, ayant le goût spécial des choses bien arrêtées, bien définies, réglementées, devait aimer cette mise en scène correcte, réfléchie, se développant, sans encombre et sans lacunes, du commencement jusques à la fin de la cérémonie.

L'acte religieux principal, et qui fut pendant longtemps l'acte unique, la production du feu par le frottement des deux pièces de bois, a brusquement cessé. Le prêtre s'est approprié le feu, c'est-à-dire le dieu védique. Il n'y a plus d'arani : la flamme sacrée, le dieu, Agni enfin, est conservé dans un vase de terre dont le prêtre a le dépôt. Le sacrificateur qui vient, à l'heure voulue, dans l'enceinte sacrée, et qui fait le tour des offrandes toutes prêtes, porte les libations et le vase de terre contenant *le germe de feu*.

Contrairement à toutes les traditions védiques, violentant, pourrait-on dire, le caractère de la race aryenne, n'écoulant que leur fantaisie malsaine, et peut-être simplement par goinfrerie, les prêtres inaugurent des sacrifices sanglants. Sur l'autel d'Agni, on égorge des boucs et des chevaux, magnifiquement ornés, coloriés diversement. Rien ne justifie ce dévergondage sacré. Le peuple, stupéfait, assiste à cette orgie pieuse.

Dans un hymne très travaillé, un prêtre se complait à décrire minutieusement cette horreur, et son ouvrage devient comme une page du recueil des rites : On amène les victimes prisonnières, on frappe le bouc avant le cheval. Le prêtre faisant les fonctions de sacrificateur, habile dans la science divine, *la coupe à la main et l'hymne à la bouche*, s'approche de l'autel. Il appelle les aides : celui qui taille les pieux auxquels la victime est attachée, celui qui porte les bois, celui qui attache au poteau l'anneau du cheval, celui qui apporte la nourriture de la victime désignée. D'une lanière, on lie le pied et la tête du cheval ; on met, dans sa bouche, une herbe. Les souffrances de la victime étant agréables aux dieux, *avec la hache, avec les bras, avec les mains, avec les ongles, le bourreau consomme le sacrifice*. On éventre la bête. S'il survient une mouche, si le bois des pieux, ou la hache, ou les bras, ou les ongles du victimaire sont touchés par le sang, l'augure est favorable. Quand les chauds effluves des entrailles arrachées se sont répandus et que les chairs de la victime se sont refroidies, le prêtre complète l'œuvre tragique par une scène de glotonnerie. La *vrítapâca* s'accomplit : on fait bouillir une partie des chairs pantelantes de la victime, jetées dans un large vase de métal, tandis que, devant le bûcher d'Agni, le prêtre fait rôtir une autre partie de la bête morte. C'est de sa propre main que le chantre vorace fait tourner la broche devant le feu. Avec quel soin est ensuite détachée la chair rôtie ! Il importe que rien ne tombe à terre, ni sur le gazon qui recouvre l'autel, afin que *tout soit donné aux dévas sacrificateurs attendant leur dû*.

Il est quelquefois permis au peuple de prendre une part avilissante du repas dégoûtant. Si, parmi les fidèles qui ont vu cuire le cheval, il en est qui, *stimulés par l'odeur excellente*, désirent un morceau de l'holocauste, le prêtre peut satisfaire ce désir, distribuer quelques bribes sacrées. Une partie de la victime ayant été bouillie, une autre rôtie, le reste était livré aux cuisiniers, *dans des vases de formes diverses*, sur des plats de dimensions différentes apportés dans ce but, et symétriquement rangés autour du cheval victime.

Le cheval prend dès lors une très grande importance chez les Aryas. Par lui, les puissances divines manifestent leurs intentions, annoncent les événements futurs ; on doit observer ses gestes, ses cris, ses impatiences, ses agitations, ses repos. La manière dont il marche, dont il se couche, dont son pied est attaché ; son allure ; la façon dont il boit, dont il mange, tout doit être interprété comme la manifestation d'un avertissement divin.

Pour que le sacrifice du cheval donne tous ses fruits, il importe que tous les rites s'accomplissent : Il faut que la bête soit parée, que les instruments de mort soient purs, que le bourreau se montre habile. La manière dont on étendra, sur le cheval, le tapis d'or qui doit le couvrir un instant, les gestes par lesquels on liera au poteau sacré sa tête et son pied, sont des œuvres qui, suivant qu'elles seront bien ou mal accomplies, vaudront au prêtre une faveur divine plus ou moins agréable. Deux hommes doivent tenir le cheval désigné pour le sacrifice ; un seul homme doit le frapper de mort. La langue, les poumons et le cœur de la bête, destinés au dieu, sont roulés dans une sorte de pâte faite de beurre et de riz, et jetés ensuite au feu d'Agni.

La cérémonie étant terminée, le peuple ayant eu sa part du festin, le prêtre, repu, entonne le chant final : *Le sacrifice du cheval vaudra à la nation de nombreuses vaches, de bons coursiers, des guerriers, des enfants, une abondante opulence. Le dieu pur et sain rendra l'Arya pur et sain. Le cheval, honoré par l'holocauste, procurera la puissance.*

CHAPITRE XVI

Nombres sacrés. - Miracles. - Pèlerinages. - Peuple, chefs de famille et prêtres. - La prière monopolisée. - Prêtres victorieux et corrompus. - Le seigneur, maître du peuple et esclave du prêtre. - Féodalité. - Dernières œuvres de pure poésie. - Premières pensées, philosophiques. - Essais scientifiques.

CHEZ les Aryas, le nombre 3 avait pris un caractère sacré. Certaines unités olivines valaient trois personnes ; les manifestations d'un même dieu se présentaient sous trois formes différentes ; trois foyers formaient l'autel complet d'Agni ; trois prêtres, officiant ensemble, chantaient les hymnes, qu'ils modulaient sur trois tons. Le nombre 3 s'augmenta d'une unité dans deux circonstances : Une coupe destinée au dieu fut ajoutée aux trois coupes des prêtres ; le rythme des chants sacrés eut quatre règles, *quatre freins*.

Un jour, le nombre 7 se substitua au nombre 3, avec une autorité traditionnelle : Le pays des Aryas, le Sapta-Sindhou, n'était-ce pas le *pays des sept rivières* ? Les vents paraissant venir de sept directions différentes, les Marouts furent divisés en sept groupes, composés chacun de sept individualités distinctes. Les flammes du bûcher d'Agni, elles-mêmes, subirent la fatalité de ce nombre : on crut y remarquer sept flammes principales, sept langues ardentes, d'où la certitude que sept Marouts, sept souffles spéciaux venaient agiter Agni. Et c'est ainsi que le dieu fut considéré comme aimant à se confondre, au sein des airs, avec *le dieu aux sept têtes*. Les grands rites, les cérémonies solennelles exigeaient la présence de sept prêtres, *sept sages très prudents*. Le soleil avait sept rayons, sept rênes pour guider ses chevaux ; les flammes du sacrifice se développaient vers sept voies principales. Il y eut sept mondes supérieurs et sept mondes inférieurs. Le soma se fit de sept façons différentes. La poésie védique a sept mètres. Ces puérilités, devenues envahissantes, occupent les prêtres et témoignent de leur désœuvrement.

L'existence des dieux est affirmée, la nécessité des rites est admise, l'influence dominante du prêtre est incontestée ; il suffira désormais de conserver intacte la foi, partout répandue, de maintenir l'obligation des rites, d'empêcher que nulle atteinte ne soit portée à la pleine autorité des ministres des dieux. Des miracles s'accomplissent, ou se racontent. Les aurores, divinisées, ont rendu l'ouïe à *un fils de Nrichada* ; elles ont, une autre fois, au bout de dix jours, retiré des flots Rébha qui y était *englouti comme un vase plein d'or enfoui dans la terre* ; ce sont elles qui ont *rendu les yeux à Ridjrâswa*. Il n'en faut pas douter, puisque le prêtre l'affirme : par l'intervention des Aswins, un aveugle peut recouvrer la vue, l'épouse de l'eunuque peut devenir mère, le mort lui-même peut être ressuscité. C'est ainsi que Syâva *trois fois déchiré*, a été *rappelé à la vie*. Ce ne furent d'abord que de poétiques allégories, auxquelles les prêtres donnèrent bientôt un sens positif, les transformant en miracles.

Le chantre védique définit son rôle ; il est maître, pasteur, conducteur du peuple ; les Aryas doivent aller avec lui, et partout où il les mènera. Il y eut, à ce moment, de véritables pèlerinages, des *voyages sacrés* dont le terme était, pour le pèlerin, dit un poète, *comme la joie d'un lac pour l'homme altéré*.

Le sacrifice sanglant du cheval, la complication puérile et obscure des rites nouveaux, les pèlerinages sans but, les miracles extravagants, cette femme

d'eunuque à qui les déesses du matin viennent de procurer un fils légitime, ces grossières audaces, cet illogisme éhonté, ce désordre intellectuel, rien de cela, assurément, n'est aryen ; il n'est pas possible de retrouver la pure pensée des premiers temps védiques dans ces incroyables écarts. S'il était scientifiquement démontré que les premiers prêtres ne furent pas des Aryas, mais seulement des intrus, habiles, séduisants, venus de loin pour expulser les pères de famille jusqu'alors dominants, et se substituer à eux comme poètes, bardes, chantres, prêtres et sacrificateurs, il serait bon d'ajouter, qu'après s'être imposés aux Aryas, ces prêtres se laissèrent séduire, à leur tour, par les noirs Dasyous, dont ils imitèrent les pratiques et auxquels ils empruntèrent leurs plaisirs bas, leurs spéculations viles, leurs sanglantes cérémonies.

A cette époque, le groupe aryen comprenait trois grandes divisions : les prêtres, les chefs de famille et le reste du peuple. Les dons aimables des dieux se divisaient en trois parts. Le prêtre prépare la poésie sacrée, *attelle le char du sacrifice*, apporte les vers harmonieux ; il est poète et prêtre, il charme et officie ; le père de famille a la charge des offrandes, il fournit les holocaustes et les présents. N'est plus prêtre qui veut. Le corps sacerdotal est complet. Il y a des familles de prêtres qui se transmettent en héritage, et comme un droit, le caractère sacré de la fonction sacerdotale. Ces hommes, qui se sont faits les maîtres d'une autorité traditionnelle, ces privilégiés, ont des adversaires ; mais ils les bravent, pour éviter de discuter leurs réclamations. Ces ennemis dédaignés ne sont que des envieux s'insurgeant contre un monopole dont on se refuse à leur abandonner une part.

Poètes évincés du corps sacerdotal, ou non admis dans l'enceinte sacrée, ces adversaires deviennent inquiétants, soit qu'ils s'attaquent ouvertement à l'influence des prêtres, soit que d'hypocrites manœuvres apportent une certaine satisfaction à leur jalousie. Parmi ces mécontents, se trouvent, parfois, des parents du chancre menacé. Alors le chancre est furieux. il excite Agni pour que le dieu frappe *cet ennemi inconcevable*, et manifeste ainsi sa force aux yeux de tous. Agni brisera la vigueur des adversaires du prêtre ; ces adversaires *fussent-ils de ses parents ou non* ; le dieu vengeur les détruira tous, car il hait l'homme à *double langage*, et ne livre jamais ses chantres, qu'il protège, à la haine d'un ennemi envieux.

La poésie du véritable prêtre, *semblable à la mamelle de la vache nourrie d'une herbe très grasse, est la seule prière profitable* ; par elle, *tout fut, tout sera, tout est* ; par elle *coulent les ondes célestes* ; par elle, *vivent les quatre régions du ciel, s'ouvrent d'interminables sources* ; par, elle, enfin, *existe tout ce qui est*. Les seuls présents qu'agrément les dieux, ce sont ceux que les prêtres consacrent ; les seules prières que les dieux exaucent, celles que les prêtres disent. Lorsque le sage, prodiguant l'offrande et la louange, honore les dieux, les invoque, leur fait des sacrifices, alors le dieu s'approche de cet homme qui a la science, il agrée ses présents, il approuve ses vœux et comble ses désirs. Les faveurs inestimables du dieu bienfaisant *ne sont accordées qu'à la prière du chancre sacré*.

Ces prétentions, audacieusement étalées, irritaient les adversaires des prêtres triomphants. Il y eut de franches hostilités. La colère des chantres menacés se manifeste, pleine d'orgueil ; le dédain violent qui les anime, remplit leurs œuvres : Celui qui a la garde du feu sacré, celui qui accomplit les saintes pratiques, *perdra sûrement ceux qui veulent sa perte*, parce qu'il a *des serviteurs prêts à obéir*, parce que *la digue a plus de force que le fleuve, l'homme plus que*

l'eunuque, le mortel pieux plus que ses ennemis ! Le chantre des dieux est invulnérable : les dieux le protègent contre le méchant et l'assassin.

Un hymne cependant laisse voir la vague inquiétude des prêtres. Les adversaires des ministres des dieux ont sans doute entamé l'influence du corps sacerdotal auprès de quelques Aryas puissants. Cet hymne est une supplication très craintive, dédiée à Agni, pour qu'il ne livre pas ses chantres à l'adversité, à l'ennemi *habile à changer le bien en mal* ; pour qu'il les protège contre *quiconque voudrait leur nuire par des discours ou par des actes*. Agni n'est-il pas *l'ennemi de tous ceux qui suivent les voies obliques* ? Ce furent de courtes alarmes. Le prêtre ressaisit son pouvoir, et vit ses autels fréquentés. Agni, obéissant, s'est montré favorable aux prêtres, ainsi qu'aux chefs de famille *qui donnent aux chantres d'excellentes vaches et de beaux chevaux*.

La joie des prêtres rassurés est bruyante. Il semble qu'ils viennent d'éprouver l'étendue de leur force et que désormais rien ne pourra plus ébranler leur autorité. L'orgueil grossit démesurément, à leurs yeux, la victoire qu'ils ont remportée. Ils se disent les sages par excellence, se considèrent comme les conseillers nécessaires des Aryas, se proclament les maîtres du peuple et ne s'imaginent point que cette supériorité puisse jamais leur être disputée. Ils s'étaient isolés du peuple en se constituant en classe privilégiée ; ils rendent plus étroit encore le cercle fermé dans lequel se recrute le corps sacerdotal : on ne pourra plus entrer dans *la famille des dêvas*.

Cette attitude résolue froisse les ambitieux et les puissants, c'est-à-dire ceux qu'une vocation poussait vers la douce vie sacerdotale, et ceux qui, devenus riches parmi les Aryas, pensaient pouvoir, un jour, participer aux pompes religieuses. Nul n'osant plus se heurter à l'autorité des chantres, ce fut par des voies souterraines, par des intrigues, que leurs ennemis préparèrent la ruine des vainqueurs.

Lorsque les prêtres eurent déjoué ces intrigues, leur succès les aveugla, et leurs caprices n'eurent plus de frein : Ils dénoncèrent ouvertement, comme des impies, les *riches Aryas* qui refusaient de leur obéir, qui n'apportaient pas des présents, qui ne voulaient pas s'incliner devant l'autel. Ils dirent que la prière de ces révoltés était sans valeur ; qu'Agni repousserait toujours les vœux de l'homme riche refusant de se soumettre à sa volonté, de lui offrir des sacrifices, de chanter ses louanges, *manifestant ainsi son impiété*. Le fouet des chantres védiques cinglait non seulement le riche Arya qui refusait de s'humilier devant le prêtre, mais encore celui qui ne venait pas assidûment renouveler cet acte d'humiliation.

La corruption ronge le corps sacerdotal. Les cérémonies, complètement théâtrales, pleines de mystérieuses minuties, menées, liées sottement à des nombres sacrés, sont devenues grossières, sanglantes, hideuses, bêtes : Le chantre est presque ridicule, lorsqu'il fait trois fois le tour de l'autel, lorsqu'il s'incline, fléchit le genou, se relève pour s'incliner encore ; il est horrible, lorsqu'il égorge le cheval ; il est grotesque et stupide, lorsqu'il mange la chair de la victime cuite au bûcher d'Agni, lorsqu'il se saoule de viandes et de boissons.

Ce spectacle continu, auquel les yeux pourraient peut-être s'habituer, se complique d'une série de pratiques insupportables, œuvres d'un cynisme révoltant. Pendant qu'ils maudissent et outragent ceux qui ne se soumettent pas entièrement à leur autorité, les prêtres délivrent leurs amis de toutes obligations assujettissantes. Ils exigent des premiers, impérieusement, une soumission

perpétuelle, un renoncement complet de soi-même, des témoignages constants d'une obéissance absolue, et des pratiques visibles ; pour les autres, l'intention de bien faire suffit, on les dispense de toutes manifestations : *Agni, ce dieu sage, dit un hymne, sait se contenter, pour accorder ses faveurs, de la bonne intention.* L'important, c'est d'approvisionner régulièrement l'autel de victuailles. Ceux qui n'apportent point d'offrandes, et ceux qui n'en apportent que peu, ne sont que des avares et des impies ; or *jamais l'avarice, ni l'impiété, ne pourront se flatter d'obtenir la faveur de l'invincible Agni, que les mesquines offrandes courroucent.*

Les donateurs généreux sont dispensés de se rendre aux cérémonies religieuses ; ils peuvent envoyer leurs offrandes aux prêtres, directement. Les offrandes, d'ailleurs, ne sont plus exclusivement destinées aux dieux. Les chantres reçoivent des cadeaux personnels : *Le jeune fils de Sahadéva m'a éveillé et m'a proposé deux chevaux ; j'ai aussitôt répondu à son appel,* dit un prêtre. Et un autre : *Aujourd'hui, j'ai reçu des jeunes fils de Sahadéva ces deux chevaux, si beaux, si dociles. Ô divins Aswins, que le jeune fils de Sahadéva soit sous votre protection ; que Somaca ait une longue existence.*

Entre les adversaires vaincus des prêtres et les ministres des dieux infatués de leur succès, toute réconciliation est impossible. La rancune du corps sacerdotal témoigne des inquiétudes réelles qu'il a ressenties. C'est fini, le dieu trop bon, Agni, ne se rendra plus au sacrifice qu'osera lui adresser *un voisin malveillant, un parent douteux* ; il ne recevra pas *la dette que prétendrait lui payer un frère injuste* ; il fera comme les prêtres vrais qui repoussent le présent d'un ennemi, alors même qu'il se présente en ami. Le dieu, désormais, saura se défier des faux dévas.

L'orgueil du chantre victorieux touche à sa limite extrême. Le prêtre se fait, de par les dieux, pasteur du peuple et maître, *riche* et roi ; il participe à l'immortalité divine. Cette royauté n'est pas un vain mot ; le prêtre règne, positivement. Les chefs de famille, les seigneurs, s'inclinent devant le souverain nouveau. Des Aryas puissants viennent de loin pour affirmer leur soumission. Un hymne signale le voyage d'un prince venu des bords de l'Indus et qui a donné aux prêtres des offrandes pour mille sacrifices. Le chantre énumère avec complaisance, exagère avec intention, la munificence des donateurs. A l'en croire, il aurait reçu *cent nichcas d'or, cent chevaux bien dressés, cent taureaux, dix chars noirs traînés par quarante chevaux blancs et mille soixante vaches.* Les dieux sont oubliés ; c'est dans la maison du prêtre que s'entassent les cadeaux. Les femmes aryennes font un rêve d'or, lorsqu'elles songent à partager la vie d'un chantre. L'épouse de Cakchivan, fille de Swayana, parle ainsi : *Il m'a acceptée pour femme, et je tiens à lui comme l'écuyer tient au fouet qu'il serre dans sa main.*

Les princes, chefs de tribus, vassaux volontaires des prêtres, ont pris la place des pères de famille devant l'autel. Quand le *vieux prêtre accomplit le sacrifice,* quand *le seigneur traite les dieux,* les dieux sont là. Comme prix de leur soumission ostensible, les seigneurs, les princes recevront une haute récompense. Le dieu védique, tel que le peuple le conçoit, tel que le prêtre l'a fait, est *Déva amrita,* c'est-à-dire *immortel.* Ce ne sera pas nuire à la gloire supérieure des divinités que de rapprocher d'elles les princes obéissants, en les revêtant d'un caractère sacré : Ils seront *Dévas,* sans qualificatif, comme l'étaient les poètes des premiers temps, c'est-à-dire *mortels* ; mais à la condition expresse qu'ils resteront 'soumis à la voix du prêtre et qu'ils participeront aux

sacrifices par l'abondance de leurs continuelles offrandes. Les seigneurs chanteront Agni, maître de la richesse, ami bienveillant ; ils célébreront le dieu infatigable, le dieu qui porté les holocaustes, qui est l'âme de tous les êtres et qui connaît la nature entière, et Agni répondra à l'appel des *dévas mortels* qui l'honorent par de riches offrandes. Le peuple, que représentait si noblement le chef de famille dans les actes publics de la vie védique, est livré par le prêtre à la discrétion du seigneur auquel il délègue, dans ce but, une part de l'autorité sacerdotale : Le père de famille, *fidèle, pieux, sera comme le serviteur soumis qui reçoit d'un grand le prix de sa fidélité.*

C'est à l'orient du Sapta-Sindhou que s'épanouit ce large pouvoir sacerdotal, que naît l'aristocratie aryenne. L'abaissement du peuple est le fruit du troisième exode. Le centre national s'est déplacé ; il est maintenant à la frontière orientale de l'ancien territoire védique agrandi. Quelques poésies venues du nord-ouest ne prennent qu'une place exceptionnelle dans le Rig-Véda. L'œuvre védique s'accomplit exclusivement à l'est de la Sarasvati. Là, précipitant ses destinées, ardent et dévoyé, l'Arya ne conserve des traditions anciennes que ce qui ne peut nuire aux prétentions confirmées des prêtres, aux prétentions naissantes des seigneurs. Les exigences individuelles des maîtres succèdent aux aspirations du peuple ; les intentions d'une minorité s'imposent aux masses ; les hommes et les dieux ne sont plus que les serviteurs de cette minorité.

Si les dieux veulent que des honneurs leur soient rendus, ils devront exaucer les prières des prêtres. Ce culte est traditionnel : Il faut que les dieux terribles, sages et généreux, viennent aux prêtres et les comblent de leurs dons, s'ils désirent que l'on n'accuse pas leur puissance. Et qui donc voudrait honorer, les dieux protecteurs, si, dans l'enceinte du sacrifice, ils acceptaient les adorations pour les laisser stériles ? Mais si la divinité se montre bienveillante, docile ; si, par le prêtre, elle exauce les vœux formulés, alors le prêtre maintiendra la gloire des dieux et l'imposera aux hommes. Il sera déclaré, et il sera soutenu, que *le dieu mène le monde, et que sans le dieu l'homme serait la proie du mal.* L'homme agit, et, sans le savoir, *il n'agit que par Dieu, son maître* ; l'homme ne voit pas le dieu, mais il *ne voit que par le dieu.* Que l'homme prenne garde de tomber au pouvoir du mal.

La fragilité de la vie humaine rend nécessaire la continuelle intervention des divinités. Le corps humain n'est qu'une machine qui s'use et que les dieux consentent à restaurer ; tel Arya, accablé par l'âge, dont la robuste vieillesse est un étonnement, a été secouru par les dieux *qui l'ont refait comme un vieux char est remis à neuf.* L'homme est un être essentiellement imparfait ; la divinité seule est une perfection. Tel homme est juste, prudent, ami de la sagesse ; mais tel autre, fort, se faisant craindre, abuse de sa force. Ce reproche ne peut pas être adressé aux dieux.

C'est pour assurer, par l'exploitation des dieux, la prépotence du prêtre, que les chantages dégradent ainsi l'humanité. Et comme l'Arya a la passion du repos, de la paix, il sera facile de passer le joug à son col, lorsqu'il aura le sentiment de son infériorité devant l'autel. En effet, les hymnes de cette période triomphante, ne formulent guère d'autre vœu, pour le peuple, que celui de jouir d'une paix profonde, durable, absolue : Vivre tranquille à l'abri du mal, obtenir des dieux de traverser heureusement la vie, voilà l'idéal. A Indra lui-même, au dieu des batailles, on demande la stabilité ; l'invincible Indra, *pour prix des œuvres pieuses et des louanges, donne à ses serviteurs l'abondance, la force, la stabilité, le bonheur.* L'idéal aryen c'est, à ce moment, la quiétude dans l'obéissance,

l'abdication de la personnalité, le calme garanti par la domination d'un maître puissant, l'absorption des tribus aryennes, ces républiques innombrables, dans un tout simplifié, et rapetissé jusques au point de tenir dans la main d'un roi.

Pour être sûrement agréable à Indra, il faudra lui dire que les hommes l'honorent *comme un prince dont on aime l'empire*. Plaire au prince et au dieu, tout est là. L'Arya favorisé, sera celui qui ne sera l'objet, ni de la haine d'un dieu, ni de celle d'un mortel. L'anéantissement du peuple est achevé. La féodalité aryenne est faite. L'Arya récompensé, ce n'est plus, comme jadis, celui qui possédait de vastes champs ensemencés d'orge, de beaux troupeaux paissant des pâturages larges et gras ; c'est, maintenant, le prince dont les serviteurs sont nombreux. Pour exaucer pleinement les prières d'un homme, les dieux en font un maître *riche en vaches et puissant en vassaux*. Avoir de la puissance, *de la force, de brillants enfants et de vaillants vassaux*, est le vœu suprême.

La révolution consommée modifie le style des œuvres védiques. Les inégalités sociales se montrent ; les poètes voient séparément les faibles et les forts, les pauvres et les riches, le peuple et les seigneurs, les petits et les grands. Quelques traits de compassion, çà et là ; quelques strophes consolatrices dans les hymnes : L'aurore, élégante et légère, *brille également pour le petit comme pour le grand*. La misère appelle la pitié, la bienfaisance, l'aumône. Pour calmer les colères des malheureux, pour éviter surtout les accès du désespoir, les prêtres vantent la libéralité des riches, leur promettant, dans les hautes régions, une place parmi les dieux, après leur avoir assuré une longue vie sur la terre. *Les chagrins n'habiteront point avec celui qui est libéral ; les hommes généreux auront une destinée miraculeuse ; leurs soleils brilleront au ciel. — L'homme bienfaisant se prépare une place dans le ciel ; il se range parmi les dieux.*

Cette nouvelle partie de l'Indoustan que les Aryas en exode avaient annexée au Sapta-Sindhou védique, qui s'exploitait bien, et qui était le théâtre de tant d'agitations, se peuplait vite. On venait de toutes parts vers ce territoire vivifié. Toutes les terres étant prises ; de grandes propriétés absorbant de larges espaces, de nombreux Aryas, dépossédés, appauvris, malheureux, misérables, affamés et désœuvrés, rêvaient de nouveaux combats, de nouvelles conquêtes. Les chefs de tribus, véritables princes, soulageant les misères criantes, entretenaient le corps sacerdotal de qui leur pouvoir dépendait, et gouvernaient ainsi, prudemment.

Les obligations du prince sont simples ; il garantit la paix à tous et s'entoure de guerriers dans ce but. Jadis, lorsque le refoulement des Dasyous s'imposait, et qu'il fallait combattre, les chefs recevaient du peuple de libres offrandes, et l'esprit national assurait de suffisantes provisions aux combattants. Désormais, la responsabilité du prince tout puissant s'est accrue, et parmi ses devoirs, le principal est d'assurer des armes et des vivres aux troupes qu'il commande. Un *trésor* permet au maître de vivre royalement et d'entretenir une armée. Ce trésor est régulièrement alimenté ; les Aryas payent un impôt.

L'affluence des Aryas dans cette partie nouvelle du territoire védique est énorme ; la vie y est devenue très difficile au plus grand nombre. On entend les foules bourdonner comme des essaims indécis ; de violentes impatiences se manifestent ; des plaintes ardentes sont formulées. Il n'y a plus un carré de terre vierge. Tout est pris. Et continuellement, du nord-ouest, arrivent des groupes nouveaux, attirés, ignorants. On ne voit, de loin, en effet, que la gloire des princes et la puissance des prêtres, que les poètes célèbrent exclusivement, et ce

spectacle est fascinateur. C'est la fin d'une période importante de l'histoire védique.

Les dieux sont définis, affirmés et limités. Les droits des prêtres sont certains, reconnus, proclamés. La religion est faite. Les princes doivent obéissance aux prêtres ; les prêtres n'obéissent qu'aux dieux, et c'est par la bouche des chantres que les dieux dictent leurs ordres. Si le peuple paye régulièrement l'impôt, le peuple n'aura à se préoccuper, ni de la défense des propriétés, ni de la gloire de la nation ; ce sont là les charges du seigneur. Si le seigneur entretient largement le prêtre, le prêtre répondra de la perpétuelle soumission du peuple. Les Aryas sont tombés au plus profond de leur faiblesse ; leur grand vœu de pleine quiétude est exaucé jusqu'à l'anéantissement.

Avant qu'apparaissent les fruits amers de cette déplorable servitude, le Rig-Vêda livre encore quelques hymnes sains. Tous les chantres ne sont pas avides de jouissances, tous ne sont pas impérieusement corrompus. Il en est qui, demeurés poètes, épargnés par l'ambition, disent encore, et simplement, en vers émus, les grandes choses de la nature, telles qu'ils les sentent et telles qu'ils les voient. D'autres, délivrés de toutes préoccupations matérielles, conservant dans le corps sacerdotal et devant l'autel la place qui leur fut assignée, participant aux banquets sacrés sans goinfrerie, s'abandonnent à leurs pensées. Ils réfléchissent toujours, et profondément ; ils regardent, ils pèsent, ils comparent, et ils songent. Ce qu'ils cherchent, avec une patiente sincérité, c'est le vrai. Ce sont des philosophes, et cela dans la plus pure acception du mot. Leur ignorance est un poids qu'ils sentent sur leurs épaules et qui les accable. Un grand désir de savoir les anime. La puissance formidable des dieux les épouvante et la faiblesse des hommes les confond.

Dans un hymne qui n'a pas moins de cinquante deux versets, Dirghatamas interroge les dieux. Il constate d'abord les faits et, philosophiquement, il s'applique à la découverte des principes ou des causes. Il voit le soleil resplendissant s'étendre au milieu de l'air, et voudrait connaître celui qui a vu cet être *lumineux prendre un corps pour en donner à ce qui n'en a pas*. Avant la lumière, où était *l'esprit, le sang, l'âme de la terre* ? Il faut remonter vers le passé, faire revivre les traditions. Proclamant sa faiblesse et son ignorance, le philosophe voudrait sonder ces mystères. Dirghatamas procède avec méthode. Il sait les divisions du temps, en jours, nuits, demi-mois, mois et années. Il étudie le monde, il scrute la nature et collectionne dans sa mémoire une quantité de faits précis. Ce labeur incessant est pour lui la plus précieuse des jouissances. La recherche du vrai le passionne ; la science lui est *douce comme un fruit excellent*, et lorsqu'il a appris quelque chose, lorsqu'il a vu un fait nouveau, résolu un problème, il lui semble qu'une portion de la divinité est entrée en lui. Il voudrait que les prêtres, observant et s'instruisant, vinsent partager son plaisir intense ; que les poètes connussent bien les sujets mystérieux et immortels qu'ils doivent traiter.

Le philosophe voit les œuvres quotidiennes du soleil ; il le suit dans l'espace, à son lever, dans sa station inaccessible, au zénith, et à son coucher. Il constate, sur la terre et sous le soleil, la présence de l'homme et sa faculté principale d'agir. Mais, d'où vient l'homme ? Comment fût-il ? Qui le mit sur la terre védique ? La terre est plate ; le ciel, demi-sphère creuse, repose sur la terre. Le contact de la terre et du ciel serait-il l'hymen mystérieux d'où l'humanité naquit ? Le ciel, ce serait le père qui engendre ; la mère, ce serait la grande terre, ayant sa matrice dans la partie la plus haute de sa surface, sur les hauts monts ; et ce

serait là que le père *féconderait le sein de celle qui est, en même temps, son épouse et sa fille*. On a cru voir ce point de contact dont parle Dirghatamas — *Outtânâyah tchamwâh, endroit septentrional où les deux surfaces se touchent*, — au pôle nord, connu de l'auteur ; l'étoile polaire se nommant *outtânâpada*. Il est certain que la somme des connaissances positives collectionnées par ce philosophe était relativement importante.

Dans la pénombre des allégories craintives, des déclarations hésitantes de Dirghatamas, on distingue un bon nombre d'actes définitivement contrôlés. Le penseur voit bien ce qui est visible ; sa peine ne commence qu'au moment où sa pensée se tourne vers les origines et les causes. Quel fut le commencement de la terre ? et quelle est la cause de sa fécondité ? *Je demande, dit-il, où est le commencement de la terre ; où est le centre du monde ; je demande ce que c'est que la semence du coursier fécond ? Quel est le premier patron de la parole sainte ?* Aussitôt, comme pris de peur, redoutant sans doute les conséquences de sa hardiesse, craignant de mécontenter les prêtres, Dirghatamas se hâte prudemment de répondre lui-même, et avec légèreté, à ses interrogations redoutables : *Cette enceinte sacrée est le commencement de la terre ; ce sacrifice est le centre du monde ; ce soma est la semence du coursier fécond ; ce prêtre est le premier patron de la parole sainte*. — Cette concession étant faite à l'exigeante vanité du corps sacerdotal, le philosophe revient au vrai, s'écrie qu'il ne sait véritablement pas à quoi ressemble ce monde, qu'il est anxieux, et qu'il va *comme enchaîné dans sa pensée*. Le monde est immense, insondable, infini ; il n'y a de visible à l'homme que la terre et le ciel, divinités incontestables qu'une volonté supérieure créa ; mais dans l'ordre de cette création, à qui appartient la priorité ? De ces deux divinités, la terre et le ciel, quelle est la plus ancienne ? quelle est la moins âgée ? Comment sont-elles nées ? Nul ne le sait encore ! On voit qu'elles sont faites *pour porter le monde, tandis que le jour et la nuit roulent comme deux roues*. Quelles lois président à la marche régulière du soleil ? quelle force le maintient dans l'espace ? Ce dieu, *qui n'a point de guides, qui n'a point de lien, comment fait-il pour monter, pour descendre, sans tomber ?*

De ce grand désir de connaître, naît la philosophie indienne, timidement, mais absolument. Une vive curiosité surexcite ces penseurs nouveaux ; leurs investigations ne tardent pas à inquiéter vivement le corps sacerdotal. A quelle profondeur les regards de ces philosophes ne descendront-ils pas ? La fantasmagorie de la religion védique résistera-t-elle à la clarté dissolvante que vont répandre ces illuminés ? Déjà, l'un d'eux n'a-t-il pas osé rechercher l'origine du sacrifice ! *En l'honneur des dieux, dit un hymne, les ondes du sacrifice coulent sans relâche, chaque jour voit ce torrent se renouveler ; mais qui sait à quelle époque il a commencé ?* Cette innovation caractérisée, ce mouvement scientifique, est le début d'une révolte.

Mais la nation vient de tressaillir. Un cri de guerre s'est fait entendre. Le penseur, perdu dans la foule bruyante, n'est plus qu'une insignifiante unité. La paix, nécessaire à l'épanouissement des réflexions lentes, est suspendue. Il faut marcher en avant, il faut combattre de nouveau ; plus tard on songera.

CHAPITRE XVII

Nouvelles batailles. - Les guerriers admis au sacrifice. - Armées aryennes. - Victoires successives. - Conquêtes. - Intervention directe du dieu. - Les offrandes évaluées en or. - La terre au vainqueur. - Légendes : Le cheval-cygne. - Butins. - Conflit entre les prêtres et les guerriers. - Retour à la poésie naturaliste. - Attaque soudaine des Dasyous. - Terres promises.

LA guerre au Dasyou étant de nouveau déclarée, les hymnes au dieu-fort, à Indra, succèdent brusquement, dans le Rig-Vêda, aux hymnes à Agni. Les poètes et les philosophes, renonçant aux doux pensers, comme aux instructives contemplations, entonnent des chants de guerre. Les prêtres crient comme des bardes. La décision prise semble, cette fois, avoir été très prompte. Nulles imprécations n'ont excité, au préalable, l'ardeur, ou la colère, ou la cupidité des Aryas.

La bataille dut s'imposer comme inévitable, car le mouvement national est très prononcé. Les guerriers sont admis dans l'enceinte sacrée où retentissent les chants belliqueux, où coulent à flots *les ondes vivifiantes du soma*. La liqueur enivrante, savamment préparée par le prêtre lui-même, en ces circonstances, exalte le guerrier et réchauffe l'inspiration du sacrificateur improvisant.

Les *hommes forts*, ceux qui combattent pour les Aryas, forment maintenant une classe spéciale dans le groupe védique. Participant aux sacrifices religieux, les guerriers ont obtenu des prêtres un rôle défini ; ils invoquent les divinités directement. Le père de famille apporte les offrandes, c'est-à-dire les plantes dont le jus fermenté sera le soma, les gâteaux, le beurre, les grains d'orge ; le prêtre prépare et consacre les libations et les mets sacrés ; le guerrier boit et chante devant l'autel, comme le prêtre, avec le prêtre. L'offrande est chauffée et macérée avec soin : Le soma *frappera de stérilité les vœux des impies et réjouira le généreux Indra*. Il faut abondamment verser les libations, faire cuire les gâteaux et griller les grains d'orge. La plante du soma a été pilée dans le but d'enivrer Indra ; cette piquante liqueur sera pour lui *comme la pointe du dard qui stimule*. C'est au milieu des œuvres de la pensée, que le soma va couler, limpide, du pressoir.

Les Aryas s'ébranlent ; ils marchent vers l'est. A la suite des armées, en masse, est le peuple. Pendant les repos, les bardes dressent un autel pour accomplir les rites devant ceux, *que les chefs glorieux ont rassemblés*. L'exode a pour but principal de procurer des terres nouvelles aux Aryas, leurs troupeaux ne trouvant plus une pâture suffisante en Sapta-Sindhou. *Indra s'emparera des territoires enviés, car il est le maître d'une opulence grande et solide ; par sa victoire, il donnera tous les biens de la vie, il introduira ses heureux serviteurs dans les plus fertiles pâturages*. Pour s'approprier les terres que détiennent les Dasyous, il faut provoquer l'occupant, l'affronter, le vaincre et l'expulser : *Indra frappera ces ennemis qui méritent la mort ; il brisera les traits de ces impies*.

Les hymnes du précieux recueil védique cessent de s'offrir aux yeux comme les jaillissements d'une source unique. Divisés en plusieurs groupes importants, les Aryas marchent à leur conquête par des voies différentes ; les armées, séparées, ne semblent même pas avoir entre elles de relations. Tel prince, menant trois ou quatre tribus confédérées, avec ses prêtres, ses guerriers et son peuple,

s'avance sans rencontrer un seul ennemi, s'emparant des territoires qu'il foule, comme de propriétés volontairement abandonnées. Un autre prince, moins heureux, se heurtant aux Dasyous, doit les combattre ; il reçoit de terribles coups, il *appelle à son secours des amis robustes, des alliés puissants*. Les prêtres du premier groupe ne demandent aux dieux que la *conservation de leur félicité, une vie toujours aussi facile, une pluie de miel sur les plantes, une opulente et solide abondance, des enfants et des troupeaux*. Les prêtres de l'armée éprouvée, demandent à Agni, pour prix de leurs sacrifices, *des vaches, des brebis, des chevaux, de robustes amis, des hommes invincibles*. Agni doit être, pour ceux-ci, *en même temps qu'une source d'abondance, un dispensateur de gloire*.

Les Aryas qui ont rencontré les Dasyous ont dû, après avoir soutenu le premier choc, assiéger leurs ennemis qui s'étaient repliés dans leurs forteresses : *La victoire est restée aux Aryas, dit l'hymne, parce qu'Indra, combattant pour eux depuis le matin, a brûlé des milliers de vils Dasyous dans leurs forts inaccessibles, dans leur retraite inexpugnable ; et les tribus impies ont été soumises au joug de l'Arya*. Au point géographique où campent les vainqueurs, ils voient, complètement, le soleil se lever, décrire son grand arc dans le ciel et disparaître, en s'éteignant, derrière eux. Ils campaient donc au centre d'un pays plat. Ils estiment la distance qui les sépare du point où le soleil est *tombé de son char, réduit en poussière*, et disent que le *char brisé* a disparu dans la Vipaça, *coulant au loin occidental*. La Vipaça védique, c'est la cinquième rivière du Sapta-Sindhou, la Beiah.

Une série de francs succès confirme la première victoire des Aryas. Le nouvel exode s'achève glorieusement. Ceux qui étaient demeurés en Sapta-Sindhou viennent rejoindre les victorieux, et toute solution de continuité disparaît entre les armées triomphantes, qui sont à l'est, et les Aryas des bords de l'Indus. La nation aryenne occupe toute là moitié occidentale de l'Indoustan. Un hymne, sorte de page historique du Rig-Vêda, énumère, en saluant Indra, les hauts faits du dieu depuis le premier exode : Il a, par sa puissance magique, arrêté une rivière débordée ; il a conquis des trésors, brisé des villes ; il a vaincu et écrasé le plus illustre des Dasyous, Sambara ; il a frappé les cent mille compagnons de Vartchin, rangés autour de lui *comme cinq rayons de roue* ; il a transporté au-delà d'une rivière, Tourvasa et Yadou, qui ne pouvaient pas la traverser, et sauvant ainsi, sur les bords de la Sarayou, ces deux nobles Aryas, il a donné la mort à Arna et Tchitraratha ; il a *frappé cent villes formées d'une pierre merveilleuse* ; il a percé de ses traits *trente mille brigands*. — L'enthousiasme des prêtres dit l'enchantement du peuple. Le soma inonde l'autel, afin que les dieux soient satisfaits et que les guerriers demeurent vaillants. Les Aryas célèbrent les prouesses d'Indra, qui a renversé les villes des Dasyous : *Passionné pour le soma, le dieu viendra continuellement s'enivrer. On a rempli pour lui cent vases de liqueur sacrée*.

En attribuant à Indra tous les mérites de la victoire, le prêtre augmente considérablement sa propre influence. Les Aryas ne doutent ni de l'intervention effective, en leur faveur, du dieu belliqueux, ni de la puissance du chantre, dont les invocations seules ont préparé ce triomphe. Ce nouveau succès permet au corps sacerdotal d'oser une nouvelle innovation : Les poètes, devenus les ministres des dieux, vivaient des offrandes que les Aryas fidèles déposaient sur les autels ; ils buvaient le soma, mangeaient l'orge grillée et la chair des victimes ; ils recevaient, hors de l'enceinte sacrée, des pères de famille enrichis, des seigneurs et des princes, comme cadeaux personnels, des chars, des chevaux,

des brebis, des vaches, des taureaux ; mais ces libéralités ne permettaient pas aux chantres de thésauriser, de se constituer un fonds de prévoyance, *une richesse durable*. Sans éveiller la moindre susceptibilité parmi le peuple, voici qu'ils demandent de l'or. Les chefs de tribus, les princes, les guerriers presque rois, seuls, auraient pu s'émouvoir de ces nouvelles prétentions du corps sacerdotal, lesquelles étaient de nature à nuire au prélèvement des impôts ; mais le prêtre domine le prince et le guerrier ; et la conquête, due à Indra, attend une consécration : *N'est-ce pas dans le transport d'une douce ivresse qu'Indra a brisé d'un seul coup les quatre-vingt-dix-neuf villes du Dasyou ? qu'il a sauvé des Aryas perdus ? qu'il a donné la terre à l'Arya ?*

La fièvre des batailles tient la nation aryenne. Les hymnes des premiers temps védiques, résumant les aspirations du peuple, demandaient pour l'Arya une longue vie, de nombreux enfants, de belles vaches, de larges et gras pâturages, et du repos. Les hymnes du quatrième exode réclament de la force, des secours, des coursiers fameux. Les poètes du Sapta-Sindhou chantaient la nature qu'ils connaissaient et qu'ils aimaient, puissamment ; leurs ouvres, toutes d'inspiration, très sincères, simplement dites, donnaient l'impression de la fraîcheur des aurores, de la sérénité des matins, des splendeurs du soleil levant, d'une nature vigoureuse et saine, vraie, nue, magnifique. Ces poésies étaient délicieuses. Les dieux imaginés se montraient généreux, et les hommes, bons, amants ou amis, honoraient noblement leur race. Les poètes devenus prêtres, satisfaits, glorieux, repus, ont perdu le sens du juste. Aux vigoureuses images des premiers hymnes, se sont substituées, d'abord, de vagues allégories, et maintenant, la fable se faisant légende, l'in vraisemblable est affirmé, le caprice s'impose, la fantaisie a l'allure de la vérité.

Dans une bataille, un audacieux cavalier s'est fait distinguer. Les guerriers ont vu cet Arya, qui montait un cheval blanc, frapper les Dasyous jusqu'à consommer leur défaite, tant le courage de ce héros stimulait l'ardeur des combattants. Ce cheval devient aussitôt le sujet d'un hymne ; le poète le nomme Hansa (cygne) et la légende naît. Ce terrible cheval, vigoureux, vainqueur des Dasyous, et qui a valu aux Aryas des terres et des domaines, est un don des dieux : *Le cheval Dadhocrâs, auteur de tant de prouesses, gardien de tous les hommes, vif, rapide, impétueux, héros à la forme resplendissante est tel, qu'en le voyant dans les batailles les ennemis poussent un cri d'effroi*. Dans son ardeur, ce cheval s'avance le premier à la tête des chars de guerre ; et c'est pourquoi les peuples doivent célébrer la force et la victoire du coursier rapide. C'est à lui que les combattants s'adressent lorsqu'ils craignent d'être accablés. Le prêtre honore le *coursier Dadhocrâs, robuste et vainqueur ; cet être qu'on appelle Cygne*.

La joie des Aryas s'augmente du souvenir des souffrances passées. Les jours de misère ont été si longs ! La famine a décimé le peuple en Sapta-Sindhou, et les chants d'allégresse rappellent ces temps douloureux où l'Arya se nourrissait de la chair des chiens : *J'ai vu ma femme humiliée*, dit le poète, *et parmi les dieux je n'ai trouvé de protecteur qu'Indra*. Mais ce sont là des jeux de mémoire ; l'Arya, conduit par le dieu, croit que son domaine s'étendra indéfiniment devant lui, *jusqu'à l'extrémité de la terre*, et qu'il lui suffira de marcher vers l'Orient pour conquérir des territoires nouveaux. La nation aryenne peut impunément s'accroître, la terre est si vaste ! Les dieux brillants donneront au peuple *des enfants et des petits enfants, des terres, un éclat pareil à celui du soleil, une heureuse virilité*. Et ce n'est plus seulement de conquêtes territoriales que rêve l'Arya ; il convoite les richesses mêmes des Dasyous. Ses vœux montent jusques aux dieux, et les entourent, et les pressent, comme le font *d'avidés serviteurs*,

de faibles femmes, s'assemblant autour des seigneurs pour leur demander du pain. Ils désirent des chevaux et des chars, et comptent sur Indra et Varouna, ces généreux auxiliaires, pour le combat qui leur promet *d'abondantes dépouilles.* Les armes brillantes sont prêtes. Les fruits de la guerre sont bons à cueillir.

Pendant la lutte, compacte, la nation n'a qu'une pensée : vaincre et dépouiller l'ennemi. Le prêtre, invoquant les dieux, répondant de leur zèle, exalte les guerriers que les princes mènent à la bataille. Le peuple obéit, se bat bravement, et reçoit sa part de butin, morceau de terre ou lingot d'or, vaches ou parures. Après la victoire, les Aryas, respectant le prêtre, admirent le prince, et lorsque la paix est faite, le barde qui stimula les combattants et le chef qui conduisit l'armée se partagent évidemment l'autorité.

L'infatuation du prince et le despotisme du prêtre se heurtent. Lequel des deux pouvoirs est le plus nécessaire à l'autre ? Qui aura le droit de dernier commandement ? Le conflit était inévitable. Le chantre védique a inventé les dieux pour justifier son ministère, et il a constitué la force seigneuriale pour garantir et défendre l'autel ; voici que le seigneur se fait roi, et que cette créature des prêtres, se dressant impérieuse devant ses auteurs, prétend régner souverainement, dominer toutes les classes védiques, être obéie du corps sacerdotal lui-même ?

Les chantres prennent aussitôt une attitude défensive, résolue : Ils déclarent que les prêtres, alors qu'ils seraient seuls, pourraient, avec les dieux, vaincre et dissiper les ennemis des Aryas. Cette affirmation étant prononcée, cette démonstration de foi étant faite, très prudemment, et non sans habileté, les poètes en appellent à l'intérêt même des seigneurs. Ils tentent de dissiper l'orgueil aveuglant des guerriers victorieux, afin qu'ils voient toute la faute qu'ils vont commettre. *Le roi, dit un hymne, qui préfère le sacrificateur à tous, est sûr, par sa force et sa puissance, de l'emporter sur ses ennemis ; il est certain de demeurer en paix dans sa maison, d'acquérir toute espèce de biens et de voir son peuple obéir à ses commandements.*

Les princes ne se laissent intimider, ni par les menaces, ni par les promesses. Ils pensent que leur autorité est suffisamment établie, et qu'ils peuvent, dédaignant les prêtres, les laisser s'agiter sans leur répondre. La supériorité du roi-guerrier est la conséquence des rapides victoires remportées à leur voix. Le corps sacerdotal ne pourrait pas détruire ce fait. Le prêtre n'a qu'une seule politique à suivre : se taire, supporter patiemment cette passagère humiliation, prendre un masque d'indifférence, et éviter, ainsi, que le peuple ne remarque l'abaissement des ministres des dieux. Les hymnes s'attiédissent, les poètes cessent d'affirmer la véritable puissance du sacrifice, de proclamer la tyrannie de la divinité, les droits rigoureux du sacrificateur.

Les chantres, par un louable effort, s'inspirent des pures œuvres de leurs aïeux, et se mettant en communion avec la nature, ils essayent de la décrire, comme jadis. Mais la source des premières inspirations védiques est obstruée, sinon tarie. L'exercice du commandement a faussé la voix du virtuose ; l'esprit du poète, voué depuis trop longtemps aux torsions des plus bizarres subtilités, a perdu le don merveilleux de l'impression simple et forte. Cette impuissance ressemble à un châtiment. On sent, à la lecture des hymnes de cette période, toute la peine que se donnent les prêtres navrés.

Une attaque soudaine des Dasyous vint dissiper l'antagonisme naissant entre les princes et les prêtres. Les Aryas durent se lever en masse. Les disputes, les divisions, les conflits seraient des crimes alors qu'un effort national est à faire pour repousser l'envahisseur, pour anéantir le Dasyou. La parole est aux bardes, le glaive est aux guerriers.

Il n'y eut pas de grande bataille, mais une série de petits combats, une sorte de poussée, une expansion de foule. Chaque succès valant aux Aryas une terre nouvelle, un butin, la fortune des vainqueurs devint *grandissante, leur existence en fut embellie*. L'exode, ranimé, se prolonge ; les étapes succèdent aux étapes. Les Aryas voient, chaque jour, s'étendre des terres nouvelles sous leurs pieds et, sur leurs têtes, des ciels nouveaux, inconnus, se dérouler. Les hymnes donnent une sorte d'itinéraire : Les Aryas franchissent plusieurs collines boisées et descendent ensuite dans de vastes plaines où la victoire leur paraît facile. Ils sont, maintenant, sur les larges plateaux qui séparent le bassin du Gange du bassin de l'Indus.

CHAPITRE XVIII

Entre le Gange et l'Indus. - Indra, maître des ondes, fondeur des neiges. - Indra et Agni ; dieu des guerriers et dieu des prêtres. - Brahmanes et Kchatriyas. - Corruption sociale, par les Dasyous prisonniers. - Fortifications. - Prouesses et miracles d'Indra. - Le soleil arrêté. - Rivalités brahmaniques. - Réconciliation.

RÉPANDUS sur cette partie de l'Indoustan que limitent l'Indus à l'ouest et les premières déclivités du bassin du Gange à l'est, les Aryas, satisfaits, s'arrêtent et s'installent. La vie aryenne étant surtout pastorale et agricole, les bénédictions des dieux sont appelées sur les animaux, sur les hommes, sur les charrues. Les rênes flottent avec joie sur la croupe des chevaux attelés, l'aiguillon pique doucement les bêtes ; les socs labourent la terre avec bonheur ; avec bonheur les pasteurs conduisent les troupeaux. La terre, *excitée par la charrue, divinisée, est l'épouse du soleil qui l'aime, et c'est ainsi qu'Indra féconde Sitâ.*

Un hymne signale un genre de chasse aux serpents que les Indous modernes emploient encore, précisément là où vivaient les Aryas en halte. *Indra-soleil*, dit le poète, *traîné par des coursiers bleus, a fait dévorer son ennemi, le nuage-serpent, le fils d'Agroù, par des fourmis.* Dans les plaines centrales de l'Indoustan, les natifs chassent quelquefois les serpents à l'aide de fourmis voraces dont on emplît le trou où la bête s'est réfugiée. Le poète védique a certainement vu de ses yeux cette chasse singulière, car l'esquisse qu'il en donne est d'une grande précision descriptive : *Malgré l'obscurité, Indra a vu Ahi qu'il chercha dans son trou, et, brisant le vase qui contenait les fourmis, Indra force Ahi hors de son asile, et Ahi s'échappe, ses membres contractés, couverts de fourmis dévorantes* ; sous cette cuirasse atroce, mouvante, grouillante, le serpent se tord, impuissant, et succombe.

Le fils d'Agroù, Ahi, c'est le nuage serpentant, orageux, gonflé de pluie, plein de ce lait céleste qu'il a dérobé et qu'il emporte ; Indra le poursuit, l'attaque, le tue, afin que les ondes bienfaisantes retournent à la terre. L'Indra-foudre, ennemi d'Ahi, faiseur d'orages, avait été négligé par les Aryas sortis du Sapta-Sindhou, auxquels l'eau ne manquait plus. La sécheresse des plaines centrales de l'Indoustan ravive la mémoire des émigrants, et aussitôt les hymnes de célébrer le dieu qui, donnant la mort à Vritra, a délivré les ondes, a fait l'abondance des aurores, a ouvert la carrière des fleuves qui coulent sur le sol. L'arme d'Indra, c'est la foudre. Les nuages sont des villes noires contre lesquelles le dieu lance son trait vainqueur, ou bien des outres qu'il crève, ou encore des vaches brunes dont il fait couler le lait, des brebis dont il brûle la blanche toison, des serpents dont il rompt les nœuds. *Indra, héros sage, terrible, généreux, lance sa foudre qui donne la fertilité, en faveur de ses amis, et pour leur fortune.*

Les mérites du dieu vont augmenter avec ses fonctions. Le dernier exode a jeté les Aryas hors du Sapta-Sindhou ; changeant de milieu géographique, les émigrants ont assisté à des spectacles imprévus. Le ciel et la terre se sont modifiés à leurs yeux ; le climat n'est plus le même ; les phénomènes naturels ne s'accomplissent plus de la même façon.

Les Marouts violents, ces *vents grands souffleurs*, s'emparaient des nuages noirs, gonflés au bord de la mer, et ils les poussaient vers le Sapta-Sindhou. Indra les arrêtait au passage, et d'un coup de foudre, éventrant ces vaches noires, il livrait

à la terre védique l'eau que les nuages emportaient. Lorsque les rivières s'asséchaient, les Aryas croyaient que des brigands, des Dasyous, retenaient les eaux prisonnières à leurs sources. On invoquait alors le dieu libérateur des ondes, mais on ignorait comment la divinité bienfaisante, toujours victorieuse, dispersait les brigands et délivrait les eaux. Cet acte de force suprême échappait à la vue pénétrante du corps sacerdotal ; les Himalayas, d'où les fleuves descendaient, se dressaient immenses, mystérieux, intimidants, devant leur imagination impressionnée.

L'exode a conduit les Aryas dans cette partie de l'Indoustan où la cause de l'assèchement périodique des rivières va se manifester clairement à leurs yeux. Si, dans une certaine saison, les eaux cessent de descendre des Himalayas en torrents impétueux, c'est qu'elles se sont solidifiées sur les sommets, prenant une forme éclatante de blancheur, s'entassant en neiges, obstruant les vallées, congelant les sources. Cela dure jusqu'au moment où, s'armant de toutes ses ardeurs, Indra-soleil lance ses rayons, comme des traits, sur les hauteurs himalayennes, fond les neiges, rompt les glaces, et délivre ainsi, effectivement, les ondes que le froid retenait. De même que le vent, par sa violence, trouble l'eau, Indra, par sa force, trouble l'air et la terre ; il *brise les corps les plus durs* », il *abat la tête blanche des montagnes*. Le retour des ondes, par Indra, est magnifiquement célébré : C'est Indra qui remplit les rivières, qui dompte les flots, qui délivre les eaux prisonnières, qui donne à la grande terre l'abondance et la fertilité ; qui fait déborder les fleuves, qui *satisfait la soif de la terre altérée*. Indra est incontestablement le dieu maître des ondes, vainqueur perpétuel d'Ahi, ami et presque serviteur de l'homme, entretenant sa force par de régulières libations, que les prêtres védiques préparent pour lui, continuellement. Car, ivre, Indra est invincible : *c'est uni à Soma, aux libations, qu'il fait gronder l'orage en faveur des enfants de l'homme ; qu'il frappe Ahi ; qu'il déchaîne les sept torrents ; qu'il rouvre les canaux fermés par les ennemis de l'Arya*.

Les dieux jumeaux, Indra et Agni, Feu céleste et Feu terrestre, divinisés, émanations d'un même principe, le principe igné, et souvent confondus dans leurs manifestations, deviennent, à ce moment de l'histoire védique, deux divinités absolument distinctes, ayant chacune sa personnalité indépendante et sa fonction déterminée. La séparation est radicale. Le culte d'Agni est sans rapport avec le culte d'Indra ; les prêtres du bûcher se distinguent des prêtres du soleil. Les princes, les seigneurs et les guerriers adoptent Indra, laissant Agni au peuple. C'est que pour s'exonérer des exigences matérielles et morales du corps sacerdotal, les « hommes de force et de puissance » ont eu la pensée d'élever un autel rival en face de l'ancien autel védique, et d'organiser un nouveau corps de prêtres, ministres d'Indra qui disputeront aux ministres d'Agni une grande part de leur influence.

La rivalité sacerdotale ne tardant pas à s'accroître, les querelles succèdent aux querelles ; la lutte, tantôt sourde, tantôt bruyante, caractérise l'époque, et il est très facile de suivre, dans le Rig-Véda, les alternatives des défaites et des succès que subissent les chantres en conflit aigu. Lorsque les anciens prêtres védiques sont en pleine victoire, le culte d'Agni est le culte dominant, tous les hymnes exaltent ce dieu ; lorsque, au contraire, les prêtres nouveaux, les prêtres des princes et des guerriers, s'emparent du sacerdoce, le culte d'Indra seul resplendit, les chantres dédaignent le dieu du bûcher et célèbrent exclusivement le dieu fort, le dieu puissant, magnifique, invincible. Les hymnes sont, en cela, des dénonciations historiques. L'autel d'Agni est-il relevé, les chantres de ce dieu constatent que *ses ennemis avaient rejeté au rang des mortels celui qui est le roi*

des êtres et l'espoir des nations ; mais on l'a délivré, on lui a rendu son culte, sa gloire, *et ses calomniateurs seront confondus*.

Le prêtre, triomphant, ne songe, dès que son autorité s'est affermie, qu'à se venger de ses adversaires : *Agni*, dit-il, *fera retomber le mal sur ceux qui ont fait du mal à ses prêtres, et ils seront ainsi punis par leur propre faute*. Le prudent Agni frappera, *par sa méchanceté même, le méchant qui tendait des embûches à ses sacrificateurs*. Après ces accès bien naturels d'une rancune justifiée, les prêtres affirment la générosité de leur dieu, *roi de l'homme puissant et riche, maître de l'abondance et de la fortune*. Le dieu, si longtemps calomnié, très généreux, très bon, pardonne vite ; il agréé toutes les offrandes, sans vouloir se souvenir de ses ennemis, pourvu que le donateur soit pieux.

Cet homme riche et puissant que le prêtre soumet à Agni, c'est le Kchatriya, le possesseur du *kchatra*, c'est-à-dire de la force, d'un domaine donnant la puissance ; c'est, indifféremment, le chef de tribu, le seigneur, le prince ou le guerrier. Le kchatriya est l'antagoniste de *l'homme de la prière*, du brahmane.

Les brahmanes ayant ressaisi le pouvoir, et ne s'appuyant que sur le peuple, se gardent de montrer leur joie. C'est le spectacle de l'humiliation des prêtres, de leurs souffrances, de leurs angoisses qui, certainement, leur a valu la compassion de la masse des Aryas. Il importe donc de conserver, dans le triomphe, le bénéfice de cette intéressante situation. Et c'est pourquoi, tandis qu'ils proclament énergiquement la royauté d'Agni et la soumission des kchatriyas au premier dieu védique, les chantres s'humilient publiquement, se frappent la poitrine, s'accusent de n'être que des hommes, d'avoir pu, par ignorance, commettre des fautes, et demandent au dieu de *les laver entièrement du péché, de les délivrer du mal*. Ils ne réclament pas seulement le pardon des fautes qu'ils ont commises envers les dieux, mais encore de celles qu'ils ont commises envers les hommes. Ils veulent *une absolution qui les exonèrera de toute peine encourue*. Ne sont-ils pas les véritables amis de la divinité qu'ils invoquent ?

Comment l' Arya n'admirerait-il pas de tels hommes qui, loin d'abuser de leur victoire, loin de s'enorgueillir de leur succès, d'alourdir leur bras au nom d'un dieu vengeur méconnu, se font petits dans leur apothéose, se chargent volontairement du poids des fautes commises, consacrent la première heure de leur délivrance à confesser leurs péchés, sans accuser personne, sans se plaindre, sans maudire ?

Les terres prises aux Dasyous suffisent amplement aux Aryas. Les plaines à exploiter sont immenses ; les pâturages ne manqueront pas. Il y a du travail *pour les animaux, pour les hommes et pour les charrues*. Le partage des territoires conquis a été fait : Les seigneurs se sont réservé de grands espaces, qu'ils font cultiver ; ils ont aussi de nombreux troupeaux, que des bergers à leur service mènent paître. Les hommes de guerre se sont distribué les dépouilles des Dasyous. Cette distribution a été nécessairement très inégale.

Des quantités de Dasyous, cernés en plaines ou surpris dans les villes, ont été gardés comme prisonniers par les Aryas. On les emploie aux travaux des champs ; on leur confie, dans les maisons, une partie du service intérieur. Cette innovation corrompt les vainqueurs. Les prisonniers de guerre exécutent, pour les familles aryennes qui les possèdent, les travaux que les Aryas des premiers temps se partageaient, alors qu'ils étaient relativement pauvres, mais indépendants. La jeune fille a cessé de remplir sa mission domestique ; on la

nomme encore *duhritri*, mais elle ne va plus *traire les vaches* ; le frère est toujours *b'râtri*, mais il n'est plus le *défenseur* unique de son père, de ses sœurs. Le culte védique avait déjà subi la pernicieuse influence du noir Dasyou à laquelle sont dus le jeu théâtral des cérémonies, l'ambition grossière des prêtres, la pompe hideuse des sacrifices sanglants ; voici que la famille védique vient de s'inoculer le même virus.

Bien qu'une ère de longue paix semble devoir favoriser la passion dominante de l'Arya, c'est-à-dire la parfaite quiétude du corps et de l'esprit, les hymnes reflètent de grandes craintes. En s'enrichissant par l'exploitation intense des vastes domaines qu'ils se sont appropriés, les princes védiques abusent du peuple travailleur et l'appauvrissent jusqu'à la misère. D'un autre côté, la nécessité de se garantir contre les représailles des Dasyous refoulés, impose aux princes la construction de forteresses défensives et l'entretien d'une armée. Les guerriers habitent des villes murées. Enfin le prince doit assurer une large existence aux prêtres qui ont le monopole de la prière, qui sont les ministres indispensables des dieux, qui accomplissent les œuvres variées du sacrifice, dont *la bouche a le dépôt de l'hymne saint*. La générosité du prince envers les chantres n'est d'ailleurs que l'accomplissement d'un devoir. Un prêtre déclare que les seigneurs lui ont donné cinquante chevaux, qu'il a payé ce présent par ses hymnes : c'est une dette qu'il a acquittée ; il ne doit plus rien.

Si la générosité du kchatriya envers le brahmane, du guerrier envers le prêtre, va jusqu'à la munificence, alors l'œuvre du poète dépasse les limites du possible pour exalter le donateur ; aucune exagération ne l'intimide : L'un affirme qu'un chef, pieux et prudent, l'a rendu riche en lui donnant *deux bœufs attelés à un char, avec dix mille vaches, cent vingt autres vaches, et deux chevaux traînant une précieuse charge*. Ce roi sera protégé par Agni. Un autre annonce qu'il a reçu cent taureaux mâles, et que le donateur obtiendra, en compensation, d'Indra et d'Agni, qui ont *tous les trésors à leur disposition, une mâle vigueur et un large domaine* ; il sera *comme le soleil immortel dans les cieux*.

L'exagération outrée de ces hymnes témoigne de l'audace du prêtre, de la crédulité du peuple et de la richesse de certains kchatriyas. Humble devant la foule, ne se montrant que chargé de péchés et dans l'attitude d'un serviteur des hommes et des dieux, le prêtre se redresse lorsqu'il rencontre un Arya puissant et, riche. S'il glorifie le kchatriya généreux, il désigne et il menace le prince rebelle à l'autorité sacerdotale. Ceux qui, ayant vu leur fortune consolidée par la force d'Agni, lui refusent leurs sacrifices, méritent l'inimitié et la haine.

Les prêtres nouveaux, institués par les seigneurs, ayant élevé des autels à Indra, *dieu magnifique et invincible, vainqueur perpétuel, donateur incontestable des grands territoires et des riches butins arrachés aux Dasyous*, les anciens chantres, de leur côté, se hâtent de célébrer le dieu porte-foudre, d'organiser magnifiquement son culte spécial ; ils lui prodiguent les louanges, lui consacrent des hymnes retentissants, et cela pour ruiner la tentative très hardie des kchatriyas. Un hymne énumère longuement les hauts faits, les miracles d'Indra ; miracles constatés dans le passé, miracles qui s'accompliront dans l'avenir. Les antiques prouesses d'Indra sont bien connues ! C'est lui, ce Maghavan ; qui, en Sapta-Sindhou, attaqua résolument les noirs orages et répandit largement les eaux sur les champs des Aryas ; c'est lui qui, favorisant les exodes vers l'orient, rendit guéables les rivières torrentueuses ; c'est lui qui, hors du Sapta-Sindhou, frappant Ahi, fit libres les ondes prisonnières ; qui, dans les batailles consumma la défaite des Dasyous ; c'est lui, enfin, qui, retenant ses chevaux, arrêtant son

char, un jour, frappa le soleil d'immobilité, pour assurer la victoire aux Aryas : *Dès le lever de l'aurore, dit l'hymne à Indra, le dieu arrêta le char du soleil et put ainsi vaincre les Dasyous, prendre leurs villes.*

Indra, glorifié aux dépens d'Agni, accepté par les anciens chantres, ne conservera les bénéfices de cette adoption que si, rachetant son passé, c'est-à-dire sa partialité en faveur des guerriers, il se montre généreux envers les prêtres. On dit qu'Indra agit avec justice et qu'il accorde ses bienfaits aux sages ; or, ses prêtres, ses amis, qu'ont-ils reçu de lui, eux qui lui ont procuré tous les présents qu'il pouvait désirer ? Le poète, d'ailleurs, n'a pas de préférence, et si le dieu fort veut le servir, il le servira à son tour. Ardent improvisateur, le prêtre fera l'éloge du grand et robuste Indra, du dieu qui donne la force aux hommes, qui vient au milieu du peuple et le protège dans les combats ; mais à la condition que le dieu abandonnera les prêtres nouveaux, ceux que *leur impiété* a séparés des anciens prêtres, de l'antique corps sacerdotal.

La politique des kchatriyas a donc avorté. Les vieux brahmanes ont été plus habiles que les- jeunes guerriers. Les vaincus, qui sont riches, et dont le pouvoir dépend des vainqueurs, payeront chèrement leur insuccès. Il faut que désormais les prêtres, enrichis, se revêtent d'insignes frappant les yeux, et qu'ils se rendent à l'enceinte sacrée en déployant un certain luxe. Ils viennent donc à l'autel montés sur des chevaux blancs ou roux, richement ornés, couverts de broderies d'or. Ils ont un costume étincelant, ils portent de riches parures provenant de la libéralité des Aryas, et disent que le prêtre *doit se présenter devant le peuple comme le fait un seigneur*. C'est dans ce but que de pieux Aryas ont donné *des milliers de parures, des chevaux forts et magnifiques, des chars superbes*, et c'est ainsi que les richesses vont aux chantres *comme les vaches vont aux pâturages*.

Le prêtre est donc paré comme un seigneur ; il possède *des milliers d'ornements* ; de beaux et brillants coursiers ; aux harnais d'or, le transportent à l'assemblée du sacrifice. Le sacrificateur est au-dessus du prince, comme la prière est au-dessus du glaive. De même que la parole gouverne l'action, le brahmane maîtrise le kchatriya.

Le seigneur avare de présents sera maudit. Indra, *ennemi du riche avare de libations, le dépouille de sa fortune, cause sa ruine et sa mort* ; il est au contraire tout dévoué à celui qui lui présente des offrandes. Les princes généreux seront invincibles et opulents ; leur famille sera nombreuse, car la faveur divine n'est due qu'à ceux qui *n'usent de leur fortune que pour donner des chevaux, des vaches et des étoffes*. Une haine violente poursuit les seigneurs qui ne se sont pas soumis au corps sacerdotal. L'opulence de ceux qui jouissent de la vie, sans payer aux prêtres le prix des hymnes, ne peut que disparaître un jour, s'effondrer. Ces *impies, ces traîtres au culte, seront, par le dieu de la force, arrachés à la vue du soleil*.

Aux chefs de tribus que les prêtres aiment, le peuple doit obéir, et cette obéissance est le prix dont les chantres payent la générosité des kchatriyas. *Les hommes s'inclinent avec respect devant le jeune seigneur, riche en offrandes, qui donne aux prêtres des chevaux rouges et des vaches*. Au prince soumis, les brahmanes garantissent le commandement, le bonheur, un règne paisible : *Il n'a rien à craindre, le chef qui a versé, pour Indra, de nombreuses coupes de soma ; il marche à la tête de ses hommes, il triomphe de son ennemi, il règne heureusement sur ses provinces et il illustre son nom ; il vivra, fort, conquérant, favori des dieux*.

Craignant, sans doute, que leurs rivaux ne s'emparent de quelque autre dieu, les chantres se hâtent de faire revivre, pour l'accaparer, tout l'olympé védique. Le poète chante la terre, l'air, les astres, les plantes, afin que tous les dieux lui soient favorables, qu'ils l'exemptent de tout mal et lui procurent, avec une forte famille, toute espèce de biens. Ce zèle religieux, suspect, vaut aux prêtres quelques ennuis ; mais *celui qui blâme le zèle des prêtres s'expose à perdre ses sueurs et à s'épuiser en vains désirs.*

Il n'est plus permis de critiquer les ordonnateurs des sacrifices. Le prêtre, maître du sacerdoce, peut l'abandonner, laissant ainsi les Aryas sans prières, sans divinités. Le prêtre est libre, il est indépendant, sa charge sacerdotale est volontaire, et s'il la garde, c'est que tel est son bon plaisir ; il va *comme un cheval attelé à un char et qui peut se débarrasser de sa charge.* Le rôle du prêtre, on pourrait dire son droit, est laconiquement défini. Le brahmane est fait pour *diriger les autres dans la voie droite, où il marche le premier.* La vigueur est revenue aux chantres ; leurs paroles sont très fermes ; leur poésie est accentuée ; leurs pensées ont une ample envergure. Ils gouvernent, ils règnent, ils tiennent les Aryas sous leur regard.

La période de persécution relative que les brahmanes ont subie, non sans héroïsme, a donné ses fruits. Une grande expérience a été faite, dont les prêtres profitent sagement. Pour attirer le peuple et frapper ses yeux, les chantres se montrent superbes, magnifiques, vêtus d'or, couverts de bijoux, parés comme des princes, en même temps que, pour toucher le cœur des Aryas, ils ramènent le culte à la touchante simplicité des temps primitifs, allumant le feu, étendant le gazon et chantant l'hymne. Quel Arya ne se serait cru de nouveau en Sapta-Sindhou ? — Plus de bûchers énormes écrasant l'autel d'Agni, plus de sacrifices sanglants, plus de ces banquets où les prêtres mangeaient la viande rôtie des victimes et s'enivraient de soma. Le poète, très puissant, et très majestueux, invoque les dieux devant un simple autel de pierre, couvert de mousse. Les hymnes cessent de réclamer, pour l'Arya, des chevaux, des guerriers, de nombreuses lignées, de grandes batailles et de riches butins ; doucement, les prêtres demandent des œuvres pacifiques. Les chants sacrés ne sont plus des cris de colère, des imprécations, des revendications de droits ; le brahmane n'excitant plus les dieux, veut, par sa poésie, les charmer, les séduire, *comme l'écuyer, de la voix, flatte ses coursiers.*

Indra est toujours le dieu tort et susceptible, refusant de s'allier à l'impie avare de libations, dont les colères sont terribles, qui peut tout dompter et qui inspire la terreur ; c'est un maître qui conduit son esclave à son gré, qui vient prendre le bien de l'avare pour le donner à son serviteur, qui repousse le riche ami des méchants ; mais il est généreux, il ignore la rancune, il ne rend pas le fils responsable des fautes du père, il punit justement et sait pardonner. Il n'abandonne pas, il ne fuit pas celui dont il a pu frapper le père, la mère ou le frère ; il accepte les offrandes de l'Arya repentant. Il sait punir ; mais pour le péché des autres, il ne condamne pas, il n'abandonne pas son serviteur ; il peut même le combler de ses bienfaits. Cet appel à la réconciliation des prêtres et des guerriers témoigne de l'autorité reconquise des brahmanes.

CHAPITRE XIX

L'Aryavarta. - Triple alliance : prêtres, guerriers, Aryas enrichis. - Nouveaux émigrants.
- Extension vers l'est, jusqu'à la Djumna. - Orages et vents divinisés : Pardjania et les Marouts. - Idoles ébauchées. - Agitation védique. - Guerre soudaine. - Appel à Indra.
- Divisions intestines. - Les prêtres veulent un roi.

DANS le pays nouveau des Aryas, dans l'Aryavarta élargi par la conquête, la vie devenait déjà difficile. Les inégalités sociales s'y accentuaient de plus en plus, la misère s'y étendait, des crimes s'y commettaient sur les routes, que des voleurs infestaient. Il n'y avait presque plus de sécurité. Les princes, enrichis des dépouilles des Dasyous, et grossissant leur fortune aux dépens du peuple, comptaient sur les prêtres pour refréner l'envie, pour atténuer l'effet des misères publiques, pour tenir les Aryas malheureux en respect. Les prêtres, eux, comptaient sur les princes et sur les guerriers pour châtier le peuple, en cas de révolte. Une alliance, inévitable, existait donc entre le brahmane et le kchatriya ; la crainte des explosions populaires faisait l'accord du prêtre et du soldat. Les seigneurs garantiraient aux brahmanes une vie facile, large, relativement somptueuse, et les brahmanes, en échange, délègueraient aux princes une partie de l'autorité divine que détiennent les ministres des dieux. Un hymne du Rig-Véda, qui a la valeur d'un traité, dit que la déesse opulente, mère du jour, accordera une mâle abondance aux nobles seigneurs qui auront comblé les prêtres de présents ; qu'elle donnera la force et la prospérité aux princes qui auront distribué des vaches et des chevaux. *Ô riche aurore, s'écrie le poète, naïvement, donne-nous tout ce qu'il nous faut, et même au delà !* Le dieu qui fait le prêtre riche en offrandes, et le guerrier glorieux dans les batailles, veut que le sage, célébrant sa grandeur, se distingue *au milieu des mortels* par son opulence. Il importe que les prêtres, protégés d'Agni, le dieu éclatant de lumière, possèdent des pâturages remplis de vaches ; il est nécessaire que les prêtres et les guerriers, unis, délivrés de toutes préoccupations matérielles, se manifestent *au-dessus des autres hommes par la richesse, par la gloire et par la puissance*.

Les hymnes énumèrent complaisamment les cadeaux magnifiques et continuels faits aux prêtres par les princes reconnaissants. Parmi ces offrandes, pour la première fois se trouvent des hommes. C'étaient, probablement, des Dasyous, des prisonniers devenus serfs, ou peut-être, encore, des Aryas dégradés, que les princes offraient aux prêtres. L'auteur d'un hymne dit positivement qu'il a reçu d'un guerrier *deux caavales légères, cent vaches, des vivres préparés et des serviteurs couverts d'or, beaux, robustes, fidèles*.

L'alliance des prêtres et des guerriers va devenir insuffisante. Il existe, entre les brahmanes et les kchatriyas, une classe d'hommes dont l'importance s'est accrue et qui tient, maintenant, une large place dans le groupe aryen ; ce sont ces Aryas, nombreux, qui, dédaignant la gloire des guerriers, méprisant l'ambition des brahmanes, ont continué, simplement, la tradition védique du *père de famille* en relation directe avec les dieux, maître dans sa maison, satisfait de vivre, et le disant. Ces Aryas paisibles se sont enrichis, les uns en exploitant leur terre, les autres en se livrant à quelque commerce fructueux.

Les hymnes de cette période dénoncent le vif désir qu'éprouvaient les brahmanes d'attirer à eux ces Aryas, puissants par leur fortune et respectés. L'union du

prêtre et du père de famille serait aussi irrésistible, dit un chantre, *que le sont les vents impétueux, fendant avec force, tels que des troupes d'oiseaux, les plaines de l'air, et couvrant l'horizon*. Un hymne à Agni, *qui conduit à la fortune par les voies sûres, qui fait traverser le mal impunément*, appelle la protection du dieu *sur le père de famille et sur le chantre, réunis*. Des intérêts identiques stimulant les prêtres, les guerriers et les *pères de famille* enrichis ; les uns et les autres ayant la préoccupation de se garantir mutuellement la jouissance de leur pouvoir, ou de leur richesse, contre les entreprises d'un peuple irrité, la triple alliance fut un engagement prompt et facile. Une grande satisfaction se manifeste, alors, dans le Rig-Véda. Il serait si doux de vivre ainsi, entièrement, *les cent années de l'existence humaine* !

Le pacte d'alliance devait être respecté, parce qu'il était nécessaire. Un conflit entre les prêtres et les guerriers eût certainement détruit les deux pouvoirs. Constamment, en effet, du nord-ouest et de l'ouest arrivaient des groupes d'Aryas, croyant vivre mieux dans cette partie de l'Indoustan qui était devenue comme le territoire central de la nation. Cette émigration continuelle grossissait le nombre tumultueux des misérables, et les inégalités sociales, criantes, s'accroissaient davantage chaque jour. Ces bandes d'Aryas affamés quittaient le Sapta-Sindhou comme subissant une force irrésistible, s'imaginant qu'à l'est de l'Aryavarta, les dieux, par des miracles successifs, assuraient aux hommes une vie toute de joie et toute de gloire.

Les plaines centrales de l'Indoustan, où s'accumulaient ainsi les Aryas, devenaient insuffisantes ; il y avait, dans les parties déjà trop peuplées, comme des poussées de foule. La nouvelle terre aryenne étant couverte d'hommes, chaque émigrant venu de l'ouest prenait la place d'un occupant et, ainsi, de substitution en substitution, des Aryas de la partie orientale de l'Aryavarta se trouvaient rejetés hors de la frontière. Sans que les hymnes de ce moment signalent le moindre mouvement d'exode, aucune sortie préparée, nulle expédition militaire, on voit clairement l'Aryavarta s'agrandir, les émigrants se répandre vers l'est, de plus en plus. Victoires faciles, d'ailleurs, remportées à la pointe de la charrue, occupations successives que consacrent de larges ensemencements. Peut-être y eut-il quelques rencontres, quelques luttes. Un hymne dit une heure de crainte : les dieux sauveurs et secourables sont appelés pour triompher encore d'un parti de Dasyous ; mais ces inquiétudes sont passagères.

Sans se heurter à de sérieux obstacles, les Aryas purent marcher droit devant eux, jusqu'à la première rivière du grand bassin gangétique, jusqu'à la Yamounâ, la Djumna moderne. Aux Marouts tout puissants, véritables dieux du pays des cyclones, les hymnes demandent que *les bords de la Yamounâ* retentissent du beuglement des troupeaux.

L'exploitation des terres nouvellement prises aux Dasyous est l'œuvre unique, la constante préoccupation, le but exclusif des Aryas. Ces terres étant sèches, brûlées, la pluie fécondante et les vents orageux, divinisés, reçoivent les hommages des chantres. A Pardjania le tempétueux s'adressent les hymnes. Le nuage est nue cavale que saillit le vent ; et lorsque Pardjania fait entendre sa voix, *lorsqu'il tonne*, la pluie dépose sur les plantes les bernes précieux. C'est Pardjania qui, volant de toutes parts sur son char humide, déchire l'ouïe des nuages, afin que les collines et les plaines soient inondées : L'orage éclate, la pluie tombe, les herbes croissent, et l'Arya reconnaissant célèbre Pardjania, *le dieu qui a rendu la vie aux déserts arides, qui a développé les plantes utiles à*

l'existence de l'Arya, qui a bien mérité les hommages des mortels. L'hymen fécond de la Terre et du Ciel, par l'orage, est le sujet d'un hymne : *Tel que l'écuyer qui, de son fouet, stimule ses chevaux, Pardjania chasse devant lui ses coursiers chargés de pluie ; du ciel, couvert de nuages, sortent de longs frémissements ; les vents soufflent, les éclairs brillent, les plantes croissent, l'air est saturé de germes ; la terre renaît pour tous. Pardjania féconde Prithivi.*

Dans le bassin du Gange, où viennent de pénétrer les Aryas, les magnifiques pluies d'orage ne sont pas seulement fécondantes ; elles assainissent aussi l'air, en détruisant les pestilences, nées d'une intolérable chaleur. Les vents, les Marouts robustes, bienfaisants, qui traquent les nuages et les poussent vers les nouvelles terres aryennes, sont, en même temps, des héros qui combattent les ardeurs du ciel, des amis qui détruisent les germes mortels dont l'air est empesté, des dieux qui distribuent la pluie à la terre. Les hymnes aux Marouts se succèdent donc, et se répètent. On offre de grands sacrifices à ces dieux qui viennent, avec régularité, mettre un terme à la chaleur accablante et sauvent l'Arya de la mort en lui donnant de l'eau.

Les dieux védiques sont toujours relatifs aux besoins des Aryas. En Saptasindhou, ils adoraient Agni, le dieu-bûcher donnant sa flamme douce et bienfaisante ; les premiers émigrants préférèrent Indra, le dieu-soleil, le dieu porte-foudre, répandant l'eau que les nuages dérobaient, protégeant ses amis contre les Dasyous ; sur les bords de la Djumna, dans le bassin gangétique, les vœux s'adressent aux Marouts, aux vents terribles : Il ne suffit plus aux Aryas de voir les plantes croître après la pluie ; il est, en outre, nécessaire que des ouragans viennent assainir l'air.

Les Marouts, très nombreux, forment une légion, une troupe divine. Ils soufflent de tous côtés et se manifestent de mille manières, tantôt, couvrant la nue de purs et légers réseaux, tantôt fendant avec force le nuage sous la roue de leur char. Fils de la terre, ils se répandent et grandissent dans l'espace. Ils sont enjoués, taquins ou violents ; ils tourmentent les nuages *comme la vague tourmente les vaisseaux* ; ils ébranlent jusqu'à des citadelles. Les cyclones qui dévastent les plaines où campent maintenant les Aryas, ne sont que les jeux des Marouts ; *devant ces dieux terribles, les forêts frémissent de crainte.* Par eux, la terre et les montagnes s'entrechoquent, les orages sentent frémir leurs flancs grossis ; leur voix fait trembler le sommet du ciel, *lorsqu'ils se jouent en agitant leurs glaives et se précipitent comme des torrents.*

Les prêtres ont adopté la nouvelle divinité ; ils ont hardiment placé les Marouts au sommet de l'olympé védique. C'est aux Marouts que les chantres s'adressent, ce sont les Marouts qu'ils invoquent. Le pouvoir des Marouts est sans limite ; les adorer c'est être fort, riche, puissant. Le prince ou le guerrier qu'ils protègent, ne saurait être ni vaincu ni tué ; il n'a ni chagrin, ni blessure, ni mort à craindre ; ses richesses et sa gloire sont à l'abri. Les Marouts sont généreux et fidèles ; ils donnent et garantissent la fortune ; la force qu'ils peuvent accorder est telle qu'elle excite l'envie ; ils conservent ceux qui les charment par leurs œuvres ; ils veillent sur les troupeaux et sur les moissons de leurs amis ; ils maintiennent la fortune des chefs, ils *aident l'homme à traverser heureusement cent hivers.*

Cependant quelques hymnes vont encore à Agni. Il est des poètes qui ne peuvent se résoudre à abandonner le dieu bon des premiers temps. Çà et là, dans le Rig, se glissent quelques mots de regret, de révolte même, et l'on y remarque la trace de pénibles hésitations, de doutes désolants, de consciencieuses craintes ; un prêtre, tourmenté par l'Agni lumineux qui est dans

son cœur, entend ses oreilles bourdonner, voit son œil se troubler, sent que son âme s'égaré dans l'incertitude. Que doit-il dire ? Que doit-il penser ?

Le corps sacerdotal s'est cuirassé d'une hiérarchie rigoureuse. Le clergé védique se compose d'ordonnateurs et d'obéissant. Les Marouts, étant des dieux nécessaires, sont des dieux imposés. Désormais, tous écarts d'imagination seront des fautes ; la pensée perdra tout droit au libre essor ; il y aura des règles, des limites, des lisières et des baillons. Le rêve étant comme interdit, l'immatériel s'estompera, s'effacera, disparaîtra pour faire place à la forme visible et palpable. Les dieux, engainés dans un corps réel, deviendront des idoles, et on les parera. La pure divinité védique est morte ; le fétiche naît. Vienne un Dasyou, un nègre effronté, adroit, artiste, et de ses mains, avec la pointe de sa flèche, dans un tronc d'arbre, il ébauchera le dieu décrit par le chantre des Marouts ; ainsi se produira la sculpture grotesque des pagodes : Sur les épaules des Marouts reposent des glaives ; dans leurs bras sont placés la foudre et les attributs de la vigueur ; sur leurs têtes, brillent des aigrettes d'or ; leurs carquois sont remplis de traits ; leurs corps sont chargés de riches ornements ; des bracelets ceignent leurs jambes ; des colliers se balancent sur leurs poitrines ; il n'est pas jusqu'aux ondulations des ondes purifiantes qui ne soient figurées sur leurs chars.

Le culte est profondément modifié. Les manifestations extérieures prennent une allure nouvelle. Les offrandes témoignent de la piété des fidèles ; le respect dû aux prêtres et aux dieux s'affirme par un geste consacré. Le mortel qui veut honorer le dieu, qui le célèbre dans le sacrifice en lui présentant son offrande, doit élever ses mains d'une certaine manière, vénérer le pontife en prenant une certaine attitude. Hors de l'enceinte sacrée, comme devant l'autel, le ministre des dieux se distingue des princes, des guerriers, des riches Aryas et du peuple ; il porte une coiffure spéciale, et ses cheveux, tressés en forme de crête, sont penchés du côté droit.

Une sorte de fièvre religieuse s'est emparée des chantres. Les sacrifices sanglants sont repris : le victimaire étend la peau de l'animal immolé, *comme la terre est étendue sous le soleil*. L'agitation est générale. Des périls imaginaires hantent l'esprit des Aryas surmenés. La peur de la pauvreté se répand comme une monomanie ; l'insomnie énerve l'Indou. Les prêtres voient partout de mystérieux complots menaçant leur autorité : Contre les méchants *qui peuvent avoir, comme dans un jeu cruel, conçu quelque mauvais dessein, contre les trames injustes qui peuvent avoir été tissées, et qu'ils ignorent*, les prêtres invoquent les dieux qui les *délivreront de toutes intrigues en les éventant*.

Ce n'est pas que le patté d'alliance soit rompu. Les hymnes disent la loyauté avec laquelle les engagements réciproques sont respectés ; les dieux *aux larges regards* sont également invoqués en faveur des prêtres et des princes. Les maisons des grands et des chantres ont la même importance. Les prêtres font des vaux sincères pour les grands et pour leurs amis ; ils supplient les dieux de n'abandonner ni les seigneurs, ni les poètes qui les chantent. Mais les chefs de tribu se sont multipliés ; il est peu de guerriers dont la vaillance fut remarquée un jour de combat, qui n'ait réclamé une part de pouvoir. On a l'impression, en lisant le Rig-Véda, d'un morcellement excessif. Des seigneuries très nombreuses se sont formées ; innombrables sont les tribus védiques. Il n'est plus possible d'embrasser, de tenir sous un seul regard l'ensemble de la féodalité aryenne, de maintenir l'unité d'action indispensable au succès définitif des alliés. Il est arrivé, par exemple, qu'aux limites sud-est de l'Aryavarta, des chefs de tribu, à la tête

de bandes armées, ont attaqué des Dasyous pour s'approprier leurs dépouilles, tandis que la nation védique croyait jouir d'une entière paix. Ces entreprises individuelles semblent réussir ; elles valent à leurs auteurs une popularité bruyante, tant les jeunes Aryas aiment les batailles maintenant.

Les mœurs védiques, telles que les prêtres les ont rêvées, touchent suivant eux à la perfection : Les princes, respectés, craints, sont quelquefois aimés, et la jeunesse, vigoureuse, obéissante, domptée, forme le rempart vivant de la nation. Les œuvres de la paix s'épanouissent. La poésie reprend ses droits.

Les hymnes ne sont plus seulement des invocations ou des prières ; il en est qui sont indépendants de tout sentiment religieux. Un poète chante l'aurore, *déesse antique et toujours jeune, prévoyante, immortelle, se dressant au-dessus des mondes et annonçant l'astre immortel*, se renouvelant sans cesse chaque matin, faisant, d'une marche uniforme, *tourner sa roue dans la même voie*. Elle projette ses blanches clartés ; elle découvre son corps à l'orient ; elle se dévoile, *ainsi qu'une beauté couverte de parures* ; elle se lève et se montre, *comme la femme qui sort du bain, jalouse de plaisir, toujours jeune, précédant la lumière du soleil, son époux*. Sans voiles, faisant de la clarté, *elle s'étend d'une extrémité à l'autre de la terre*. — L'inspiration est devenue lourde, traînante, essoufflée ; les images, répétées, ne sont qu'un jeu de mémoire, un emprunt continuels aux chants antiques. Le poète, cependant, s'efforce de rajeunir sa fantaisie, et s'il ne peut donner une œuvre éclatante, du moins prouve-t-il que toute sève poétique n'est pas absolument épuisée, qu'une certaine fermentation est encore en lui.

Mais, de nouveau, les hymnes cessent d'être pacifiques ; aux œuvres dédiées à l'aurore succèdent des invocations à Indra. C'est qu'un cri de guerre a retenti. Ou bien les Aryas qui descendaient vers le sud-est ont rencontré les Dasyous redoutables, ou bien les Dasyous ont vigoureusement attaqué les Aryas. Toute la gloire d'Indra resplendit. Il ne s'agit pas de flatter le dieu-foudre pour obtenir son secours, mais d'impressionner le peuple, de l'animer, de l'exciter, de le mettre en courage, en le faisant croire à l'efficace protection du dieu. Le prêtre, lui, n'a plus la foi. L'a-t-il jamais eue ? Indra est tout : joies parfaites, bonheurs complets, pluies favorables, richesses inattendues, événements miraculeux, tout dépend d'Indra, *chef élu des divinités*. Quand il est question de combat, c'est Indra que les dieux choisissent pour chef ; et *celui qui a tout créé vient, grand, terrible, puissant, accompagné d'une escorte vaillante, balançant son tonnerre. Unique dompteur des Dasyous, gardien des hommes purs, Indra brise, vainc, et ses victoires sont retentissantes*. Ce retour bruyant au culte d'Indra, dès qu'un danger menace la nation, est caractéristique. Il en était ainsi lorsque les Aryas vivaient en Sapta-Sindhou ; il en fut de même à chaque exode.

La grande alliance des prêtres, des guerriers et des seigneurs, œuvre essentielle de paix intérieure, par laquelle toutes les tribus de l'Aryavarta oriental s'étaient confédérées, se rompit dès que la nécessité de guerroyer apparut. Des opinions entièrement opposées se produisirent, violentes, irréconciliables. Les querelles aboutirent à une rupture qui mit en présence, au sein même de la nation, des adversaires armés. Indra fut appelé à combattre non seulement des étrangers, mais des membres de la famille aryenne ; *sa force généreuse, conservatrice, qui augmente et qui défend la richesse, est invoquée contre tous les ennemis, indistinctement, qu'ils soient parents ou étrangers*. La guerre civile complique la guerre aux Dasyous. Les prêtres s'adressent à tous les princes védiques, des bords de la Djumna aux bords de l'Indus, de l'extrême sud à l'extrême nord : //

faut, dit un hymne, que toutes les forces arrivent, de l'Occident comme du Septentrion, du Midi comme de l'Orient.

Il règne partout une confusion triste. Il est difficile de distinguer le prince fidèle à l'alliance, du prince décidément révolté. Des hésitations, des craintes et des inerties compromettent le succès de l'entreprise nationale. Il faudrait qu'un chef suprême, revêtu d'une grande et inattaquable autorité, réunissant toutes ces forces dispersées, pût, par ce témoignage de sa valeur personnelle, rendre au peuple la confiance qu'il a perdue. De même qu'Indra, au moment de la bataille, fut élu pour commander aux autres dieux, ainsi les prêtres voudraient qu'un homme fût désigné pour commander aux autres hommes. Ils demandent donc un prince qui, *brillant comme le soleil, Arya fort et opulent, vainqueur dans les combats, dominateur des nations, riche en présents et en terres, détruira les ennemis.* Les prêtres voyant leur propre autorité très ébranlée, désirent un roi qu'ils sacreraient et qui affermirait leur puissance, leur garantirait le respect, la quiétude, le bonheur dont ils jouissaient paisiblement.

Pendant que les prêtres et les princes hésitent, les foulés, toutes levées, impatientes, veulent agir. Les guerriers, en armes, n'entendent pas reculer. Il faut marcher. Il faut vaincre. L'armée aryenne franchira-t-elle la Djumna, hardiment ? ou bien, s'engagera-t-elle dans les forêts qui sont à la droite de la rivière, en suivant son cours vers le sud ? Les premières étapes seront très pénibles ; mais *Indra, qui jadis protégea les pères, vaudra certainement, par sa force immense, transporter les fils heureusement au delà des passages les plus dangereux.* La rage désordonnée des premiers Dasyous rencontrés surexcite la colère des guerriers. L'invocation suprême est prononcée : Indra, sage, enfant de la force, viendra, avec tous les dieux, donner la victoire aux Aryas. C'est au nom de l'humanité, *au nom de Manou* que la guerre commence.

Une immédiate application est faite du système nouveau que les chantres vont imposer. Un prince est désigné, dont l'autorité *s'élève au-dessus de l'autorité des seigneurs.* C'est une sorte de généralissime, maître des Aryas, guide et stratège, indiquant les routes à prendre, les manœuvres à exécuter, commandant l'armée le jour de la bataille. Les hymnes proclament le pouvoir de ce chef suprême, suppliant Indra de le protéger, *soit qu'il se repose dans sa maison, soit qu'il marche à l'ennemi.* Mais, déjà préoccupé, le chantre qui vient de faire un roi, redoutant son œuvre, se hâte d'affirmer l'importance supérieure du prêtre dont l'intervention, seule, est capable, *par le guerrier très brave et bien choisi, d'assurer la victoire aux Aryas. — Il n'est point de force, point de résistance, point d'audace déployée par le Dasyou qui puisse fléchir Indra, lorsque Indra a répondu à la voix du prêtre. — C'est par le sacrificateur qu'Indra terrasse les superbes Dasyous. — Qui donc, hormis le prêtre, a jamais connu Indra ? Quel prince l'a mesuré, ce dieu ? Les hauteurs d'Indra sont vertigineuses ; insondables sont les profondeurs d'Indra !* Le prêtre, seul, sait le dieu.

CHAPITRE XX

La grande guerre. - Mélange des races. - Les armées. - Les droits de la conquête. - La lutte suprême : Aryas et Dasyous. - Victoire infructueuse des Aryas. - Représailles. - Retraite. - Les fièvres du Terai. - Guerriers indépendants. - Le héros Soudâs. - Le barde Vasischta. - Les dix tribus. - Le maître. - Soudâs, roi.

L'UNITÉ aryenne est détruite. L'impatiente ambition des prêtres et des guerriers a rompu le lien national. A la veille du grand combat, à la suite de violentes querelles intestines, on voit très nettement des groupes d'Aryas s'allier à des groupes de Dasyous. Des *parents de la grande famille ont osé se faire les amis des antiques adversaires de l'Arya*. Soit ! on les *combattrà comme des impies* et ils seront *renversés des hauteurs où se manifeste leur puissance*.

Depuis le premier exode, les conquêtes aryennes n'avaient été qu'une série de refoulements ; les hommes, jaunes ou noirs, qui tenaient la terre entre le Sapta-Sindhou et le bassin du Gange, attaqués, battus par les Aryas, dispersés d'abord, revenaient ensuite, et en nombre, se mêler aux vainqueurs comme ouvriers, comme bergers, comme valets surtout. C'est à ces Dasyous soumis que les Aryas avaient emprunté, comme nouveautés séduisantes, des mœurs civiles et religieuses très corrompues ; par exemple : le travail forcé, l'asservissement des hommes, l'emploi d'eunuques, les pompes sacerdotales, le costume spécial des prêtres, les monopoles mystérieux et cet esprit d'intrigue, de ruse patiente, de persévérance systématique et passionnée qui caractérise la race jaune. De la race noire, les Aryas reçurent le goût des banquets grossiers, des libations excessives, des cérémonies burlesques, des parures éclatantes, des plaisirs bas. L'incontestable supériorité morale et physique des Aryas primitifs s'est compromise, dans les plaines centrales de l'Indoustan, au contact des races jaunes et noires qui y vivaient.

Lorsque le peuple aryen se dresse pour marcher de nouveau vers l'orient, toute la nation a le sentiment de la grandeur de l'entreprise. L'appel vigoureux des chantres dit l'importance de l'expédition. Il est indispensable de franchir la Djumna, c'est-à-dire de mettre entre l'armée aryenne et l'ennemi que l'on va poursuivre, comme un large fossé. L'armée suit le cours de la rivière, cherchant un gué favorable, s'engage dans les forêts, descend au sud. Les Dasyous, massés, organisés, disciplinés sous le commandement d'un chef, sont des adversaires redoutables. Ce n'est plus, comme jadis, une horde en exode se ruant sur une foule ; on voit maintenant un héros provoquer un autre héros.

La victoire cesse d'être un fait brutal, n'ayant, comme conséquences naturelles, que le pillage et la conquête ; désormais, les guerriers triomphants acquièrent une certaine somme de droits ; l'abus de la force se régularise. Le vainqueur gagne, au jeu terrible des batailles, la possession des terres, des eaux, des troupeaux et des enfants des vaincus. Quand un héros attaque un autre héros, les combattants, forts, de haute stature, se précipitent, la clameur à la bouche, disputant aux adversaires, et positivement, tout ce qui leur appartient. Le droit de conquête s'étend sur le territoire et sur la famille du vaincu, il frappe la patrie et la nation, il donne les biens et les hommes, il livre tout au triomphateur.

La lutte, cette fois, est grandiose. Deux races sont aux prises, faisant leur avenir. L'une doit vaincre et détruire l'autre, décidément. Devant Indra, les peuples

assemblés vont se combattre. Les premiers chocs sont terribles. Malgré l'exagération des chantres, on a l'impression de coups formidables reçus et donnés. Indra, vainqueur héroïque, tue les ennemis par centaines de mille. Dans une seule rencontre, le dieu terrible se vante d'avoir détruit soixante mille Dasyous. Ce sont deux nations se disputant la possession de la terre, la domination générale de l'Indoustan.

L'armée aryenne se compose principalement d'archers revêtus de cuirasses. L'arc, énorme, est très lourd ; les flèches, à pointe de fer et empennées, reposent dans un carquois. Les traits, ornés, font des blessures désespérantes. L'Arya porte, appendus à sa ceinture, des glaives et de courtes piques. Pour les surprises rapides et les poursuites fructueuses, un grand nombre d'archers montent des chars de bois. Un hymne, décrivent avec précision le déchaînement des Marouts, est un tableau qui dit la marche lente et irrésistible de l'armée aryenne : *Les archers, habiles, couverts d'armes retentissantes, pourvus de glaives, de flèches, de carquois, de traits menaçants, montés sur de beaux chars et maîtres d'excellents coursiers, avancent avec pompe.*

Les jeunes Aryas se paraient, pour combattre, d'une aigrette éclatante. Une oriflamme guidait la troupe ; des batteurs de tambours allaient en avant pour troubler l'ennemi. L'étendard arboré, c'est celui d'Indra ; le tambour, c'est le compagnon de tous les dieux, *il retentit au ciel et sur la terre.* Lorsque les mortels entendent le tambour, ils fuient au loin, frappés d'épouvante ; de même, le tambour céleste, qui est la foudre dont Indra est le maître, ne résonne que pour confondre les méchants. L'armée des Dasyous valait l'armée des Aryas ; peut-être pourrait-on dire que les Aryas avaient emprunté leur organisation militaire aux Dasyous et qu'ils imitaient leurs ennemis.

Les prêtres védiques, demeurés prudemment autour de l'autel, dans l'enceinte sacrée, loin de la tourmente humaine, laissent les seigneurs se battre et gouverner. Par les chantres, grâce à leurs invocations, Indra protégera les maîtres distingués qui dirigent les sacrifices, et les seigneurs magnifiques qui gouvernent. Les princes vainqueurs des Dasyous, posséderont de droit les plus riches trésors. Le peuple doit prier pour les princes. C'est pour le peuple aryen que les prêtres ont cultivé l'amitié d'Indra ; c'est par leur culte, par leurs chants, qu'ils ont capté la bienveillance de ce dieu très libéral, qui porte la foudre à la main. Il importe que le peuple tout entier se rende Indra agréable, afin qu'il secoure les seigneurs.

Les deux races qui se partagent l'Indoustan sont donc en présence, armées, haineuses, et leurs forces semblent vraiment se valoir. L'avenir est l'enjeu de la lutte. Les Aryas, qui sont les auteurs de l'aventure, ne peuvent plus reculer. Arrivés aux bords de la Djumna, ils voient descendre, à leur droite, *ces ondes qui, poussées par un dieu irrésistible, vont continuellement augmenter la masse du Gange.*

Pour vaincre, les Aryas en armes ont cherché des alliés puissants. Ils ont la conscience de l'effort énorme nécessaire. Ils prennent de grandes précautions, ils se préparent sérieusement, ils étudient les conditions du combat suprême. La cavalerie aryenne paraissant insuffisante, les prêtres demandent *un prince courageux, affable, libéral, ami des libations et possédant une bonne cavalerie, capable de soutenir l'attaque des Dasyous.* Le premier choc sera peut-être décisif. L'une des deux races périra. Les prêtres connaissent parfaitement la gravité de la situation. Mais, tout dépend d'Indra. Les races ennemies, les

Dasyous et les Aryas, sont également soumises à sa volonté ; il est *le maître unique et incomparable des nations, le roi du monde*.

Déjà les Dasyous se montrent à l'horizon, pressés, massés, avides. En hâte, le prêtre ordonne des libations de soma pour que le dieu grand buveur se montre propice aux Aryas. L'émotion est vive. L'attitude du peuple aryen est presque exclusivement défensive, d'abord. Les invocations à Indra se succèdent avec rapidité, fiévreusement ; les libations coulent à flots, le matin, à midi et le soir. *C'est ivre de soma que jadis Indra a tué Sambara en faveur de Divodâsa ; qu'il boive donc, le dieu ! C'est ivre de soma que jadis le dieu délivra les nuages, ces vaches célestes retenues prisonnières dans les cavernes ; qu'il boive donc, Indra ! Trois fois par jour on verse le soma, par l'ivresse duquel Indra possède une puissance digne de lui. Qu'il boive ! qu'il boive !*

Et les prêtres boivent le soma fermenté, avec le dieu, pour le dieu, chantant les hymnes, ameutant le peuple, stimulant les guerriers, ravivant l'orgueil des princes, promettant la victoire, et procédant à l'avance au partage du butin, se réservant leur part. Certes, Indra repoussera les fortes armées des ennemis ; il augmentera l'abondance des Aryas par le butin, il protégera les prêtres au moment de la distribution des richesses, afin qu'ils ne soient point frustrés. Le dieu védique est largement intéressé au triomphe des Aryas ; il ne peut pas permettre que les promesses de ses ministres reçoivent, des événements, un démenti dont sa propre gloire souffrirait. Le triomphe d'Indra rejaillira sur le prêtre ; sa défaite serait pour le chantre *un cruel affront*.

Les Dasyous s'avancent. Leurs longues flèches reluisent au soleil. On distingue, parmi eux, des Aryas qui ont trahi leurs frères. Indra, magnifique, ivre, sans pitié, frappera l'ennemi, qu'il soit *parent ou étranger*. Il *renversera, précipitera, terrassera ces hordes insolentes qui le menacent*.

Les Dasyous ont attaqué les Aryas courageusement. C'est *un orage de flèches*. Le terrain sur lequel le choc des deux races a retenti, se prête mal aux grands déploiements d'hommes. Pour mettre en désordre les Dasyous, la cavalerie aryenne doit suivre des voies détournées, étroites, sinueuses. Un hymne dit ce premier combat avec une puissante simplicité : Indra, magnifique, célébré, est là, *gardien des corps*. Il mène la bataille, depuis le moment *où l'on voit les traits ailés, à la pointe aiguë, traverser les airs*. Les jeunes héros aryens se développent *pour couvrir leurs pères, faisant à leurs familles un rempart inattendu*. Au centre de la mêlée, *sur un champ difficile, tourmenté, tortueux, les coursiers vont, pareils à des éperviers affamés, poussant de terribles clameurs, emportés comme des ondes qui se précipitent dans une vallée. Indra seconde ces guerriers*.

Dans la bataille, des princes illustres se montrent incapables, affaiblis, lâches peut-être, se déshonorent, tandis que de simples guerriers se distinguent par leur bravoure, au premier rang : *Les grands se sont abaissés et les petits se sont élevés*. Indra, héros superbe, dispensateur de la victoire, *abandonne l'un pour le remplacer par un autre*. Les prêtres, plus qu'agités, en pleine fièvre, hallucinés, invoquent tous les dieux et divinisent leurs attributs, comme pour peupler l'olympé védique ; ils chantent la foudre d'Indra, la force des Marouts, le germe de Mitra, l'ombilic de Varouna... Ce ne sont encore que des mots exprimant une vision furtive, des images vues ; mais ces mots, se gravant dans les mémoires, deviendront bientôt des types formés, des êtres, des dieux. La bataille continue ; elle se prolonge. *Le tambour résonne comme un signal ; les héros se*

rassemblent pour frapper le dernier coup. Les Aryas conducteurs de char l'emportent. Les Dasyous sont repoussés.

Pensant que le butin est immense, les prêtres s'empressent d'exalter la générosité des princes. Ils rappellent qu'ils reçurent jadis, après de telles victoires, des chevaux, des parures précieuses, des vêtements, des provisions, des lingots d'or, des chars et des vaches aux ventres larges et pleins. Ils comptent sur de magnifiques présents, et de toute espèce.

Les prêtres se sont trop hâtés. Les Aryas n'ont pu que repousser la vigoureuse attaque des Dasyous ; cette belle résistance, loin de les enrichir des dépouilles de leurs ennemis, a considérablement lassé les vainqueurs, sur place. Si les Dasyous revenaient en nombre, ils disperseraient facilement les Aryas. Les chantres voyant ce danger, s'emparent de la direction des troupes ; ils essayent de ranimer le zèle des guerriers découragés, invoquant les Marouts, le puissant Indra, Varouna aux magnifiques apparences, le fortuné Aryaman, le magnifique Vichnou, l'invincible Poûchan ; car il importe *que les ennemis soient définitivement exterminés.* Le héros qui implore les dieux, *ne peut pas être déraciné comme un arbre devant ses adversaires maudits !* Les Aryas seront *comme l'oiseau qui relève son col abattu.* La Terre, la Mer, toutes les divinités, exaltées par le sacrifice, célébrées, chantées, priées, louées par les poètes, seront une suffisante protection.

La peur dissout toute hiérarchie. L'audace équivaut à un droit ; le succès est un véritable couronnement. Le pouvoir est à qui le prend, à qui l'exerce, et si le chef improvisé se fait obéir, sait vaincre surtout, qui donc osera lui disputer sa conquête ? Abattre les Dasyous est l'affaire importante, unique. De même que le dernier venu parmi les guerriers, s'il frappe fort et utilement, doit être obéi et peut commander ; ainsi tout Arya qui se veut inspiré, qui croit à la puissance de sa parole, qui sent que les divinités exauceront son vœu, peut impunément chanter, prier, officier ; et il sera prêtre, si son invocation donne des fruits. *La prière prononcée dans le sacrifice, soit par un dêva* (un prêtre consacré), *soit par un simple enfant de Manou* (un simple fils d'homme), *est excellente, si elle procure les bienfaits des dieux.* Une sorte d'empirisme sacerdotal se manifeste.

Pour ranimer la foi qui va s'éteindre dans le cœur des Aryas, les prêtres doivent expliquer l'indifférence, sinon l'abandon des dieux. Ils n'hésitent pas à déclarer, — respectueux, en cela, des traditions sacerdotales, et ne faisant d'ailleurs qu'imiter les premiers prêtres de l'Aryavarta, — que les divinités ont voulu faire expier au peuple *la quantité des fautes commises* qu'un châtement devait racheter. L'intervention céleste a permis de repousser l'attaque violente de l'ennemi, parce que le Ciel veut la conservation de l'Arya ; mais le Ciel, courroucé, se refusant à récompenser un peuple coupable, ne lui donne qu'un succès stérile. L'Arya a droit à la protection ; il ne mérite pas la victoire. *Par l'humiliation du pécheur, par l'adoration des justes, la colère des dieux sera apaisée ; car les dieux ne permettront pas que les Aryas fidèles souffrent des péchés d'autrui.* — *L'adoration a sa force réelle ; elle soutient le ciel et la terre ; elle efface le péché commis.*

Il est possible qu'à la voix des prêtres disant de tels hymnes, le peuple, impressionné, croyant à cette explication de sa souffrance, revienne à sa foi, et que l'espoir du pardon le relève de son abatement ; mais la foi ne rendra aux Aryas, ni les flèches perdues, ni les glaives brisés, ni les chars disloqués, ni les chevaux morts, ni les vivres détruits. La situation est grave. Le poète, qui voit clairement les choses, espère que par la volonté des dieux *les Dasyous se*

nuiront à eux-mêmes. Une victoire par les armes étant devenue douteuse, le chantré compte sur la division de l'ennemi. Les Aryas restent donc dans leur campement, préparant une retraite.

Si les Dasyous s'étaient précipités sur les Aryas, peut-être eussent-ils définitivement conquis l'Indoustan. Ils laissèrent l'armée védique effectuer, vers le nord, une retraite graduée, humiliante, harcelée, mais non désastreuse. Agni, le dieu bon, s'est chargé de conduire l'Arya, et il y aura bientôt *une grande distance* entre les deux armées. L'influence des prêtres est très diminuée : cette guerre étant leur œuvre, on les blâme, on les insulte parfois. Contre ces attaques d'un nouveau genre, les dieux protégeront leurs serviteurs : *Les Marouts lanceront leurs traits funestes sur celui qui insulte le prêtre.* Le mouvement de recul ne finira que lorsqu'une rivière grossie, *aux flots gonflés*, ou quelque montagne inaccessible sera entre les Aryas fuyant, las, et les Dasyous infatigables.

Les prêtres qui avaient forgé de leur main le glaive du roi-guerrier, pour garantir leur propre puissance, ont vu la fragilité de leur œuvre, et ils préfèrent, maintenant, les conseils d'un sage à la vigueur d'un héros. *Le sage est celui qui mène réellement le peuple dans une voie droite.* Le prêtre ne demande plus aux dieux la dépouille des ennemis ; sa convoitise est devenue timide. Il s'adresse aux douces aurores, les suppliant de visiter la maison peu fortunée de l'Arya, *d'ouvrir aux chantres les portes d'un pâturage couvert de vaches, abondant en richesses solides.*

Les armées en retraite sont arrivées aux pieds des Himalayas. Des vallées où ils campent, les Aryas voient l'aube blanchir sur les sommets ; groupés, ils s'installent, et se garantissent contre une attaque possible en bâtissant des maisons protectrices, en élevant des forteresses. Le culte d'Indra, très matérialisé, se rétablit ; les chantres reviennent aux libations. L'ivresse dicte quelques hymnes grossiers. Le soma, aussi doux que le miel, *emplit le ventre d'Indra et le ventre de Varouna.* Mais la gloire renaissante du dieu porte-foudre dure peu. C'est au maître des vents, à Roudra, et c'est au Soma divinisé que s'adressent de préférence les poètes.

Campés aux pieds de l'Himalaya central, en plein Teraï, là où les eaux descendues de la montagne viennent s'étaler en marais pestilentiels, les Aryas sont décimés par d'atroces fièvres. Cette calamité achève ce que la guerre avait commencé. Le vent assainissant l'air et le soma très alcoolisé réchauffant les corps qui grelottent, Roudra et Soma, sont invoqués pour combattre la mort, la déesse du mal, l'impitoyable Nirriti. *La maladie, d'une marche traîtresse, a pénétré dans la maison de l'Arya.* Soma et Roudra repousseront Nirriti, donneront tous les remèdes que réclame la santé du peuple ; *ils délieront et chasseront le mal qui s'est attaché aux corps.*

Le culte védique n'est plus qu'une série d'actes humiliants, de sottises mortifications, de ridicules pénitences. Les prêtres doutent de l'efficacité des secours divins ; ils doutent de la force d'Indra, de la bonté d'Agni, de l'amitié des Marouts, de la sincérité de Soma, de la protection des Aswins, de la puissance des dieux en un mot, et ils commencent à chercher l'auteur du mal pour s'adresser à lui, le flatter, le servir, apaiser ainsi sa colère. La prière de l'Arya, jusqu'alors, avait été joyeuse, pleine d'espérance et de foi ; il était fier de ses dieux et il les aimait. Voici que les hymnes s'attristent, que les rites s'alanguissent, que la voix du prêtre baisse de ton. L'Arya, malade, faible, énervé, ne prie plus ; il se lamente. Il faut que les dieux repoussent la maladie

gémissante ; que l'Arya ignore la pauvreté funeste et la faim ; qu'il ne soit pas livré au méchant impie et pécheur ; qu'il ne subisse pas le malheur d'être privé d'enfants ; qu'il soit préservé de tout danger, dans sa maison ou dans la forêt ; que ses ennemis ne l'accablent pas. Les ennemis de l'Arya, ce sont : le Dasyou-homme, vainqueur et poursuivant, et le génie du mal, Yatoumâvan, personnalité mystérieuse, presque divine, née de la fièvre et de la peur.

Les prêtres indolents, les chefs de famille et le peuple proprement dit, acceptant les conséquences de la défaite, s'organisaient, pour y vivre, dans les vallées qui échancrent les premières pentes de l'Himalaya. Les misères inévitables semblaient douces aux Aryas, lorsqu'ils les comparaient aux angoisses de la retraite. Pendant que ces Aryas trop éprouvés achevaient, en pleine panique, ce mouvement de recul qui les avait jetés dans les marais du Terai d'abord et ensuite dans les vallées profondes, très boisées, les guerriers, las de fuir, s'étaient retrouvés, s'étaient réunis, s'étaient arrêtés, avaient formé comme une espèce de colonie militaire, de camp d'attente, où l'armée pouvait se refaire et tenter quelque chose, à l'occasion. Les hymnes, qui ont dit la peur des prêtres et leur lâcheté, ne citent pas, d'abord, une seule fois, ces guerriers qui n'ont pas voulu désespérer de l'avenir. Ce silence prouverait qu'une certaine distance séparait les kchatriyas campés avec leurs princes, des Aryas qui, sous la conduite de leurs prêtres affolés, avaient fui le plus loin possible des Dasyous. Cependant quelques strophes, quelques versets indiquent bientôt, sinon un rapprochement effectif entre le peuple et les guerriers, au moins un commencement de relations établies entre ces deux tronçons séparés du dernier exode. De la vie des guerriers, de leurs poètes, de leurs vœux, de leurs préparatifs, il n'est nullement question dans les hymnes.

Voici que tout d'un coup, un chant à Agni, retentissant comme un cri de trompette, acclame le dieu vainqueur des noirs Dasyous, qui *ont fui sans tenter le combat*, qui ont abandonné le butin qu'ils avaient recueilli : *Agni, rapidement, a fait la gloire de ses amis, il a chassé les Dasyous, il a créé pour l'Arya une large lumière*. Les prêtres, aussitôt, chantent les hauts faits de ce roi, de ce héros, de ce dieu que les nations doivent célébrer avec ivresse, car il est aussi fort qu'Indra, car il a dispersé les Dasyous impies et insolents, sans foi, sans droiture, sans religion : *Comme un épervier céleste, apparaissant à l'horizon, Agni s'est élancé et il a précipité les sacrilèges noirs dans la mort*.

Ce sont les prêtres qui chantent ainsi, dans un hymne nouveau, la gloire d'Agni. Vivant loin des guerriers, ils n'ont pas assisté à la bataille ; ils n'ont appris que le succès des kchatriyas ; ils supposent que les Dasyous ont été surpris et vaincus. Ce qui témoigne d'une lutte, au contraire, c'est l'abandon fait, par les Dasyous vaincus, des vivres, des aliments qu'ils détenaient. Quoi qu'il en soit, ce retour de faveur exalte le peuple tout entier, qui ne rêve plus que de victoires faciles et de butins merveilleux. C'est le propre des Aryas, de ressentir jusqu'à l'extrême excès les impressions de la confiance ou du découragement. Un éclair de foi les éblouit jusqu'à effacer de leur mémoire, et complètement, toutes les souffrances, toutes les leçons du passé. Prompts à s'emparer de la direction du peuple, les prêtres se sont vite prononcés pour Agni, le dieu populaire, qu'ils ont hardiment déclaré aussi fort qu'Indra. Mais, à la veille d'une bataille décisive, inévitable, désirée d'ailleurs, énergiquement voulue, la volonté des guerriers s'impose ; or, le dieu des guerriers étant l'Indra porte-foudre, les prêtres s'inclinent. Épuisés par la pénitence, amollis dans leur dévotion, *l'hymne pieux à la bouche et la corne noire à la main*, après avoir préparé l'holocauste, les prêtres chantent donc les louanges d'Indra.

Les Aryas, cette fois, obéissent à un seul prince, au héros Soudàs, qu'Indra protège visiblement. C'est pour Soudàs que le dieu a rendu guéables les ondes d'une rivière débordée, qu'il s'est déclaré l'ennemi de Sîmyou, cet orgueilleux qui avait lancé une imprécation contre les eaux. Le Dasyou, trompé par quelque ruse, vient offrir la bataille ; *bête comme le poisson attiré par l'appât, il a voulu conquérir l'abondance et il s'est jeté dans la main de son ennemi*. Le combat est engagé. Les Bhrigour et les Drouhyous s'élancent. Indra intervient en faveur des Aryas ; il donne l'essor aux Marouts, il frappe le célèbre Cavatcha et le grand Drouhyou au milieu des eaux. Les enfants d'Anou et les Drouhyous périrent, malgré leur vaillance, *au nombre de soixante centaines et six mille soixante-six*. Soudàs est vainqueur ; les vils Dasyous ont abandonné tous les biens qu'ils possédaient.

La victoire a ramené les Aryas aux bords de la Djumna ; un chant de triomphe acclame le dieu protecteur des kchatriyas, le terrible Indra, qui, *tel qu'un taureau aux cornes pointues, renverse la foule de ses ennemis, et dépouille la riche maison du Dasyou pour donner le bien de l'impie à l'Arya, son serviteur fidèle*. Soudàs, petit-fils de Désavân, s'assure le concours des prêtres en les comblant de cadeaux ; il leur donne, en nombre, des vaches, des chars, des coursiers au pied solide, au corps élancé, aux signes prospères.

Soudàs, fils de Pidjavana et petit-fils de Désavân, d'origine très noble, triomphateur généreux, est donc le roi si longtemps désiré, l'élu de dieu, le maître cherché. *Indra*, dit un hymne, *ce dieu né pour servir les hommes, a créé un monde pour Soudàs*, c'est-à-dire qu'il lui a ouvert un pays nouveau. Tant que Soudàs demeurera respectueux devant Indra, son pouvoir royal sera maintenu, *car l'homme qui honore ce dieu terrible peut être ébranlé, mais il ne périt point*. Honorer Indra c'est, quelque grand que l'on soit, s'incliner devant l'autel, reconnaître et accepter l'autorité des prêtres, multiplier les offrandes dans l'enceinte sacrée.

L'héroïque Indra accorde aux chefs dévoués et généreux une protection égale à leur piété ; ils deviennent heureux et parviennent à la vieillesse. Le prince soumis aux dieux peut vivre sans crainte. Alors même que la nation aryenne subirait de rudes épreuves, le pouvoir du roi libéral resterait intact. L'ennemi peut venir encore et dépouiller l'Arya de ses biens ; mais nul ne pourra détruire la puissance de celui qui répand ses présents par centaines, par milliers. Celui qui, en invoquant Indra, verse pour les prêtres d'abondantes libations, devient un héros invincible avec ses guerriers.

Les Aryas qui viennent de refouler les Dasyous vers le sud et qui campent de nouveau sur les bords de la Djumna, formaient une sorte de confédération. Dix tribus principales obéissent à Soudàs, de l'antique et noble tribu des Vasischtas, chef incontesté, souverain, roi de fait. Les poètes constatent qu'Indra a préféré la tribu des Vasischtas à toutes les autres et que c'est par elle, avec elle, qu'il a renversé les obstacles et triomphé des ennemis : *C'est avec eux, c'est avec les Vasischtas, qu'Indra a heureusement traversé le Sindhou ; c'est avec eux qu'il a donné la mort à Bhéda ; qu'il a, dans un combat livré par les dix rois, sauvé Soudàs, leur chef, alors que des Aryas venaient d'être rompus comme des bâtons qui servent à conduire les vaches*.

Jusqu'alors, le Rig-Vêda n'avait signalé que sept groupes aryens principaux : les Bharatas, les Ikchavakous, les Pauravas, les Pantchalias, les Vidéhas, les Angàs et les Tritsous ou Koçalas. Trois groupes nouveaux se sont formés, ou, s'ils

existaient déjà, se sont signalés et se sont imposés : les Matsyas, les Anous et les Drouhyous.

On croit pouvoir placer Soudâs, de l'ancienne tribu des Vasischtas, à la tête des Tritsous. Le barde qui a chanté ses prouesses en l'absence des prêtres védiques, et dont l'importance est grande, appartient aux Vasischtas. Il est probable que le héros victorieux, ce roi-Soudâs, fut un de ces princes Aryas qui avaient scandalisé les brahmanes en s'alliant aux Dasyous au moment où ces ennemis attaquèrent les Aryens venus jusqu'au bord de la Djumna. Les Aryas résistèrent bien à ce choc offensif ; mais, trop affaiblis, ils durent, malgré leur succès, faire retraite vers le nord, renonçant à la terre qu'ils occupaient. Les Dasyous, vaincus, repoussés, se sentant hors d'état de recommencer la bataille, de prendre le terrain que les Aryas venaient de quitter après l'avoir si rudement défendu, les chefs des tribus aryennes qui se trouvaient avec les Dasyous, trahissant leurs alliés, s'emparèrent des territoires abandonnés par les Aryas et que les Dasyous étaient incapables de reprendre.

Les princes se disputèrent cette facile conquête, et, tribus aryennes contre tribus aryennes, il y eut de sanglantes rencontres. Parmi les *dix rois* menant les dix groupes aryens principaux, les dix tribus védiques Soudâs fut le plus fort, le plus diligent, ou le plus politique, et il devint le maître. A son commandement, les tribus confédérées prirent avec force le territoire nouveau.

CHAPITRE XXI

Partage du territoire envahi. - Désagrégation de la confédération aryenne. - Bassin du Gange. - Roudra, maître des vents purificateurs et terribles. - L'orage-combat. - Œuvres positives du soleil. - Assemblées. - Premier temple clos. - Influence des noirs Dasyous. - Nouvelle marche vers l'est. - La Djumna franchie. - Les Aryas assaillis et vaincus. - Retraite jusqu'en Sapta-Sindhou. - La Sarasvati et Sarasvan.

SODAS, comme roi, fit le partage de la terre conquise. Il semble qu'un certain nombre d'Aryas franchirent alors la Djumna, mais par curiosité. Le territoire occupé dût être très vaste, disproportionné même, relativement au nombre des émigrants possibles. Une grande désillusion abattit l'ardeur des conquérants. Les poètes remplissent leurs hymnes de plaintes et de regrets. La dispersion des tribus fut telle, que la confédération guerrière se désagrégea ; il y eût comme une dispersion des vainqueurs, incapables de se saisir de leur conquête. Les uns, exploitant le sol, reprenant les antiques œuvres védiques, demandent aux dieux de la pluie, des moissons et des enfants ; la pluie *qui fait germer le grain*, les enfants qui *sont des travailleurs utiles*. Les autres, n'ayant reçu qu'une terre brûlée, rebelle, stérile, se désolent, suppliant les aurores divinisées d'éloigner d'eux *la disette et la faim*.

Un grand nombre d'Aryas étaient restés aux bords immédiats de la Djumna, et sur les deux rives peut-être ; mais l'occupation aryenne descendit assez loin, vers le sud. En réalité, pour la première fois le bassin du Gange fut sérieusement envahi. Le climat, très rude, de cette partie de l'Indoustan éprouva les vainqueurs. La chaleur accablante qui les surprit, et qui fut, pour beaucoup d'entre eux, une cause de mort rapide, devint aussitôt le sujet de prières spéciales. Lorsqu'un Arya voyait la mort s'approcher de lui, *la pâle Nirriti le menacer*, c'est Indra qu'il invoquait ; quand, *la terrible déesse* étant venue, l'Arya se sentait *sous son influence*, c'était encore vers Indra que les vœux et les offrandes devaient se diriger : Indra *affranchissait l'homme du mal physique et du mal moral, de la chaleur et du péché*. Les Marouts impétueux, les vents qui accouraient à la voix d'Indra, soulevant la terre, ébranlant les monts, renversant de leur souffle les ennemis terrestres et célestes, c'est-à-dire les orages sans pluie et les noirs Dasyous, se manifestent maintenant avec une nouvelle puissance, une force destructive supérieure. Ils ont le pouvoir d'aspirer les rayons brûlants du soleil et de détruire leurs adversaires en soufflant des flammes. *Entourés d'une armée nombreuse, sûrs de leurs vigueurs, les Marouts exploitent la chaleur dévorante du soleil*. Ce sont les cyclones du Bengale, véritables tempêtes de feu. Les Marouts sont donc des bienfaiteurs qui apportent les nuages gros de pluie, et des alliés qui interviennent victorieusement aux jours de combat ; ils *augmentent la richesse des Aryas fortunés et garantissent la paix au pauvre peuple*.

Cependant, le passage des Marouts, parfois, est un fléau ; ils renversent les maisons, ils tordent et déracinent les arbres des forêts, ils détruisent les larges récoltes, ils fauchent les hommes à ras de terre, en un éclair. A ces Marouts rapides, formidables, furieux, qui, sur leur route, courbent tout ce qui est sous le soleil, *tout ce qui n'est pas abrité*, à ces cyclones dévastateurs, les prêtres adressent des paroles suppliantes. Si les Aryas ont péché, ce n'est que par faiblesse humaine ; pourquoi les punir si durement ! Un poète observe que le

déchaînement des Marouts se manifeste sous deux formes différentes. Tantôt, grondant au centre de l'orage, ils se précipitent, invisibles, sur la terre qu'ébranlent leurs clameurs ; tantôt, venus de l'horizon, audacieusement, à découvert, on les voit passer, masse irrésistible faite de sables soulevés et d'eaux fouettées en poussière.

Autre observation : Les serpents abondent sur les rives du Gange et de la Djumna ; des jungles, en perpétuelle fermentation, s'élèvent continuellement des vapeurs jaunes pleines de pestes. Or, les morsures des bêtes venimeuses et l'aspiration des brouillards fétides semblent tuer par le même poison. La fièvre gangétique et le coup de croc du serpent ne produisent-ils pas des phénomènes identiques ? Le froid de la fièvre chasse la chaleur du corps humain, les articulations se prennent, les membres se roidissent jusqu'à la rigidité, et c'est la mort. Le serpent vient à peine de piquer le pied de l'homme, que déjà *les articulations sont comme liées, les chevilles du pied prises comme par un nœud de fer*. La fièvre puante et la blessure du serpent terrible produisent un effet semblable ; le même venin meurtrier est donc partout, dans les brouillards qui s'élèvent des plantes et dans les corps des serpents ? Les Marouts, soufflant sur les lourds miasmes, sont seuls capables d'assainir l'air, d'en chasser le poison subtil. Le maître des vents, Roudra, qui *hante la race terrestre et règne sur la race céleste* doit être appelé ; *il viendra aux portes des villes où les prêtres l'honorent, et il délivrera du mal tout ce qui jouit de la vie*.

Les hymnes disent deux vœux principaux : ils demandent des vents purificateurs à Roudra, aux Marouts, et des pluies fécondantes au dieu-foudre. L'antique combat d'Indra contre les nuages dérobant les eaux, que les Marouts poussaient vers le pays des Aryas, est maintenant un drame complet, où le dieu remplit son rôle, où interviennent des personnages nouveaux. Le mystère védique entre dans un cadre humain. Jadis, en Sapta-Sindhou, les nuages, outres pleines, brebis à la blanche toison, vaches aux mamelles énormes, poussés de l'ouest à l'est par les Marouts, rencontraient Indra armé de son tonnerre, qui crevait les outres, ou transperçait les brebis, ou fendait les mamelles des vaches, afin que l'eau, ou le sang, ou le lait céleste se répandît sur la terre ; et il pleuvait. Le conducteur des nuages recélant les eaux, c'était Ahi, personnalité vague, à formes changeantes, toujours vaincu par Indra et toujours renaissant. En dramatisant cette idée védique, les chantres donnent à Ahi une forme définitive : c'est un serpent dont le corps vaporeux glisse dans les airs, rassemblant des montagnes de nuages. Ahi n'est plus seul ; il est servi par Çusna, *le sec*, qui retient les eaux, les refusant à la terre comme un avare, et par Vritra, qui couvre les nuages d'une épaisse vapeur et cache ainsi le trésor dérobé. Indra s'avance, armé, résolu, sûr de lui-même ; il frappe Ahi, le brise, le tue et, vainqueur, répand les ondes, déchaîne les torrents. D'autres personnages vont agir dans ce drame religieux.

Le serpent Ahi, le dérobant Vritra et l'avare Çusna ont à leurs ordres les Rakchasas et les Bhoutas, génies nocturnes, monstres insaisissables, faits d'ombre et de laideur, que les poètes seuls ont vus dans leurs rêves d'hallucinés. Indra triomphe de tous ces ennemis, mais non plus comme un dieu mettant en œuvre, et sans effort, sa supériorité incontestable, mais comme un chef, comme un *maître*, comme un *roi affirmant son pouvoir*, c'est-à-dire sa force. Il agit en prince souverain. Dans les hymnes qui célèbrent cette victoire, il est dit *Arya*, vénérable, noble ; *Susipra*, au beau nez, marque caractéristique de la race aryenne pure ; *Kchatriya*, guerrier ; *Div*, paré de vêtements blancs ; *Çakra*, tout

puissant ; *Râja*, roi. Aucun de ces attributs n'est mystérieux. Un homme très supérieur pourrait être ainsi qualifié.

L'imagination aryenne, devenue pesante, s'élève peu au-dessus des réalités ; la pensée des chantres ne plane plus ; les faits positifs l'emportent sur les rêveries. Il est probable que les prêtres s'enivrent moins devant l'autel. La foi religieuse des Aryas, intimidée par tant de revers, devenue soupçonneuse, réclame des preuves, au moins de suffisantes démonstrations. Les prêtres, d'ailleurs, désirant s'expliquer les phénomènes qu'ils ont divinisés et dont ils souffrent, observent, comparent, étudient. Le premier résultat de cette résolution est la modification complète de la conception védique d'Indra. Le dieu tout puissant, qui était l'adversaire des nuages, est en même temps leur *père*, leur auteur. Les nuages ne sont que des vapeurs d'eau accumulées ; or ces vapeurs ne sortent de la terre que lorsque le soleil, Indra, darde ses rayons. Ces eaux, nées de la chaleur du soleil, sont l'œuvre d'Indra, et l'on s'explique, maintenant, que le dieu ; *père et maître des ondes*, puisse, d'un coup de foudre, les rendre à la terre d'où il les tira. Indra n'est plus que la puissance météorique du soleil évaporant les eaux, formant des nuages. Cette affirmation est scientifique. La gloire des anciens dieux pâlit. Indra, sans la terre, ne serait rien ; et sans le ciel, les dieux existeraient-ils ? C'est avec recueillement que désormais le poète chantera le Ciel et la Terre, divinités grandes et redoutables. Il faut, dit-il, placer *avant tous les autres* ces nobles ancêtres qui ont des dieux pour enfants.

Le déplacement continu des tribus védiques ne laisse pas aux prêtres le temps de choisir un point spécial pour y dresser l'autel de pierre, tracer autour du sanctuaire les limites de l'enceinte sacrée. Les ministres des dieux officient lit où les hasards de la conquête les mènent, et le culte, très simplifié, est devenu public. Les dieux aiment la quantité des holocaustes, la solennité des rites, *la multitude des assistants*. La piété des Aryas faisait les assemblées religieuses très suivies. La longue souffrance supportée depuis la première sortie du Sapta-Sindhou a grandement atténué l'ardeur de la foi aryenne, mais un irrésistible besoin d'adoration pousse encore le peuple vers l'autel, alors même qu'il se surprend à douter, sinon de la puissance, au moins de la bonne volonté des dieux. Lorsque les horreurs de la guerre, les angoisses de la famine, ou les affres de la mort épouvantent les hommes, l'adoration semble être la naturelle, l'inévitable manifestation de leur affolement. La peur donne la foi, comme le vide donne le vertige et la fièvre le tremblement. Lorsqu'une violente crainte frappe le cerveau, et que nul secours n'apparaît dans la quantité des choses possibles, la pensée malade se tourne vers le mystérieux, s'élève vers l'inconnu, cherche, interpelle, feint de voir, feint d'entendre un sauveur, croit voir, croit entendre un dieu secourable répondre à son vœu, et l'homme de s'humilier devant cette puissance, comme pour la compromettre en sa faveur. C'est l'adoration.

La piété des Aryas est aussi profonde que leur peine est grande : *Les mains chargées d'holocaustes, fléchissant le genou, ils invoquent les dieux, dans les batailles, dans les mêlées, dans les temps de disette et les jours de misère.*

Les assemblées populaires, très nombreuses, qui se formaient devant un autel improvisé, inquiétaient les chantres. Cette innovation, œuvre des circonstances, modifiait les rapports établis entre les prêtres et le peuple. L'officiant, maître des fidèles, donnant des ordres et imposant ses dieux, était devenu comme le serviteur de la foule. Déjà quelques Aryas, se donnaient des divinités spéciales ou formulaient, à leur usage personnel, des prières que les brahmanes n'étaient même pas appelés à sanctionner. Tracer rigoureusement le cercle d'une enceinte

sacrée dans laquelle des privilégiés seuls seraient admis, c'est été heurter de front, et dangereusement, la démocratie aryenne. Le Rig-Vêda laisse voir cette préoccupation du prêtre très tourmenté. Et c'est alors que l'idée se manifeste de dégager, du culte public livré au peuple, certaines cérémonies, certains *sacrifices* qui ne pourront être célébrés que mystérieusement, loin des foules, en présence de quelques initiés. La tradition védique justifiera suffisamment cette prétention. C'est, en effet, *assemblés dans une caverne obscure et vaste*, que les antiques Pitris découvrirent le premier feu, enfantèrent l'aurore : *Les premiers sages, antiques et justes, stimulés par les joies du sacrifice, avec les Dévas, s'en furent à la recherche de la lumière cachée ; et, réunis en un lieu obscur, ils ont, par leur saintes prières, enfanté l'aurore*. Renouvelant l'œuvre mystérieuse des antiques Pitris, les brahmanes védiques viennent de concevoir l'architecture d'un temple clos.

Disséminés sur les deux rives de la Djumna, les Aryas n'y vivent pas en sécurité. Redoutant une attaque des Dasyous, ils voudraient que de *nombreuses naissances* vissent combler les vides faits dans les familles aryennes par les derniers combats, par les morsures des serpents, par les maladies impitoyables. Les dieux, touchés de leurs prières, leur donneront une génération nouvelle, compacte et robuste ; leurs offrandes et leurs hommages *seront payés en enfants et en petits enfants*. A la divine aurore, blanche, douce, calme, pure, on demande plus particulièrement la paix.

Le succès de Soudas, devenu roi des tribus aryennes, n'était pas le résultat d'une victoire. C'est après une bataille sanglante qui avait laissé les Dasyous et les Aryas épuisés, que l'habile politique s'était emparé, simplement, des territoires abandonnés. Les Dasyous, battus, ne s'étaient pas très éloignés, et les Aryas, ayant précipité leur retraite après la bataille, apprenant qu'une tribu védique tenait le terrain disputé, et croyant à une victoire de Soudâs, étaient revenus. Les deux races ennemies, lassées, se retrouvaient donc en face l'une de l'autre, mais animées d'un grand désir de tranquillité. Des relations existaient cependant entre des tribus qui s'étaient jadis détestées ; des alliances effectives avaient uni des chefs Aryas à des chefs Dasyous ; enfin, une partie relativement importante des vaincus était demeurée sur les champs envahis, acceptant en quelque sorte la domination des vainqueurs. Les influences de la race noire et de la race jaune se font vivement sentir. La poésie devient brutale. Les Dasyous se moquant ouvertement des cérémonies religieuses, les prêtres ne manquent pas de dénoncer aux dieux ces insensés qui *blâment les honneurs rendus aux divinités védiques* ; mais les guerriers et les princes, les kchatryas surtout, adversaires naturels des brahmanes, riaient de ces moqueries.

L'autorité suprême de Soudâs, soutenue par les prêtres, portait ombrage aux divers chefs de tribus qui avaient dû subir cette royauté. Ces derniers, pour secouer un joug pénible, ayant accepté le secours éventuel de chefs Dasyous, se déclarent indépendants de leur suzerain. Les tribus se morcellent ; la monarchie aryenne, à peine ébauchée, se dissout, et le corps sacerdotal sent sa force s'évanouir. Pour reconstituer la nation, pour la faire revivre, pour imposer à la race aryenne le rôle prépondérant qu'elle semble dédaigner, les prêtres entonnent résolument des chants de guerre. Ils surexcitent l'ardeur des guerriers, ils évoquent l'ambition des princes, ils promettent au peuple, après la conquête, des butins magnifiques, des terres merveilleuses, une vie paisible, un bonheur complet. Ils prêchent un dernier effort devenu nécessaire : Il faut franchir, en masse, la Djumna. Les Marouts qui, jadis, rendirent tant de services aux Aryas, sont des auxiliaires tout puissants. Avec eux, un héros est redoutable

dans les combats ; avec leur aide, un coursier est toujours victorieux. *Par les Marouts, sera fort et généreux le chef Arya qui soutiendra les prêtres et les conduira par delà les eaux de la Djumna, pour leur donner d'heureuses demeures. Le séjour des Marouts n'est-il pas à l'est de la Djumna ?* Le vœu est hardi ; la décision est prompte. Sur les deux rives où les Aryas campent, les vents périodiques, terribles et purificateurs, viennent du golfe de Bengale, c'est-à-dire de l'orient. En conséquence, non seulement les prêtres entendent que les tribus franchissent la Djumna, mais encore veulent-ils que la conquête aryenne se poursuive, s'étende jusqu'au propre *séjour des vents*.

Sous la conduite des chantres, et vraisemblablement prêts à obéir à un chef suprême, les Aryas passent la Djumna. Ils rencontrent les Dasyous s'opposant à la marche des envahisseurs. La situation des armées aryennes est difficile ; elles se trouvent prises entre l'ennemi et les eaux de la rivière. Les chantres ont peur. Leur émotion est telle, qu'ils désirent et offrent la paix avant la bataille. Indra et Varouna sont appelés pour mettre fin à *cette inimitié qui divise les Dasyous et les Aryas*. Ces vœux tardifs ne peuvent être exaucés. Les héros, rassemblés devant le peuple, ont déployé leurs étendards. Le bruit des armes monte dans l'air.

L'engagement fut presque immédiat. Les Dasyous *cruels* assaillirent les Aryas. Un hymne, évidemment improvisé pendant la bataille, dit l'épouvante des prêtres, l'ardeur de la lutte. Indra et Varouna seuls sont capables de sauver l'armée aryenne environnée de si grands dangers. Les Dasyous redoublent d'efforts ; leurs traits pleuvent sur les étendards aryens. Indra et Varouna ne frapperont-ils pas ces adversaires ? ne les obligeront-ils pas à se disperser ? Les dieux demeurent inactifs. Les Aryas sont vaincus.

La victoire des Dasyous dut s'achever pendant la nuit, alors que Varouna, soleil éteint, retourne, invisible, de l'occident à l'orient. C'est à Varouna que les prêtres attribuent la défaite des tribus aryennes. *On a demandé aux sages la cause du désastre, et les sages ont répondu que Varouna ; l'aveugle Varouna en est l'auteur*. Quel péché si grand a donc commis l'Arya, pour que Varouna, dans sa colère, ait pu frapper ses chantres d'un tel coup ? Le prêtre, *innocent et empressé*, questionne Varouna lui-même. Si le châtement est juste, s'il est mérité, si les prêtres se sont rendus coupables de quelque faute, que Varouna *tienne compte de la faiblesse humaine et qu'il sauve l'Arya qu'il a livré au Dasyou*.

Imprudemment venus entre le Gange et la Djumna, les Aryas devaient être facilement cernés par les Dasyous. Ces derniers s'emparent de quelques personnalités aryennes marquantes, notamment du barde de Soudâs, de Vasishta. Il semble que le gros du peuple, que les troupes, désarmées, furent laissées par les Dasyous là où la défaite les avait arrêtées, et que nulle idée de représailles sanglantes, de massacre, ne vint à l'esprit des vainqueurs. La mort, très redoutée, ne sera pas donnée par le Dasyou se vengeant ; elle viendra, elle vient comme l'inévitable fin des misères de toutes sortes accablant les Aryas désespérés. Sans vivres, sans eau, affamés et altérés, frappés de stupeur, démoralisés, considérablement affaiblis, les malheureux Aryas sont incapables de se mouvoir ; ils marchent, tremblants *comme des outres remplies d'air*, contraints à l'inaction.

Indra et Agni sont invoqués. La prière est l'unique ressource des vaincus. Le prêtre supplie les dieux de ne point souffrir que *l'infâme* domine l'Arya. Pourquoi les divinités védiques, bonnes et puissantes, *associées*, pourquoi Indra et Agni

surtout, auteurs de toutes vies et de toutes morts, ne frapperaient-ils pas, soudain, le chef des Dasyous, ce mortel insensé, fort et heureux dans le mal ? D'un trait, les dieux peuvent le percer ; pourquoi ce miracle ne se fait-il pas ? Les dieux n'entendent donc plus les prières aryennes ? Les paroles des prêtres restent sans effet. Les guerriers ne croient plus à l'intervention favorable d'Indra ; les chefs s'impatientent dans leur humiliation ; le peuple, désillusionné, n'obéissant qu'à son instinct, s'agite et se dérobe. La retraite est une fuite générale, désordonnée.

Les Aryas, en masse, repassent la Yamounâ, se traînent vers l'ouest, à la recherche d'une station sûre. Ils ne s'arrêtent qu'après avoir franchi la septième rivière du Sapta-Sindhou, la Sarasvati, dont ils se hâtent de diviniser les eaux protectrices, ces ondes salutaires qui coulent pour les protéger, ainsi *qu'une ville de fer*. Elle court, la Sarasvati, *aussi rapide qu'un char, torrent plus impétueux que tous les autres*. Elle est la première des rivières, *riche et pure, venant des collines pour gronder jusqu'à la mer*. Les Aryas, en adressant ces louanges à la rivière protectrice *brillante et fortunée*, se placent sous sa protection *comme on se met à l'ombre d'un arbre énorme*. La Sarasvati doit recevoir les hommages des plus grands poètes. Vasishta, le barde, lui-même, sans doute rendu à la liberté par les Dasyous, doit la célébrer ; il chantera un grand hymne en l'honneur de la plus rapide des rivières. La Sarasvati, déifiée, est dite grande, brillante et tutélaire ; elle est l'amie des Marouts.

Le service rendu aux Aryas par la rivière sacrée est un fait positif ; ses ondes torrentueuses sont une protection sûre contre les Dasyous. L'intervention des dieux tels qu'Indra, Varouna, Agni et Roudra, ne fit jamais absolument démontrée, un acte de foi interdisant tout examen ; mais cette intervention fut-elle certaine, il est également certain que les caprices des dieux sont redoutables. La Sarasvati, au contraire, ne faillit jamais à sa mission ; elle est *un grand principe de fécondité, une défense immuable*. Dans son ensemble, rapidement vue, avec sa source généreuse, ses rives enrichies et la course magnifique de ses flots pressés, la rivière est déesse, elle a nom Sarasvati ; elle est digne des plus grands éloges ; elle est capable d'écouter, d'entendre et d'exaucer les vœux des Aryas. Le principe de fécondité, le fait mâle auquel la rivière doit la vie, qui se manifeste par le flot brillant, rapide et doux, c'est Sarasvan. On célèbre Sarasvati et l'on invoque Sarasvan pour en obtenir *des épouses agréables et fécondes, des enfants robustes*. Par ses flots, aussi doux que le miel, la rivière femelle protège l'Arya ; mais la grande voix du, mâle, de Sarasvan, seule, accroît la famille aryenne, car *il est le dieu qui donne des semences abondantes et dont le secours est précieux*.

CHAPITRE XXII

Aux bords de la Sarasvati. - Epuisement, hallucinations, alcoolisme. - L'Indra aux deux ventres. - Les prêtres-grenouilles. - Les brahmanes. - Agitations pour un nouvel exode. - Résistances. - Le devoir. - Les prêtres, les guerriers et le peuple. - Indra et Agni. - Les Aryas en marche.

LA rivière Sarasvati protège suffisamment les Aryas rendus au Sapta-Sindhou contre les entreprises militaires de la race ennemie ; mais elle n'empêche pas les Dasyous pillards de venir, individuellement, ou par bandes, s'emparer des biens saisissables des Aryas en travail. C'est pitié d'entendre jusques à quel degré s'est abaissé l'orgueil des chantres védiques. Celui qui tonnait, pleure maintenant ; l'ambitieux qui rêvait, comme chose simple et due, la conquête du monde, et qui répondait hautement de l'obéissance des dieux, en est réduit à défendre son cheval, sa vache, sa moisson et sa vie. Ces Aryas qui partaient en guerre si vaillamment, ne doutant pas de leur force, devenus la proie de voleurs vulgaires, se sentent incapables de faire respecter leur bien. On s'en remet encore aux dieux du soin de faire tomber dans le mal l'ennemi de l'Arya, le *voleur*, le *brigand*, le Dasyou. Par Agni, le Dasyou sera détruit avec sa famille, et c'est ainsi que *disparaîtra le nom de celui qui tourmente l'Arya, nuit et jour*.

La lassitude des Aryas est extrême ; ils sont *comme des arbres privés de leurs branches*. Faibles, épuisés, c'est à peine s'ils peuvent prier dignement. L'état de misère découragée dans laquelle se débattent les Aryas, détruit plus sûrement la nation que ne le feraient les Dasyous cent fois victorieux. Le sang des vaincus, demeuré pur dans quelques cœurs épargnés, suffirait à l'espoir de générations prochaines, saines, vaillantes, vengeresses ; mais, affamés, tourmentés, amaigris, énervés, les Aryas refoulés en Sapta-Sindhou, sur la rive droite de la Sarasvati, se consumant dans leur propre fièvre, sont devenus le jouet d'étonnantes hallucinations ; leurs yeux éteints voient des êtres difformes, leurs oreilles entendent d'étranges bruits. S'imaginant des choses extraordinaires, ils vivent comme dans un délire continu. Ce qu'il souffre, l'Arya l'attribue à la malice d'êtres fantastiques, de Rakchasas diurnes et nocturnes, qui, sous la forme d'oiseaux bizarres ; aimant la nuit, vont jusqu'à souiller les holocaustes. La fiente des hiboux féériques tombe sur les autels ; on entend des chiens invisibles aboyer. Les génies tourmenteurs, dont l'air est rempli, prennent toutes les figures ; ils se cachent sous la plume des oiseaux et sous le poil des fauves ; il en est qui ont osé se donner une face humaine ! Le dieu doit détruire ces Rakchasas, sans pitié, *de même que la hache fend le bois, que le marteau brise les vases de terre* ; il doit donner la mort à ces mauvais esprits qui prennent des corps de chouette, de chat-huant, de chien, de loup, d'oiseau, de vautour. *Indra frappera le Rakchasa comme avec une pierre* ; il éloignera ces êtres malfaisants, qui, *cruels et vagabonds, ont des apparences d'hommes et de femmes*.

La monomanie de la persécution s'est emparée de l'Arya. Il boit le soma fermenté pour combattre cette faiblesse, et l'alcoolisme vient compliquer d'accès violents la très lente agonie qui le minait. Un chantre est menacé comme étant devenu Rakchasa ; il se défend, il se débat, *consent à mourir à l'instant même, s'il fut jamais un être malfaisant*. Les Dasyous reconnus dans ces cauchemars sont gigantesques ; l'Arya les voit, à l'horizon, escaladant le ciel pour renverser les dieux védiques : *Indra, qui a pressenti le danger, qui a bu le soma, ivre de la*

grande ivresse, a précipité les Dasyous qui, en serpentant, escaladaient le ciel. Il a donné la mort à cette troupe audacieuse. La libation de soma avait doublé sa force, heureusement.

La peur qui étreint le cerveau des Aryas explique le triomphe du dieu fort, dont le culte rétabli est presque unique dans cette partie du Sapta-Sindhou où la race aryenne se débat. Le grand Indra possède tous les biens *par le droit de la victoire*. De même qu'autrefois, il fait naître les chants, il exauce la prière de son serviteur. Par lui, les Aryas obtiendront les fruits de leur sacrifice, autant que leurs ancêtres en recueillaient. Ils attendent tout du dieu incomparable, juste, vrai, vainqueur, dont la force se manifeste *quand il étend, comme deux vastes boucliers, le Ciel et la Terre*. L'ami d'Indra a toutes les richesses et tous les succès ; on le distingue à sa beauté ; il possède des chevaux, des chars, des vaches ; il est sans cesse entouré d'une heureuse abondance ; il brille dans les assemblées.

Le monstrueux succède au fantastique. Des dieux énormes, seuls, oseront attaquer les Dasyous géants. Indra grossit ; il mange et il boit sans mesure ; fort, intrépide, acceptant le breuvage qui lui est présenté, *son ventre, son large ventre s'emplit des mets et des libations qui lui sont offerts*. Il peut contenir en lui un vaste lac de soma. Les Marouts, ses alliés, viennent partager son plaisir. Il boit à longs traits la liqueur qui lui donne cette force terrible par laquelle, triomphant de tout, *il brise l'orgueil de l'insensé*.

C'est dans les vapeurs de cette ivresse que les chantres védiques voient leur dieu, fier de sa double obésité, gourmand, grotesque, tirant la langue pour laper le miel fondu, buvant les liqueurs brûlantes jusqu'à noyer son cœur dans sa poitrine, faisant du soma l'objet de sa passion exclusive, et, saoul, le cou allongé, les bras étendus, le ventre ballonné, laid, hideux, aveuglément brave, marchant à l'ennemi.

Ainsi que le font les dieux, le peuple s'enivre de la liqueur *piquante et limpide*. Devant l'autel, ce sont des scandales induis. Les Aryas assemblés se disputent la coupe du sacrifice et les *grâces du dieu, telles que son cœur peut les distribuer*. Ces querelles de communiants altérés deviennent fréquentes, excessives ; ces pieux ivrognes sont violents : Les fidèles *se disputent le sacré cœur d'Indra, comme des gens ivres s'arrachent une part de boisson*.

Les premiers dieux védiques rendaient à la terre de l'Aryavarta l'eau que les nuages emportaient ; ils délivraient les ondes retenues prisonnières dans les Himalayas ; par eux les rivières s'emplissaient, les orages venaient féconder les germes ; ils protégeaient doucement le peuple très noble en temps de paix ; ils combattaient ouvertement pour lui en temps de guerre. C'étaient des divinités pures, bien conçues, honorables, adorables, dignes des mâles œuvres que les poètes leur dédiaient. Les héritiers des Pitris, les petits-fils des chantres antiques qui furent les auteurs des premiers dieux, ont dénaturé le grand œuvre de leurs ancêtres, et fait subir à l'olympé védique toutes les vicissitudes du groupe aryen. Les divinités ont donc suivi les hommes dans leur grossière décadence, dans leur triste rapetissement. Indra, le dieu-foudre, le dieu-soleil, impérieux et magnifique, ne vient à la terre que pour manger et boire, s'enivrer, s'hébéter, comme un simple Arya mortel. Ivre, il fait des miracles indécents : Il a rendu la virilité à tel prince que la débauche avait usé, et cette merveille *s'est accomplie en une nuit, pleine et entière, et la femme a témoigné de la miraculeuse vigueur du prince, son mari*.

L'état moral des Aryas est déplorable. Les excès des prêtres, leurs actes de folie les plus caractérisés ne semblent mériter aucune protestation. L'esprit de famille, jusqu'alors si vivace, si puissant, espoir principal et peut-être unique d'une renaissance nationale, est ruiné. Le ministre d'Indra ose déclarer que le service des dieux doit primer toutes choses ; que l'amour absorbant des divinités doit être exclusif, supérieur à la famille, supérieur à la patrie. Indra doit être préféré au père et au frère, *car le père peut abandonner son fils, le frère peut abandonner son frère, tandis qu'Indra, qui est pour l'Arya comme un père et une mère, n'abandonne jamais son fils.*

Poètes, les chantres védiques ont perdu le secret des improvisations charmantes. Leurs strophes sont devenues brutales, cyniques, éhontées ; non seulement ils mentent, mais ils rendent complices de leurs mensonges intéressés, les dieux, les hommes, les bêtes, et jusqu'aux choses inertes, inanimées. Un prêtre affirme qu'au moment où le présent d'un prince lui fut apporté, les arbres de la forêt dirent la générosité du donateur. Le caractère sacré du ministre d'Indra s'est perdu dans l'effondrement général. Le brahmane se joue de sa propre dignité ; il se ravale complaisamment, se livre, de lui-même, à la risée du peuple. L'impuissance des poètes, stimulée par le seul désir de chanter, de plaire, d'amuser, vaut au Rig-Véda un hymne portant gravement une dédicace aux grenouilles. *Les enfants des prêtres, endormis, s'éveillant pour accomplir les rites sacrés, chanter l'hymne, sont tels que des grenouilles coassant quand les ondes célestes viennent à la terre, la pauvre terre que l'été a rendue sèche comme une peau de bête étendue.* Mais l'émission de cette pensée bizarre, l'esquisse de cette singulière image ne suffit pas à l'auteur ; l'idée étrange va se développer, s'étendre sur toute la longueur de l'hymne : *Lorsque, au temps de l'automne, la pluie désirée est venue éteindre la soif de la terre, on voit une grenouille se diriger vers une autre grenouille qui coasse, avec l'allure d'un fils qui va vers son père, en criant. Heureuses de l'arrivée des riches ondées, les grenouilles se visitent l'une l'autre ; elles sautent, toutes humides de pluie ; la grenouille jaune va converser avec la grenouille verte. Et lorsqu'une d'elles a répondu à la voix de sa compagne, comme l'élève répond à la parole instructive de son maître, il s'élève comme un immense concert ; toutes les grenouilles, au milieu des eaux, parlent à la fois. L'une mugit comme une vache, l'autre a le cri de la chèvre ; l'une est jaune, l'autre est verte. Elles ne sont toutes que des grenouilles, on les désigne par le même nom, mais elles ont des formes différentes. Venant de toutes parts, leurs voix s'unissent dans un ensemble continu. Les enfants des prêtres, à l'approche de la nuit, versant le soma, et murmurant autour de cette espèce de lac qui est le vase des libations, sont tels que des grenouilles. Que la grenouille-prêtre ait le mugissement de la vache ou le cri de la chèvre, qu'elle soit jaune ou verte, sa parole vaut à l'Arya l'abondance des biens ; elle procure des vaches fécondes, des pâturages fertiles, et elle prolonge la vie !* Voilà où en est la littérature védique, religieuse.

Parfois, l'Arya se rendant compte de son état mental, demande sa guérison aux dieux purificateurs, aux Marouts qui ont la toute science, qui connaissent les *remèdes convenant au corps de l'homme, qui guérissent le malade, qui changent la maladie en santé.*

Fuyant la chaleur, devenue accablante pour des hommes mal nourris, les prêtres s'éloignent des centres populeux, recherchent, pour y dresser les autels védiques, et pour y vivre par conséquent, des stations agréables, sur les bords des rivières, sur les rives des lacs, surtout à l'extrémité des pointes de terre que forment les affluents, ou encore dans des vals ombreux, sur la pente des coteaux

boisés. *Indra*, dit un hymne, *vient plus volontiers à l'appel de la prière quand l'autel est dressé sur le flanc des collines fraîches, au confluent des rivières.*

La décadence rapide des mœurs aryennes est flagrante. L'effronterie des prêtres a miné toutes les croyances. La nation serait finie, absolument, si le peuple, dédaignant le brahmane qu'il est prêt à mépriser, ne se livrait courageusement au travail. Tandis que la misère sévit encore durement sur une partie du territoire, une autre partie, bien exploitée, donne de verts pâturages aux troupeaux. Un chantre supplie Indra de mettre un terme à la pauvreté du peuple, au même moment qu'un autre demande au dieu *brillant et immortel* la conservation de biens déjà nombreux. Certains princes ont pu ressaisir leur autorité, se constituer une fortune, s'assurer les services des prêtres par des présents considérables.

On suit assez exactement, dans le Rig-Vêda, la progression de la renaissance aryenne à cette époque, grâce à l'enthousiasme gradué des prêtres célébrant la libéralité des seigneurs. Tel prince, qui a rapidement apporté des présents, *avec des étoffes d'or*, triomphera de ses ennemis et s'emparera de tous les biens. Tel autre a fait à Agni des milliers d'offrandes ; il a donné au prêtre *dix taureaux magnifiques dont les cornes s'élèvent droites comme les roseaux d'un lac*. Un troisième a offert au sacrificateur *des chameaux et des vaches*. Dix rois, *tous brillants d'or*, se sont soumis. C'est par leur générosité envers les brahmanes que les princes consolident leur noblesse, que les rois se garantissent l'obéissance de leurs vassaux. Sans doute, l'exagération de ces chants est évidente, mais ces libéralités ne sont cependant pas des mensonges absolus. Si les princes vantés ne firent pas tout ce dont les prêtres les louent, il reste, du moins, ce fait certain, qu'au moment où les prêtres chantaient ces hymnes, de telles générosités étaient possibles, qu'il existait en Sapta-Sindhou des maîtres très riches, très puissants, capables de grands actes de munificence, étendant leur autorité sur des rois devenus leurs vassaux.

Comment s'expliquent, alors, ces chantres védiques tombés si bas dans l'ignominie, acculés au fond de leur misère persistante, se plaignant, se lamentant, à côté d'autres poètes qui crient haut leur joie, qui étalent leur fortune, qui remercient les divinités ? C'est que le dieu *souverain maître* qu'attirent le soma capiteux, l'offrande laborieuse, les mets appétissants, est l'unique dispensateur des biens, et qu'un groupe de prêtres nouveaux *après avoir cherché Indra comme le chasseur cherche le gibier*, pour l'arracher aux vieux prêtres, a su le trouver, lui plaire et l'accaparer. Hors du noyau traditionnel, les princes, après une série de tentatives semblables avortées, ont enfin créé un corps sacerdotal qui est sous leur dépendance directe. À côté des anciens brahmanes, usés, pourris, se sont élevés des chantres jeunes, vigoureux, sains, que les seigneurs entretiennent magnifiquement. Indra est le dieu de ces prêtres. Les chantres déchus, dépouillés, nus, en sont réduits à implorer Agni *qui sera pour eux comme une mamelle féconde*.

L'idée d'une expédition contre les Dasyous apparaît dans le Rig-Vêda. Les anciens prêtres, très menacés, ayant secoué leur torpeur, se dressent devant les princes en antagonistes résolus. Les Aryas malheureux, et ils sont innombrables, se rangent fatalement du côté de ces prêtres, ne demandant qu'à franchir la Sarasvati pour risquer une bataille fructueuse. Les guerriers, inactifs, disparaissant peu à peu, redeviennent peuple, laissant les seigneurs sans appui. Les princes désiraient donc, eux aussi, quelques combats qui vinssent ranimer leurs gens de guerre. Et c'est ainsi que les hymnes des chantres, anciens et

nouveaux, disant les pâturages reverdis, les troupeaux augmentés, la fortune revenue aux Aryas, demandent, mus par un intérêt identique, avec la conservation de la fortune et l'agrandissement des domaines. La victoire donnera, en même temps, la sécurité aux possesseurs de biens, la richesse aux déshérités.

On demande d'abord à Indra sa protection, qui est pour l'Arya *comme une place forte*, qui procure une large abondance en vivres et en vaches, en enfants et en serviteurs. *Le vaillant Indra, par ses faveurs, élargit les bornes des pâturages. Quand sa puissance éclate, il domine les nations, car il est grand, fort et infini.* A cette invocation, encore timide, succède bientôt un vœu brutal : Le dieu magnifique, toujours nouveau, honoré par tant d'offrandes, ne refusera pas son ferme appui devenu nécessaire *à la veille du combat*, et les ennemis seront vaincus. Aucune attaque des Dasyous ne justifie cette ardeur, car les Aryas ne sont plus inquiétés à l'ouest de la Sarasvati, en Sapta-Sindhou. *Le dieu riche en présents*, dit un hymne, *a brisé l'arme mortelle du Dasyou ; il a délivré l'Arya de la présence du brigand féroce ; il a détruit le mal et donné l'onde des sept rivières.*

La partie remuante de la nation aryenne est en quelque sorte condensée au sud-est du Sapta-Sindhou. L'agitation pour la guerre n'est donc pas générale en Aryavarta. Il est des chantres qui persistent à célébrer les splendeurs de la paix laborieuse, présent des dieux, *œuvre des saintes aurores qui ont donné à l'homme, à Manou, la lumière du ciel et lui ont appris à labourer avec la charrue, à semer l'orge.* Parmi ceux qui voient la guerre inévitable, plusieurs voudraient rester en dehors de tout ennui ; ceux-ci, rigoureusement, accomplissent les rites, pensent qu'ainsi *les dieux cléments mettront leurs maisons à l'abri de tout danger, que nul ne les attaquera, ni de près, ni de loin.* Il en est, enfin, qui, redoutant les Dasyous et les conséquences d'une expédition dirigée contre eux, demandent pour les guerriers une force supérieure et invincible. Mais ce ne sont là que des vœux exceptionnels. La guerre étant décidée, presque tous les chantres invoquent le dieu des batailles, Indra, Maghavan victorieux, unique divinité de la veillée des armes. *Si le dieu fort, armé de la foudre, a pu se trouver délaissé ; si les prêtres ont honoré d'autres dieux, il appartient à Indra, maintenant qu'on revient à lui, de mériter, par un prompt secours, la confiance qu'on lui témoigne.*

Les prêtres anciens se sont rapprochés des princes. Ils consentent à exalter le peuple, au nom des dieux, et répondent de la victoire : *Les Aryas seront contre les Dasyous comme les eaux d'un torrent qui se précipite, comme la vague tranchante qui a brisé la digue qu'on lui opposait. — Indra, brillant, héros à la belle figure, vaincra les ennemis, donnera de vastes pâturages à ses amis ; cela, parce qu'il boira la liqueur sacrée que les prêtres vont lui offrir, et que cette libation ne saurait être gratuite. — Indra descendra des hauteurs célestes comme l'eau descend de la colline, pour verdifier les pâturages qui font la prospérité des vaches et des chevaux. Il donnera de l'or, de nombreux aliments pour le bonheur de l'Arya. Il étendra au loin son bras puissant et répandra ses bienfaits. Il se distinguera par mille prouesses.*

La vie était cependant douce en Sapta-Sindhou. Les premiers temps védiques semblaient renaître, et voici que l'ambition des princes et des prêtres va, de nouveau, jeter les enfants de l'homme, les fils de Manou, dans les angoisses d'une expédition hors du pays des sept rivières, dans les navrantes incertitudes d'une guerre contre les noirs Dasyous, dans les déboires probables d'un exode.

Un poète, interprète des sentiments qui se sont manifestés, supplie les dieux sauveurs, gardiens et amis de l'Arya, *de ne pas venir des régions lointaines pour détourner l'homme de la vie paternelle qu'il mène en Sapta-Sindhou et qui est sa tradition*. Le chantre dit vrai. La race aryenne était faite pour la paix féconde, non pour l'insatiable ambition. Mais les prêtres et les princes, pasteurs exploitant leur troupeau, abusent de la docilité des Aryas.

Un chantre ose nier publiquement, devant l'autel, l'utilité de la bataille. Il déclare *que le méchant ne prévaut point contre le mortel qui allume, pour les dieux, les feux du sacrifice*. — *Celui, dit-il, qui présente de grandes offrandes augmente sa maison ; sa race se propage, ses œuvres le protègent contre toute espèce de mal ; il s'enrichit sans être obligé de combattre*. Le chantre qui osait parler ainsi, était sans doute influent ; sa parole pouvait suspendre l'élan des guerriers, éteindre l'ardeur du peuple. L'auteur de cet hymne fut donc accusé, par un brahmane audacieux, de faiblesse, de lâcheté. Celui qui s'est élevé contre la guerre *doit perdre son autorité*. Indra lui-même l'a déclaré : cet homme *n'est plus qu'une femme incapable, à l'œuvre légère ; qu'il baisse les yeux, qu'il n'élève plus son regard, qu'il cache sa chaussure sous son vêtement, que l'on n'aperçoive plus les chevilles de ses pieds... Il était prêtre, il est devenu femme !* Les jeunes ministres des dieux, on le voit, l'emportent sur les anciens ; leur impétuosité devient despotique, leur parole est véhémence ; nul scrupule ne hante leur esprit ; ce qu'ils veulent faire entendre fortement, faire admettre sans discussion, ils le feront dire par les dieux eux-mêmes.

Dans les hymnes, c'est maintenant Indra qui parle, dictant à l'Arya les ordres des princes que les brahmanes veulent servir. Le peuple a perdu tout droit à l'indépendance. Si l'absolue soumission n'est pas encore une loi écrite, sanctionnée par des pénalités certaines, elle est un devoir qui lie la foule désormais. Pour la première fois, à ce moment, l'idée de Devoir, de dette morale, d'obligation, prend un corps, se personnifie, s'affirme comme un fait indéniable, a un nom, *dharma*, et devient dieu. Un poète en verve, dans un hymne aux aurores, célèbre toutes les divinités en les nommant ; il chante Agni, Indra, Varouna, Vichnou, les Adityas, les Roudras, les Vasous, les Aswins, le Soleil, les Prières, le Monde, le Ciel, la Terre, les Montagnes, les Ondes, les Bhrigous. Un autre invite les dieux au partage des *plaisirs du sacrifice* ; et celui-là place le dieu-devoir, Dharma, après Varouna. *Les dieux, dit-il, réclament des offrandes, écoutent les invocations, accourent à l'autel où les libations sont préparées ; ils aiment les louanges, comme les jeunes gens aiment la voix des jeunes filles ; tels que des cygnes voyageurs, tels que des éperviers, tels que des buffles, ils se précipitent vers le soma. Accourez, buvez, contentez votre soif, et donnez-nous des richesses et des enfants, ô dieux ! Soyez vainqueurs ! Tuez nos ennemis ! Aswins, unis à Mitra, à Varouna, à Dharma, aux Marouts, arrivez à la voix de votre chantre*.

Avec une intelligente énergie, les princes ont consolidé leur puissance. Le grand esprit de régularité, d'ordre, de classement, qui est comme la monomanie de la race aryenne, a facilité la division logique des Aryens en trois classes distinctes : les prêtres, les guerriers et le peuple. Le prêtre est prière, *brahma* ; le guerrier est force, *kchatra* ; le peuple est pasteur, *vis*. De là ces désignations de Brahmanes, Kchatriyas et Vîsya ou Vaiciyas. Trois versets d'un hymne aux aurores distinguent avec intention chacune de ces *trois classes d'êtres*. En favorisant la piété, les dieux favorisent les prêtres ; en soutenant la force, ils soutiennent les guerriers ; en protégeant les troupeaux, ils protègent le peuple.

Le prêtre vit de sa prière, le guerrier vit de sa force, le peuple vit de son troupeau.

La guerre est imminente. Les hymnes ne sont plus que des chants belliqueux. *Indra, allié des Marouts, défiant toutes les armées, étendra ses conquêtes et triomphera.* Cette invocation est répétée sept fois, textuellement. Les imprécations retentissent : *Périssent tous les ennemis ! que leur impiété soit domptée ! que la rage de ces insensés soit éteinte !* Les anciens prêtres qui ont conservé le culte d'Agni sont appelés ; le dieu rival d'Indra doit concourir à la destruction du Dasyou. Indra et Agni, associés à l'œuvre aryenne, *combattront ensemble en faveur des Aryas* ; ils détruiront tout ce qui est solide, *ainsi que le feu, poussé par le vent, détruit les forêts.* L'entente, sinon la réconciliation, est donc faite entre les prêtres et les guerriers, au profit des princes. Le cinquième exode va commencer. *Indra, protecteur admirable, dont l'ivresse est invincible, va, comme autrefois, donner à l'Arya, les vaches, les chevaux, les chars qu'il désire. Le dieu distribue la santé, la richesse et la force dans les combats.*

CHAPITRE XXIII

Cinquième exode. - En Cachemire. - Les *vallées heureuses*. - Renaissance scientifique. - Œuvres de civilisation. - Echanges. - Navigation fluviale. - Soma, dieu national. - Agitation belliqueuse à l'est du Sapta-Sindhou. - Projets de guerre décisive. - Appel à Indra. - Despotisme sacerdotal : l'Indra nié a été vu. - Les Brahmanes demandent un roi.

MIS en mouvement, les Aryas suivirent, en la remontant vers le nord, la rive droite de la Sarasvati. Les chantres appellent la protection des dieux sur les princes, *ces maîtres des Brahmanes*, qui mènent le cinquième exode. De continuelles prières montent vers Agni, tristes, suppliantes, empreintes d'une confiance douteuse, répétées deux, trois et quatre fois. Une grande inquiétude tient la masse des émigrants. Ils ont peur, des Dasyous invincibles. Les poètes montrent l'effroi qui les paralyse dans l'affectation outrée des certitudes qu'ils n'ont pas. Ils demandent ce que peut l'ennemi, ce mortel méchant, contre l'Arya qu'anime la libation sacrée ! Mais, ça et là, quelques versets disent la peur de tous, adjurant les dieux, sans retard, de *rassurer les Aryas, de leur promettre la conservation de tous leurs enfants, du premier jusques au dernier*.

L'exode s'accomplit, cependant, sans obstacles ; la route est libre devant les émigrants ; et c'est, peut-être, ce qui les inquiète le plus ? Ils redoutent un piège, attribuant l'absence des Dasyous à l'exécution silencieuse d'une manœuvre stratégique. Par exemple, l'ennemi ne va-t-il pas laisser les Aryas s'engager de plus en plus vers le nord, pour les surprendre et les vaincre, en leur coupant toute retraite ? Qu'Indra protège donc ses amis *par derrière comme par devant*. Les invocations ardentes à Indra et Agni se succèdent pour soutenir le courage du peuple. *Lorsque Indra est dans l'ivresse des libations, les ennemis les plus forts, les plus robustes ne sauraient arrêter le dieu à la belle figure. Agni est terrible lorsqu'il agite sa tête comme le taureau aiguisant ses cornes. Ses mâchoires sont armées de dents pointues*.

N'osant pas franchir la Sarasvati, décidément, et se jeter trop à l'est, l'avant-garde de l'exode marche vers le nord-ouest, s'arrête dans les premières vallées du Cachemire oriental. Là cessent toutes chaleurs, un frais printemps règne, de froides aurores naissent chaque matin, et lorsque, suivant les rites, dès l'aube, les brahmanes allument le bûcher sacré, c'est un frisson de volupté qu'ils ressentent en se réchauffant au foyer d'Agni. En l'honneur du dieu vraiment adorable, les poètes composent des chants, *doux comme la douce chaleur du pays nouveau*.

Tous les émigrants ne sont pas arrivés en Cachemire, dans *les vallées heureuses*. Les tribus en exode laissèrent probablement le long de leur route, au bord de la Sarasvati, des groupes, las ou satisfaits, qui formèrent ainsi comme de petites colonies, des stations, des postes. Lorsque la masse des Aryas en marche en fut à cette partie supérieure de la Sarasvati où la rivière s'amincit, il y eut une grande confusion, et de volontés divergentes, et de caprices opposés. Des princes continuèrent leur marche en avant, au nord-ouest, vers le Cachemire ; d'autres, tranquilisés, se répandirent vers le nord-est, à la recherche du Gange supérieur. Les premiers, bien servis par leur inspiration, trouvèrent le repos désiré ; les seconds, s'éloignant de plus en plus du centre védique, virent

augmenter leurs ennemis à chaque pas. Dans le Rig-Vêda se lisent alors, comme mêlés, des hymnes contradictoires, les poètes du nord-ouest manifestant leurs joies, pendant que les chantres du nord-est tremblent de crainte. En Cachemire, le prêtre invite le peuple à verser le soma pacifique et réconfortant ; au nord-ouest du Sapta-Sindhou on invoque, au contraire, les divinités protectrices, afin que le méchant Dasyou ne prenne point les Aryas *dans un filet*, et pour que les Aryas ne tombent pas dans *la gueule du loup roussâtre*.

Les tribus qui se sont jetées imprudemment à l'est, du côté des Dasyous, ne constituent pas, à ce moment de l'histoire védique, la partie principale de la nation. La vie aryenne a son foyer sinon dans le Cachemire, au moins sur un territoire avoisinant. Là, en pleine quiétude, les prêtres ressaisissent vite leur influence. L'autorité sacerdotale ne résulte plus seulement du caractère sacré dont le brahmane est revêtu ; la personnalité du chantre vaut mieux, elle se justifie par une supériorité, celle de la *connaissance des choses*. Le prêtre s'est instruit. Pour la première fois, l'ignorance est considérée comme l'une des grandes misères humaines. Indra doit éloigner de l'Arya la méchanceté, la faim *et l'ignorance*. L'homme qui sait est positivement distingué de l'homme qui ignore. La paix est complète. Le Dasyou est presque oublié. Les hymnes aux divinités bienfaisantes sont des actions de grâces plutôt que d'ardentes requêtes. Le dieu terrible, l'Indra porte-foudre, maître des guerriers, n'est plus qu'un distributeur de vaches, un semeur de grain, un donneur de parures et de parfums. Le vœu de l'Arya monte vers le dieu fortuné pour en obtenir de l'orge, des vaches, de l'or, des chevaux. La main très large d'Indra est pleine de semences ; quelle que soit la quantité de grains qu'elle puisse contenir, il daignera les jeter sur les champs de l'Arya. Il donnera des vaches, des chevaux, des parfums, des ornements d'or, des pendants d'oreille. La civilisation védique, reprise et menée par le prêtre, prend un sens fortement religieux. Les riches Aryas viennent aux sacrifices assidûment, avec des mets et des offrandes, augmentant ainsi la force d'Agni. Le prêtre qui voit les seigneurs s'enrichir, compte sur une large part de la richesse publique. Les dieux immortels lui vaudront une large maison.

La richesse de certains Aryas n'est plus seulement un fait instable, quelque chose comme le produit d'une terre favorisée ou d'un butin imprévu ; maintenant, les fortunes reposent sur de solides bases, elles s'augmentent par l'application de lois déterminées. L'Arya sait ce que vaut l'épargne ; il connaît l'importance de l'argent gagné, au double point de vue de ce qu'il représente et de ce qu'il peut, c'est-à-dire de sa valeur intrinsèque et de sa force productive. Les prêts d'argent coûtent un intérêt à l'emprunteur. Les œuvres pieuses, accumulées, tenant l'esprit en éveil, augmentant la faveur divine, sont comparées à l'intérêt qui vient au prêteur grossir continuellement son capital. Les prêteurs sont quelquefois des usuriers impitoyables le jour de l'échéance. Les œuvres d'Indra, le dieu grand et invincible qui s'élève par sa force au-dessus de tous, *arrivent avec la même certitude que le jour d'échéance prévu pour l'avare qui a prêté son argent*. Ces prêts constatent l'existence de fortunes réalisées, mobiles, de même que les usuriers témoignent d'Aryas besogneux. La fortune ne résulte plus seulement de l'exploitation des terres ; les Aryas trafiquent avec des étrangers venant de loin, échangeant des marchandises avec eux. *Les trésors nombreux arrivent de contrées éloignées*.

Ces trésors ne pouvaient pas venir du sud, le désert étant la limite méridionale du Sapta-Sindhou ; à l'est, les transporteurs eussent été inquiétés par les Dasyous ; au nord, l'Himalaya était une barrière infranchissable ; à l'ouest,

l'Indus coulait comme une frontière infranchie. Nulle route terrestre n'était donc praticable. Les voies fluviales, au contraire, étaient faciles à certaines époques de l'année. Mille canaux aboutissaient uniformément aux grandes bouches de l'Indus, à la mer. Cette destinée fatale de toutes les rivières allant à la Samoudra, est une image qui a toujours frappé l'esprit des poètes. Lorsque le large ventre du vigilant Indra s'ouvre pour engloutir les torrents de soma qui lui sont offerts, les libations entrent en lui *comme les fleuves dans la mer*. Il est admissible que des échanges s'effectuaient, par les voies fluviales, entre les diverses tribus aryennes répandues en Sapta-Sindhou, et qu'un certain trafic existait entre les Aryas et des groupes étrangers, établis aux bouches de l'Indus.

Le culte védique s'adoucit. Les prêtres renoncent peu à peu à ces pratiques grossières et sanglantes qu'ils devaient à la pernicieuse influence des Dasyous cruels et lascifs. Le goût s'épure. Indra, devenu beau, n'a plus de basses ivresses ; le soma le rend plutôt gai que fort. La liqueur fermentée, faite d'herbes, où se mêle l'orge dorée et le lait blanc, est préparée avec un soin tout spécial. Les lèvres des chantres sont devenues délicates. Un rite minutieux régleme la confection du soma : Plus de mortier dans lequel le pilon brutal écrasait l'herbe, plus de pressoir exprimant à force le jus vert ; c'est avec les mains que doit s'achever l'œuvre pieuse. Le jour de la libation, *les dix sœurs*, qui sont les dix doigts, reçoivent la plante pour le sacrifice ; *la pressent*, enlèvent *son enveloppe*, en expriment *le miel brillant qui, pour le salut de l'Arya, doit être versé aux trois foyers du dieu*. Le lait des vaches se mêle au jus de ce jeune soma. La liqueur est passée au travers d'un filtre fait de la peau d'une brebis.

Pris de passion pour le breuvage sacré, doux aux lèvres, mais qui fouette le sang, surexcite le cerveau, réchauffe véritablement l'âme et le corps, fait tressaillir les muscles détendus, éveille la pensée endormie, le prêtre chante le soma, lui consacre des hymnes, lui parle comme il parlait aux dieux. On le qualifie de généreux ; on dit qu'il répand *une heureuse rosée sur le filtre*. La fermentation du jus exprimé par les doigts agiles des chantres, et qui n'était qu'un fait mystérieux, devient un acte divin ; l'ébullition incomprise est la manifestation du dieu réel, vivant. Soma, divinité créatrice, prend un caractère national. Indra était un Arya ; Soma, lui, est un *Indou*, c'est l'âme antique du sacrifice. Le bûcher d'Agni s'anime de leurs nouvelles lorsque le sacrificateur inonde les braises de Soma alcoolisé ; les flammes crépitantes qui, rouges et noires, vont vers le ciel, cessent d'être les langues d'Agni ; ce feu flambant, c'est Soma lui-même, glorieux, pur, épurant, ami du sacrifice, assainissant l'air comme une rosée purifiante. Soma détrône Agni.

Indra, depuis longtemps, était en quelque sorte l'obligé de Soma, puisque le dieu terrible n'avait de force que par les libations. Voici qu'une invocation s'adresse à *Soma* que le poète croit évidemment capable d'accomplir seul les grandes œuvres jusqu'alors réservées au dieu fort. On demande à Soma, au dieu Soma, directement, l'eau du ciel qui donne à la terre l'abondance, la force dans les combats, l'opulence, le bonheur des familles. Soma, enfin, dieu prudent et sage, invincible, fait des miracles : *Il couvre ce qui est nu, il guérit ce qui est malade ; par lui l'aveugle voit et le boiteux marche*.

Les prêtres, que l'expérience a éclairés, semblent avoir l'unique ambition d'une vie paisible et honorée, au mi-lieu du peuple. Aux expéditions pour la conquête de butins fabuleux, aux laborieuses intrigues ourdies pour affirmer l'influence du sacerdoce, aux cérémonies excessives d'un culte fait pour frapper violemment l'esprit des fidèles, les chantres ont renoncé. C'est une paresse triomphante. Les

temps sont finis où la femme, dès l'aube, allait cueillir des brassées d'herbe sur la colline, où le père de famille se mettait en sueur pour tailler les bûches du foyer d'Agni, où le poète, après avoir improvisé son hymne à haute voix, dressait de ses mains l'immense bûcher et préparait le soma. Maintenant, la liqueur sacrée est toujours prête à l'avance, et ce sont des serviteurs qui apportent, à l'heure du sacrifice, les coupes, la cuiller, le bois, les feuilles sèches. Le prêtre se contente de peu, pourvu qu'il vive ; et lui, jadis si remuant, si exalté, si jaloux de son autorité, le voici comme le type du satisfait inerte. Lorsque le dieu ne répond pas avec promptitude à l'appel de l'Arya fidèle, on le compare, pour le stimuler, au prêtre *pacifique, lent et calme*.

La paix est profonde. Cependant quelques hymnes invoquent les dieux contre les ennemis, les Dasyous. *Le ciel et la terre vénèrent Indra, quand, avec bruit, il frappe le Dasyou*. Il ne s'agit plus ici du Dasyou noir, vivant, en chair et en os, de l'ennemi terrestre, redoutable et redouté, qui pressait les frontières nord-est du Sapta-Sindhou, dont les Aryas avaient convoité les territoires ; le Dasyou actuel, c'est le brigand céleste, l'ancien, le premier Dasyou, Ahi, le maître des nuages, le voleur des eaux, contre lequel Indra doit marcher. *Indra, sanglier céleste, partira dès l'aurore, et malgré les cris terribles des Dasyous ravisseurs des eaux, Ornavâbla et Ahîsouva ; il les brisera d'un coup de foudre ; l'eau qu'ils détenaient s'écoulera et des centaines de ruisseaux féconds viendront du ciel*.

Ces hymnes appartiennent au Sapta-Sindhou septentrional. Au nord-est et à l'est, les Aryas sont tracassés par les vrais Dasyous, habiles et rapaces, se livrant à de continuelles incursions. La nécessité d'une armée défensive a maintenu de ce côté du Sapta-Sindhou des divisions sociales tranchées. Les Vaiciyas, qui sont le peuple, ne se confondent pas avec les Kchatryias, les guerriers.

Au dessus de ces deux classes se trouvent les prêtres et les seigneurs. Une année permanente est devenue indispensable ; elle existe. *La richesse opulente des mortels serviteurs d'Agni est soutenue par de nombreux défenseurs bien armés*.

D'abord, nul désir de conquête. L'Arya ne demande aux dieux que l'éloignement du Dasyou ; mais, comme il y a des guerriers que le désœuvrement impatiente, que l'ennemi visible irrite, que tentent les âpres joies de la bataille et les chances du butin, il se mêle bientôt aux supplications des Aryas en simple attitude défensive, des vœux de guerre caractérisés. On invoque Agni pour obtenir de lui de vastes domaines. La haine du Dasyou est vivace dans le cœur de l'Arya. Les deux races s'exècrent. Aussi, dès les premières imprécations, la colère des chantres se déchaîne-t-elle contre l'impie. Le robuste Indra, qui aime les sacrifices, fait le bonheur des Aryas *avec le malheur de son ennemi* ; il met *son genou sur le ventre de l'impie* et le brigand succombe. Le Dasyou, ennemi des dieux, ne suit-il pas d'autres lois que l'Arya ? ne hait-il pas les enfants de Manou ?

L'ambition renaissante de quelques princes, ou bien celle de certains guerriers groupés, ou encore l'enivrement d'une victoire remportée par des kchatryias sur des bandes de pillards, vint clore l'ère de paix générale qui avait succédé au cinquième exode, le long de la Sarasvati. Un frémissement belliqueux a fait tressaillir la nation védique. *Indra, vaillant héros, a promis une grande richesse, une grande opulence, une grande gloire !* Les prêtres, obéissant aux guerriers, demandent aux divinités des gués favorables, des routes faciles, des combats heureux. Au peuple, l'on affirme que la guerre est devenue inévitable ; que, seule, elle est capable d'assurer une définitive paix. C'est une lutte de race. La

race aryenne est menacée, les prêtres l'affirment. Les dieux, d'ailleurs, vont intervenir en faveur de leurs amis. La bataille étant résolue, Indra devient l'unique dieu, comme toujours. *Indra frappe ses ennemis, il agit noblement avec ses armes, il est sauveur et prince ; ni les dieux, ni les mortels, ne peuvent vaincre le porte-foudre ; il faut chanter un grand hymne en l'honneur du grand Indra, ami du devoir et de la louange, dieu tout puissant qui a fait briller le soleil, qui a tout créé, qui brise les nuages, ces villes célestes, qui renverse le Dasyou et fait le bonheur de Manou, en dépouillant l'un pour vêtir l'autre de ces dépouilles. Cet Indra est le taureau du troupeau humain.*

S'il consent à rétablir ainsi le culte d'Indra dans toute sa splendeur ; s'il obéit, en cela, aux intentions des princes, le poète constate que le dieu appartient à l'autel, qu'il est l'œuvre exclusive du prêtre, que le prêtre l'a enfanté constitué pour qu'il renverse les armées réunies ; pour qu'il soit puissant en ses bienfaits, exterminateur, terrible, fort, rapide et vaillant. Indra, ainsi créé, armé par les prêtres, leur est absolument soumis, n'obéit qu'à leur voix et tourne à leur caprice *ainsi qu'une roue ; on saute, à leur ordre, comme un bélier.*

Les poètes ne savent plus charmer le peuple ; ils ont perdu le secret des séduisantes strophes ; la grande cause de leur influence est considérablement diminuée ; ils se sont gravement compromis comme conseillers, comme pasteurs, en jetant plusieurs fois le troupeau humain dont ils s'étaient donné la garde, dans les longs ennuis et les dures souffrances d'exodes mal conçus. Ils ont cessé d'être les amis du peuple le jour que, de leur cupidité imprudente, sont nés les insolents guerriers et les princes avides. Les brahmanes, qui ont déshonoré le pur culte védique en le compliquant de rites grotesques, sanguinaires, viennent d'achever leur œuvre en soumettant les dieux à la parole des sacrificateurs.

Agni et Indra n'agissent que suivant la volonté du prêtre, par lui et pour lui. Le peuple, dont la foi n'était presque plus qu'un reste de respect pour une idée antique et mystérieuse, cesse de croire lorsque le dieu ne lui est plus donné que comme un être inférieur à certains hommes. La raison védique se révolte ; elle se refuse à sanctionner les nouvelles prétentions sacerdotales, à reconnaître des dieux ravalés, mis en tutelle. On nie l'existence d'Indra ; on proclame cette négation. Ce fut une lutte entre le bon sens du peuple et l'audace des prêtres. Un chantre se fit publiquement le champion du dieu. La révolte populaire n'était pas l'explosion d'une lente et longue méditation donnant son fruit ; la négation formelle, pure et simple, de l'existence d'Indra, fut un acte spontané d'impatience et d'écœurement, un cri d'indignation, une 'déclaration brutale n'admettant pas de discussion. A cette négation, le champion d'Indra, signant son œuvre, — Nema, — oppose une affirmation catégorique. Un incrédule a dit qu'Indra n'existait pas ? Nema, le prêtre Nema, affirme le contraire. Il a vu Indra, de ses yeux.

Tout le despotisme clérical est contenu dans cet acte de foi, dans cette riposte de Nema à la nation védique niant dieu. L'Indra nié, Nema l'a vu ! vu de ses yeux ! Cette déclaration doit suffire. Il faut prier ; il faut chanter Indra. Et pour châtier le peuple, pour le tenir, les brahmanes demandent un chef, *un roi fort et riche, capable d'affronter les armées, de race vigoureuse.*

CHAPITRE XXIV

La paix en Sapta-Sindhou. - Hymnes divers. - Princes et prêtres. - Bardes malheureux, persécutés. - Le ciel promis aux fidèles. - Soma, dieu principal. - Banquets religieux, prière commune. - Les cinq classes d'êtres. - Principe d'égalité. - Coquetterie des prêtres. - La femme védique. - Yami et Yamâ. - Œuvres de paix, philosophiques, suspendues.

UNE ère de paix, qui fut vraisemblablement longue, permit aux tribus aryennes demeurées en Sapta-Sindhou de nouer entre elles des relations de plus en plus étroites ; ce qui reforma, dans les limites du territoire primitif, le groupe national très compromis. Le Rig-Vêda qui, depuis le premier exode, semble n'avoir été que le recueil à peu près exclusif de courts poèmes disant les angoisses des Aryas émigrés, leurs désespoirs profonds, ou leurs espérances folles, comme si les seuls Aryas guerroyants avaient existé, reçoit maintenant les œuvres de poètes divers que de grandes distances séparent. Les uns vivent aux bords de la Sarasvati ou sur les rives du grand désert méridional ; les autres sont dans les vallées cachemiriennes ou sur les plaines centrales du Sapta-Sindhou. Ces œuvres portent en elles-mêmes la marque indélébile de leurs différentes origines. Il était nécessairement en Cachemire, le chanteur qui, voulant des pluies fécondes depuis *les bords du Saryanâvân jusqu'au pays des pieux Ridjîcas*, fait de l'émission de son propre vœu une formule géographique. Un autre poète, s'adressant à Agni, déclare que les peuples vont à ce dieu joyeusement, *ainsi que les vaches se rendent dans une étable chaude*. Un Arya des plaines brûlantes eut-il seulement pensé aux étables que réchauffe la moite haleine des bestiaux ? Cet hymne fut donc imaginé au nord extrême du Sapta-Sindhou. L'hymne voisin, qui demande à Soma sa rosée protectrice, laquelle sera pour le peuple, réuni, *ce que la rivière Rasâ est pour les contrées qu'elle environne*, fut évidemment chanté à l'ouest du pays des sept rivières, dans le bassin de la Rasâ. Un prêtre, enfin, invoque la Sarasvati, *dont il voit les eaux purifiantes*.

Si la nation védique est loin d'être reconstituée, au moins peut-on remarquer, dans le Rig-Vêda formé d'œuvres venues de points géographiques très opposés, une certaine unité d'impression. Un véritable esprit national, un instinct de race, très énergique et très sûr, guide les poètes, comme inconsciemment, vers un but identique, malgré les différences profondes qui séparent encore les intérêts et les besoins des divers groupes.

L'arya du Cachemire est aussi paisible, aussi satisfait que l'Indou des bords de la Sarasvati se montre anxieux, remuant, inquiet, rêvant de luttres fructueuses, de conquêtes étendues, de butins magnifiques ; au centre du Sapta-Sindhou, et sur les bords de l'Indus, l'exploitation laborieuse des champs qu'inondent les rivières ou les canaux, absorbe, tient en place de grandes quantités d'hommes ; au nord-est, à l'est et à l'extrême sud-est, grouille une foule souffreteuse que les marais fétides, ou les sables en feu, ou les sécheresses coupées d'ouragans terribles, irritent, énervent, et que tourmentent jusqu'à la rage les continuelles incursions des Dasyous pillards.

Entre cette frontière vivante, grouillante, agacée, furieuse parfois, toujours prête à s'élaner vers l'est, et les champs bien peuplés, bien cultivés du Sapta-Sindhou central, on voit assez distinctement comme une large bande de territoire où

vivent des populations ardentes, aryennes au fond, mais visiblement métissées, cherchant un système d'organisation sociale capable de servir les convoitises ambitieuses d'une sorte d'aristocratie. C'est là que s'est manifesté, que se continue le long conflit entre les prêtres et les princes, entre les chantres et les guerriers se disputant le pouvoir, par l'intrigue ou par la force, suivant les circonstances. Ce sont, entre les ministres des dieux et les seigneurs, des alternatives de succès bruyants et de défaites humiliantes, de coups de ruse et de coups de violence, sans que les i échos de ces querelles, semble-t-il, dépassent toutefois une certaine zone, aillent troubler les pasteurs et les fermiers paisibles du Sapta-Sindhou central.

Les hymnes de la partie du Rig-Vêda qui est le document historique de cette période, sont calmes ou passionnés, suivant qu'ils viennent du nord, de l'ouest, du centre ou de l'est ; ceux qui furent composés dans cette portion du Sapta-Sindhou où la guerre est définitive entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux, témoignent de la vivacité de la lutte. Les princes, lorsqu'ils triomphent, persécutent les chantres ; leur imposant, par exemple, afin de les humilier devant le peuple, la substitution d'un culte nouveau aux cérémonies traditionnelles d'un ancien dieu. Si les prêtres refusent de se soumettre, les seigneurs se vengent en abandonnant les brahmanes, incapables de tout travail lucratif, à la pénitence d'une extrême pauvreté. Un hymne dit la plainte d'un chantre navré, ne possédant plus rien, *pas une vache*, pas même *un instrument à fendre du bois*. Agni est prié de considérer la dure misère des prêtres, *qui en sont réduits à n'avoir plus que quelques maigres branchages pour dresser le bûcher sacré*.

La persécution ravive la piété. Les souffrances du prêtre humilié lui valent la sympathie du peuple. La plainte du poète est touchante, d'ailleurs ; elle est dite avec goût : Si le ministre du dieu ne possède plus la hache sacrée avec laquelle il allait couper le bois dans la forêt, pour édifier le magnifique bûcher d'Agni, *le dieu bon se contentera d'un bûcher de bois mort, et il aura pour agréable ce modeste sacrifice*. Si le prêtre, à qui les princes ne donnent plus rien, est dans l'impossibilité d'apporter au dieu la moindre offrande, et si la faim tourmente Agni, qui sait ! *le hasard mettra une larve d'insecte sous l'écorce du bois mort, quelque fourmi imprudente viendra sur la bûche, et le dieu sera satisfait de cet holocauste*. C'est là tout ce que le chantre misérable peut offrir. Agni fera maigre chère, et aussi le prêtre. Ce sont précisément les prêtres d'Agni que les princes accablent, après avoir constitué un autre corps sacerdotal voué au culte d'Indra.

Les ministres d'Agni, persécutés, voyant une partie du peuple revenir à eux, reprenant courage, préparent déjà le succès qu'ils désirent en faisant revivre les antiques traditions, en confessant leurs fautes en public, en s'accusant, devant les Pitris, d'avoir péché par faiblesse, *ce qui est le propre de l'humanité*. Des imprécations véhémentes séparent résolument les prêtres d'Indra des prêtres d'Agni, *les uns sont aux autres d'irréconciliables ennemis, que Soma surexcite*. Les princes, se prononçant à leur tour, blâment les anciens prêtres, et les menacent. Alors, les brahmanes du *vieux culte* dénoncent le culte nouveau comme n'étant formé que de mystères obscurs, de mensonges, de ténèbres ; *Soma, pur, vigoureux, conservateur des sacrifices antiques, ami de la lumière et de la vérité, détruira l'obscurité et l'erreur*. Les princes se rient de ces inutiles efforts. Ils pensent que la voix des anciens chantres est incapable d'émouvoir le peuple : L'Arya n'admet que la prière efficace, n'adore que les dieux agissants ; or, Agni, cela est visible, *laisse ses chantres dans la misère* depuis que les princes les ont abandonnés.

Les prêtres d'Agni, inquiets, imaginent de promettre à ceux qui souffrent auprès d'eux, avec eux, en compensation certaine des maux endurés sur la terre, un bonheur parfait *dans ces hautes régions où vivent les dieux*. — *Le dieu très pur qui, jadis, donnait l'abondance en moisson, en vaches, en chevaux et en enfants, sur cette terre, n'est-il pas le même qui peut accorder une vie sage et heureuse dans le ciel ?* Ce trait d'audace fut victorieux. Le peuple crut à la promesse faite. Il semblait juste aux Aryas qu'une seconde existence, parfaitement heureuse, compensât, après la mort, les peines imméritées d'une première vie. Les vieux bardes exploitèrent admirablement cette idée. Le culte de Soma devint retentissant.

La foule envahissant l'enceinte sacrée, la parole du chantré s'accroît. Les requêtes pieuses se succèdent, appropriées aux désirs de chaque Arya revenant aux autels. Le corps sacerdotal, relevé, se reforme ; le chantré grandit ; le culte de la libation divinisée se développe ; le doux breuvage *a le mérite de charmer les dieux et d'anéantir les impies*. La pieuse ivresse est la source de tous les biens ; *la libation de Soma, qui va du mortier au vase des sacrifices, donne l'ivresse, et, avec l'ivresse, tous les biens*. Le succès inespéré des prêtres est bruyant ; les hymnes sont excessifs. *Par la puissance du royal Soma, aucun ennemi ne pourra vaincre les sacrificateurs, ni même les blesser. Le dieu brillant et céleste, venu dans le breuvage, donne l'immortalité ; ses bontés n'ont point de terme*.

Jamais la liqueur enivrante n'avait été plus complètement adorée. Sa préparation est une cérémonie compliquée, un acte religieux, grave, lent. La tige de la plante, broyée, donne *un beurre divin, un lait qui est l'essence du sacrifice*. Les petits-fils du prêtre purifient la liqueur nouvelle, qui laisse, sur le filtre, *toutes les impuretés de son premier corps*. Deux fois le soma est filtré ; au travers d'une peau percée, d'abord ; d'un feutre fait de poils tassés, ensuite. Le vase qui doit recevoir le soma est sur l'autel.

Le dieu, fait, *versé*, repose, brûlant, maître des choses saintes, *brahmanaspâti*, dans le vase sacré. Il est pur, ardent, fort, rapide ; — pur et ardent *comme le cheval qui sort du bain*, fort *comme l'éléphant*, rapide *comme l'épervier*. Par l'ivresse qu'il procure, il est le dominateur de la terre et du ciel, des hommes et des dieux. Honneur des maisons qu'il visite, gardien des dévas, il inspire une forte ivresse aux hommes et aux dieux. Ses œuvres personnelles sont indestructibles. L'insensé ne peut rien contre lui. Il brise celui qui veut lui faire la guerre. Il triomphera de mille attaques, frappant son adversaire, le renversant, et demeurera toujours invaincu.

Soma supplante Indra, d'abord pareil, ensuite supérieur au dieu porte-foudre. Pareil à Indra, il fait de grandes choses ; il donne la mort aux Vritras, il fend les nuages, il frappe Ahi, et avec lui tous les Dasyous. Les vœux adressés au dieu régnant embrassent tout le possible. Il est le dépositaire de la semence d'où viennent les races nombreuses ; il fait les nations fécondes en héros ; par lui, l'Arya a de vigoureuses familles, et il obtient, pour ces familles, la dépouille des ennemis vaincus, *de l'or, des chevaux, des vaches, des hommes*. Les libations, fortes, limpides et brillantes, ne coulent que pour l'accomplissement des vœux de l'Arya. Par la grâce de Soma, les hommes et les animaux sont heureux dans les maisons bien approvisionnées. Par l'intervention de cette divinité provocante, la pluie du ciel arrive rapidement, apportant la joie et la fertilité. Soma donne les ondes, la lumière, les vaches, les enfants nombreux et les petits enfants. On lui demande de vastes champs, une victoire définitive, une longue vie, paisible,

jouissante. De Soma, très pur, on attend une mâle famille, de larges pâturages, une maison grande et vaste, et l'indépendance de la nation ; aucun méchant ne sera le maître de l'Arya. Tout au bonheur de vivre, pères d'une heureuse lignée, les Aryas célébreront longtemps le dieu dans le sacrifice.

Ces vœux, mis en ordre chronologique dans le Rig-Vêda, disent la rapidité avec laquelle les prêtres, oubliant leurs récentes humiliations, s'égarèrent dans la même voie qui les perdit. Leur ambition n'a d'égale que leur versatilité. Ministres de paix, ils ont refusé de servir le dieu de la guerre, et voici que Soma devient, par eux, maintenant qu'ils se sentent forts, plus belliqueux que ne l'était Indra.

La prépotence des chantres est absolue. Le culte, ramené aux premières traditions védiques, quoique exagéré, plaît aux Aryas. Le sacrificateur arrive en chantant aux assemblées ; il célèbre le dieu par des hymnes antiques. La prière est l'acte religieux par excellence ; elle répand le bien parmi les hommes, *comme le taureau répand la fécondité dans le troupeau* ; elle est généreuse comme *une vache à lait*. Les offrandes consistent en orge et en mets choisis, savoureux. Le repas sacré, auquel le peuple participe, est un banquet fraternel ; le dieu beau et opulent y répand sa rosée aussi douce que le miel, et y tient sa place. La prière est commune ; un grand principe d'égalité se manifeste ; devant l'autel toutes les classes sont confondues. Les prêtres, les princes, les guerriers, le peuple et les serviteurs ont les mêmes droits, sont liés aux mêmes devoirs ; *les cinq espèces d'êtres, issus de la même race, entreprennent l'œuvre sainte et ornent de la prière le dieu qui soutient tout*.

Cette période de l'histoire védique est digne du grand fait qui la caractérise ; l'égalité des hommes dans l'œuvre sainte est proclamée. Le calme des consciences fait le calme des esprits ; la paix des âmes fait le repos des nations. Les batailles que rêvaient certains prêtres, en vue de la part de butin leur revenant, seraient inutiles, puisque les Aryas, enrichis par le travail, assurent une existence suffisante aux ministres des dieux, et que les offrandes s'accumulent sur les autels. Les bassins sont chargés d'heureuses victuailles que les Aryas prodiguent ; c'est par milliers que les prêtres reçoivent des présents. Ces largesses témoignent d'une belle prospérité.

Les prêtres, repus, ont des accès de vanité puérile ; ils demandent de superbes vêtements, de magnifiques orfèvreries, des vaches fécondes, des chevaux pour traîner leurs chars. Ces brahmanes, hier si misérables, et qui n'avaient à offrir aux dieux que des larves ou des fourmis, se prennent de féminines coquetteries. La main du prêtre qui tient l'acculier du sacrifice devient un membre sacré ; les doigts de cette main qui brise les plantes saintes pour en extraire le jus enivrant, c'est-à-dire le dieu Soma, doivent porter la marque de leur sainteté, des bagues d'or. *Il est bon*, dit le poète, gravement, *que le divin Soma soit purifié sous la pression de l'or*.

Le sacrificateur, devenu bon, aimable, comme aux premiers temps, aimé, respecté, revêtu de ses insignes, coquet, satisfait, heureux, n'invoque plus les dieux terribles, ne profère plus d'imprécations. Les hymnes cessent d'être sévères, et l'imagination des poètes, libre, risque même quelques pensées plaisantes dans les chants sacrés : *Les vœux*, dit un hymne, *sont aussi variés que les ouvres des hommes sont diverses. Le charron demande du bois, le médecin demande des maladies, le prêtre demande des libations ; l'ouvrier qui fait un arc demande une branche flexible, et, pour parer son travail, des plumes d'oiseaux, de l'or, des pierres précieuses. Le cheval lui-même demande un char facile. Les hommes, bons compagnons de plaisir, demandent le rire ; l'époux*

demande l'épouse ; la grenouille veut de l'eau. La rhétorique nouvelle est gaie. Les images employées sont agréables à entendre. Les cérémonies religieuses ont un air de fête. Les œuvres saintes sont aussi brillantes *qu'un beau harnais sur un beau cheval, aussi resplendissantes que les rayons du soleil.* La beauté des femmes aryennes, saluée, est une joie pieuse, saine. *La libation du matin*, dit un hymne, *réconfortante et douce à boire, tempérée avec le lait des vaches, belle comme une charmante femme, fait l'ornement des cérémonies et des holocaustes.*

La femme védique a pris une grande importance dans la nation. Elle n'est plus seulement la beauté qui attire, elle est aussi la grâce qui charme. Certes, rien, dans le Rig-Vêda, ne permet de croire que la mère, l'épouse, la fille ou la veuve, ait jamais perdu en Sapta-Sindhou la moindre parcelle de ses droits antiques ; le respect entoure la femme complètement dès les premiers jours ; aucune atteinte n'est portée à sa dignité, et elle est constamment tenue en dehors, au-dessus, pour dire mieux, des agitations populaires, des intrigues sacerdotales, des ambitions de princes et de rois. Mais, à mesure que la paix s'étend sur le peuple, que la civilisation aryenne développe à l'aise ses progrès, on voit la femme védique agir davantage, s'imposer, comme vierge, comme mère, comme matrone, comme prêtre, affirmer son indépendance noblement.

La vierge qui a choisi son fiancé, désigne son amant sans embarras, dispose librement de sa personne. Les actions de grâces offertes aux dieux sont *aussi joyeuses que la voix de la jeune vierge acclamant son bien-aimé.* A l'appel de la jeune fille, le jeune homme accourt ; c'est l'amante qui appelle l'amant choisi par elle. Le dieu désiré vient à la voix de la louange *avec la même ardeur qu'un amant appelé par son amante.* Les amours védiques étaient d'une extrême pureté, parce qu'elles étaient complètement libres et absolument sincères. L'amante proclamait son désir et l'amant répondait au vœu de la jeune fille. L'homme n'abusait pas plus de sa force, que la vierge n'abusait de sa grâce. Nulle coquetterie malsaine, nulles tentatives de domination. Aimer, et le dire, et le montrer, semble être la loi des chastes amours védiques.

L'épouse, qui fut toujours l'égale de l'époux, est de plus en plus *maîtresse dans la maison.* C'est elle qui invite et qui reçoit. Le dieu, sage, accourt à l'appel du chantre *avec l'empressement d'un homme invité par la femme de son ami.* Le pur Soma, rosée splendide, vient au prêtre, *aussi aimable que la femme.* La mère de famille, la matrone est revêtue d'ornements particuliers. Des hymnes du Rig-Vêda, enfin, signés, sont l'œuvre de femmes védiques admises ainsi à exercer le sacerdoce.

Les chants sacrés du précieux recueil n'étaient, jusqu'alors, que des invocations, des supplications, des récits d'actes divins affirmés, des formules de vœux, ou des esquisses, sûres et fortes, des grands spectacles de la nature, bien vus. Le cadre vient de s'élargir. Les chantres imaginent maintenant des œuvres purement poétiques. Un hymne, qui tient admirablement sa place dans le Rig-Vêda, est un simple poème, un dialogue délicieux, bien humain, entre Yamâ et Yami.

Yami et Yamâ sont des enfants jumeaux, nés au sein de l'aurore. Le soleil est leur père. Yamâ est le frère ; Yami est la sœur. Voici que Yami aime Yamâ, d'amour, follement. Le frère, Yamâ, déplore cet amour illégitime et le repousse, se révoltant. — Il est probable que ce poème, très audacieux, n'est pas seulement un récit romanesque et que son auteur visait une allégorie ; mais, dégagé de toute intention, cet hymne ne reste pas moins au Rig-Vêda comme

une œuvre originale, comme une innovation, comme la conception complète d'un poète qui sait les violences de la passion et les exigences du devoir. — Yami, toute amoureuse, appelle Yamâ, son frère. Yamâ ne veut pas entendre l'appel de sa sœur. Yami veut que sa pensée s'unisse à la pensée de son frère Yamâ, et que Yamâ, prenant un corps, se revête de la forme d'un époux. Yamâ, ému, dit le nom de son père et le nom de sa mère, qui sont le père et la mère de Yami. Comment le frère et la sœur pourraient-ils s'aimer ainsi que des époux ? Yami répond qu'en les faisant jumeaux, le dieu a voulu qu'ils fussent unis, comme mari et femme, dès le sein de leur mère ; et c'est là un fait que personne ne peut détruire. A ces mots Yamâ s'épouvante. Que dit sa sœur ? que veut-elle, sinon le mal ? Yami, affolée, ne se peut contenir ; elle désire Yamâ ; elle veut, avec lui, *dormir comme dans un même sein, comme l'épouse dort près de l'époux* ; elle va, pour plaire à Yamâ, et le séduire, parer son corps, *et ils rouleront ensemble dans la vie, ainsi que les deux roues d'un char*. — Non, Yamâ ne consentira pas à tromper ainsi les pures œuvres des dieux. Que Yami cherche promptement un autre époux. — Hélas ! Yami ne veut pour époux que son frère Yamâ. — Soit ! le frère, pris de pitié, adoucit sa voix : Que la pauvre Yami sagine, alors, qu'elle est à l'âge où les épouses peuvent perdre leurs maris ; qu'elle se suppose veuve, ayant aimé son frère, et *qu'elle étende son bras sous la tête d'un autre homme*, qu'elle désire un second époux.

Eh quoi ! interrompt Yami, quel est donc ce frère qui abandonne sa sœur ? qui la livre au désespoir ? qui raisonne inutilement pendant que la pauvre Yami se consume ? Que le frère, que Yamâ rapproche son corps de sa sœur, de Yami ! — Non, Yamâ ne rapprochera point son corps du corps de Yami, parce qu'on a déclaré coupable celui qui épouse sa sœur ; que Yami cherche le plaisir avec un autre ! Yamâ, son frère, ne veut point d'elle ! — Oh ! le cruel Yamâ ! Sa sœur ne reconnaît ni son cœur, ni son âme. Hélas ! une autre femme enlacera Yamâ avec sa ceinture, *l'embrassera comme la liane embrasse l'arbre dans la forêt*.

Cette fermeté de Yamâ résistant à Yami, amoureuse jusqu'à l'inceste, fait l'éloge des Aryas, témoigne de la pureté de leurs mœurs. La femme est admirablement aimée en Sapta-Sindhou ; l'amour qu'elle inspire est ardent, et l'amour qu'elle éprouve, très vif, s'ennoblit par la franchise de l'aveu ; mais la passion est contenue dans de certaines limites, la dignité du corps humain est sauvegardée par l'admiration, ce culte du beau.

Combien de générations aryennes jouiront-elles de la paix obtenue ? Déjà, des ombres passent sur les hymnes joyeux. Ça et là, pointent des ambitions, des regrets, des jalousies, des convoitises. Les chants à Soma rappellent imprudemment les anciennes batailles, alors que le dieu, tel qu'un chef, général d'armées, allait conquérir les vaches du sacrifice, marchant à la tête de ses chars de bataille : Le dieu *pontife parmi les Dévas*, le plus éclairé des poètes, le plus sage des Richis, devient par la bouche d'un prêtre exalté, *semblable au buffle parmi les animaux sauvages, à l'épervier parmi les oiseaux de proie, à la hache parmi les instruments de destruction*. La paix est devenue lourde à quelques-uns, que les joies tranquilles impatientent. Cela est déplorable, car les prêtres, s'instruisant, curieux, commençaient à vouloir s'expliquer les manifestations évidentes de divinités douteuses, et leurs observations allaient donner au monde une nouvelle somme de vérités.

Qu'est-ce que Soma ? Quel est ce dieu ? Comment s'expliquent ses œuvres ? Et comment son universalité ? Soma est tout ! Pourquoi ? Comment ? Oui, Soma, le dieu Soma, résume en lui tous les principes ; il est, sous la forme liquide, Agni et

Indra à la fois, c'est-à-dire le Feu, puisque la libation, qui est sa propre substance, bien que fraîche à la lèvre, fait de la chaleur, positivement. C'est par Soma que le bûcher d'Agni renaît lorsque, voyant le feu s'éteindre, le sacrificateur ranime les flammes en répandant la liqueur sainte sur le brasier. Soma, bu, rend la vigueur à l'énermé ; il guérit et protège ; il est l'ennemi du mal tortueux, de la maladie et du méchant. Le dieu créateur est aussi, et essentiellement, conservateur. Comment conserve-t-il ? Par la chaleur qu'il procure d'abord et qu'il entretient ensuite. Soma, roi du monde, sous la forme de vapeur humide, de pluie chaude, vient au sein de la plante et produit les rameaux. Son onde généreuse, extraite des plantes, passée au filtre de laine, repose dans le vase des lustrations. La chaleur fait s'évaporer l'eau terrestre ; la vapeur d'eau forme les nuages ; les nuages se résolvent en pluie, et l'eau, ainsi rendue, monte en sève dans les plantes, se solidifie. La plante, eau solide, redevient eau liquide sous les doigts agiles du prêtre qui broie les rameaux pour en extraire le suc ; la liqueur, jetée sur le foyer, s'élanche vers les cieux, en flammes rouges ; bue par le prêtre, elle revient à sa lèvre en prières ardentes. Le Soma visible est un souverain qui a la fumée pour étendard ; le Soma invisible, celui qui bout dans les entrailles du prêtre après la libation, n'est pas douteux. Comment ce phénomène se produit-il ? Quelle est la cause, quelle est la loi de la fermentation ? de l'évaporation ?

Mais de rapides évènements suspendent ces fructueuses recherches, avant même que les questions, bien dégagées, n'apparaissent nettement à l'esprit, ne soient posées avec une suffisante précision.

CHAPITRE XXV

Luttes sacerdotales. - Les brahmanes emportent les dieux. - Soumission des seigneurs.
- Le Ciel, séjour des élus. - Le corps et l'âme. - La mort, délivrance. - L'âme
immortelle. - Les générations humaines. - Destinées diverses de l'âme. - Funérailles
d'un guerrier. - La vie céleste. - Les sept péchés. - Premier code. - Incursions de
Dasyous. - Combats pour la gloire.

BIEN qu'admis dans le corps sacerdotal, les prêtres nouveaux, servant avec persistance les vues de princes, s'appliquent à ruiner l'influence des prêtres anciens. Par des menées hypocrites, *les traîtres* sont devenus un danger sérieux. Le dieu Soma est le confident des vieux brahmanes, qui dénoncent au dieu les *hommes à double voie*. Les projets des seigneurs étant mis à nu, le conflit éclate. *Le dieu invincible, qui a mille ressources, va venir pour le combat que les prêtres doivent livrer*. Mais les jeunes prêtres se sont appropriés le dieu Soma, qui les protège visiblement. Aussitôt, les vieux bardes relèvent les autels d'Agni. *Que pourront, contre le divin Agni, patron et sauveur, de misérables insensés !* La puissante trinité védique est reconstituée. Trois autels se dressent dans l'enceinte sacrée : un pour Agni, le feu terrestre ; un pour Sourya, le feu céleste ; un pour Vâyou, le feu aérien. Indra, feu-foudre, manifestation spéciale du grand principe igné, se chargera de punir les faux prêtres, *dont la conduite est oblique*, et de frapper *les princes injustes*. Pour qui le peuple, pour qui Poûrou se prononcera-t-il ? — Sous le nom de Manou, les poètes védiques entendaient l'humanité tout entière, depuis son commencement jusqu'à sa fin ; Poûrou, mot de même sens que Manou, mais plus restreint, désigne seulement la masse aryenne, le *peuple par excellence*, la nation védique. — Poûrou se déclare pour les prêtres, contre les seigneurs ; *Agni, l'antique roi, se manifeste en faveur de Poûrou, demeuré fidèle*.

L'attitude énergique des anciens prêtres menacés, leur a valu le concours du peuple. Cela ne suffit plus aux brahmanes. Les ministres des dieux, pour terminer leurs peines, pour consolider leur avenir, veulent démontrer aux princes la nécessité des sacrificateurs. Ils partent, fuyant les centres de population, emportant les divinités, laissant leurs adversaires comme dans un vide effroyable, en proie aux clameurs populaires, aux Aryas épouvantés, privés de culte et de dieux. Les princes ne tardèrent pas à se soumettre ; on les vit bientôt, chevauchant sur les routes, se rendre vers les brahmanes *qui avaient emporté le trône du sacrifice*, dit le Rig-Vêda.

La rivalité des prêtres et des princes, aspirant à la direction du peuple, étant flagrante, il importait de ne rien négliger ; c'est pourquoi, à ce moment, les chantres, signant leurs œuvres, se complurent à détailler leur généalogie, à prouver leur noblesse. La poésie sacrée est énergique. L'émotion, violemment ressentie, persiste après-le danger. Les bûchers d'Agni, de grandes dimensions, flambent dès l'aube, *faisant le jour avant le soleil*.

Pour enchaîner le peuple à l'autel et lui faire supporter patiemment cette lourde chaîne, les prêtres lui ont promis une *vie céleste*. Quelle sera cette existence ? Un poète ébauche vigoureusement le ciel védique, *demeure définitive des dieux immortels, siège de la lumière éternelle, origine et base de tout ce qui est, séjour*

de joie constante, de plaisirs sans fin, où les désirs s'accomplissent dès qu'ils naissent, où l'Arya fidèle vivra d'une éternelle vie.

Dés que le ciel védique fut conçu, en tant que séjour divin habitable à l'homme, la question se trouva posée de savoir comment l'homme pourrait *s'élever si haut*, et comment, avec ses facultés restreintes, il serait *capable de vivre une vie céleste sans fin*. Est-il possible que le corps humain, qui tient si fermement à la terre, prenant son essor, devenu léger comme un nuage, traverse l'espace pour se rendre de lui-même à la merveilleuse cité des dieux ? Il faudrait qu'un miracle s'accomplît. Or, ce miracle ne s'est jamais produit visiblement. Serait-ce donc que le séjour divin est encore sans hôte ? Sans miracle, quel corps humain peut perdre son propre poids ? De ce mystère, de cette pensée vague surgit, en quelque sorte, la préoccupation positive des destinées de la matière après la mort, de la survivance d'une partie de l'être.

Le corps humain abandonné par la chaleur vivifiante, — car c'est par le froid que vient la mort, — tombe en rapide décomposition, se désagrège, se fait pourriture, se répand, par la liquéfaction ou l'évaporation, dans la terre et dans l'air. Est-il possible que ce corps, fait de matières appartenant à la nature, seulement prêtées, et qui doivent retourner au grand fonds, est-il possible que ce corps, reconstitué, réchauffé, envoyé aux cieux, y demeure éternellement ? Ce miracle, toujours répété, finirait par appauvrir la terre, par l'amincir jusqu'à l'effacement, puisque le ciel s'emplit, s'encombrerait de matières prises à la terre et qui devaient y revenir par la mort. Non, cela ne saurait être, le ciel ne peut pas voler la terre. La terre, sous peine de destruction, a le droit de revendiquer, de défendre son bien, de le reprendre. Et, en fait, la terre, qui reprend les corps après la vie, les garde, les absorbe. S'il en est ainsi, comment l'Arya digne de la vie céleste promise, pourra-t-il s'élever de bas en haut, pénétrer dans le séjour divin, y vivre avec son évidente personnalité, alors que son corps aura positivement cessé de lui appartenir ?

En attendant la solution philosophique des problèmes posés, les prêtres imaginent une ingénieuse théorie : Le corps humain frappé de froid, mort, retourne en entier aux éléments divers qui participèrent libéralement à sa formation. Les rayons du regard, matière lumineuse, sont repris par le soleil ; le souffle, prêté par les airs, retourne aux airs ; le sang, sève universelle, va vivifier les plantes ; les muscles et les os, réduits en poussière, redeviennent terreau. *L'œil retourne au soleil ; le souffle retourne à Vâyou ; le Ciel et la Terre reçoivent chacun ce qui leur est dû ; les Eaux et les Plantes reprennent les parties du corps humain qui leur appartenaient.* Le cadavre de l'homme est dispersé, les matières qui composaient le corps 'vivant, privées de chaleur vitale, retournées au grand Tout, serviront à former d'autres corps ; rien n'est perdu, rien n'est pris par le ciel.

Et cependant l'Arya mort saintement recevra sa récompense ; il s'élèvera vers les hauteurs inaccessibles ; il jouira de sa glorification. Comment cela ? Voici : La peau n'est que l'enveloppe du corps, et lorsque Agni, le dieu chaud, abandonne le moribond, il respecte l'enveloppe corporelle, peau et muscles. Les chairs, sous la peau, ne sont que matières épaisses, grossières, constituant une seconde enveloppe vouée au travail, assujettie à des fonctions déterminées. Sous cette double enveloppe de la peau et du corps, il y a l'homme vrai, l'homme pur, l'homme proprement dit, émanation divine, susceptible de retourner aux dieux comme le regard de l'œil retourne au Soleil, le souffle à l'Air, la chair à la Terre. Cette Âme, après la mort, revêtue d'un corps nouveau, lumineux, brouillard

resplendissant, de forme éclatante *et que son éclat même dérobe à la vue faible des vivants*, cette âme est transportée au divin séjour. Si le dieu a été satisfait des offrandes de l'Arya frappé de mort, il vient lui-même donner *l'enveloppe lumineuse* dans laquelle l'âme sera transportée. Un hymne exprime rapidement la même pensée sous la forme d'une prière : *Développe, ô dieu, tes splendeurs, et donne au mort, ainsi, le corps nouveau dans lequel l'âme sera transportée à ton gré !*

L'exaltation de l'âme fait le mépris du corps. L'âme pure, noble, immortelle, voilà l'être vrai, émané du dieu créateur et que le dieu conservateur protège ; le corps, enveloppe impure, grossière, mortelle, n'est qu'un vêtement prêté par le soleil, par l'air, par la terre, avec l'obligation de restituer le prêt après la vie. Cette restitution inévitable s'opère dans la pourriture et l'infection. Ce corps misérable n'attend pas toujours l'échéance fatale ; il retourne à ses origines, parfois, partiellement, avant le terme assigné ; des membres se désagrègent, pourrissent du vivant même de l'homme. Les exigences de ce corps sont souvent insupportables ; innombrables sont ses besoins impérieux. La faim et la soif ne manifestent pas seulement son despotisme ; ses plaisirs ont la rigueur d'une nécessité. Ce corps méprisable tient l'âme prisonnière, il l'avilit. La mort est donc une délivrance.

Les premiers hymnes védiques demandaient aux dieux, pour l'Arya, une pleine quiétude, une longue vie ; vivre cent années était le vœu principal du suppliant. Les brahmanes pensèrent que l'Arya, sacrifiant son corps à son âme, renoncerait facilement aux jouissances terrestres, pourvu que *l'interminable vie d'en haut* lui fût assurée ; et qu'ainsi s'établirait la domination du prêtre, maître des âmes, dispensateur des gloires célestes. Malgré l'ingénieuse théorie de l'âme immortelle, et bien que les prêtres promissent le *séjour des dieux* aux âmes courageusement fidèles, l'Arya hésitait à mépriser sa chair jusques à en désirer l'anéantissement par la mort. L'insouciance gaie du peuple, persistante, se refusait à ce sacrifice. L'Arya aimait la vie, telle qu'elle était, avec ses ennuis et ses joies. *La vie et la mort se succèdent*, dit un hymne, *l'important est de rire, de danser, d'obtenir une existence prolongée*.

Mais ces accents joyeux vont en s'affaiblissant de plus en plus. L'idée de l'âme immortelle attriste l'Arya. Les prêtres affirment que la vie terrestre n'est qu'une épreuve ; que la générosité des dieux ne se manifeste qu'après la mort, puisque la mort seule permet à l'âme, délivrée, de se rendre au séjour des immortels. La vie terrestre de l'homme, courte, soumise à des lois fatales, n'est qu'une petite scène du grand drame cosmique, un imperceptible détail dans le grand Tout matériel. Les générations humaines viennent, passent, et reviennent, se succédant avec une inexorable uniformité, *comme se succèdent les jours, les plus jeunes remplaçant les plus anciens*.

Il est dit que les matières dont se composent les corps humains sont empruntées aux matières semblables formant le ciel, l'air et la terre. Une génération d'hommes représente une certaine quantité de ces matériaux. Ce prêt généreux fait à Manou, au fils de l'homme, doit être limité. Si les corps vivants vivaient toujours, et si, par les naissances, les générations s'accumulaient, tout ce qui est ciel, air et terre, disparaîtrait. Cela ne saurait être. Cela n'est pas. Il n'y a de matières disponibles que pour quatre générations d'hommes simultanées. L'Arya ne peut pas vivre plus de cent ans. Il est nécessaire que la génération la plus ancienne restitue les matières qu'elle détient, pour que de nouveaux corps

puissent naître à la vie. C'est un renouvellement perpétuel, une *énorme roue tournante*, qui ne s'arrête jamais.

L'âme vivifie donc la matière faite homme ; et lorsque sa mission est accomplie, elle retourne au sein de dieu pour recevoir la récompense promise. Le nombre des âmes, sans être absolument limité, est connu des dieux. Le séjour céleste ouvert définitivement à une âme, c'est sa glorification suprême. Les divinités témoignent de plusieurs manières leur satisfaction. Une âme peut, restant à la terre, y jouir d'une félicité suffisante, relative aux mérites qu'elle eût. C'est une joie déjà grande, pour telle âme qui vient d'abandonner un corps, que d'être admise à vivifier un corps nouveau, supérieur au corps ancien, maintenant détruit, qu'elle habitait. Par exemple, l'âme d'un guerrier mort sera fière de passer dans la chair d'un brahmane.

Un noble sentiment de dignité humaine résiste aux effets de cette innovation. L'Arya ne peut pas se résoudre à traiter comme matière vile ce beau corps que l'âme vient de quitter. Le respect des chairs inanimées, très marqué, se manifeste dans un hymne qui est une belle oraison funèbre : Un guerrier vient de mourir, *frappé par le temps*. Ses parents entourent le cadavre qu'ils soulèvent, *chacun, suivant sa force, le soutenant de ses mains*, pendant que de pieuses femmes l'oignent de beurre. Les matrones qui ornent le corps du trépassé, *exemptes de larmes et de maux*, sont choisies parmi celles qui ont encore leurs maris. La veuve, qui se doit aux fils du guerrier, concentrant tous ses souvenirs dans cette survivance, retournera auprès d'eux aussitôt que les funérailles seront achevées. Elle retrouvera celui qui n'est plus dans les enfants qui lui ont été laissés, *elle qui fut la digne épouse du maître auquel elle s'était donnée*. Le chantre prend dans sa main l'arc du guerrier *qui, dit-il, fit la force, la gloire et la prospérité de la nation*. Il parle au peuple assemblé, faisant du mort un exemple : *Puissiez-vous, ô jeunes hommes, être, comme l'était ce kchatriya, vaillants et triomphateurs des ennemis superbes*. Il invoque la terre, *toujours jeune, large et bonne*, qui s'étend au loin, la suppliant d'être douce comme un tapis pour ce corps inerte qu'elle va recevoir. L'ensevelissement se fait avec précaution. Un tertre est formé sur la fosse comblée. *La terre s'est comme soulevée d'elle-même pour ne point blesser les ossements du mort* ; prévenante et douce, *elle enveloppe l'Arya, comme une femme enveloppe son enfant d'un pan de sa robe ; elle a pour ce cadavre un baiser maternel*. Ce spectacle est triste ; il fait éclore de sombres pensées. Qu'est-ce donc que la vie, dans la splendide nature ? *C'est à peine une plume liée au sort de la flèche, et qui va, impuissante, là où le trait l'emporte*. Mais le chantre s'est tu : Il ne veut pas avilir l'homme, il ne veut pas décourager ceux qui l'écoutent. La tombe doit montrer sa proie comme un exemple, et non pas dire, de sa bouche noire et profonde, le peu qu'est la vie et son inutilité.

La *seconde existence, là-haut*, deviendra, cependant, suivant les intentions du prêtre, la grande préoccupation des Aryas. Le brahmane, unique interprète des volontés divines, dira comment on gagne et comment on perd le ciel. La vie éternelle étant la récompense d'une conduite religieusement exemplaire, les dieux repoussant l'Arya qui a péché, il appartenait aux prêtres de définir ce qui plaisait et ce qui déplaisait aux dieux. Ils établirent donc sept règles de conduite. Franchir un seul de ces sept cercles rigoureux, c'était devenir pécheur.

Il y eut sept fautes, sept péchés capitaux fermant le ciel aux âmes. Le Rig-Vêda ne les énumère pas rigoureusement. Les commentateurs des hymnes védiques disent que l'Arya pouvait pécher par excès de boire et de manger ; par la

femme, consentante ou violentée ; par la chasse ; par la colère active (*danda*), ou s'échappant en simple parole (*pârouchyam*). Plus tard, le vol, le sacrilège, la profanation de l'autel, le meurtre d'un prêtre, la fréquentation des gens vicieux et l'assassinat feront perdre le *droit au ciel*. Le fait dominant, c'est que, pour la première fois, les brahmanes viennent de préparer un code, de trouver sept manières différentes de pécher gravement et d'indiquer les conséquences des fautes commises. Le pécheur impénitent sera privé d'une seconde vie très heureuse dans le séjour des dieux immortels.

Tous les prêtres, ayant la même politique, suivaient la même voie, prêchaient la même croyance, obéissaient à la même inspiration. A défaut de gouvernement central, l'unité aryenne, détruite, ne pouvant pas se reconstituer, la nouvelle théorie religieuse, partout prêchée, devenue l'unique préoccupation du peuple, était un lien intellectuel capable de reformer la nation. L'idée nouvelle se propageait avec une étonnante rapidité.

Les Aryas entreprenaient des voyages longs, difficiles, dangereux, dans un but d'intérêt personnel. Les tentations d'un commerce lucratif étaient seules capables d'attirer l'Arya hors de sa famille, de lui faire traverser les forêts infestées de brigands, les larges déserts ; de le jeter, par les fleuves descendus, sur la mer vaste. Des routes existaient, que les voyageurs suivaient, menés par des guides, et il y avait des navires que des pilotes conduisaient. Le commerce aryen était donc terrestre et maritime. En trafiquant, les Aryas de tout le territoire védique échangeaient leurs idées, et c'est ainsi qu'une pensée principale devenant commune, les divers groupes aryens se reliaient, au moins en esprit.

Les incursions des Dasyous sur la terre védique, continuelles, devenaient d'autant plus fréquentes et dommageables que les Aryas s'enrichissaient. Quelques expéditions contre ces *brigands* prirent de l'importance. Les brahmanes, qui commençaient à avoir la notion de l'État, qui devenaient très princes dans le gouvernement des hommes, songeaient à refaire l'unité aryenne sur un champ de bataille étendu. Les hymnes déclarent qu'il ne suffit plus d'éloigner les Dasyous de la frontière ; *qu'il faut frapper les impies*. Ces Dasyous insolents, battus, repoussés, n'ont-ils pas l'audace de revenir toujours ? Le dieu doit anéantir ces loups. L'heure est venue de les attaquer, car les voici *nombreux, rapides, armés, brandissant leurs haches, menaçants, terribles, poussant de sauvages clameurs*. Le danger étant visible, certain, grandissant à chaque minute, exigeant de grandes précautions, les prêtres s'assemblent autour de l'autel où la libation de soma est préparée ; et c'est après en avoir délibéré, qu'ils s'écrient : *la divinité qui fit le monde et la lumière du jour ; qui, plusieurs fois, déjà, sauva Manou, le fils de l'homme, en arrêtant le Dasyou ; le dieu Soma, enfin, déclare qu'il veut exterminer la race noire. — Que l'on verse donc largement les liqueurs enivrantes, que les offrandes abondent sur l'autel, afin que l'ennemi superbe, vaincu, livre ses dépouilles*.

La bataille étant décidée, les brahmanes chantent le dieu Soma, *aux belliqueuses ardeurs*, semblable au *buffle qui a aiguisé ses cornes*, au *kchatriya qui va s'emparer des troupeaux*. Mais Soma, substitué à l'antique Agni, n'est pas la divinité des combattants qui ont conservé le culte du *dieu fort, porte-foudre, brillant et retentissant*.

Devant le peuple, les prêtres invoquent Soma ; mais ils ne célèbrent qu'Indra devant les guerriers.

Les hymnes au dieu-libation, au dieu populaire, se distinguent des chants au dieu-foudre, par la simplicité de l'expression, par la naïveté des images, par la spécialité des vœux formulés. On demande à Soma la joie de vivre, *au sein de son amitié*, heureux *comme des vaches dans une prairie* ; de s'assembler en paix *comme le font les troupeaux autour des puits*. Les invocations au dieu porte-foudre, à l'Indra tonnant, sont brutales. L'intervention de la divinité puissante n'est pas douteuse ; le chancre ne la réclame pas, il l'affirme. L'hymne composé pour les guerriers ne saurait être une prière. Le poète voit le dieu, prêt à combattre, armé, victorieux, *ayant la foudre dans sa main droite, dirigeant ses coursiers aux œuvres diverses*. Indra détruit les armées ennemies, rien qu'en *secouant les poils de sa barbe bleue*. Il n'est pas de ces divinités qui se vantent de terrasser les impies et ne font rien ; lui, dans le combat, quand le moment terrible est arrivé, il se manifeste par ses prouesses. Il va droit au *formidable* qui dort en sécurité, au fond de sa caverne ; *il le prend par le pied, le frappe et le jette au loin*.

Les deux races ennemies sont en présence. Les premiers coups démontrant une force supérieure du côté des Dasyous, une panique fait du désordre dans le camp des Aryas. Les uns, effrayés, veulent qu'une suprême invocation appelle les dieux au secours de la race aryenne menacée ; d'autres pensent qu'une attaque vigoureuse vaudra mieux que mille prières. Les premiers réclament un immense holocauste ; les seconds sont comme prêts à blâmer cette manifestation puérile.

Les deux armées se heurtent à la frontière même du Sapta-Sindhou, sur les bords de la Sarasvati, *dont les ondes opulentes sont un rempart donnant la sécurité*. L'audace des prêtres promettant la victoire réveille toutes les convoitises, toutes les ambitions. Il semble que les dépouilles de l'ennemi vaincu vont être bientôt partagées.

Cependant les mœurs aryennes se sont assez modifiées, pour que l'espoir d'un riche butin ne soit plus l'unique cause de l'entraînement général. Un sentiment de pure gloire anime les guerriers. Être applaudi devient une récompense désirable. La gloire, c'est d'entendre, après la bataille, devant le peuple assemblé, la femme du héros proclamer fièrement les vaillantes prouesses du combattant victorieux. *Une belle épouse est heureuse*, dit un hymne, *quand elle rend un hommage public à son bien-aimé*.

CHAPITRE XXVI

Invasion des Dasyous. - Châtiment. - Expiation. - Lutttes en Sapta-Sindhou. - Aryas contre Aryas. - Soulèvement patriotique. - Deux Indra. - Les Aryas franchissent la Sarasvati et marchent jusqu'au Gange. - Reconnaissance aux rivières. - La colère déifiée. - Grande lassitude. - Les prêtres cherchent un roi. - Indra monstrueux. - Le peuple préfère Agni.

SURPRENANT les Aryas avant que ceux-ci ne se fussent organisés pour la bataille, les Dasyous franchirent hardiment la Sarasvati, envahissant ainsi, par l'est, le Sapta-Sindhou. La panique fit générale. Ce ne sont pas les lamentations des prêtres qui arrêteront le flot incessant des ennemis. Tous les dieux sont invoqués en faveur du malheureux Arya que frappe *la hache des calamités* ; que l'ennemi harcèle, *comme le feraient des femmes rivales*. La pauvreté va s'appesantir sur Manou ; ses champs sont dévastés ; déjà la faim le presse ; il est devenu faible et tremblant *comme un oiseau*. Les chagrins dévorent le barde. Épouvantés, un grand nombre d'Aryas reculent de l'est au nord-ouest, célébrant, dans leur fuite, les vallées heureuses du Cachemire vers lesquelles ils courent. Dans ce dernier asile, *le Ciel et la Terre viendront à leur secours, les aurores blanches leur seront rendues, ainsi que le soleil resplendissant*.

Tous les Aryas du Sapta-Sindhou oriental ne désertèrent pas la pure terre védique pour s'échapper vers le nord-ouest. Il en fut qui ne quittèrent pas les bords de la Sarasvati, malgré l'envahissement des Dasyous ; d'autres, groupés en hâte, disputèrent le terrain aux envahisseurs. Les hymnes qui disent les courageuses émotions des Aryas unis pour la résistance sont peu nombreux dans le Rig-Vêda, parce que les prêtres, auteurs des chants sacrés, étaient avec les fuyards, presque tous. Un chantre, pasteur fidèle à son troupeau, appelle les divinités capables d'affranchir l'Arya du mal, de le délivrer de son ennemie, *la méchante Nirriti*, cette mort que le Dasyou noir, Rakchasa hideux, *mauvais génie incarné*, apporte avec lui. Une idée d'exorcisme naît dans le cerveau du brahmane : Peut-être pourrait-on conjurer l'invasion, en pilant bruyamment les herbes sacrées dans le mortier ? *La voix retentissante du mortier éloignera les Rakchasas, la Pauvreté, Nirriti, tous les êtres malfaisants*.

Quels péchés si grands ont-ils attiré tant de malheurs sur les Aryas ? Ici, le Rig-Vêda signale une surprenante conception : Les Aryas ont, certainement, commis de graves fautes, et les dieux offensés veulent une expiation. C'est une dette à acquitter. De même que le créancier ne réclame que son dû, sans s'inquiéter de la main qui le paye, ainsi les dieux seront satisfaits lorsqu'une somme de souffrances humaines leur aura été comptée. Pourquoi ces souffrances nécessaires ne tomberaient-elles pas sur les impies ? Un hymne au soleil formule naïvement ce vœu : *Jouissant de la vie, et de la joie de voir leurs enfants exempts de anaux, présentant leurs offrandes aux dieux pour en obtenir la récompense promise, les Aryas demandent que les ennemis du sacrifice portent la peine de tous les péchés ; c'est dans ce but qu'ils implorent les divinités secourables*. Si les Aryas ont offensé les dieux, *que les dieux fassent retomber la peine de la faute commise sur l'impie qui les outrage continuellement*.

Tous les fuyards ne sont pas allés jusqu'à l'extrême nord-ouest du Sapta-Sindhou. Il en est qui errent dans les plaines centrales du territoire védique,

protégés par les rivières et les canaux s'entrecroisant. Ceux-ci, désirant ce qui leur manque, attendent des dieux une fortune nouvelle. Parmi ces Aryas, les uns, sommairement installés où la peur les conduisit, ne désirent que la stabilité, le repos, la quiétude ; d'autres, acceptant les incertitudes d'une vie nomade, se consacrant à quelque commerce lucratif, demandent la sécurité dans les voyages, *sur les routes, à travers le désert, sur les eaux*.

Le Rig-Vêda devient silencieux ; une lacune est béante dans le recueil des hymnes védiques. Ce mutisme prolongé dit l'épeurement des brahmanes, et l'impuissance des princes, et le découragement des guerriers ; le peuple, seul, par son travail, par ses œuvres, affirme la nation. Les chantres, blessés dans leur orgueil, endoloris, ne chantent plus.

Tout à coup, un hymne pleinement belliqueux est improvisé. La voix du poète, retentissante, appelle Indra contre l'impie, quel qu'il soit, *Arya ou Dasyou*, qui vient de provoquer un nouveau combat. Déjà, à l'époque où les prêtres imprudents encourageaient et servaient les premières tentatives d'exode hors du Sapta-Sindhou, quelques tribus aryennes s'étaient alliées aux Dasyous. C'était, alors, peut-être, un acte de dépit, et rien ne permet d'affirmer que ces opposants osèrent diriger leurs armes contre leurs frères. Cette fois, nul doute n'est possible, la parole du chantre est d'une rigoureuse précision ; il y a commencement de bataille entre Aryas. Dans les deux camps, le même dieu védique, le même Indra est invoqué. Mais, cet incident n'est encore qu'un détail dans la grande menace de l'occupation totale du Sapta-Sindhou par la race impie.

L'envahissement du pays védique par les Dasyous se fait avec une certaine lenteur. Les *noirs brigands* venus du nord-est, de l'est et du sud-est, irrésistibles, s'avancent continuellement, prennent possession du territoire sacré, sans violence. La première panique ayant jeté les prêtres, suivis d'une grande partie du peuple, vers le Sapta-Sindhou occidental, les Aryas demeurés à l'est de la terre védique, relativement rassurés par l'attitude des envahisseurs, se laissèrent gouverner.

Ceux qui, parmi ces Aryas, se sentaient profondément blessés dans leur patriotisme, ou dans leur religion, semaient de la haine autour des *abjects*, attendant le jour où la race blanche s'ameuterait contre la race noire. D'autres, courbés sous le joug, préféraient peut-être la domination du Dasyou à la lourde autorité du seigneur védique soutenu par les ministres des dieux. Les patriotes, énergiques, mais soumis, attendaient avec calme un commandement pour agir ; les fanatiques, enfiévrés, voulant le massacre des *impies abominable*, étaient retenus par les brahmanes très prudents. En retardant *l'heure de l'action*, la prudence des prêtres accroissait la colère sourde de l'Arya fanatisé. Le premier cri de guerre, longtemps contenu, éclata donc comme un coup de foudre. Les purs Aryas se ruèrent contre l'envahisseur, et aussi contre ceux qui acceptaient la domination des Dasyous, qui *se tenaient à côté d'eux*.

Le mélange des Aryas et des Dasyous s'était fait largement, sur une partie notable du territoire védique. Les Aryas demeurés purs, et qui voulaient délivrer leur patrie, étaient sans doute une minorité ; mais cette minorité, élite redoutable, grondait de fanatisme religieux et d'orgueil national. S'il est difficile, avec le seul Rig-Vêda, de tracer exactement, en Sapta-Sindhou, le cercle géographique dans lequel les Aryas se gardèrent de tous rapports avec les Dasyous, il est permis, au contraire, par le texte même des hymnes, de dire avec une suffisante précision comment le heurt des deux races se produisit : Les

Aryas patriotes, menés par les bardes à la bataille, vinrent du nord, du nord-ouest et de l'ouest du Sapta-Sindhou. Les Aryas qui s'étaient mélangés aux Dasyous, acceptant la domination de *l'impie* et se montrant satisfaits de leur vie nouvelle, tenaient l'est.

L'enthousiasme des purs Aryas, marchant à la délivrance du territoire sacré, se communique de tribu en tribu. Le nombre des patriotes armés augmente chaque jour. La colère et l'indignation décuplent la force du peuple soulevé. C'est décidément une guerre sainte. Nul ne doute de la victoire, car si la race aryenne succombait, que deviendraient les dieux ? L'armée, continuellement grossie, s'avance vers l'est de plus en plus ; c'est à l'est que se trouvent *les biens innombrables qui seront la récompense de la généreuse piété*. Les prêtres chantent, les anciennes formules sont rajeunies, les vœux antiques renaissent, le culte respandit. Le dieu des batailles, Indra, a saisi sa foudre ; par son intervention les purs Aryas vaincront leurs ennemis, *fussent-ils trois contre un*. C'est lorsqu'il est ivre de poésie et de soma, que nul ne peut vaincre la magnificence du dieu. Il est immortel. Les enfants de Poûrou sont ses amis ! or il ne manqua jamais à ses amis. Son bras est ferme ; seul, il renverse un adversaire ; il peut en vaincre deux, même trois ensemble !

Mais le dieu porte-foudre, Indra, est célébré dans les deux camps. Les prêtres qui mènent les purs Aryas à la bataille dénoncent les sacrilèges à la fureur des divinités. Incapable de séduction, Indra abattra l'orgueilleux qui s'élève contre lui ; il frappera ceux qui le provoquent et qui *ont osé, pour le combat, se fabriquer un tonnerre*. L'Indra vrai, authentique, fort, invincible, invulnérable, indomptable, est celui qui marche avec l'Arya fidèle contre l'impie ; qui, Roi par son nom même, est l'ennemi déclaré du Dasyou. *Oui, Indra est Roi suprême, son nom est Roi ! et tous les dieux, qu'ils soient issus du ciel, de la terre ou de l'air, le soutiennent. D'ailleurs, pour vaincre et dominer, il a la foudre. Il ne peut pas permettre que l'Arya tombe au pouvoir du Dasyou.*

Les purs Aryas triomphent ; ils culbutent leurs ennemis, passent comme un ouragan, franchissent la Sarasvati, se répandent hors du Sapta-Sindhou, et marchent, irrésistibles, droit devant eux, *pour la splendeur de leurs divinités et la gloire de leur race*. L'alliance des Dasyous et des tribus aryennes traîtres aux destinées védiques, avait mis la rage dans le cœur des patriotes. L'élan fut tel, que les victorieux passèrent la Djumna, ne s'arrêtant 'que devant le Gange, agrandissant ainsi, jusqu'à sa plus extrême limite possible, le territoire sacré, l'Aryavarta.

Un chant solennel célèbre l'immense succès. Maître du vaste Indoustan devenu son domaine, l'Arya n'oublie pas la terre étroite qui fut son berceau, le pays des sept rivières, le Sapta-Sindhou. L'hymne de la victoire est dédié à toutes les eaux franchies, *qui furent bienveillantes et protectrices*. Le poète énumère, avec une joie reconnaissante, *toutes les ondes passées*, mais en laissant voir sa préférence pour l'Indus, qui demeurera la rivière par excellence, *vénéral, retentissante et magnifique*. L'hymne à l'Indus, à Sindhou, est une cantate. Le fleuve, *mugissant comme un taureau*, est le maître du troupeau des ondes diverses qui viennent cependant le nourrir de leur lait ; majestueux, beau, varié, charmant, impétueux comme une cavale, jeune, superbe, orné de ses rives, roulant des flots d'or, très fertile, il mérite la gloire que lui donnent les Aryas campés sur les bords du Gange. C'est un spectacle touchant, et qui honore la race aryenne. L'hymne, monument superbe, se dresse comme un bloc de bronze sur la face indestructible duquel une belle page de l'histoire védique est gravée.

Le Sindhou est, par sa force, à la tête des sept rivières, des sept torrents. Il descend des hautes montagnes terrestres avec fracas, à la lueur de l'éclair. Il s'élançe, tel que les eaux jaillissant du nuage, avec un bruit de tonnerre, mugissant comme un taureau. Les autres rivières viennent à lui comme les vaches vont à leur nourrisson, avec leur lait. Quand il marche en avant des ondes impétueuses, il ressemble à un roi belliqueux qui étend ses deux ailes de bataille. Que le Gange, la Yamouna, la Sarasvati, la Çoutoudri et la Parouschni écoutent l'hymne ! Que la Maroudvridhâ, avec l'Asikni et la Vitasta, et l'Ardjikiya avec la Souchomâ prêtent l'oreille ! Le Sindhou mêle d'abord ses flots rapides à ceux de la Trichtânâ, de la Râsa, de la Swêtî, de la Coubhâ ; il entraîne la Gomati et la Croumou. Brillant, impétueux, invincible, il se développe avec majesté. Doué de mille beautés capricieuses, tantôt il charme les yeux et tantôt s'emporte comme une cavale ardente. Jeune et magnifique, superbe et fécond, paré de rives fertiles, il roule ses flots dorés, et il voit, sur ses bords, des coursiers excellents, des chars rapides, des troupeaux à la laine soyeuse ; il va, et prodigue un miel abondant.

L'intrépidité des purs Aryas, excessive, surmenée, s'épuise dans la victoire. Une grande lassitude s'empare des vainqueurs, étonnés des choses extraordinaires qu'ils ont faites. Il y a maintenant de l'incohérence dans les actes et dans les paroles ; chacun semble parler et agir à son gré, par caprice, sans but. Aucune idée générale, nulle pensée commune, point de principe dominant. C'est à peine si les héros de la conquête voient clairement les œuvres qu'ils ont accomplies ; on dirait qu'ils ont rêvé leurs prouesses, qu'un miracle leur a donné ce qu'ils ont. Quelle route fut suivie de l'Indus au Gange ? Combien de collines, combien de vallées, de rivières, de forêts, de plaines ont été traversées ? Combien de ciels différents se sont succédé sur leurs têtes, de l'ouest à l'est ? A quelle distance sont-ils de l'Indus ? Combien de journées de marche ? Quel nombre de bûchers à Agni ont-ils été allumés le matin, par les prêtres, en route ? Combien d'aurores y et combien de soleils ont-ils été comptés ? Et quelle quantité de rivières ont-elles été franchies ? — Les hymnes sont comme des questionnaires. La fièvre intense des patriotes victorieux les a ébranlés jusques au plus profond d'eux-mêmes, et leur mémoire, affaiblie, a l'éblouissement du succès.

L'impétuosité des combattants avait été toute de haine, de colère contre les Dasyous, surtout contre les hommes de race blanche qui s'étaient alliés aux hommes de race noire. La fureur des patriotes vouait les traîtres à un tel mépris, que les vengeurs des dieux védiques, craignant d'avilir Indra en le lançant contre ces renégats, imaginèrent, dans leur indignation et dans leur rage, des divinités nouvelles destinées à l'accomplissement de basses œuvres. Ils invoquent Manyou, la colère aveugle, et Tapas, l'ardeur brutale. C'est par Manyou et par Tapas que les Aryas dégradés recevront leur châtement, que les Dasyous seront détruits.

Manyou prend la force d'Indra. Par Manyou, qui est maintenant le tonnerre personnifié, le trait fatal, l'éclair qui brûle, l'ennemi sera définitivement vaincu, qu'il soit Dasyou, qu'il soit Arya. *Oui, certes, Manyou est un vrai dieu. Il viendra, plus prompt que la promptitude même, et avec Tapas, son compagnon, il triomphera de tout. Manyou excite les peuples au combat ; quand les Aryas l'ont pour compagnon, les guerriers poussent le cri joyeux de la victoire.*

Tel qu'Indra, Manyou procure le succès ; par lui, *les adversaires qui jettent la terreur dans les âmes sont terrassés, anéantis.* — Après la victoire, c'est à Manyou que s'adresse le chantre reconnaissant : *Avant l'intervention du sage et*

grand Manyou, dit un hymne, l'Arya était malheureux, et c'est par la force de Manyou qu'il a pu se délivrer de ses ennemis. L'Arya était faible, lorsqu'il fit entrer le dieu de la colère dans son propre corps, pour relever sa vigueur. C'est bien la colère qui vainquit les Dasyous.

L'effort avait été énorme, la lassitude fut extrême. Les prêtres, à la parole ardente desquels la victoire était due, et qui menaient le peuple, avaient espéré qu'un guerrier, qu'un héros, qu'un roi enfin, se serait fait remarquer parmi les autres chefs de tribu, par sa sagesse ou par sa bravoure, et que ce maître, *fort et libéral*, prenant en main le pouvoir suprême, aurait fait la grande monarchie aryenne, ce rêve continu des brahmanes expérimentés. Cette personnalité très désirée ne se produisit pas. Les rois, dans cette expédition rapide, s'étaient trouvés comme perdus dans la foule des Aryas les entraînant. Les chefs de tribus conservèrent leur autorité, mais il ne se trouva pas un seul prince qui fût capable de commander à tous, de constituer en royaume unique, de l'Indus au Gange, toutes les terres védiques, le complet Aryavarta. Les prêtres, cherchant un monarque, voulant un despote, mirent tous les dieux au service du prince qui prendrait le gouvernement de tous ; ils échouèrent, se heurtant à d'apathiques scrupules. Un chantre exprime brutalement, et par une image méprisante, le sentiment de pitié qu'il éprouvait pour ces chefs amollis. *Comment pourrait-il être roi celui dont la vigueur se manifeste mollement ! Le maître est le mâle qui, hardiment, rompt les résistances pudiques.* Ces rois mous, mâles suspects, qui n'osent pas violenter le peuple, il faut les subir. Les prêtres se résignent, non sans jeter à la face de ces souverains efféminés une large insulte : *A ce moment, les maîtres sont comme des impuissants. Il ne faut compter que sur Indra, décidément supérieur à tout.* C'est le cri du fataliste. Dieu seul est grand !

Le culte temporaire de Manyou et de son compagnon Tapas, un instant substitué au culte d'Indra, avait éloigné de l'autel, avec une partie du peuple, tous les guerriers. Pour rendre au dieu méconnu un culte digne de lui, pour racheter la faute commise, les prêtres se hâtent de chanter Indra, de composer des hymnes nouveaux, de vanter les prouesses, d'exagérer les vertus du porte-foudre. Le zèle des brahmanes devient excessif, leur imagination les emporte, ils grossissent le dieu jusqu'à la monstruosité. *Le dieu à l'arme de fer, à la chevelure hérissée, à la barbe d'or, boit le soma et puise dans ce breuvage une vigueur nouvelle. Telles que deux coupes, ses deux mâchoires brillantes se séparent pour donner un libre passage à la liqueur.* Indra s'enivre. Il veut toutes les libations qu'il engloutit dans son large ventre ». Indra est formidable ; *la foudre, c'est sa respiration, son souffle invincible.* La supériorité et l'étendue d'Indra sont incommensurables. Il est au-dessus et au-delà de tout, Créateur et conservateur, il distribue et garantit les richesses ; *il doit être invoqué quand il s'agit d'acquérir et quand il s'agit de conserver.*

Indra est le dieu *des riches et des sages*, c'est-à-dire des guerriers, des princes, des rois et des prêtres. Le dieu du peuple, c'est Agni, vivifiant, doux, chaud, aimable. Les hymnes à Agni sont simples, mesurés, poétiques ; les hymnes à Indra sont compliqués, excentriques, violents. Agni est le dieu bon par excellence, généreux et consolateur, soutien des hommes affaiblis, des oiseaux délicats, des vaches nombreuses, de la multitude humaine, des fils de Manou. Maître des choses sacrées, il est le dieu-prière, Brahmanaspati. Il aime l'Arya comme s'il était de sa race ; il demeure parmi les Aryas comme s'il était de leur nation.

CHAPITRE XXVII

Les dieux, œuvres humaines. - Les prêtres sans foi. - La parole du chantre divinisée. - Mythologie fantastique. - Décadence sociale et religieuse. - Féodalité. - Grands rois. - Pourouravas et Ourvasi. - Le jeu. - Influence des Dasyous jaunes et noirs. - Mariages. - Epidémies. - Plantes divinisées. - La création. - L'œuf.

INITIÉS aux intentions de leurs ancêtres, les brahmanes savaient comment le bûcher primitif des Aryas avait été fait dieu, sous le nom d'Agni ; et comment le tonnerre, adoré sous le nom d'Indra, était devenu le dieu rival du feu terrestre divinisé. Les chantres disent quelquefois au peuple que les divinités sont l'œuvre des prêtres, mais ils n'affirment pas absolument cette prétention. Les auditeurs peuvent comprendre que les brahmanes, par leur sagesse et leur science, ont fait seulement se manifester aux hommes, les dieux qui existaient. Le peuple croyait à l'existence positive d'Indra, d'Agni, des Marouts, etc. ; tandis que les sacrificateurs, qui avaient imaginé les dieux pour les exploiter à leur profit, n'avaient pas cette foi. Ce n'est pas dire que tous les chantres jouaient, devant les autels de gazon, une hypocrite comédie ; il est presque certain, au contraire, que la grande majorité des prêtres, peuple en cela, croyaient et priaient sincèrement. Ceux qui ne partageaient pas les croyances populaires, c'étaient les inventeurs du culte, ces *brahmanes supérieurs* menant la politique du corps sacerdotal. Pour ces audacieux, qui vivaient des faiblesses humaines, le ciel n'était encore qu'une base d'opérations lucratives, les divinités ne pouvaient être que d'ingénieuses formules destinées à terrifier ou à séduire le peuple, suivant que les circonstances réclameraient de l'amour ou de la peur.

Les hymnes du Rig-Vêda, œuvres des prêtres, sont de l'histoire, précisément parce que leurs auteurs, n'ayant que d'humaines préoccupations, et appartenant bien à leur époque, laissent voir leurs pensées, leurs désirs, leurs convoitises. Ayant fait les divinités védiques pour s'en servir, ils exploitent l'autel comme le meunier son moulin. Les anciens dieux, trop utilisés, pouvant être compromis, les prêtres s'étaient réservé le pouvoir d'évoquer des dieux nouveaux. Ils célèbrent, à l'avance, les *êtres divins qui verront le jour dans l'âge à venir*. C'est avec les débris des anciens dieux disparus que les poètes forment les divinités nouvelles, absolument *comme un orfèvre, avec son chalumeau, fait, de vieux ors fondus, un bijou neuf, comme avec des fragments d'anciens soleils éclatés, ont été faites les étoiles*.

Les prières sont des mères enfantant des dieux. Et comme cette maternité exige l'intervention fécondante d'une volonté, d'un acte, d'un mâle, la parole du prêtre devient le fait nécessaire de fécondation. *Ainsi que l'orge se purifie dans le crible pour devenir soma, ainsi, dit l'hymne, la parole sainte passe à travers l'âme des sages. La parole sainte est un don divin, mystérieux. Tel homme entend la Parole sans la comprendre ; tel autre, au contraire, sent la Révélation venir à lui comme une femme qui vient à son mari*. Cet autre, c'est le prêtre, qui, seul, entend la parole divine, et, seul, jouissant d'elle comme d'une épouse, la révèle ensuite à ceux qui sont dignes de l'écouter. Le recueil des hymnes, collection de paroles saintes, révélées, devient ainsi un livre sacré.

A concevoir des dieux nouveaux, l'imagination des prêtres s'use ; de bizarres pensées hantent leurs cerveaux ; la mythologie védique s'encombre de divinités

singulières, vues en songe par des chantres éneuvés. Des génies malfaisants emplissent *le jour et la nuit*, affligeant l'Arya. Il y a, dans le bleu du jour et dans le noir de la nuit, les Rakchasas fantastiques, invisibles et criants ; il y a la Nirriti, la mort, le néant, qui plane ; et la pauvreté informe qui guette l'Arya ; et les maladies qui grouillent de toutes parts. Dans le trouble de telles chimères, le bruit devient comme une clarté dissipant la peur. Lorsque la fièvre de l'épouvante tient les Aryas, ils saisissent les mortiers sacrés, et déifiant ces objets matériels du culte, ils les frappent avec le pilon pour chasser les esprits malfaisants. La superstition s'est emparée de ces pauvres âmes tourmentées. Les Aryas croient à la vertu des talismans.

La décadence sociale est parallèle à la décadence religieuse. Les antiques tribus aryennes, restreintes mais indépendantes, se sont accrues d'un grand nombre de familles, lasses ou incapables de se gouverner elles-mêmes. De grandes quantités d'hommes se sont groupées autour d'un chef. Ce chef est dit rāja, *celui qui se distingue au milieu du peuple* par l'éclat de ses vêtements et la splendeur de son entourage. La richesse des ornements du rāja védique, ainsi que la splendeur de sa cour, sont la démonstration et non la cause de son pouvoir. Ce pouvoir est l'œuvre d'une volonté, despotique et protectrice à la fois. Le rāja, ou roi, est d'abord *Kchatra*, c'est-à-dire *force* ; en temps de guerre, il commande aux kchatriyas armés, ce qui lui vaut un droit très étendu sur le butin. Après le combat, ce *chef* ne perd pas son autorité ; il domine les hommes et dispose des biens. L'année active (Sēna), permanente, fait bonne garde autour de la demeure fortifiée (pura) où vit le protecteur (nāta) et le maître (viçpatis) du peuple, le seigneur, le roi, le rāja. Le rāja védique, délimitant sa province, dénombre le peuple qui lui payera l'impôt.

Ainsi, ce que les prêtres avaient désiré si ardemment, ce qu'ils avaient essayé de faire sans y réussir, c'est-à-dire la monarchie védique, le peuple l'accomplissait de lui-même, simplement, par lassitude. En renonçant à tout ce que le passé avait donné d'indépendance à la personnalité aryenne, en s'allégeant de toute responsabilité, l'Arya se livrait aux chaînes d'un maître. Les tribus s'agrégèrent en un certain nombre de royaumes. Les petits rois, disséminés, se rapprochèrent pour se soutenir, prirent des engagements les uns envers les autres, et il y en eut, plus puissants ou plus habiles, qui exercèrent des droits de suzeraineté sur leurs pairs, prenant le titre de grand-roi : Mahârāja.

Dès que les familles royales se disputèrent la suprématie, les prêtres mirent leur influence au service de celles qui s'engageraient à reconnaître les droits du corps sacerdotal. Publiquement, les brahmanes faisaient leur choix. *Les dieux*, dit l'hymne, *affermiront la force de la famille noble que les prêtres préfèrent*.

Les basses intrigues, les ruses honteuses, les conflits égoïstes ont succédé aux indignations religieuses, aux colères patriotiques. Les princes et les prêtres, ceux-là dans leurs châteaux fortifiés, ceux-ci devant l'autel inviolable, n'ont que de mesquines préoccupations. Le grand souffle aryen qui, sortant des larges poitrines védiques, fit les premiers hymnes du Rig-Vêda, n'est plus que la toux d'un époumoné. L'inspiration des chantres est caduque, leur langue s'est épaissie ; la pensée est très courte, et le mot qui l'exprime est très sec. Les images abondent, rapides, hésitantes, vulgaires, sans originalité, quelquefois absurdes. Tout est rapetissé, les idées, les actes et les hommes.

Le Rig-Vêda, à ce moment, donne une œuvre qui n'est pas un chant sacré, mais un récit tout d'imagination, une sorte de légende dialoguée. Déjà le recueil védique a murmuré la délicieuse élégie des amours de Yami. C'était la mise en

œuvre poétique d'un sujet divin, le récit naïf, ému, d'une passion incestueuse, surhumaine, se brisant contre l'inébranlable vertu d'un frère très bon, mais très pur. Le chantre qui écrivit ce poème antique regardait le ciel lorsqu'il le conçut, mais il ne put faire parler à Yamâ et à Yami que le langage védique et ne leur fit éprouver que des sentiments humains. Yami aime Yamâ d'un amour de femme aryenne, puissamment et librement, et Yamâ repousse sa sœur Yami, parce que de telles amours sont condamnables en Sapta-Sindhou. Yamâ et Yami, enfants du soleil, pourraient être fils et fille d'Arya, avoir vécu aux bords de l'Indus ou de la Sarasvati ; le poème n'y perdrait rien. L'auteur a dit humainement des choses divines.

Le nouveau poème du Rig-Vêda est très différent. Pourouravas est un homme, rien qu'un homme, un Arya puissant, un roi, un râja ; Ourvasî est un esprit, une sylphide, une nymphe. La mythologie védique vient de s'encombrer de demi-divinités qui flottent entre ciel et terre. Le râja Pourouravas aime la mystérieuse Ourvasî, femme *terrible et légère comme une cavale, et, telle que le vent, difficile à retenir*. L'amant ayant pu saisir la nymphe insaisissable, l'ayant attirée dans sa propre maison, la supplie d'y demeurer, lui promettant, pour la séduire, un continuel plaisir : *Il sera comme le roi de son corps*. A cette promesse, Ourvasî tressaille, se pâme et se livre. Alors le râja, victorieux, chante la beauté soumise de l'amante, dénonce glorieusement l'union possible des déesses et des hommes. Lorsqu'un mortel est l'amant, d'une immortelle il s'unit à la divinité par des paroles et par des actes ; et la divinité, séduite, *étale ses formes brillantes comme l'oiseau ouvrant ses ailes*. La nymphe venue du ciel, en un éclair, apportant ses trésors, laissera-t-elle un fils à son royal amant ? Non, la déesse ne peut pas vivre en dehors de son domaine aérien ; elle ne peut laisser rien d'elle à l'homme. Elle retournera vers sa demeure élevée, et son malheureux amant tombera dans la mort, et les loups se disputeront son cadavre. Mais Ourvasî aime considérablement Pourouravas, qui l'a satisfaite. Pourouravas, se consumant dans son amour, appelle sans cesse, et partout, l'adorable Ourvasî. Les dieux ont enfin pitié de cette douleur immense ; ils ouvrent le ciel au râja, afin qu'il puisse vivre éternellement avec Ourvasî.

Le ciel védique n'est donc plus seulement accessible aux pures âmes ; le corps humain, instrument de plaisir, y peut pénétrer. Les amours reconnaissantes d'une nymphe ont obtenu cette révolution. La passion d'Ourvasî est brutale ; c'est pour conserver un amant qu'elle attendrit les dieux. La déesse est lascive ; le poème qui dit ses amours est licencieux. Pourouravas n'est héros que par l'intensité du plaisir qu'il procure ; il règne sur un corps divin plus dompté que charmé. *Le héros mortel fut le maître du corps frémissant de la déesse*. Pour se livrer à l'homme, au fils de Manou, Ourvasî a dépouillé sa forme divine, *elle a étalé sa chair de femme*.

Ce qui frappe, dans ce poème inattendu, c'est le ton naturel du poète ; il parle comme si la pensée qu'il exprime était simple, comme si la tradition védique justifiait son roman. L'influence de la race noire est flagrante. L'indécente impétuosité du nègre était seule capable de poétiser les tristes amours d'Ourvasî, de donner à un Arya très noble le rôle humiliant d'un Pourouravas.

Cet hymne, par lequel les sens se trouvent divinisés, n'est pas l'unique démonstration de la décadence aryenne. Les Aryas, déjà ivrognes, sont devenus des joueurs effrénés. Il y a maintenant un dieu du jeu. Un hymne décrit le joueur et sa passion redoutable.

Les chantres ont perdu le secret des larges inspirations. L'hymne aux dés, œuvre d'un observateur patient, est à peine védique. On devine, à voir cette ciselure très compliquée, la merveilleuse main d'un chinois. Cette page du Rig-Véda, certainement, est l'œuvre de quelque poète de race jaune, comme le dire des lubriques amours d'Ourvasî appartient à quelque poète de race noire. C'est aux Dasyous noirs que les chantres védiques doivent la conception des dieux grotesques et monstrueux, les rites bizarres, les sacrifices sanglants, l'ivrognerie, le goût des plaisirs excessifs. Après avoir vaincu, repoussé ou absorbé les Dasyous noirs qui tenaient le centre de l'Indoustan, les Aryas marchant à l'est jusqu'au Gange, pénétrèrent dans des masses humaines appartenant plutôt à la race jaune. Les envahisseurs vécurent facilement au milieu de ces hommes nouveaux, très doux, très rusés, très habiles, et ils ne tardèrent pas à se laisser impressionner.

Aux désirs rapides, aux plaisirs outrés qui lassent et s'oublient promptement, succèdent les joies énervantes de rêves que l'imagination complique et dont la réalisation est poursuivie avec un extraordinaire acharnement. Avec les Dasyous noirs, les Aryas chantaient, riaient, buvaient, se couvraient d'ornements, aimaient la vie, usant et abusant de toutes les joies naturelles, sans réflexion. Avec les Dasyous jaunes, les Aryas s'attristent, n'ayant que la pensée d'obtenir, des choses et des sensations, le maximum de ce qu'elles peuvent donner. Le prince veut *la domination absolue* ; l'amant saisit l'amante *comme l'araignée sa proie* ; le prêtre trafique de l'autel et met ses invocations aux enchères. Le gouvernement, comme l'amour, comme la religion, ne sont plus que des instruments de plaisir. Jouir le plus possible, de tout, et de soi-même, tel est l'idéal.

Les hymnes constatent les importants changements survenus. Les mœurs aryennes sont presque méconnaissables. Aux grandes libertés de la vie primitive, a succédé le plus minutieux des despotismes. On dirait que pour accroître encore l'agréable émotion des vœux se réalisant, les Aryas ont volontairement accumulé des obstacles devant eux-mêmes. L'union de l'homme et de la femme, cette chose si simple en Sapta-Sindhou, et que préparaient ensemble, librement, la fiancée et le fiancé, est maintenant un acte solennel, presque un rite entouré de précautions, surchargé de cérémonies. La fête du mariage, quasi publique, bruyante, tumultueuse, se termine par des excès. .

Plus de fiançailles. On a traité des amours aryennes comme d'une entreprise. Au jour désigné, les ambassadeurs, qui ont discuté les conditions de l'engagement, vont chercher la fiancée pour la mener à son époux, l'un d'eux la tenant par la main. Sur l'autel de pierre, spécialement orné, brûle le bûcher d'Agni. Les vases sacrés sont pleins de soma. La jeune fille, s'approchant de l'autel, demande à être unie à son époux. De jeunes hommes font une garde d'honneur aux fiancés. Le brahmane, s'adressant à la jeune fille, prononce les paroles sacramentelles qui la mettent *sous la dépendance du mari*.

Qu'est devenue la femme védique des premiers temps, égale à l'homme, admise au sacerdoce, préparant le soma, composant des hymnes, *maîtresse dans la maison* ? Qu'est devenue la vierge aryenne nommant son fiancé, applaudissant à ses mérites devant tous ? Plus de libres fiançailles ; le mariage, grande affaire, pompe coûteuse, réclame de véritables sacrifices. La première parole du prêtre inflige à la femme une humiliante subordination ; il ne l'enlève à l'autorité paternelle que pour la placer sous la dépendance d'un mari. Ces chaînes, nouvellement forgées, les Aryas du Sapta-Sindhou les avaient ignorées. Ce n'est

plus l'amour qui préside exclusivement à l'union de l'homme et de la femme, comme jadis ; c'est l'intérêt qui guide les parents, c'est l'idée du plaisir qui mène l'époux. La fiancée n'est faite épouse que pour unir son corps à celui de son maître, feu domestique dont elle doit alimenter les flammes. Le texte même de ce brutal appel est nettement licencieux. Tous les souhaits du prêtre visent le plaisir de l'homme. On demande pour lui, aux dieux, une épouse saine et belle, et charmante, et bonne, destinée à enfanter des héros. Pour la jeune fille, pas un vœu. A vrai dire, la femme n'existe presque plus. La vierge, par le mariage, et instantanément, devient mère ; son mari doit être, pour elle, non pas un associé, un compagnon, un ami, un amant, mais un fils qu'elle entourera de soins assidus ; *dix enfants naîtront*, dit l'hymne, *et l'époux sera comme le onzième*. Dans la maison conjugale, où la matrone védique dominait absolument, la femme aryenne, maintenant, partage son autorité avec les parents du mari.

Les réjouissances qui suivent la cérémonie religieuse se résument en une scène de goinfrerie. Pour participer au banquet, les amis viennent de loin. Les mets préparés sont nombreux et variés. Chacun doit être servi à son gré. Le festin tourne à l'orgie. C'est pourquoi le prêtre a supplié les dieux *d'éloigner les maladies qui accompagnent naturellement les pompes nuptiales*. Un passage de l'hymne semble s'appliquer à l'époux ivre, rouge et noir à la fois, pris d'étouffement.

Ce ne sont pas seulement des pompes nuptiales que résultent les maladies donnant la mort. Le rude climat de l'Inde gangétique convient peu aux hommes venus de l'ouest. A vouloir jouir de tout, et complètement, comme le fait l'homme de race jaune, l'Arya s'use et dépérit, souffre et meurt. Les plantes qui guérissent, ou qui rendent la vigueur, deviennent l'objet d'un culte. On célèbre les *cent sept espèces de plantes antiques et brunes*, qui, *nées par les dieux, vivent trois saisons et préservent de la maladie*. Perdu dans les plaisirs de la terre, l'Arya oublie ou dédaigne les joies du ciel promis. L'important, c'est que le corps jouisse amplement et sans souffrances. Que si la maladie vient troubler son plaisir, l'Arya, pour obtenir une prompte guérison, donnera, s'il le faut, tout ce qu'il possède, jusqu'à son *âme incorporée*. Le corps est une chose certaine ; l'âme, qui sait ? La race aryenne, dans le sang blanc de laquelle s'est infiltré le sang noir ou jaune des Dasyous, s'irrite, s'appauvrit, s'étiolé ; la nation va s'effondrer. Les plaisirs de toutes sortes abêtissent le peuple, la richesse blase les princes, le scepticisme frappe d'impuissance les prêtres repus.

Cependant, de saines pensées hantent encore quelques esprits épargnés par la corruption générale. Ce sont des hommes qui cherchent la vérité, qui disent sincèrement leur préoccupation. Ces penseurs regardent la terre et le ciel, œuvres visibles, certaines, et posent hardiment ces questions : Comment la terre et le ciel furent-ils ? S'il existe un dieu qui les fit, comment les fit-il ? Et, alors, quel est ce dieu ? Où est le sage qui, par sa science, dira quel est l'Être qui préside à l'œuvre des mondes, qui les consolide ? L'hypothèse d'une création est admise comme une base ; mais, quel est le créateur ? Un chantre donne un récit de la création, très rigoureux, bien ordonné. Cet enfantillage outrecuidant a le mérite d'engager le grand problème et d'exciter la passion des controversants.

Suivant le premier narrateur védique de la création du monde, *le Père de ce grand corps qui étonne les yeux*, c'est Agni ; il fit d'abord les ondes aériennes, puis le ciel, puis la terre « qu'il étendit et affermit ». La terre et le ciel étant achevés, Agni fit les dieux. Quelle est l'origine de cet Agni-créateur ? Le poète répond que les ondes ont porté dans leur sein celui qui est supérieur et antérieur

au ciel, à la terre et aux dieux. Agni-créateur est donc fils des eaux, et les eaux existaient avant Agni ?

Dans cette conception singulière, Agni est, à la fois, créature et créateur. C'est qu'il a donné la vie à la matière inerte, simplement ; il ne l'a pas créée. Les mondes existaient avant lui, mais à l'état de promesse ; le mérite du *fils des ondes* est d'avoir *couvé*, d'avoir *fait éclore* l'œuf qui contenait les grands germes. Sur l'ombilic de l'incrée reposait un œuf dans lequel se trouvaient tous les mondes. Agni, feu vivifiant, vint chauffer cet œuf jusqu'à l'éclosion. C'est bien l'Agni védique, le dieu-chaleur partout répandu. Mais, comment Agni, qui eut les ondes pour mères, pouvait-il, avant sa naissance, être partout ? S'il a été Tout, toujours, comment peut-il être fils de quelqu'un ? Et s'il n'a pas toujours été Tout, comment peut-il tout être ? Le brahmane qui, fort tranquillement, a énuméré l'ordre précis de la création ; qui, fort ingénieusement, et d'une manière qui lui parut suffisante, a dit la naissance du dieu-créateur, s'arrête ici, hésite, touche à l'impossible qu'il n'ose pas affronter, et se désespère : à ses yeux *tout est comme couvert d'un voile de neige ; ses jugements sont obscurs ; les hommes vont en aveugles, offrant des holocaustes et chantant des hymnes.*

Cet essai, capricieux, mal conçu, qui aboutit au découragement, demeurera toutefois comme un stimulant pour les imaginations lancées à la découverte des origines. D'autres poètes exposeront des systèmes différents, d'incroyables audaces s'étaleront, de folles idées s'affirmeront, mais l'image de *l'œuf primordial couvé sur les ondes, par un dieu*, ne sera plus effacée. Un hymne, par exemple, qui ne semble pas d'ailleurs appartenir aux temps purement védiques, mais qui figure dans le Rig-Vêda, attribue la création des Mondes à Pouroucha, mot qui signifie en même temps *âme* et *mâle*.

Pouroucha aurait procédé à l'œuvre créatrice matériellement : *il a pétri la terre de ses dix doigts et il en a formé un œuf rond, au-dessus duquel il domine ; il a formé ce qui fut, ce qui est, ce qui sera.* Pouroucha a créé Virâdj, c'est-à-dire *la matière*, et il a fait aussi Adhipouroucha, c'est-à-dire *l'âme animant les corps*. Et le poète dit les nombreux travaux du créateur.

L'esprit aryen est à ce point diminué, qu'au moment même où le vaste problème de la création des mondes se pose, le philosophe le condense, le résume dans une image matérielle, l'œuf ! et le résout ainsi, paresseusement, d'un mot.

CHAPITRE XXVIII

Batailles imminentes. Ivresse énorme d'Indra. - Agni, dieu de la paix. - Sécheresse et cyclones à l'est. - Ouragans purificateurs. _ Fleuves sacrés. - Importance des prêtres. - La libéralité. - Politique nouvelle du corps sacerdotal. - L'Esprit-Saint. - Médecine. - La bienfaisance.

TOUS les Dasyous ne se considèrent pas comme vaincus. La conquête de l'Indoustan par les Aryas n'est pas définitive. Des vellétés de représailles se manifestent déjà. Parmi les invocations au dieu des batailles, il en est une qui, reproduisant le verset de l'un des premiers hymnes védiques, appelle Indra, *le plus noble des héros, clément et terrible*. C'est par l'ivresse que lui procurent les libations répétées de soma, que le dieu-foudre se rend invincible. Il boit à son gré les saints breuvages ; *dans les transports de son ivresse, sa grandeur ne se trouve arrêtée ni par la terre, ni par le ciel*. Un poète esquisse le dieu titubant, agité, secoué, se croyant double, triple, gigantesque ; prenant la forme d'un oiseau, s'élançant dans l'espace, amoureux, ivre, généreux, étalant son ignominie. Lorsqu'il a bu, la générosité d'Indra est sans bornes ; il donne tout. On le voit, alors, s'agiter comme un arbre que le vent secoue, s'élançant vers le ciel qu'il dépasse, ou se pencher vers la terre, qu'il embrasse, qu'il étreint.

Agni a conservé de très fidèles adorateurs. Indra a sur Agni la supériorité de la force, de l'énergie utile, de l'éclat ; il est le dieu des batailles, tonnant et vainqueur ; tandis qu'Agni demeure le dieu pacifique du foyer.

Les hymnes à Indra, devenus nombreux, disent les inquiétudes des Aryas et la nécessité de la bataille.

Les combats n'étaient plus seulement de brutales rencontres où des masses d'hommes se frappaient. D'habiles stratèges, maintenant, étudient, préparent les meilleures conditions de la lutte : Il y a certaines règles dont l'expérience a démontré la valeur et qui sont respectées. Un corps d'avant-garde attaque, ou bien reçoit le premier choc. Le gros des forces vient ensuite, en ordre, discipliné, exécutant une manœuvre commandée, se déployant en ailes régulières, bien soutenues par des cavaliers.

C'est au centre de l'Aryavarta seulement que cet état de guerre se manifeste. Certains princes aryens, ambitieux, rêvant de suzeraineté, se sont unis aux Dasyous pour attaquer et battre leurs rajass ; ces vassaux impatientés, se révoltant, mettent dans leur enjeu tout l'avenir de la patrie. Mais le théâtre de l'agitation est restreint, et c'est ainsi que, dans le Rig-Vêda, se suivent des hymnes de caractères absolument opposés. Les Aryas du Sapta-Sindhou, comme les Aryas du bassin gangétique, ne prennent aucune part à ces querelles de rois qu'ils semblent ignorer.

Les Aryas campés entre la Djumna et le Gange se débattaient sous l'étreinte d'un ennemi autrement redoutable que pouvait l'être le Dasyou. Des alternatives continuelles de sécheresses atroces et d'épouvantables ouragans démoralisaient les vainqueurs. L'ardeur des ciels implacables faisait bénir les orages dévastateurs. La terre brûlée, calcinée, craquelée, refusant tout, la mousson diluvienne, le cyclone horrible, étaient salués comme des fléaux bienfaisants. Les

pluies torrentielles, fécondantes, purifiaient l'air et les vents terribles chassaient les vapeurs chaudes dont le bassin gangétique était empesté.

Lorsque l'homme se meurt, dit un hymne, les dieux lui rendent la vie en lui envoyant deux souffles, l'un qui vient de la mer, l'autre qui vient d'une terre lointaine ; le premier donne la force, l'autre emporte le mal. Au vent défié les prêtres adressent leurs œuvres. Pendant la saison des sécheresses, l'Arya ne vivait qu'à la condition de se jeter fréquemment dans les eaux des rivières. Comme l'Indus et la Sarasvati, la Yamouma et le Gange, ondes sacrées, devinrent ainsi de réelles divinités. Des hymnes chantent la gloire des rivières, *étendant au loin leurs flots mystérieux* et courant à la mer *telles que des femmes allant à leur bien-aimé.*

La longue souffrance des Aryas s'acclimatant, la continuelle peur de la mort qui les étreignait, favorisaient singulièrement les entreprises du corps sacerdotal. C'était, sur les bords du Gange, d'incessantes invocations aux dieux, contre la sécheresse, contre les ouragans, contre les maladies innombrables qui décimaient le peuple. Le sacrificateur, intermédiaire unique entre l'homme et les divinités, est devenu le personnage principal.

L'homme pieux est celui *qui se montre libéral envers les prêtres.* Un hymne, monument de la dernière période des temps védiques, dit avec une cynique sincérité, la cupidité et l'effronterie des chantres. A l'Arya généreux qui couvre l'autel de présents, qui comble les ministres des dieux, le prêtre promet tout, même l'immortalité. L'hymne est franchement dédié à Dakchina, c'est-à-dire à la *libéralité pieuse* personnifiée, à la libéralité exclusivement profitable aux prêtres. *Les hommes généreux qui donnent des chevaux, de l'or, des étoffes, s'élèvent dans le ciel avec le soleil. — Le mortel pieusement libéral marche à la tête des autres mortels ; il est roi parmi les hommes — L'homme libéral, certain de la victoire, obtient de féconds pâturages, une épouse richement vêtue, d'abondantes provisions de boissons agréables, les dépouilles des ennemis qui viennent l'attaquer ; il devient le possesseur d'un coursier rapide, l'époux d'une vierge brillante ; sa demeure est belle comme un lac orné de lotus, magnifique comme un palais divin.*

Les souffrances des petits et les inquiétudes des grands font la prospérité des autels. Le corps sacerdotal s'est profondément modifié. Les brahmanes ne sont plus, comme jadis, exclusivement, des Aryas fiers de leur généalogie antique, et méprisant jusqu'au dégoût tout homme n'appartenant pas à la race blanche. De nouveaux prêtres ont été admis à exercer le sacerdoce, qui sont des Dasyous, de race jaune ou de race noire. L'esprit védique, en sortant du Sapta-Sindhou et se répandant sur tout l'Aryavarta, de l'Indus au Gange, s'est énormément dilaté, s'est affaibli, s'est combiné avec d'autres esprits. Un grand désir de domination anime toujours le prêtre ; mais les moyens qu'il emploie pour atteindre à son but sont changés. Il s'est engagé dans une voie tortueuse où l'ambition dissimulée le conduit, où l'intrigue le sert. Il parle doucement, mais il affirme des choses extraordinaires. Il ne lui suffit plus d'être l'intermédiaire indispensable entre la terre et le ciel ; il voudrait, sinon égaler Dieu encore, au moins le représenter positivement.

Le sacerdoce est une science toujours grandissante. La volonté des dieux se manifeste par la voix du prêtre instruit, et non autrement. A Vak, personnification de la parole sainte, s'adressent des hymnes entiers. La parole sainte, sortant de la bouche des brahmanes, est la *maîtresse des richesses, la première des divinités ; celui qu'elle aime, elle le fait terrible, pieux, sage, éclairé*

; sa grandeur s'élève au-dessus de cette terre, au-dessus du ciel même. L'ascension de la parole sainte, quittant les lèvres du prêtre pour s'élever vers les dieux, devient image ; Vak prend la forme d'un oiseau qui s'envole. *L'oiseau céleste, emportant la parole du sacrificateur*, ce messenger invisible aux yeux des mortels, est vu clairement par *l'intelligence des prêtres*. Rempli de *l'esprit-saint*, le prêtre a la valeur d'un dieu.

Les chantres de pure race aryenne auraient peut-être rétabli le culte des premiers temps védiques. Il semble que ce désir les émut, et c'est ainsi que s'expliquerait la mélancolie des hymnes de cette période, en réalité toute triomphante pour le sacrificateur. Mais les intrus, les brahmanes jaunes ou noirs, imposèrent leurs goûts.

Les premiers dieux védiques donnaient aux Aryas des champs fertiles, des pluies fécondes, des enfants nombreux et forts, de fructueuses victoires. On nourrissait largement les prêtres pour remercier noblement les divinités. Lorsque, plus tard, la croyance aryenne fut ébranlée par une suite d'insuccès accablants, les chantres surent encore exploiter les malheurs de la nation. Avec le désespoir, ils firent de l'espérance, en opposant une joie promise à une douleur certaine ; rachetant la terre par le ciel, ils mirent une âme immortelle dans le corps de l'homme. Cette révolution intellectuelle s'accomplit bien. Il y eut, dans tout l'Aryavarta, de saines préoccupations. On observait le ciel, l'air, la terre, l'homme, pour surprendre le secret de la vie des mondes et les destinées de l'humanité ; on cherchait Dieu sérieusement, et cet exercice était salutaire. On pourrait dire que grâce à ce noble travail, l'âme, œuvre du génie védique, se formait réellement, devenait.

Ces aspirations élevées du prêtre aryen ne prévalurent pas. Les brahmanes de race jaune, dédaignant ces purs labours de l'esprit, doutant de l'efficacité de tels moyens, préféraient prendre l'homme tel que l'homme était, sans essayer de l'ennobler, pour s'imposer à lui par de matériels services. Les maladies de toutes sortes décimant le peuple dans le bassin gangétique, les prêtres se firent guérisseurs, suppléant à leurs connaissances médicales, souvent en défaut, par des pratiques mystérieuses, des exorcismes, des évocations. Un hymne, qui se chantait pour la guérison des malades, énumère toutes les parties du corps humain alors déterminées : les yeux, le nez, le cerveau, les nerfs, les intestins, le cœur, le foie, les reins. Parfois, généralisant son vœu, le prêtre termine en exorcisant la maladie, qu'il expulse *de tous les membres*, de *toutes les parties velues*, de *toutes les articulations*, de *tout le corps*.

Les plantes, terrestres et aquatiques, sont la base principale des remèdes employés. Les vertus guérissantes descendent du soleil, par ses rayons, ou des orages, par la pluie. La maladie n'est que la destruction d'une harmonie que le médecin doit rétablir ; l'harmonie du souffle, de la bile et du sang. La vie réside dans le souffle vital animant les corps. Vâyou, le maître des vents purificateurs, est le dieu de la médecine ; c'est lui, le maître du médicament par excellence, merveilleux et fortuné, qui prolonge la vie de l'Arya. Par les dieux, les prêtres ont le pouvoir de guérir ; l'holocauste est un moyen de guérison ; le saint sacrifice rend la vie. Si la déesse du mal a saisi l'homme, Indra et Agni, pieusement honorés, s'entendront pour le délivrer. Ces dieux, cela est certain, peuvent aussi bien ressusciter un mort qu'ils secourent un moribond ; à tel Arya agonisant, comme à tel autre expiré, Indra peut donner de la vigueur pour cent automnes, et *pendant cent années le ressuscité traversera heureusement tous les maux*. L'exorcisme succède aux invocations.

La maladie vient à toute heure, de nuit ou de jour, pendant le sommeil comme pendant la veille, à la suite d'une imprudence, ou sans cause ; elle est un châtement. Pour guérir, il faut donc commencer par demander à Agni l'effacement de tous les péchés.

La situation du peuple est devenue intolérable. La misère et le désespoir égarent les Aryas. La société védique est divisée en deux parties ; les riches sont d'un côté ; les pauvres, de l'autre ; et il y a un abîme entre ces deux portions du corps social. Un bel éloge de la bienfaisance dénonce l'inquiétude des prêtres. Il ne suffit plus d'exalter le riche bienfaisant ; il faut encore menacer l'avare. *Celui qui refuse à manger à un ami, son commensal, doit être considéré comme un étranger ; il faut s'éloigner de sa demeure. L'homme riche doit soulager celui qui réclame un secours, car la fortune tourne comme les roues d'un char, et visite tantôt l'un, tantôt l'autre.* L'aumône est une inéludable nécessité. Innombrables sont les Aryas qui, sur les bords du Gange, mourraient de faim sans le continuel secours des guerriers et des princes enrichis. Les chefs de tribus, les rois védiques, ont accaparé toutes les sources de la richesse.

Parmi les seigneurs, tous ne sont pas également favorisés. Beaucoup de princes, n'ayant plus autour d'eux que des serviteurs incapables d'une action soutenue, devinrent la proie d'un suzerain. Les républiques aryennes étant détruites, les petites royautés étant considérablement affaiblies, la misère sociale étant suffisante, la monarchie définitive pouvait être faite par les brahmanes, et proclamée.

CHAPITRE XXIX

Monarchie. - Pacte entre les prêtres et le roi. - Science progressive et foi immuable. - Triomphe de la foi. - Hiérarchie cléricale. - Vicvâmitra, prince-prêtre. - Premier concile. - Limites de l'Aryavarta. - Fin de l'Inde védique. - L'Inde brahmanique.

NUL n'est capable, en Aryavarta, de s'opposer à l'accomplissement des vœux du prêtre, à l'avènement de la monarchie. Les princes qu'une telle révolution pourrait justement froisser, ne réuniraient pas assez d'hommes vigoureux pour soutenir leurs volontés par les armes. Le peuple, docile, suivra le maître qui lui sera donné, quel qu'il soit.

Subitement, un roi védique, pieux, ferme, accepté par le peuple, subi par les princes, sacré par les prêtres, règne sur les nations. L'hymne du sacre porte fièrement son titre. Le roi est venu devant les prêtres assemblés, sans crainte, les brahmanes ayant affirmé le désir du peuple. Aussi robuste que l'est Indra, le roi sera au milieu des hommes, ses sujets, comme une montagne inébranlable. Par la vertu d'un ferme holocauste, le dieu porte-foudre le soutiendra fermement. Soma et Brahmanaspati, la libation et la prière, lui seront favorables. *Le ciel est ferme, la terre est ferme, les montagnes sont fermes, le monde n'est que fermeté ; le roi des nations verra sa royauté s'affermir comme une œuvre divine. Par le royal Varouna, par le divin Vrihaspati, par Indra et par Agni, par l'holocauste et par la libation, la royauté sera soutenue, et le peuple fidèle payera régulièrement l'impôt.*

Après l'hymne du sacre, acte solennel, le brahmane formule des vœux en faveur du roi et définit sérieusement les *devoirs du souverain envers les prêtres*. Le roi reconnaîtra Indra comme dieu védique, comme dieu national, et il lui offrira des holocaustes ; mais il est entendu qu'Indra ne lui suscitera pas de rivaux, que sa royauté sera victorieuse, que son pouvoir demeurera incontesté, que sa majesté royale brillera, superbe, au milieu des êtres, parmi le peuple. Le contrat est précis, le pacte est absolu entre les prêtres et le roi des nations, Les premiers soutiendront le trône par l'ardeur de leur parole ; le roi soutiendra l'autel par la force de son bras. Le rêve des prêtres s'est réalisé. Ils ont fait un monarque comme ils avaient fait des dieux. Le prince, choisi parmi beaucoup d'autres pour commander à tous en Aryavarta, doit être, si les intentions des brahmanes sont respectées, une sorte de dieu terrestre tenant son pouvoir des prêtres, admettant cette origine et se vouant au service de l'autel, autant par reconnaissance que par devoir et par intérêt. D'ailleurs, les exigences des prêtres se sont énormément modifiées ; le roi des nations peut, sans imprudence, s'engager.

Les dures épreuves, les longues souffrances, les incessantes craintes qui ont été la vie des brahmanes depuis le premier exode hors du Sapta-Sindhou, en les jetant dans de profondes réflexions, ont singulièrement attiédi leurs ardeurs. Ils ne rêvent plus d'expéditions lointaines et hasardeuses, de batailles acharnées, d'armées formidables marchant à la conquête d'un immense butin ; ils ne comptent plus sur les folles libéralités des Aryas enrichis ; l'on n'entend plus de ces hymnes où l'auteur se vantait d'avoir reçu, par milliers, des chevaux, des vaches et des lingots d'or. La froide expérience a calmé l'imagination des chantres ; ce qu'ils désirent, c'est la paix, une paix certaine, de longue durée,

garantie ; une vie tranquille, sans richesse embarrassante comme sans pauvreté ; une existence doucement médiocre, insouciant et honorée. Les prêtres croient que le monarque aryen, qu'ils ont sacré, leur procurera, leur garantira cette quiétude. Le dieu védique, Agni, avait un trône fait de branchages et de feuilles séchées ; le roi des nations s'assoit sur un trône fait de matières précieuses, il habite un palais.

La paix était nécessaire. L'attitude d'hostilité latente que conservaient, les uns envers les autres, les prêtres et les guerriers, ruinait à la fois l'influence, l'autorité de chacune de ces *deux classes d'êtres*. Les petits rois, les princes, courtisans de leurs hommes d'armes, n'osaient pas renverser les autels, irais ils suscitaient aux prêtres, qu'ils jalouaient, de continuelle' difficultés. Les prêtres, eux, lâchement, se dérobaient, fuyaient, emportant les dieux, donnant au peuple le spectacle touchant d'une excessive austérité. Les forêts s'étaient ainsi peuplées de brahmanes, et les habitants des centres populeux regrettaient plus les prêtres que les divinités. Lorsque la paix fut faite par le couronnement d'un monarque, les prêtres abandonnèrent peu à peu leurs retraites, et les autels d'Agni furent restitués aux Aryas.

Une divergence d'opinions se produisit dans le corps sacerdotal, à ce moment, et relativement au rôle que les prêtres devaient jouer dans la monarchie védique. Les uns voulaient une religion progressive, avec des prêtres instruits voués à la recherche de la vérité, pour la surprendre, la connaître et la dire. Par l'observation constante, par la réflexion profonde, par l'étude, par la méditation, ils pensaient que l'homme devait, un jour, tout savoir, et que les brahmanes réaliseraient cette perfection. Les autres, s'effrayant de la témérité d'un tel programme, redoutant la vérité, prétendaient interdire toute innovation, en imposant la foi qui supprime le raisonnement. Il a été dit, sincèrement, et non sans un certain courage, que le prêtre instruit est plus respectable que le prêtre ignorant ; mais le brahmane préfère être craint plutôt que respecté, et l'ignorance lui apparaît comme une garantie. De l'étude naît la discussion, et la discussion est l'ennemie évidente de l'autorité despotique. Apprendre est inutile, croire est tout ; apprendre est dangereux, prier suffit ; la foi vaut mieux que la science.

La lutte fut vive entre les deux partis religieux. Des hymnes entiers, à la fin du Rig-Vêda, témoignent de la passion que déployèrent les divergents. Un chantre dédie courageusement sa poésie à *l'arbre de la science sacrée*, qui tue la prière sans but, *cette rivale absorbante du Savoir*. — *La science est plus grande que tout ce qui est grand, s'écrie le chantre, et la prière, manifestation d'une croyance aveugle, est plus basse que tout ce qui est bas. La foi irréflechie n'est pas de race aryenne ; elle doit retourner dans ces contrées lointaines d'où elle est venue. La science est forte, le penseur est résolu ; unis l'un à l'autre ils doivent vaincre la Foi.*

Les défenseurs de la foi aveugle sont nombreux ; ils ripostent avec véhémence aux audacieuses déclarations de leurs adversaires. *L'adoration des dieux est une œuvre suffisante ; celui qui, jaloux de plaire à Indra, lui présente le soma d'un cœur soumis et dévoué, est sûr de trouver en lui un gardien fidèle. Il recueille le fruit de son sacrifice. La prière enrichit ; par elle les dieux viennent vers l'Arya et lui dorment, selon ses vœux, des chevaux, des vaches, des aliments. La foi enfin, la foi religieuse, Sraddhâ, dominante, exclusive, mène à tout, donne tout.* La foi s'obtient par la piété. La piété est un germe. La création des mondes fut

un acte de foi. Le créateur, juste et bon, est né lui-même de l'ardente piété. Tout fut, est, sera par la foi.

A l'hymne qu'un chantre dédie *à l'arbre de la science sacrée*, un autre poète oppose un hymne à la prière, à Satchi, épouse d'Indra, personnification du culte triomphant. *Dès que le soleil paraît, l'acte de foi est prononcé, Satchi triomphe, règne, commande, inspire la terreur. Le soleil, son époux, reconnaît sa force. Ses œuvres sont victorieuses. Sa fille, Rita, le sacrifice, brille d'un éclat merveilleux. La foi est fatalement unie à la victoire ; aucune rivale, aucune -ennemie n'est possible. Elle efface promptement l'éclat éphémère, la passagère richesse des rivales qui voulaient l'éclipser, qui cèdent à sa supériorité. La foi brille sans partage devant le soleil et devant le peuple.*

Le triomphe des défenseurs de la foi fut généreux, parce que ceux qui l'emportaient étant la majorité dans le corps sacerdotal, et par conséquent la force, n'avaient rien à craindre. Ils étaient aussi la richesse, dans la grande communauté religieuse, car tous les brahmanes influents, riches, chefs de groupe ou d'église, s'étaient prononcés contre l'esprit de recherche, le goût de l'étude, l'expansion de la science.

Il s'était formé, dans le corps sacerdotal, une hiérarchie autoritaire. Ce n'est pas que, régulièrement, et suivant une loi acceptée, tel prêtre, choisi parmi tous, revêtu d'un caractère spécial, eut un droit absolu de commandement sur tous les autres ministres des dieux ; le Rig-Vêda ne signale pas de différence entre les brahmanes ; il ne parle d'aucun grade supérieur ; il ne désigne aucun chef suprême de la religion védique ; mais il s'est établi, entre les princes et certains prêtres, des relations intéressées qui ont donné, en fait, à quelques brahmanes, une haute influence, une incontestable autorité. Chaque roi védique entretient auprès de lui des prêtres qui sont ses conseillers et ses garants. Ces *purôhitas* mènent le clergé védique.

Les poètes se multiplient. Les chantres, avides de richesses, ne tardent pas à mettre l'œuvre sainte à l'encan. Les hymnes sont taxés. Le culte, commerce intéressé entre l'homme et les dieux, fait par l'entremise des prêtres, n'a plus la même importance. Le prestige du brahmane se maintient par des moyens purement matériels. Il se donne l'allure d'une hypocrite austérité ; il s'emploie auprès des malades et s'approprie le mérite des guérisons ; il observe le mouvement des astres pour affirmer des relations mystérieuses avec le ciel, et il s'impose ainsi à la crédulité des Aryas.

L'autorité brahmanique transmettait de père en fils, comme un héritage lucratif, l'expérience de la vertu des plantes, de la marche des astres, des pratiques séductrices, des langages mystérieux, des attitudes intelligentes. L'enfant du brahmane, fait homme promptement, vite instruit, jouissait de bonne heure de l'étonnement respectueux et craintif du peuple. L'influence sacerdotale se multipliait ainsi continuellement, devenait envahissante.

Parmi les prêtres, il y en eut qui voulurent être à la fois brahmanes, guerriers et rois. Viçvâmitra, prince de la tribu des Kouçika, vraisemblablement de race jaune, parle, dans un hymne, de ses ancêtres, *prêtres aussi savants que guerriers redoutables*. Ce rāja s'était fait brahmane. E fallait que l'influence des prêtres fût très grande pour que l'énergique Viçvâmitra ne jugeât possible l'accomplissement de son rêve ambitieux qu'à la condition d'entrer dans le corps sacerdotal.

La religion védique resplendit comme une œuvre achevée. La puissance cléricale ne peut ni s'étendre davantage, ni s'élever plus haut. Pour conserver l'autorité conquise, pour se rendre les maîtres de l'avenir, pour prévoir et détruire dans leurs germes toutes les divisions possibles, les prêtres cimentent leur union. L'un des derniers hymnes du Rig-Véda réclame une assemblée de prêtres. Il est nécessaire que ces dominateurs victorieux s'entendent, qu'ils se comprennent. C'est en s'unissant que les antiques Dévas devinrent forts. Cet appel fut entendu.

Les Brahmanes assemblés n'eurent qu'un désir, qu'une pensée ; la prière et l'holocauste furent offerts dans une intention commune. Si les volontés et les cœurs s'accordent, si les âmes s'entendent, le bonheur des prêtres est assuré. C'est le premier concile tenu devant l'autel védique. L'unité du culte et du dogme sont proclamés ; la plus grande somme de force possible étant ainsi obtenue, dans le présent comme dans l'avenir, le corps sacerdotal peut affirmer, avec son pouvoir et son orgueil, le dédain dont il accable ses ennemis.

La loi du chantre est la loi suprême ; devant le prêtre, chacun doit s'incliner ; *tout appartient au ministre des dieux*. Les réclamations du peuple, impuissantes, viennent mourir au-dessous des pieds du brahmane. Maître de la parole sainte, il disperse ses adversaires, dont les clameurs s'éteignent avant de l'atteindre. Vainqueur, entouré d'un éclat tout puissant, *les pensées, les œuvres, les armes*, tout est à lui. Auteur de tous les biens, de toutes les richesses, il dresse sa tête au-dessus de tous. Les cris des envieux, autour de lui, sont ridicules comme des *cris de grenouilles hors des marais*.

Le peuple aryen a laissé son indépendance en Sapta-Sindhou. Après avoir franchi la Sarasvati, cette limite orientale du pays des sept rivières, les Aryas, sous la direction de chefs remarquables, se sont divisés en groupes divers, les uns demeurés fidèles aux traditions antiques, restés purs ; les autres s'alliant aux Dasyous pour éviter de nouveaux combats. Les chefs de tribus devinrent princes, quelques princes se firent rois, et parmi ces rois, les prêtres en choisirent un qu'ils désignèrent comme l'élu des dieux, maître souverain, roi des rois.

En agrandissant le territoire védique jusqu'au Gange, les Aryas disséminés en Indoustan avaient rompu leur lien national, comme ils avaient compromis l'excellence de leur type en se mêlant aux Dasyous jaunes ou noirs. Les prêtres, seuls, en parfaite communauté d'ambition, organisés, disciplinés, connaissant leur but de domination universelle, résumaient en eux toute la nation.

L'Aryavarta a pour frontières deux grands fleuves, le Gange à l'est et l'Indus à l'ouest ; au nord, les Himalayas infranchis ; au sud, le grand désert et la chaîne des monts Vindhya. Quelques Aryas ont suivi le cours de l'Indus et le cours du Gange jusqu'à leurs larges embouchures, mais la race aryenne ne tient pas l'Indoustan jusqu'à la mer, ni à gauche, ni à droite.

. L'émigration conquérante vers l'est a manqué d'émigrants ; elle a cessé le jour où le territoire envahi s'est trouvé plus grand que l'ambition réalisable des vainqueurs. A mettre un guerrier à chaque poste, un semeur à chaque sillon, le peuple aryen s'est employé tout entier. Dans cette misérable dispersion du peuple, dans cet affaiblissement national, le pouvoir des brahmanes a pu se développer à l'aise, sûr de lui-même, triomphant. L'Inde védique est finie. L'Inde brahmanique commence.

FIN DE L'INDE VÉDIQUE